This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

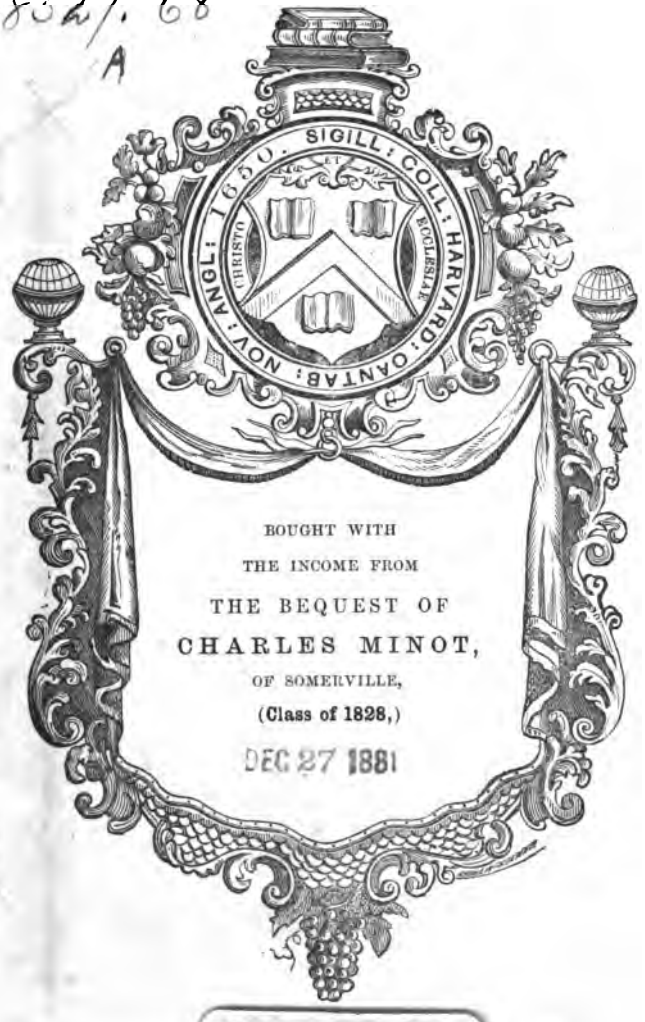
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

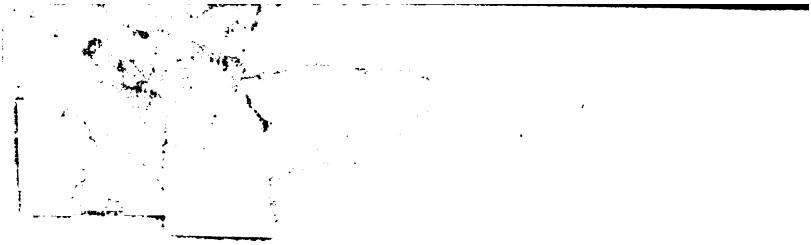
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

WIDENER
HN NEMH U

38527. 68
A



BOUGHT WITH
THE INCOME FROM
THE BEQUEST OF
CHARLES MINOT,
OF SOMERVILLE,
(Class of 1828,)
DEC 27 1881



ŒUVRES CHOISIES

DES

POÈTES FRANÇAIS

DU XVIe SIÈCLE

Il a été tiré *cinquante* exemplaires numérotés sur papier de Hollande. Prix : 7 francs.

OUVRAGES DE M. L. BECQ DE FOUQUIÈRES

TRAITÉ GÉNÉRAL DE VERSIFICATION FRANÇAISE. 1 vol. in-8°. Charpentier, 1879. . . . . 7 50

POÉSIES CHOISIES DE P. DE RONSARD, avec notes et index. 1 vol. Bibliothèque Charpentier. 1873. . . . . 3 50

POÉSIES CHOISIES DE J.-A. DE BAÏF, suivies de POÉSIES INÉDITES, avec une notice biographique et bibliographique, des notes, des index, des spécimens orthographiques et un tableau de la prononciation au XVIe siècle. 1 vol. avec portrait. Bibliothèque Charpentier. 1874.. . . . . 3 50

ŒUVRES CHOISIES DE JOACHIM DU BELLAY, avec une notice, des notes et un index. 1 vol. Bibliothèque Charpentier. 1876.. . . . . 3 50

POÉSIES DE F. MALHERBE. Édition variorum, avec une introduction, des notes nouvelles et un index. 1 vol. Bibliothèque Charpentier. 1872. . . . . 3 50

POÉSIES D'ANDRÉ CHÉNIER. Édition critique. 2e édit. 1 vol. grand in-18. Charpentier. 1872. . . . . 6 fr.

ŒUVRES EN PROSE D'ANDRÉ CHÉNIER. Nouvelle édition, précédée d'une étude sur les écrits politiques d'André Chénier, accompagnée de notes et d'un index. 1 vol. Bibliothèque Charpentier. 1872 . . . . . 3 50

DOCUMENTS NOUVEAUX SUR ANDRÉ CHÉNIER. 1 vol. Bibliothèque Charpentier. 1875. . . . . 3 50

ŒUVRES DE FRANÇOIS DE PANGE (1792-1796), avec une étude, des notes et une table analytique. 1 vol. Bibliothèque Charpentier. 1872.. . . . . 3 50

ISIDORE PILS, sa vie et ses œuvres. Brochure grand in-8°. Charpentier. 1876. (*Épuisé.*)

LES JEUX DES ANCIENS. Ouvrage accompagné de gravures sur bois, d'après l'antique. 2e édition. 1 vol. grand in-8°. Paris, Didier et Cie. 1872. . . . . 8 »

ASPASIE DE MILET. Étude historique et morale. 1 vol. in-12. Paris, Didier et Cie. 1872. . . . . 3 50

Paris.— Imp. Ve P. LAROUSSE et Cie, rue Montparnasse, 19.

ŒUVRES CHOISIES

DES

POÈTES FRANÇAIS

DU XVIe SIÈCLE

CONTEMPORAINS DE RONSARD

PUBLIÉES AVEC NOTICES, NOTES ET INDEX

PAR

Louis
L. BECQ DE FOUQUIÈRES

PARIS

G. CHARPENTIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR

13, RUE DE GRENELLE-SAINT-GERMAIN, 13

1879

Tous droits réservés.

385#7, 68
2 A
27 18
Vinot fund.

AVERTISSEMENT

Ce volume complète la collection des poètes du XVIe siècle; il reproduit les dipositions typographiques et le système de notes concises et abrégées précédemment adoptés dans les éditions des *Œuvres choisies* de Ronsard, de Baïf et de du Bellay. On y trouvera encore des poètes de premier ordre, tels que Remy Belleau, Olivier de Magny et Jodelle; des poètes pleins de talent et de grâce, tels que Tahureau, Amadis Jamyn et Jean de La Taille; d'autres enfin dont l'œuvre a sombré sans retour, mais dont cependant quelques pièces méritent d'être sauvées de l'oubli.

En tête des œuvres choisies de chaque poète, nous avons placé une biographie succincte, ne présentant que l'indispensable, mais toutefois contenant une appréciation suffisamment caractéristique du talent du poète. D'une façon générale, nous devons reconnaître que la postérité ne s'est

pas trompée : ceux qu'elle a mis au premier rang y resteront ; ceux qu'elle a relégués au dernier, tels que du Bartas, ne remonteront jamais au premier, malgré leur vaste imagination. Une prolixité diffuse et surtout le manque de mesure et de goût sont des défauts que ne pardonnent pas les lecteurs français.

Tous les poètes qui figurent dans ce recueil ont les uns pressenti et les autres subi l'influence de Ronsard. Les premiers forment en quelque sorte une avant-garde ; à quelques-uns de leurs accents on reconnaît qu'ils échappent à l'école de Marot. Quant au gros de l'armée, il suit les pas de son illustre chef, s'efforçant non seulement d'atteindre aux qualités, à la grâce, à l'abondante imagination du maître, ce à quoi parviennent les mieux doués, mais encore, hélas ! de reproduire jusqu'à ses défauts, recherche puérile dans laquelle presque tous ont réussi au delà même de leur gré. Le manque d'originalité est, en effet, le défaut capital de cette brillante et séduisante école poétique. Il ne paraîtra sans doute pas trop dans ce recueil, où chaque poète n'est représenté que par un petit nombre de pièces ; il éclate aux yeux dès qu'on se crée l'obligation de parcourir avec quelque attention les œuvres complètes de cette innombrable phalange de poètes. Il en est d'ailleurs ainsi pour chaque siècle, pour chaque école poétique ; et, pour être juste, il faut reconnaître que le XVIIe, le XVIIIe et le

XIXe siècle résisteraient moins bien que le XVIe à ce travail d'analyse et de choix.

On ne s'étonnera pas de ne pas rencontrer le nom de Desportes. Avec lui commence une nouvelle école, intermédiaire entre celle de Ronsard et de Malherbe. D'ailleurs, les éditions de ses œuvres ne sont pas rares, et quelques-unes même sont modernes. Quant à d'Aubigné, dont il y a quelques années à peine on nous a donné plusieurs éditions excellentes, il ne pouvait figurer dans ce volume, auquel il échappe par son caractère d'originalité et de personnalité.

Il eût manqué un trait nécessaire à la physionomie de cette poésie du XVIe siècle si nous eussions omis les jeux poétiques auxquels se complaisaient de graves et puissants esprits, que ce badinage avec les Muses délassait souvent d'une besogne plus terrible. Sans doute, ce trait paraît un peu sénile et fait l'effet d'une ride, s'il s'agit de la *Puce de Mlle Des Roches* ou de la *Main de Pasquier ;* mais, dans le *Tombeau de Ronsard,* il est la trace ineffaçable d'une douleur véritablement touchante ; et dans la *Satire Ménippée*, ce trait devient un sourire plein de malice, de courage et d'esprit. C'est ainsi, sous l'aiguillon de l'événement présent, qu'une école languissante se ranime. La Vérité, elle aussi, est une Muse, qui relève et vivifie des âmes, trop longtemps nourries des éternelles fictions des neuf menteuses Sœurs.

Il nous reste quelques mots à dire sur l'ordre que nous avons adopté. Il n'a rien de rigoureux. Nous avons, en général, rangé les poètes selon la date de publication de leur œuvre principale. Toutefois, quelques rapprochements s'imposaient, et, dans ce cas, nous avons sacrifié sans scrupule la chronologie. D'ailleurs, aucun classement n'est réellement parfait; car l'ordre des dates ne tient pas compte de l'influence des milieux. Or, Lyon, Paris, Poitiers, etc., ont été ensemble ou tour à tour des centres littéraires autour desquels les poètes se sont naturellement groupés. Un travail critique pourrait seul accorder entre elles des circonstances si diverses et si multiples, et quelquefois si peu appréciables.

Tel qu'il est, ce volume offrira, nous l'espérons, un grand agrément de lecture, et c'est là un but qui n'est point à dédaigner. Le public nous saura gré peut-être de ne pas avoir déployé, pour le lui présenter, un grand appareil d'érudition : à quelques diamants de choix il convenait d'adapter une monture légère.

MAURICE SCÈVE

? — 1564

Poète lyonnais. La date de sa naissance est inconnue. Il mourut en 1564. Il n'appartient pas à la brigade poétique qui marchait sous la bannière de Ronsard, mais il fait en quelque sorte, comme on l'a dit, partie de l'avant-garde. Toutefois, ce n'est pas un précurseur. S'il n'a ni la gentillesse, ni l'esprit, ni la facilité toute française de Marot, il n'a pas non plus la brillante imagination et l'abondante inspiration de Ronsard. Ses dizains semblent découpés dans quelques pages du *Roman de la Rose*. Obscurcis par la scolastique du moyen-âge, quelques-uns doivent leur modeste éclat à un pâle rayon venu de Grèce ou d'Italie. On y peut pressentir une aurore, mais il y faut quelque complaisance. Sa *Delie, object de plus haute vertu* (Lyon, 1544) est plus connue par les allusions flatteuses qu'y font à chaque instant les contemporains de Ronsard que par les propres vers de Maurice Scève. Des quatre cent cinquante-huit dizains qu'il a consacrés à cette idéale maîtresse, on peut à peine en citer quelques-uns. Scève a encore publié, en 1547,

une pastorale intitulée la *Saulsaye*, réimprimée en 1829, et un long poème philosophique et moral sur l'homme, le *Microcosme*, qui parut en 1562.

DELIE

L'architecteur de la machine ronde,
Multipliant sa divine puissance,
Pour enrichir la pouvreté du monde
Créa François d'admirable prestance :
Duquel voulant demonstrer la constance,
Vertu occulte, il l'a soudain soumis
Aux faibles mains de ses fiers ennemis,
Chose sans lui vraiement impossible.
Puis l'acceptant de ses prouvez amis,
L'a remis sus en sa force invincible.

Amour des siens trop durement piteux
Cacha son arc, abandonnant la terre.
Delie voit le cas si despiteux,
Qu'avec Venus le cherche et le deterre.
Garde, luy dist Cypris, qu'il ne t'enferre,
Comme aultrefois mon cœur l'a bien prouvé.
Je ne crains point si petit arc trouvé,
Respond ma dame haultaine devenue :
Car contre moy l'archier s'est esprouvé,
Mais tout armé l'ay vaincu toute nue.

Dans son jardin Venus se reposoit
Avec Amour, sa douce nourriture,
Lequel je vis, lorsqu'il se deduisoit[1],
Et l'apercus semblable à ma figure :
Car il estoit de très basse stature,
Moi très petit; lui pasle, moi transi.
Puisque pareils nous sommes donc ainsi
Pourquoi ne suis second dieu d'amitié?
Las! je n'ay pas l'arc et les traits aussi
Pour esmouvoir ma maîtresse à pitié.

Amour perdit les traictz, qu'il me tira,
Et de douleur se print fort à complaindre :
Vénus en eut pitié, et soupira,
Tant que par pleurs son brandon feit esteindre,
Dont aigrement furent contrainctz de plaindre :
Car l'archier fut sans traict, Cypris sans flamme.
Ne pleure plus, Venus; mais bien enflamme
Ta torche en moy : mon cœur l'allumera.
Et toy, enfant, cesse : va vers ma dame,
Qui de ses yeux tes fleches refera.

Voy que l'hyver tremblant en son sejour,
Aux champs tous nuds sont leurs arbres failliz.
Puis le printemps ramenant le beau jour,
Leur sont bourgeons, feuilles, fleurs, fruictz sailliz.
Arbres, buissons, et hayes, et tailliz
Se crespent lors en leur gaye verdure.
Tant que sur moy le tien ingrat froit dure,
Mon espoir est denué de son herbe :

1. Prenait ses ébats (N.; ex. dans Pougens).

Puis retournant le doux ver[1] sans froidure
Mon an se frise en son avril superbe.

Le jeune archier veut chatouiller Délie,
Et se jouant d'une epingle se poinct[2].
Lors tout soudain de ses mains se deslie,
Et puis la cherche et voit de point en point :
La visitant, lui dit : Aurois-tu point
Traits comme moi, poignans tant asprement?
Je lui réponds : Elle en a voirement
D'autres assez dont elle est mieux servie :
Car par ceux-ci le sang bien maigrement,
Et par les siens tire l'âme et la vie.

Le peintre peut de la neige dépeindre
La blancheur telle à peu près qu'on peut voir;
Mais il ne sçait à la froideur atteindre,
Et moins la faire à l'œil apercevoir.
Ce me seroit moi-mesme decevoir,
Et grandement me pourroit-on reprendre,
Si je taschois à te faire comprendre
Ce mal qui peut voire l'âme opprimer,
Que d'un objet comme peste on voit prendre,
Qui mieux se sent qu'on ne peut exprimer.

Tu te verras ton yvoire cresper
Par l'outrageuse et tardive vieillesse,

1. Printemps (latinisme). — 2. Se pique.

Lors sans pouvoir en rien participer
D'aucune joye, et humaine liesse,
Je n'aurai eu de ta verte jeunesse,
Que la pitié n'a sceu à soi ployer,
Ne[1] du travail, qu'on m'a vu employer
A soustenir mes peines éphemères,
Comme Apollon, pour mérité loyer,
Sinon rameaux et feuilles très amères.

Delie aux champs troussée et accoustrée,
Comme un veneur, s'en alloit esbatant.
Sur le chemin, d'Amour fust rencontrée,
Qui partout va jeunes amans guettant,
Et luy a dit, près d'elle voletant :
Comment vas-tu sans armes à la chasse?
N'ay-je mes yeux, dit-elle, dont je chasse,
Et par lesquels j'ay maint gibier surpris?
Que sert ton arc qui rien ne te pourchasse[2],
Vu mesmement que par eux je t'ay pris?

Quand quelquefois d'elle à elle me plaings
Et que son tort je luy fais recongnoistre,
Des ses yeux clers d'honneste courroux plains
Sortant, rosée en pluye vient à croistre.
Mais comme on voit le soleil apparoistre
Sur le printemps parmy l'air pluvieux,
Le rossignol, à chanter curieux,
S'esgaye lors, ses plumes arousant.
Ainsi Amour aux larmes de ses yeux
Ses ailes baigne, à gré se reposant.

1. Ni. — 2. Ne te procure *.

ÉPITAPHE

DE PERNETTE DU GUILLET

L'heureuse cendre autrefois composée
En un corps chaste, où vertu reposa,
Est en ce lieu, par les Graces posée,
Parmi ses os, que beauté composa.
O terre indigne! en toy son repos ha[1],
Le riche estuy de celle[2] ame gentile,
En tout sçavoir sur toute autre subtile,
Tant que les cieux, par leur trop grande envie,
Avant ses jours l'ont d'entre nous ravie,
Pour s'enrichir d'un tel bien mescognu,
Au monde ingrat laissant bien courte vie,
Et longue mort à ceux qui l'ont connu.

1. A. V. Baïf, p. 56. — 2. Cette. V. Ronsard, p. 39.

PERNETTE DU GUILLET

1520 — 1545

Née à Lyon vers 1520, Pernette du Guillet mourut à la fleur de l'âge en juillet 1545. On sait peu de chose de sa vie, et on n'est même pas d'accord sur son nom. D'un esprit distingué et cultivé, elle savait l'italien et l'espagnol, avait quelques notions des langues anciennes et était excellente musicienne. Tendrement attachée à son époux, elle avait éprouvé un sentiment de poétique amitié pour Maurice Scève, et ce fut lui, dit-on, l'ami pour lequel elle soupira ses vers. On s'efforça de ternir sa réputation, et ce fut le même homme qui outragea la mémoire de sa compatriote Louise Labé. Ses poésies, peu nombreuses, ne furent publiées qu'après sa mort, sous le titre de *Rymes de gentille et vertueuse dame Pernette du Guillet* (Lyon, 1545). Il en parut plusieurs éditions successives. Elles ont été réimprimées à Lyon, en 1864. On remarquera la délicatesse, l'enjouement et la douce musique de ses vers. Pernette du Guillet ne connut pas ces feux d'amour qui brûlèrent le cœur de la Belle Cordière.

DIZAIN

Je te promis au soir que pour ce jour
Je m'en irois, à ton instance grande,
Faire chés toy quelque peu de sejour :
Mais je ne puis : parquoy me recommande,
Te promectant m'acquicter pour l'amande,
Non d'un seul jour, mais de toute ma vie,
Ayant tousjours de te complaire envie..
Donc te supply accepter le vouloir,
De qui tu as la pensée ravie [1]
Par tes vertus, ta grace et ton sçavoir.

Quand vous voyez que l'estincelle
Du chaste amour soubs mon esselle
Vient tous les jours à s'allumer,
Ne me debvez-vous bien aymer?
Quand vous me voyez tousjours celle,
Qui pour vous souffre, et son mal cèle,
Me laissant par luy consumer,
Ne me debvez-vous bien aymer?
Quand vous voyez que pour moins belle
Je ne prens contre vous querelle,
Mais pour mien vous veulx reclamer,
Ne me debvez-vous bien aymer?
Quand pour quelque autre amour nouvelle
Jamais ne vous seray cruelle,
Sans aucune plaincte former,
Ne me debvez-vous bien aymer?
Quand vous verrez que sans cautelle [2]
Tousjours vous seray esté telle,
Que le temps pourra affermer,
Ne me devrez-vous bien aymer?

1. Inversion pour l'accord du participe. — 2. Artifice *.

O vraye amour, dont je suis prise,
Comment m'as-tu si bien apprise,
Que de mon jour tant me contente,
Que je n'en espère autre attente,
Que celle de ce doulx amer,
Pour me guerir du mal d'aymer?
Du bien j'ay eu la jouissance
Dont il m'a donné congnoissance,
Pour m'assurer de l'amytié,
De laquelle il tient la moytié :
Doncques est-il plus doux qu'amer
Pour me guerir du mal d'aymer.
Hélas! amy, en ton absence
Je ne puis avoir asseurance
Que celle, dont, pour son plaisir,
Amour cault[1] me vient déssaisir
Pour me surprendre et désarmer :
Gueris moy donc du mal d'aymer.

Qui dira ma robe fourée
De la belle pluye dorée,
Qui Daphnes[2] enclose esbranla :
Je ne sçay rien moins que cela.
Qui dira qu'a plusieurs je tens
Pour en avoir mon passetemps,
Prenant mon plaisir çà et là :
Je ne sçay rien moins que cela.
Qui dira que j'ay revelé
Le feu long temps en moy celé
Pour en toy veoir si force il a :
Je ne sçay rien moins que cela.
Qui dira que d'ardeur commune,
Qui les jeunes gens importune,

1. Rusé. — 2. Pour Danaé.

De toy je veulx, et puis hola :
Je ne sçay rien moins que cela.
  Mais qui dira que la vertu,
Dont tu es richement vestu,
En ton amour m'estincella :
Je ne sçay rien mieulx que cela.
  Mais qui dira que d'amour saincte
Chastement au cueur suis attaincte,
Qui mon honneur onc ne foula :
Je ne sçay rien mieulx que cela.

  Combien de foys ay-je en moi souhaicté
Me rencontrer sur la chaleur d'esté
Tout au plus près de la clère fontaine,
Où mon desir avec cil [1] se pourmaine [2],
Qui exercite en sa philosophie
Son gent esprit, duquel tant je me fie,
Que ne craindrois, sans aucune maignie [3],
De me trouver seule en sa compaignie :
Que dy je seule? ains [4] bien accompaignée
D'honnesteté, que vertu a gaignée
A Apollo, Muses et Nymphes maintes
Ne s'adonnantz qu'à toutes euvres sainctes.
  Là quand j'aurois bien au long veu son cours,
Je le lairrois [5] faire appart ses discours :
Puis peu à peu de lui m'escarterois,
Et toute nue en l'eau me gecterois.
Mais je vouldrois lors quant et quant [6] avoir
Mon petit luth accordé au debvoir,
Duquel ayant congneu, et pris le son,

1. Celui[4]. — 2. Promène. V. Ronsard, p. 376; Baïf, p. 382. — 3. Ou magnie, mesgnée, maison, serviteurs, suite; sans aucune suite (Roquef., ex. du *Roman de la Rose;* Burguy, Gl., p. 233; Bartsch; Gachet, Gl., p. 296). — 4. Mais bien plutôt[4]. — 5. Laisserais. V. Baïf, p. 26. — 6. En même temps (Jaubert, Gl., plus. ex.).

J'entonnerois sur lui une chanson,
Pour un peu veoir quelz gestes il tiendroit.
Mais si vers moy il s'en venoit tout droict,
Je le lairrois hardiment approcher :
Et s'il vouloit, tant soit peu, me toucher,
Lui gecterois, pour le moins, ma main pleine
De la pure eau de la clère fontaine,
Luy gectant droict aux yeulx ou à la face.
O qu'alors eust l'onde telle efficace [1]
De le pouvoir en Actéon muer,
Non toutesfois pour le faire tuer,
Et devorer à ses chiens, comme cerf :
Mais que de moy se sentist estre serf,
Et serviteur transformé tellement,
Qu'ainsi cuidast [2] en son entendement,
Tant que Dyane en eust sur moy envie,
De luy avoir sa puissance ravie.
Combien heureuse et grande me dirois !
Certes déesse estre me cuyderois.
Mais pour me veoir contente à mon desir
Vouldrois je bien faire un tel desplaisir
A Apollo, et aussi à ses Muses
De les laisser privées, et confuses,
D'un, qui les peult toutes servir à gré,
Et faire honneur à leur hault chœur sacré?
Ostez, ostez, mes souhaitz, si hault poinct
D'avecques vous, il ne m'appartient poinct.
Laissez-le aller les neuf Muses servir,
Sans se vouloir dessouz moy asservir
Soubz moy, qui suis sans grace et sans merite.
Laissez-le aller, qu'Apollo je n'irrite
Le remplissant de déité profonde,
Pour contre moy susciter tout le monde,
Lequel un jour par ses escriptz s'attend
D'estre avec moy et heureux et content.

1. Efficacité (L.). — 2. Cuider, penser, croire *.

JACQUES PELLETIER

1517 — 1582

Né au Mans le 25 juillet 1517, Jacques Pelletier fit ses études à Paris, au collège de Navarre. En 1547, il était principal au collège de Bayeux. D'humeur inquiète et changeante, il se démit bientôt de cette place et passa une partie de sa vie à courir le monde. Il étudia la médecine à Bordeaux, et alla achever ses études de droit à Poitiers. Les charmes de Louise Labé, la belle Lyonnaise, le retinrent, dit-on, quelque temps à Lyon. Puis il quitta la France et séjourna plusieurs années en Savoie. L'âge enfin mit un terme à sa fureur d'errer. En 1573, il fut nommé principal du collège du Mans, à Paris, et conserva cette place jusqu'à sa mort, survenue en 1582. Il a laissé des ouvrages de médecine, de droit et de mathématiques. Comme Baïf, il s'occupa de la réforme orthographique, ce qui ne facilite pas aujourd'hui la lecture de quelques-uns de ses ouvrages. Ses *Œuvres poétiques*, publiées à Paris en 1547, contiennent surtout des traductions d'Homère, de Virgile, d'Horace et de Pétrarque. Les *Amours des amours* parurent à Paris en 1555, ainsi que le

poème de la *Savoie*. En 1581, il donna encore une suite de poésies morales, intitulées les *Louanges*. D'un esprit cultivé et judicieux, ainsi que le témoigne son *Art poétique français*, écrit en prose et publié en 1555, Pelletier n'était pas vraiment né poète, et il eût mieux fait de se consacrer tout entier aux mathématiques. Les quelques fragments que nous donnons témoignent d'une certaine fraîcheur de sentiment ; mais, dans ses sonnets d'amour, on n'en trouverait pas un qui valût la peine d'être cité.

LE PRINTEMPS

A l'arriver de Flore gracieuse,
Maint beau bouton et pierre précieuse
Terre féconde engendre de son ventre :
De l'aquilon l'aleine audacieuse,
Aux arbrisseaux et fleurs pernicieuse,
Quitte la place au doux zephyr, et rentre
En son tenebreux centre.

L'herbe des champs maintenant sortir ose,
Et au nouveau soleil elle s'expose :
Nature ès prez de couleur jaune, blanche,
Bleue et vermeille, un beau tapis compose :
La vigne heureuse à porter se dispose
Feuille et bourgeons avec nouvelle branche,
De l'hyver sauve et franche.

D'autre costé, par ce grand univers,
Les animaux de la terre divers
Tous d'un accord à leurs amours s'émeuvent

Tant ceux de l'air que des bois desjà vers :
Les poissons mesme en la grand' mer couvers
Dedans leurs eaux estreindre pas ne peuvent
Les flammes qu'ils espreuvent[1].

Deux fiers taureaux d'œil felon et hideux,
L'un contre l'autre au combat hazardeux,
Toute leur force et courage abandonnent :
Amour les rend plus agiles tous deux
Que de coutume, et à l'approche d'eux
Les creux rochers jusqu'au ciel en resonnent,
Du choc qu'ils s'entredonnent.

Le doux pigeon avecques sa femelle
Bec contre bec mignardement se melle
Et d'un murmure enroué la muguette[2] :
Progne gemit son Ithis; Philomelle,
En regrettant sa fortune comme elle,
Contre Térée incestueux cacquette
De sa rieuse languette...

O quel plaisir en ce temps si heureux
Gouster la fleur et le fruit savoureux
De ses amours sur la gaye verdure!
O quel malheur n'estre point amoureux!
Encor plus grand, de vivre langoureux
Par la rigueur de sa maîtresse dure,
Tant que ce beau temps dure!...

A RONSARD

Je suis las de la ville
Qui bruit comme tempeste;

1. Éprouvent (L., hist.). — 2. Courtise.

Ceste tourbe civile
M'allourdit et enteste :
Allons cueillir la guigne,
Allons voir les champs vers,
Les arbres tous couvers
Et la fleur en la vigne.
  Pour avoir attendu
Un petit [1] trop long temps,
Je crains qu'ayons perdu
Maintz joyeux passetemps :
Les rossignols gentilz
Ayant leurs eusz esclos,
Ont jà le gosier clos,
Songneux de leurs petitz.
  Les fleurs d'odeur naïve
Des arbres sont saillies :
Roses de couleur vive
Sont jà presque cueillies :
Ces fausses bergerettes
Par les prez et bosquetz
Pour faire leurs bouquetz
Ont pillé les fleurettes.
  Sus donc, allons, à coup [2],
Ce peu de temps durant,
Ce nous sera beaucoup
D'avoir leur demeurant :
Le grain est deu à ceux
Que diligence guide,
La paille toute vide
Est pour les paresseux...

1. Un peu. V. Baïf, p. 36. — 2. Immédiatement, aussitôt, *repente* (N.).

VÉNUS

Déesse eternelle aux beaux yeux,
Alme Venus, Cypris la belle,
Plaisir des hommes et des dieux,
Gaye gayement je t'appelle.
C'est bien à nous à te chanter,
A nous de qui tant de merites,
Quand tu nous daignes presenter
Le triple honneur de tes Charites...
Le beau printemps continuel
Nouvelles beautez toujours crée,
Qui aux terres n'est qu'annuel,
Saison à ta beauté sacrée.
En toy d'agréable verdeur
Tes honneurs croissent et végètent :
Les fleurs de delicate odeur
Toujours par l'air leur basme[1] getent.
Par toy recouvre et rafreschit
La terre sa saison heureuse,
Qui de tes beaux dons s'enrichit,
Par toy féconde et plantureuse.
De toy elle prend ses verdeurs,
Par toy son plaisir se limite :
De toy elle prend ses odeurs,
En son air ton lustre elle imite...
Bien heureuse est ta region
Où les cœurs si doucement ardent :
Où habite une legion
De Cupidons qui leurs traits dardent :
Region de cœurs mariez
De toute amitié gemelez[2],
Où sont si bien appariez
Tous males et toutes femelles.

1. Baume. V. Ronsard, p. 102. — 2. Jumelés (L.).

Mille baisers, mille soulas [1],
Mille bouquets s'entrepresentent :
Des jeux jamais ils ne sont las,
Toujours rient, toujours plaisantent.
Là ne faut point estre douteux :
L'un ayme ce que l'autre prise :
Rien ne nuit le jour au honteux,
Ni rien la honte à l'entreprise.
L'amant au flori jardinet
Avec sa nymphete se joue :
Lui met la main au tetinet,
La rougeur lui monte en la joue;
Que feroit-elle? ell' lui complait,
Elle l'embrasse, et il la baise :
Et lui plaisant ce qui lui plait
Sa flamme amoureuse il apaise.
Dedans un jardinet flori,
Une gracieuse nymphète
Se joue avec son favori,
Pour d'amour estre satisfaite :
Que feroit-il, quand il est pris?
Baisant sa bouche savoureuse,
L'embrasse : et l'un et l'autre espris
Apaise sa flamme amoureuse...
Cette déesse des plaisirs
Par l'univers les joies sème
Et gouverne tous les desirs,
Dont partout plus ou moins on s'aime.
Les amants s'y vont nourrissants
De ces deliz [2] qu'ils y reçoivent,
Leur jeunesse reflorissants
Des nectars amoureux qu'ils boivent...

1. Plaisirs. V. Baïf, p. 96. — 2. Pour délices.

PONTUS DE THYARD

1521 — 1605

Né à Bissy, près de Mâcon, en 1521, Pontus de Thyard fit ses études à l'Université de Paris. On doit, en toute justice, lui accorder l'honneur d'avoir devancé Ronsard et du Bellay, et d'avoir inauguré la brillante renaissance, qui restera la gloire du XVIe siècle. Son talent facile, élevé, toujours pur ne se permit jamais la moindre *gayeté*, ni la moindre *folastrerie*. La dame qu'il chanta n'éveilla en lui que de chastes images. Le premier livre de ses *Erreurs amoureuses* (c'est-à-dire de ses traverses amoureuses) parut à Lyon en 1549; la deuxième édition, de 1550, fut augmentée d'un livre. Un troisième livre et des vers lyriques s'ajoutèrent à l'édition de 1555. Une dernière édition, publiée à Paris en 1573, comprend encore quelques nouvelles œuvres poétiques. Nommé évêque de Châlons en 1571, Pontus de Thyard soutint aux états de Blois de 1588 l'autorité royale contre les ligueurs. Il se démit de son évêché, vers 1590, en faveur de son neveu et vécut dans la retraite près de Verdun. Il mourut en 1605, ayant assisté sous cinq rois à toutes les gran-

des luttes littéraires, politiques et religieuses qui remplissent le XVIe siècle. Il s'éteignit à quatre-vingt-quatre ans, le dernier des sept astres de la pléiade. Avant de descendre dans la tombe, il put lire quelques-uns des plus beaux vers de Malherbe.

ERREURS AMOUREUSES

Quelqu'un voyant la belle pourtraiture
De ton visage en un tableau depeinte,
S'emerveilloit de chose si bien feinte,
Et qui suivoit de si près la nature.
Hélas, pensay-je, Amour par sa pointture,
Ha[1] mieux en moy cette beauté emprainte
Cette beauté tant cruellement sainte,
Que, l'adorant, elle me devient dure.
Car ce tableau par main d'homme tracé,
Au fil des ans pourroit estre effacé,
Ou obscurci, perdant sa couleur vive :
Mais la memoire, empreinte en ma pensée,
De sa beauté ne peut estre effacée
Au laps du temps, au moins tant que je vive.

A cet anneau, parfait en forme ronde,
Ensemble et toi, et moi, je parangonne[2].
La foi le clot : la foi ne m'abandonne.
Son teint est d'or : moins que l'or tu n'es blonde.
S'il est semé de larmes : trop abonde

1. A[4]. — 2. Je compare. V. Baïf, p. 153.

L'humeur en moy, qui proye au deuil me donne;
Si un écrit au dedans l'environne :
Tu m'es au cœur en gravure profonde.
  Sa foi retient un diamant lié
Et mon service à toy tout dedié
T'arrestera, tant soit cruelle ou dure.
  Et puis, ainsi que ny force, ny flame
Peut consumer un diamant, madame,
Malgré tout sort sans fin mon amour dure.

  Quand le désir de ma haute pensée,
Me fait voguer en mer de ta beauté,
Espoir du fruit de ma grand' loyauté
Tient voile large à mon desir haussée.
  Mais cette voile ainsi en l'air dressée,
Pour me conduire au port de privauté,
Trouve en chemin un flot de cruauté,
Duquel elle est rudement repoussée.
  Puis de mes yeux la larmoyante pluie
Et les grans vens de mon soupirant cœur
Autour de moi emeuvent tel orage,
  Que si l'ardeur de ton amour n'essuie
Cette abondance, hélas! de triste humeur,
Je suis prochain d'un perilleux naufrage.

CHANT

  Que me sert la connoissance
D'Amour et de sa puissance
Et du mal qu'il fait sentir :
Si je n'ai la resistance,
Pour m'en savoir garantir?

Que me sert en loyauté,
Servir la grande beauté,
D'une qui ne veut m'ouïr :
Si je n'ai la privauté
Entierement d'en jouir?
Que me sert le froit plaisir,
Qui me vient en vain saisir,
Quand le desir me transporte :
Si naissant ce mien désir,
Toute espérance m'est morte?
Que me sert la courte joye,
Que je pris quand je songeois
Estre au comble de tout bien :
Si ce que dormant j'avois
Au reveil se trouve rien?
Que me sert en ma tristesse
Verser larme et pleurs sans cesse,
Pensant noyer mon tourment :
Si l'ardant feu qui me presse,
M'en brule plus chaudement?
Que me sert en mon martire
Jetter, lors que je respire,
Soupirs d'ardantes chaleurs :
Si ce vent dont je soupire,
Ne peut desecher mes pleurs?
Que me sert l'affection
De fuir ma passion
La pensant rendre moins forte :
Si, comme fait Ixion,
Mon mal avec moi j'emporte?
Que me sert-il de courir
Vers la mort secours querir
Pour estre de mal delivre [1] :
Si ce qui me fait mourir
Tout soudain me fait revivre?
Mais pourquoi chanté je ainsi,

1. Affranchi, délivré. V. Baïf, p. 68 et 140.

Me plaignant du grief souci,
Où mon cœur est obstiné :
Puis qu'à ce grand malheur cy
Les cieux m'ont predestiné?

Au maniment de ses deux mains marbrines
Dessus le lut ou dessus l'espinette
Et au mouvoir tant soudain et honneste
De ses dix doigs bordez de perles fines;
Puis au sortir des paroles divines
Hors des coraux de cette bouche nette,
J'oy un doux son, dame, qui m'amonneste[1]
Que je verray tes cruautés benines.
Car il n'y a créature en ce monde,
En qui rigueur ou fierté tant abonde,
Qu'on n'adoucist avec telle armonie.
Dont[2] il faudra (Amour m'en ha fait seur)
Que puis qu'en toi loge telle douceur,
La rigueur soit en fin de toi bannie.

Je vis rougir son blanc poli ivoire
Et cliner[3] plus humainement sa vue,
Quand je lui dis : si ta rigueur me tue,
En auras-tu, cruelle, quelque gloire?
Lors je connus (au moins je le veux croire)
Qu'Amour l'avoit atteinte à l'imprevue :
Car elle éprise, et doucement émue,
Par un souris me promit la victoire.

1. Pour admoneste. Chute fréquente des consonnes qu'on ne prononçait pas alors. V. Baïf, p. 382. — 2. D'où, *unde* (Bartsch, Chr.). V. Baïf, p. 96 et 108. — 3. Baisser, cligner (L., hist. et étymol.; Bartsch, Chr.).

Et me laissant baiser sa blanche main,
Me fit recueil [1] si tendrement humain,
Que d'autre bien depuis je n'ai vécu.
Mais eprouvant un trait d'œil, sa douceur
Si vivement me vint toucher au cœur,
Que, pensant vaincre, enfin je fus vaincu.

Tu ne m'es pas de tes faveurs avare,
(Je t'en rends grace infiniment, Nature,)
Puis que la fievre en rien n'a fait injure
A la beauté sur toutes beautés rare.
La terre aussi te merciant [2] se pare
Et se revest gayement de verdure,
Comme prenant avec moi nourriture
De ce soleil, qu'à l'autre je compare.
L'air fait cesser ses yvernales pleurs :
Les arbres verts produisent maintes fleurs,
Où mille oiseaux esmeuvent douces noises.
La Sone enflée au pleuvoir de mes yeux
Par le passé, en cours plus gracieux
Vient arroser nos rives Maconnoises.

Tant dextrement ses pas elle compasse [3],
Quand à danser parfois elle s'ingère,
Et tant au bal, dispostement légère,
Ses mille tours volte de bonne grace,
Qu'on jugeroit auprès d'elle être lasse
Du vray et faus la pronte messagère,

1. Accueil (L. hist., ex. de Commines, et étym.; N.; Gachet, Gl.; Rabelais). — 2. Remerciant (L., étym.; Bartsch, Chr. : ex. du XIIe s.; N. : « On dit plus communément remercier). — 3. Mesure. V. Baïf, p. 332; du Bellay, p. 240.

Qui des pieds touche au siege de Megère,
Et de son chef outre les nues passe.
Et toute fois je ne la vis onq estre
(Voyez, amans, sa cruauté!) si dextre
En sa plus vite et gaye promptitude,
Comme au fuïr de moi elle est soudaine,
Quand je lui veux faire entendre la peine
Que j'ai, vivant dessous sa servitude.

Je n'attends point que mon nom l'on ecrive
Au rang de ceux, qui ont des rameaux verts
Du blond Phebus les savans frons couvers,
Hors du danger de l'oublieuse rive.
Scève parmi les doctes bouches vive!
Reste Romans honnoré par les vers
De Des Autels! et chante l'univers
Le riche los de l'immortelle Olive :
Veuille Apollon du double mont descendre,
Pour rendre grace à cet autre Terpandre,
Qui renouvelle et l'une et l'autre lyre!
Mais moi, scay-tu à quoy, dame, j'aspire?
C'est, sans espoir de piteuse te rendre,
Que seulement mes plaings tu daignes lire.

Je vois chacun preparé en delices,
Pour ce jour gras sacrer [1] au dieu ivrogne,
Duquel Venus, possible, ne s'eloigne,
Et lui dresser autel et sacrifice.
Tu ne fais point, ô peuple, en vain service
A ce dieu cy : car assez bien témoigne

1. Consacrer. V. Ronsard, p. 129.

Cette fureur, joyeuse, qui t'empoigne,
Que tu l'as eu agréable et propice.
Tu vas montrant en publique évidence,
(Soit bien, soit mal) en jeux, festins et dance,
Combien tu es plein de gaye allegresse.
Et je vois[1] seul avecques ma pensée,
Et les soupirs de mon ame offensée,
Paissant mon cœur d'une amère detresse.

SEXTINE[2]

Lorsque Phébus sue le long du jour
Je me travaille en tourmens et ennuis :
Et sous Phebé les languissantes nuis
Ne me sont rien qu'un penible sejour :
Ainsi toujours pour l'amour de la belle,
Je voy[3] mourant en douleur eternelle.
Bien doy-je, hélas! en memoire eternelle,
Me souvenir et de l'heure et du jour,
Que je fus pris aux beaux yeux de la belle :
Car onques puis je n'ai receu qu'ennuis,
Qui m'ont privé du plaisir et sejour
Des plaisans jours et reposantes nuiz.
Heureux amans, vous souhaitez les nuiz
Avoir durée obscure et eternelle,
Pour prolonger votre amoureux sejour :
Et a moi seul, si rien[4] plait, plait le jour,
Pour esperer, après mes longs ennuis,
Nourrir mes yeux aux beautés de la belle.
Mais, rencontrant les soleils de la belle,
Tout ebloui, aux tenebreuses nuiz
De mes travaux je r'entre, et aux ennuiz

1. Je vais. V. Ronsard, p. 179; du Bellay, p. 82. — 2. C'est Pontus de Thyard qui le premier a introduit la sextine en France. — 3. Je vais. — 4. Quelque chose.

De ma pensée en son cours éternelle :
Laquelle fait tout moment, nuit et jour,
Dans les discours de mon esprit sejour.
Las ! je ne puis trouver lieu de sejour,
Tant j'ai de maux pour tes cruautés, belle :
Car, si je brule et ars [1] le long du jour,
Je me dissous en pleurs toutes les nuiz,
Te voyant vivre en rigueur éternelle,
Pour me tuer en éternels ennuiz.
Inconsolable, ô ame, en tes ennuiz,
Qui veux sortir de ce mortel sejour,
Pour t'envoler en la vie éternelle,
Peux-tu languir pour une autre plus belle ?
Espère encor, espère : car ces nuiz,
S'eclairciront de quelque plaisant jour.
Mais hate toy, ô Jour, que mes ennuiz
Prendront Sejour aux faveurs de la belle :
Change l'obscur de mes dolentes nuiz,
En la clarté d'une joye eternelle.

Lut, seur tesmoin et fidèle confort
De mes soupirs et travaux languissans :
De qui souvent les accords ravissans
M'ont fait souffrir en mourant double mort :
Tu as long tems avec moi plaint le tort
Des deux doux yeux, soleils éblouissans,
Qui d'éclairer mes ténèbres puissans,
Me refusoient le fruit de leur effort.
Va bienheureux : et si ces blanches mains,
Et si ces bras celestement humains
Te daignent tant honorer de te prendre,
Soient en tes sons si doucement deduiz [2]
Les coutumiers accors de mes ennuiz,
Que mon amour elle puisse comprendre.

1. Brûle, du verbe ardre. — 2. Exprimés.

Sont-ce ces prez, où ma déesse affable,
Comme Diane allègrement troussée,
Chantoit un chant de ma peine passée,
Et s'en rendoit soi-même pitoyable?
Est-ce cest orme, où d'un riz amiable
Disant : Adieu, gloire de ma pensée!
Mignardement à mon col enlacée,
Elle me fut d'un baiser favorable?
Et deà [1], où est, ô prez defleurez, donq
Le beau tappiz, qui vous ornoit adonq [2]?
Et l'honneur gay, orme, de ta verdure?
Languissez-vous pour ma nymphette absente?
Donques sa vuë est-elle assez puissante,
Pour, comme moy, vous donner nourriture?

Divin Ronsard, qui de plume gentille
Mignarde mieux [3] les amoureux escris,
Un mol chapeau [4] des rameaux de Cypris
Entre ton front mollement entortille.
Gentil Bellay, de qui le divin style
Fait estonner [5] les plus braves esprits,
Couronne toy, ton plus desiré pris,
De la faveur de ta branche tranquille.
Orne ton chef, orne, mon Des Autelz,
De cent honneurs, cent honneurs immortelz,
Qui chanteront ton nom par tous le monde.
Mais suis-je point de votre heur envieux?
Non, non : car j'ai un autre heur plus heureux,
L'aspect benin de mon Étoile blonde.

1. Interjection, hélas! Pron. *da*. V. Baïf, p. 117. — 2. Alors *. — 3. Le mieux. — 4. Couronne *. — 5. La forme neutre pour la forme réfléchie.

LOUISE LABÉ

1525 — 1566

La vie des femmes poètes est presque toujours entourée d'obscurités. Voici en quelques lignes le roman de la Belle Cordière. Née à Lyon en 1525, elle reçut une brillante éducation. On nous la représente comme fort instruite, parlant plusieurs langues, jouant du luth et chantant à ravir, et, qui plus est, comme fort habile dans les exercices du cheval et des armes. En 1542, son père et ses frères durent se rendre, on ne sait pourquoi, au siège de Perpignan. Elle les suivit à cheval, vêtue d'une armure, sous le nom du *capitaine Loys*. Ce fut en cet équipage qu'elle parut aux yeux du dauphin, depuis Henri II. La vue du prince fit, dit-on, quelque impression sur le cœur du jeune *capitaine*. Mais bientôt s'émoussa ce premier trait d'amour. De retour à Lyon, Louise se maria. Elle épousa un riche cordier, plus âgé qu'elle de vingt ans, qui lui laissa toute liberté. Elle réunit autour d'elle une cour de poètes et d'artistes, parmi lesquels on cite Maurice Scève, Pontus de Thyard, Charles Fontaine, Pernette du Guillet et le célèbre imprimeur Jean

de Tournes. Vers 1550, Olivier de Magny, qui accompagnait à Rome Jean d'Avançon, lui fut présenté. Ici commence le vrai roman d'amour. Louise et Olivier de Magny conçurent, assure-t-on, l'un pour l'autre une ardente passion. Séparés, réunis, puis séparés de nouveau, on dit que, lorsqu'ils se revirent, un jeune avocat de Lyon avait remplacé Olivier dans le cœur de Louise. La muse du poète se déchaîna sur l'ingrate, et le nouvel adorateur de celle-ci, repoussé à son tour, se vengea cruellement en attaquant la réputation de celle qui l'avait sacrifié. Qu'y a-t-il de vrai dans cette histoire d'amour? il est impossible de le savoir. Louise Labé mourut en 1566. Ses œuvres avaient été publiées à Lyon en 1555. Elles furent souvent réimprimées. La dernière édition date de 1875 et est due aux soins de M. P. Blanchemain. Les œuvres de Louise Labé se composent de trois élégies et de vingt-quatre sonnets, qui ont suffi pour garder son nom de vieillir. Quelques accents sincères, partis du cœur, un style simple, vase pur où la passion a versé quelques gouttes d'un breuvage ardent, ont assuré contre le temps et l'oubli les œuvres de la Belle Cordière.

ÉLÉGIES

Au tems qu'Amour, d'hommes et dieux vainqueur,
Faisoit bruler de sa flamme mon cœur
En embrassant de sa cruelle rage
Mon sang, mes os, mon esprit et courage,

Encore alors je n'avois la puissance
De lamenter ma peine et ma souffrance;
Encor Phebus, ami des lauriers vers,
N'avoit permis que je fisse des vers.
Mais maintenant que sa fureur divine
Remplit d'ardeur ma hardie poitrine,
Chanter me fait, non les bruians tonnerres
De Jupiter ou les cruelles guerres
Dont trouble Mars, quand il veut, l'univers;
Il m'a donné la lyre qui les vers
Souloit chanter de l'amour Lesbienne :
Et à ce coup pleurera de la mienne.
O dous archet, adouci moy la voix,
Qui pourroit fendre et aigrir quelquefois,
En recitant tant d'ennuis et douleurs,
Tant de despits, fortunes et malheurs.
Trempe l'ardeur dont jadis mon cœur tendre
Fut, en brulant, demi reduit en cendre.
Je sen desja un piteus souvenir
Qui me contreint la larme à l'œil venir....
Donques celui lequel d'amour esprise
Pleindre me voit, que point il ne mesprise
Mon triste deuil : Amour, peut estre, en brief
En son endroit n'aparoitra moins grief.
Telle j'ay vu, qui avoit en jeunesse
Blamé Amour, après en sa vieillesse
Bruler d'ardeur et pleindre tendrement
L'apre rigueur de son tardif tourment.
Alors, de fard et eau continuelle,
Elle essayoit se faire venir belle,
Voulant chasser le ridé labourage
Que l'aage [1] avoit gravé sur son visage.
Sur son chef gris elle avoit empruntée
Quelque perruque et assez mal antée;
Et plus estoit à son gré bien fardée
De son ami moins estoit regardée :

1. Forme orthographique alors fréquente du mot âge.

Lequel ailleurs fuiant n'en tenoit conte,
Tant lui sembloit laide, et avoit grand' honte
D'estre aymé d'elle. Ainsi la povre vieille
Recevoit bien pareille pour pareille.
De maints en vain un temps fut reclamée;
Ores qu'elle ayme, elle n'est point aymée.
Ainsi Amour prend son plaisir à faire
Que le veuil d'un soit à l'autre contraire :
Tel n'ayme point, qu'une dame aymera,
Tel ayme aussi, qui aymé ne sera,
Et entretient néanmoins sa puissance
Et sa rigueur d'une vaine espérance.

D'un tel vouloir le serf point ne desire
La liberté, ou son port le navire,
Comme j'atens, hélas! de jour en jour
De toy, amy, le gracieux retour.
Là j'avois mis le but de ma douleur,
Qui fineroit[1] quand j'aurois ce bon heur
De te revoir; mais de la longue attente,
Hélas! en vain mon desir se lamente.
Cruel, cruel, qui te faisoit promettre
Ton brief retour en ta première lettre?
As-tu si peu de memoire de moy
Que de m'avoir si tôt rompu la foy?
Comme[2] oses-tu ainsi abuser celle
Qui de tout tems t'a esté si fidelle?
Or' que tu es auprès de ce rivage
Du Pau cornu, peut estre, ton courage
S'est embrasé d'une nouvelle flame,
En me changeant pour prendre une autre dame :
Jà en oubli inconstamment est mise
La loyauté que tu m'avois promise.

1. Du verbe finer, finir. V. Ronsard, p. 294. — 2. Comment.

S'il est ainsi, et que desjà la foy
Et la bonté se retirent de toy,
Il ne me faut émerveiller si ores
Toute pitié tu as perdu encores.
O combien ha [1] de pensée et de creinte,
Tout aparsoy, l'ame d'Amour ateinte!
Ores je croy, vu notre amour passée,
Qu'impossible est que tu m'aies laissée;
Et de nouvel ta foy je me fiance,
Et plus qu'humeine estime ta constance.
Tu es, peut estre, en chemin inconnu
Outre ton gré malade retenu.
Je croy que non : car tant suis coutumière
De faire aus dieus pour ta santé prière
Que plus cruels que tigres ils seroient
Quand maladie ils te pourchasseroit [2],
Bien que ta folle et volage inconstance
Meriteroit avoir quelque soufrance.
Telle est ma foy qu'elle pourra sufire
A te garder d'avoir mal et martire.
Celui qui tient au haut ciel son empire
Ne me sçauroit, ce me semble, desdire;
Mais quand mes pleurs et larmes entendroit
Pour toy prians, son ire il retiendroit.
J'ay de tout temps vescu en son service,
Sans me sentir coulpable d'aütre vice
Que de t'avoir bien souvent en son lieu,
D'amour forcée, adoré comme Dieu.
Desjà deux fois, depuis le promis terme
De ton retour, Phebé ses cornes ferme
Sans que, de bonne ou mauvaise fortune,
De toy, amy, j'aye nouvelle aucune.
Si toutefois, pour estre enamouré
En autre lieu, tu as tant demeuré,

1. Elle a. V. Baïf, p. 238. — 2. Pourchasser, procurer, infliger (L., hist.; N.; Villeh.). O pour ou, v. Ronsard : crope, troppe, etc. Prou au lieu de pour, v. Baïf, p. 382.

Si [1] say-je bien que t'amie [2] nouvelle
A peine aura le renom d'estre telle,
Soit en beauté, vertu, grace et faconde,
Comme plusieurs gens savans par le monde
M'ont fait, à tort, ce croy-je, estre estimée.
Mais qui pourra garder la renommée ?
Non seulement en France suis flatée,
Et beaucoup plus que ne veus exaltée;
La terre aussi que Calpe [3] et Pyrenée
Avec la mer tiennent environnée,
Du large Rhin les roulantes areines,
Le beau pays auquel or' te promeines,
Ont entendu (tu me l'as fait à croire)
Que gens d'esprit me donnent quelque gloire.
Goute le bien que tant d'hommes désirent,
Demeure au but où tant d'autres aspirent,
Et croy qu'ailleurs n'en auras une telle :
Je ne di pas qu'elle ne soit plus belle,
Mais que jamais femme ne t'aymera,
Ne [4] plus que moy d'honneur te portera.
Maints grans seigneurs à mon amour pretendent,
Et à me plaire et servir prets se rendent;
Joutes et jeus, maintes belles devises,
En ma faveur sont par eus entreprises :
Et néanmoins tant peu je m'en soucie
Que seulement ne les en remercie :
Tu es, tout seul, tout mon mal et mon bien;
Avec toy tout, et sans toy je n'ay rien;
Et, n'ayant rien qui plaise à ma pensée,
De tout plaisir me treuve delaissée,
Et, pour plaisir, ennui saisir me vient.
Le regretter et plorer me convient,
Et sur ce point entre en tel desconfort
Que mile fois je souhaite la mort.
Ainsi, ami, ton absence lointeine

1. *Sic.* V. du Bellay, p. 61. — 2. Ta amie, pour ton amie. V. Rons., Baïf. — 3. Gibraltar (A. Junius, *Nomenclat.*, 1606, 89 *b.*). — 4. Ni.

Depuis deux mois me tient en cette peine,
Ne vivant pas, mais mourant d'un amour
Lequel m'occit dix mille fois le jour.
Revien donq tot, si tu as quelque envie
De me revoir encor' un coup en vie.
Et si la mort avant ton arrivée
Ha de mon corps l'aymante ame privée,
Au moins un jour vien, habillé de deuil,
Environner le tour de mon cercueil.
Que plust à Dieu que lors fussent trouvez
Ces quatre vers en blanc marbre engravez :
« Par toy, ami, tant vesqui [1] enflammée
« Qu'en languissant par feu suis consumée,
« Qui couve encor sous ma cendre embrazée
« Si ne la sens de tes pleurs apaizée. »

SONNETS

O beaux yeux bruns, ô regards destournez,
O chaus soupirs, ô larmes espandues,
O noires nuits vainement atendues,
O jours luisans vainement retournez!
O tristes pleints, ô désirs obstinez,
O tems perdu, ô peines despendues [2],
O mile morts en mile rets tendues,
O pires maus contre moi destinez!
O ris, ô fronts, cheveux, bras, mains et doits!
O lut pleintif, viole, archet et vois!
Tant de flambeaus pour ardre [3] une femelle!
De toy me plein, que tant de feus portant,
En tant d'endrois d'iceus mon cœur tatant,
N'en est sur toy volé quelque estincelle.

1. Je vécus. V. Baïf, p. 64. — 2. Dépensées. V. du Bellay, p. 18.— 3. Brûler.

On voit mourir toute chose animée,
Lorsque du corps l'ame sutile[1] part;
Je suis le corps, toy la meilleure part:
Où es-tu donc, ô ame bien aymée?
Ne me laisse pas si long tems pamée,
Pour me sauver après viendrois trop tard.
Las! ne mets point ton corps en ce hazart :
Rens lui sa part et moitié estimée.
Mais fais, ami, que ne soit dangereuse
Cette rencontre et revue amoureuse,
L'accompagnant, non de sévérité,
Non de rigueur, mais de grace amiable,
Qui doucement me rende ta beauté,
Jadis cruelle, à present favorable.

Tout aussi tôt que je commence à prendre
Dans le mol lit le repos désiré,
Mon triste esprit, hors de moy retiré,
S'en va vers toy incontinent se rendre.
Lors m'est avis que dedens mon sein tendre
Je tiens le bien où j'ay tant aspiré,
Et pour lequel j'ay si haut souspiré
Que de sanglots ay souvent cuidé[2] fendre.
O dous sommeil, ô nuit à moy heureuse!
Plaisant repos, plein de tranquilité,
Continuez toutes les nuits mon songe;
Et si jamais ma povre ame amoureuse
Ne doit avoir de bien en vérité,
Faites au moins qu'elle en ait en mensonge.

1. Subtile. Prononciation du XVIe siècle. V. Baïf, p. 883. — 2. Cru.

Oh ! si j'estois en ce beau sein ravie
De celui là pour lequel vois[1] mourant ;
Si avec lui vivre le demeurant
De mes cours jours ne m'empeschoit envie ;
Si, m'acollant, me disoit : « Chère amie,
Contentons nous l'un l'autre, » s'asseurant
Que jà tempeste, Euripe ne[2] courant,
Ne nous pourra desjoindre en notre vie ;
Si de mes bras le tenant acollé,
Comme du lierre est l'arbre encercelé[3],
La mort venoit, de mon aise envieuse,
Lors que souef[4] plus il me baiseroit,
Et mon esprit sur ses lèvres fuiroit,
Bien je mourrois, plus que vivante, heureuse !

Tant que mes yeux pourront larmes espandre
A l'heur passé avec toy regretter,
Et qu'aus sanglots et soupirs resister
Pourra ma voix, et un peu faire entendre ;
Tant que ma main pourra les cordes tendre
Du mignart lut, pour tes graces chanter ;
Tant que l'esprit se voudra contenter
De ne vouloir rien fors que toy comprendre ;
Je ne souhaite encore point mourir.
Mais, quand mes yeus je sentiray tarir,
Ma voix cassée, et ma main impuissante,
Et mon esprit en ce mortel sejour
Ne pouvant plus montrer signe d'amante,
Priray la Mort noircir mon plus cler jour.

1. Vais. V. Ronsard, p. 179. — 2. Ni. — 3. Entouré. — 4. Suave. V. Ronsard, p. 40.

Las! que me sert que si parfaitement
Louas jadis et ma tresse dorée,
Et de mes yeux la beauté comparée
A deux soleils, dont Amour finement
Tira les traits, causes de mon tourment?
Où estes vous, pleurs de peu de durée?
Et mort par qui devoit estre honorée
Ta ferme amour et iteré[1] serment?
Donques c'estoit le but de ta malice
De m'asservir sous ombre de service?
Pardonne moy, aussi, à cette fois,
Estant outrée et de despit et d'ire;
Mais je m'assur', quelque part que tu sois,
Qu'autant que moy tu soufres de martire.

Ne reprenez, dames, si j'ay aymé,
Si j'ay senti mile torches ardentes,
Mile travaus, mile douleurs mordantes.
Si en pleurant j'ay mon tems consumé,
Las! que mon nom n'en soit par vous blamé.
Si j'ay failli, les peines sont presentes.
N'aigrissez point leurs pointes violentes,
Mais estimez qu'Amour, à point nommé,
Sans votre ardeur d'un Vulcan excuser,
Sans la beauté d'Adonis accuser,
Pourra, s'il veut, plus vous rendre amoureuses,
En ayant moins que moy d'occasion,
Et plus d'estrange et forte passion;
Et gardez vous d'estre plus malheureuses.

1. Répété (L., ex. de Bossuet; N.).

GUILLAUME DES AUTELS

1529 — 1599?

Des Autels, né en 1529 à Charolles, en Bourgogne, était, dit-on, parent de Pontus de Thiard. Il étudia le droit à l'université de Valence et passa une partie de sa jeunesse à Romans, dans le Dauphiné. Il prit part, contre Louis Meigret, aux querelles de son temps sur les réformes orthographiques. Ses principaux recueils de poésies, imprimés à Lyon, sont au nombre de trois : le *Repos du plus grand travail*, paru en 1550 ; la *Suite du repos*, en 1551, et l'*Amoureux repos*, en 1553. Dans ses vers, il désigne sous le nom de sa Sainte la maîtresse poétique qu'il s'était choisie, et qui se nommait Denise. Guillaume des Autels est un poète de second et même de troisième ordre. Il prit sans doute trop au sérieux les louanges de Ronsard. Tout son honneur, en effet, consiste à avoir fait partie de cette bande enthousiaste et joyeuse que l'imagination de Ronsard entraînait à sa suite aux îles Fortunées, ce bienheureux séjour des vrais poètes. Des Autels vécut assez vieux, dit-on, mais on ignore la date précise de sa mort.

AMOUREUX REPOS

Il me souvient (bien souvenir m'en doit)
Du jour quinzième octobral, que ma Sainte
De son aguille [1] en son sang, hélas, teincte
Un Minervin ouvrage mignardoit :
Tandis mon œil étonné regardoit
Sa toile, d'or et noire soye peinte,
Et en mon cœur Amour, d'une autre pointe,
Aux doctes doigz de ma Sainte accordoit.
Quand ma dame eut son ouvrage levé,
Amour aussi eut le sien achevé :
(O fait divin ! O d'amour digne ouvrage !)
A l'environ de mon cœur il fit prendre,
De plus grand art que tu n'en sais, ô Flandre,
De ma déesse une indeleble [2] image.

CONTRE L'AMOUR

Si le boiteux [3], ô Amour, n'est ton père,
Pourquoi as-tu de lui l'ardent flambeau?
Pourquoi n'es-tu plus tost froid comme l'eau,
Si Venus née en la mer est ta mère?
Et si tu peux, tant ton aile est légère,
Passer au vol de Jupiter l'oiseau,
Que ne vas-tu chercher logis nouveau
Sans estre tant mon hoste, à ma misère?
Comment peux-tu, si tu n'es qu'en enfance,
Vouter cet arc à si forte puissance?

1. Aiguille (L., hist. et étym. ; les deux dans N.). — 2. Indélébile (Roquef.). — 3. Vulcain.

Mars furieux n'a les bras tant robustes.
Si tu es dieu, que ne punis-tu celle
Qui te mesprise, et me tue cruelle?
Sont pas les dieux vindicatifs et justes?

D'UN SONGE, A CHARLES FONTAINE

Est donc ce songe un celeste message
(O toi qui as l'ame d'Artemidore)
M'avertissant que pour voir ma Pandore
Infortuné me sera ce voyage?
Las! je ne crains, Rosne, que devant aage
La mort cachée en tes eaux me dévore :
Si j'avois vu la beauté que j'adore
Je souffrirois, content, ce dur naufrage.
S'il vous plaît donc, Parques, si tôt trancher
Mon fil vital, moins me pourrez fascher
Si en mourant vivante je la voy.
Aux flots enflés ainsi crioit Léandre:
Mercy, ô dieux, de moi, las! veuillez prendre
A mon allée; au retour, noyez-moi.

AUGURE DE DEUX PIGEONS

Paire amoureuse, ô messager de celle
Qui a bandé l'arc de mon prompt désir,
Et peut porter au but de mon plaisir
Le trait qu'Amour empenne de son aile,
La crainte plus de facheuse nouvelle
Ne me viendra mortellement saisir,
Puisque j'ay peu au presage choisir
Vostre bon vol, qui à bonheur m'appelle :

Comme du gauche au dextre vous volez,
Heureusement annoncer me voulez
Que cette noise en paix est convertie.
O doux oiseaux cypriens, grand mercy,
Je vous promets de reparer aussi
Vostre maison par mes ayeux bâtie.

A M. CHARLES GARNIER

Je pense que n'as un grenier
Comme un usurier plein de greines :
Je sais qu'as un esprit, Garnier,
Bien garni de lettres humaines ;
Aussi les chevances [1] mondaines
Durent ça bas tant seulement :
Et ces richesses souveraines
Demeurent éternellement.

Sur celle [2] mer j'estois où print naissance
Celle qui donne aux amoureux tourment :
En une nef sous le gouvernement
Du dieu vainqueur des dieux en son enfance.
Les autres fiers souffloient à grand'puissance
Et élevoient les flots horriblement :
La nef hurtoit [3] aux rochers, tellement
Que de salut je n'avois esperance.
Mais j'invoquai devotement ma Sainte,
Qui naistre feit, en oyant ma complainte,
Deux astres clairs par ses douces œillades.
Ces feux divins les rudes vens chassèrent
Et de passer sans danger m'asseurèrent,
Scylle, Charybde, et les deux Symplegades.

1. Richesses. V. Baïf, p. 250. — 2. Cette. V. Ronsard, p. 39. — 3. Heurtait. V. Ronsard, p. 176.

LOUIS DES MASURES

1523 — 1580?

Louis des Masures naquit à Tournai en 1523. Secrétaire du cardinal de Lorraine, il s'adonna à la poésie et traduisit l'*Énéide* en vers. Cette traduction, peu lisible aujourd'hui, parut successivement, à partir de 1547. Il en publia une édition complète à Lyon en 1560. A la mort du cardinal, il se vit sans ressource. Cependant, il trouva un nouveau protecteur dans le cardinal du Bellay, alors ambassadeur de France à Rome, puis il reprit un emploi de secrétaire dans la maison de Lorraine. Louis des Masures embrassa la religion réformée, ce qui l'éloigna de la société des poètes de son temps. Il fut successivement pasteur à Metz, à Sainte-Marie et, enfin, à Strasbourg, où il mourut vers 1580. Il composa encore plusieurs petits poèmes bibliques, quatre tragédies tirées des Livres saints, et traduisit en vers les *Échecs* de Vida. Ses *Œuvres poétiques* furent imprimées à Lyon en 1557. La pensée, simple et droite, est souvent, chez lui, meilleure que le style. C'était un esprit disert plutôt qu'un poète.

A JOACHIN DU BELLAY

Or fais-je bien certaine espreuve
De ce qui se dit en tous lieux :
Que plaisir entier ne se treuve
Sous ce tant large amour des cieux,
Ains que [1] mort ait fermé nos yeux,
Et de Styx soit passé le fleuve,
Pour seure joye estre choizie
Au plain [2] du plaisant Elysie.
Soudain les meilleurs traits de l'aage
Passent les premiers aux humains.
Le temps trop leger et volage
Prend les jours, les nuits, les demains.
Lors vieillesse aux tremblantes mains,
Au teint pâle, au chenu pelage,
Rendre se vient triste asservie,
Et tire à la fin de la vie.
France fertile, sainte et belle,
Ma tendre jeunesse éleva,
Qui, florissant au milieu d'elle,
Sa douceur humaine éprouva,
Et au cours du temps qui s'en va
Sentit mainte faveur nouvelle,
Par grace et joye entretenue,
D'un trait de longueur continue.
C'étoit quand, au chef la couronne,
François le magnanime roy,
Orné du beau lis qui fleuronne,
Marchoit en triomphal arroy [3],
Dont sans cesse au leger charroy
D'un tour qui la terre environne
Vole et porte la renommée
Sa gloire en valeur consommée.

1. Avant que. — 2. Dans la plaine. V. Baïf, p. 204. — 3. Appareil. V. Baïf, p. 183.

Durant cette saison sereine,
O prince qui au ciel reçois
L'honneur immortel de Lorraine
En haut degré tu m'avançois.
Lui mesme le grand roy François,
D'une humanité souveraine,
Daignoit bien quelquefois élire
Plaisir au fredons de ma lyre.
Et lors, comme encores m'agrée
Telle amour plus qu'autre soulas,
J'adorois la troupe sacrée
Des neuf Sœurs, Phœbus et Pallas,
Et de tant d'amis, dont, hélas!
L'accointer[1] plus ne me recrée,
Attirans à leurs voix hautaines
Les bois, les rochers, les fontaines.
O quantefois près des rivages
De Loire, ou de Seine, ou du Loir,
Les Pans et les Faunes sauvages
Ont mis du tout[2] à nonchaloir[3]
Le souvenir de se douloir
Des Nymphes aux rudes courages,
Pour écouter la chalemie
De Merlin chantant de s'amie.
Souvent les erreurs ennuyantes
Me chantoit-il, et les desdains
Des amours plus leger[4] fuyantes
Que les vents, les cerfs, ne les daims.
Puis touchoit leurs retours soudains
Au son de ses cordes bruiantes,
Arrestant les sens et les ames
Sur l'inconstante foi des dames.
Armes, amours, plaisirs, et plaintes,
Terre, mers, chateaux, et palais,
Herberoy[5] lisant des fois maintes

1. L'accointance. — 2. Entièrement. V. Ronsard, p. 187. — 3. En oubli (L.). — 4. Légèrement. — 5. Traducteur du roman d'*Amadis*.

Me souloit conter à relais [1].
Puis me déguisoit Rabelais
Le vrai de ses plaisantes feintes,
Qui de Gargantua recite
Le sens, la force, et l'exercite [2].
  Les erreurs et dangers d'Ulysse
Discouroit le bon Pelletier;
Ou traitoit par ordre ou police
Des terres l'art et le métier.
Soit de tout autre au monde entier
Le nom mort, et s'ensevelisse,
Qui osant toucher à tel œuvre
Sa lourde ignorance descœuvre!
  Mon Salel maintenant aux ombres
Chante la guerre d'Illion;
Et dames il voit à ses nombres
Volleter plus d'un milion :
Autant qu'au val sous Pélion,
Ou sous Othris par les bois sombres,
Il chet de fueilles en automne.
Quand aux fons le mistral s'entonne.
  En telle épaisseur volent-elles
Comme on voit l'amas des oiseaux,
Qui s'essayent à tire d'ailes
Parmi les cannes et roseaux;
Pour outre la mer et les eaux
Passer aux regions nouvelles,
Quand l'air de saisons rigoureuses
Les chasse aux terres chaleureuses.
  Avec lui Marot debonnaire,
Deux flambeaux luisans de Querci,
Ont d'une lumière ordinaire,
Le nom du païs esclarci.
L'un d'eux errant à la merci
De fortune dure et contraire
Me desirant meilleur augure

1. En s'y reprenant (L.). — 2. Les exercices. V. du Bellay, p. 120.

M'envoya peinte sa figure.
  Ce pourtrait me le rememore
A l'œil vif, et au col marbrin :
Qui en declinant sur le more
A le teint clair, et brun le crin.
Qu'ai-je à ramentevoir [1] Macrin
Sous un cyprès ou sicomore,
Pleurant Gelonis, dont la vie
Par amère mort est ravie!...
  La docte bande que je conte
J'eus temps et plaisir de hanter.
Carles et Colin n'eurent honte
D'y venir leurs carmes chanter;
Jean Martin s'y vint presenter,
Et meints dont trop long est le conte.
Mesmes l'aonienne troupe
Laissa de Parnasse la croupe.
  Lors nous maintenoit en sa France
François exemple de valeur,
Qui par mort mené à outrance
(Au monde commune douleur !)
Le sort, l'envie et le malheur,
Sans cause ou merite, en souffrance
Me firent traverser grande erre [2]
Mainte mer, mainte étrange [3] terre.
  Tant qu'à Rome, ainsi misérable,
Sur le blond Tybre devallay :
Où vétu de pourpre honnorable
Me reçut le grand du Bellay.
Si l'eus (comme encores je l'ai)
Mecenas propre et favorable :
A qui, ô Joachin, tu es proche,
De sang illustre et sans reproche.
  Des Muses la bande honnorée
Fuyant les mêmes oppresseurs,

1. Rappeler à la mémoire. V. Ronsard, p. 282. — 2. A grande allure (L.; N.). — 3. Étrangère *.

En ce lieu de nous adorée
Nous faisoit ouyr ses douceurs.
Chantant respondoit à ses sœurs
Phœbus à la barbe dorée :
Puis des poëtes d'Ausonie
Les sons, la grace et l'armonie.
  Encor pressé de la fortune
Par terre, et d'orage marin
Par les flots enflés de Neptune,
Aborday, nouveau pellerin,
Où, entre la Meuze et le Rhin,
La Moselle plus opportune
Nous tient or' à sa fantaisie
Au sein de la douce Austrasie.
  Douce et délectable contrée
Est d'Austrasie l'ample tour :
Sinon que plus n'y fait entrée,
Mon Prince en son vermeil atour :
Et qu'au fons d'elle et alentour
La face est souvent rencontrée
De Mars qui frémissant enrage :
Moi, tremblant, j'écoute l'orage.
  Cependant je compose et vante
Des Troyens la gloire et le los.
Latone ainsi deux dieux enfante
En la fluctuante Délos;
Des flots, des vents, des matelots
Le bruit et l'horreur l'épouvante,
Quand lieu en aucune frontière
Ne lui donne la terre entière.
  Mais le regret, sur douleur toute
Me saisit l'ame, de ne voir
Ceux qu'à présent la France écoute
Ravie au prix de leur savoir
Plus qu'onquemais [1]. C'est à savoir
Ronsart qui son chef lève et boute,

1. Plus que jamais. Plus fort que *onques* (N.).

Couronné de fueilles flairantes,
Là sus aux flammes éclairantes.
Et que des autres je me taise
Dignes de louange et faveur,
Sans que flatter ici me plaise
D'un conseil faux ou controuveur,
Gouté n'ai pareille faveur
Ne qui puisse amener tel aise
Que son doux nectar qui distile,
Et cil [1] de ta veine fertile.
Or puis que veut ma destinée
D'entre vous me tenir absent,
Comme la fortune obstinée
Poursuit tout poëte innocent,
Joachin, sur ton labeur décent
J'ai mainte et mainte heure assignée :
Là, si mérite est qui convienne,
Quelquefois de moy vous souvienne.

ÉPITAPHE

DE DIANE BAUDOIRE, SA FEMME

Diane, en couche, se sentant
De la rude mort assaillie,
Et desja du tout lui estant
La vive parole faillie :
A son mari de main pallie
Montre un beau fils, produit à l'heure,
Comme voulant dire : ne pleure
(Avecques l'adieu d'un baiser),
Ce bel enfant qui te demeure,
Sera pour ton dueil apaiser.

1. Celui *.

CLAUDE DE BUTTET

1525? — 1587?

Marc-Claude de Buttet naquit à Chambéry, mais on ignore la date de sa naissance, ainsi que celle de sa mort. On peut approximativement fixer l'une vers 1525, et l'autre aux environs de 1587. Il vint faire ses études à Paris, et il y fit la connaissance de Ronsard, de Baïf, de du Bellay et de leurs amis. Son premier ouvrage important fut un *Épithalame pour les noces de Philibert-Emmanuel de Savoye et de Marguerite de France* (1559). A partir de cette époque, il vécut presque constamment à la cour de Savoie, s'occupant de philosophie, de mathématiques et surtout de poésie. Le principal recueil de ses œuvres, publié à Paris en 1561, contient deux livres de *Vers lyriques* et, sous le titre d'*Amalthée*, cent vingt-huit sonnets d'amour. Les œuvres de Claude de Buttet ont été publiées de nouveau à Lyon en 1877, par M. Philibert Soupé. Cette édition reproduit le texte légèrement différent de l'édition de 1588. Le style de Cl. de Buttet est souvent dur, hérissé de mots vieillis ou provinciaux, de tournures latines, et obscurci par l'abus

de la mythologie. Cela est fâcheux, car il était né poète ; il a du feu, de l'imagination et ne manque ni d'originalité ni d'invention.

A FRANÇOIS D'ÉGUEBELLETTE

Tous ceux qui veulent ne sont pas
Mignons de ma Muse, puissante
A sauver l'homme du trépas,
Et qui fille des dieux se vante :
Mais ceux qui courageusement,
Ardans, taschent la vertu suivre,
Ils sont gravés plus vivement
Sur mes vers que dessus un cuivre.
Aussi ne fus-je jamais las
Tirer du noir sein de la terre
Ceux qui vont adorant Pallas,
Soit en la paix, soit en la guerre,
Et qui riants [1] l'humain danger
Cherchent une éternité douce :
Sur ma plume d'un vol léger
Jusques en hauts cieux je les pousse.
Tes vertus qui m'ont retardé
En ta braveté [2] fleurissante,
Éguebellette, ont commandé
Que cette ode à ton los je chante :
Et ton port, qui les dieux atteint,
Les dieux, qui au front de ta face
Au vif la hardiesse ont peint
De Seissel, ta vaillante race.
Le courageux dieu Tracien
Qui te voit d'un œil favorable,

1. Faisant peu de cas de (latinisme). — 2. Bravoure. Ex. de du Bellay, dans l'hist. d'Emboucher (L.).

Au grand chevalier Pelien,
De corps, de cœur, t'a fait semblable :
Mais tes faits d'armes glorieux
Ne lui sçauroient donner puissance
Te faire galopper les cieux
Comme Persée, avec ta lance :
  Car bien qu'ainsi qu'éclairs tramis [1]
Ton harnois dans un camp flamboie,
Quand sur le dos des ennemis
Ton bras d'une masse foudroie,
Si [2] ne peux tu te revanger,
Armé d'une forçe si dure,
Du tems pront à nous saccager,
Qui aux plus braves fait injure.
  Mais ayant gagné la faveur
Des Muses qui chantent les armes,
Méprise hardi sa fureur,
Froissée du choc de mes carmes [3].
Comme toi les plus vaillans cœurs
Sont favoris de ces mignonnes :
Puis les poëtes, et vaincueurs,
Ont le prix de mesmes couronnes.

A RENÉ JULIEN

  Si l'on te calomnie,
Si le droit on te nie,
S'on [4] épie ta mort,
N'en vi en peur aucune :
Ains [5] contre ta fortune
Prends cueur toujours plus fort.

1. Transmis, envoyés (L., étym. de transmettre; Roquef., avec ex.; Bartsch; Burg., Gl.; Gachet, Gl.). — 2. Pourtant*. — 3. Chants, *carmina*. — 4. Si on. V. Ronsard, p. 140. — 5. Mais.

Car celuy qui dispose,
Julien, toute chose,
Tout bon ne permet pas
Venir le bras robuste
Des mechans sus un juste,
Pour le renverser bas.
Puis le tems rien ne cache,
Et faut qu'en fin on sache
Où l'équité se tient.
La vertu enviée
Sans qu'elle soit noyée
Toujours au dessus vient.
Et bien que l'on saccage
Tes biens, ton héritage,
Qu'on tasche t'en priver,
Donnant au malheur place
Regarde, après la glace,
Le printemps arriver.
Au sort plein d'inconstance
A bien peu d'asseurance,
N'y mets ton fondement :
Tantôt le dueil il meine,
Tantôt, après la peine,
Le doux contentement.

A ANNE

Près d'un doux ruisselet bruiant
Encortinés [1] d'une ombre lente,
Évitons la chaleur mordante
De l'aspre soleil ennuiant.
Douce mignonne, je te prie,
Faisons ici rompre nos pas :

1. Encourtinés, enveloppés. V. Ronsard, p. 376.

Je t'asseure que je suis las
D'une autre ardeur qui plus m'ennuie.
Sous cet orme courbant son dos
Au vent, d'une douce halenée,
Trompons cette chaude journée,
Sommeillant en oisif repos.
Ote donques ta turque toile,
Et que tes cheveux, separés
En trines [1] d'or, soient égarés
Pour faire à Zéphyre une voile.
Puis mets de fleurs un gai chapeau [2]
Sur ton front, où ton poil se frise,
Écharpant [3] ta crespe chemise,
Qui follatrera sur ta peau.
Telle aux bois fut jadis connue
Vénus, accollant son ami,
De grand aise tout endormi
Sur sa blanche poitrine nue.
Et en tels ornemens futils
De Tyr les pucelles chassantes,
Portoient les trousses traquetantes [4]
Sous leurs coudes pronts et gentils.
Cà donq' vien, ma mignonne, et lace
Ton doux bras à mon cou baissé,
Me tenant de l'autre embrassé,
Sur ton gyron qui me soulasse [5].
Lors par fois fort je baiserai
Tes humides lèvres décloses [6],
Puis sur tes beaux tetins de roses
Doucement je m'endormirai.
Et en ce soupirant ombrage
Qui tant bien nous embouchera [7],
Quand le plaisir me touchera
Vaincu d'une doucette rage,

1. Tresses? — 2. Couronne, coiffure. — 3. Defaisant, ouvrant? — 4. Resserrées? — 5. Me divertit. V. Baïf, p. 86. — 6. Ouvertes. V. Ronsard, p. 51. — 7. Arrêtera, retiendra (L., hist., ex. de du Bellay).

Plus mignard t'irai caressant
Qu'un pigeon qui s'amie baise :
Tous deux languirons de grand aise,
L'un avec l'autre périssant...

A JEAN DE SAINT-DENIS

Le chaud nous commande de boire,
Saint Denis, or donq' si tu veux
A ce coup pour ton bien me croire
Sous cet if aux frisés cheveux,
Ne parlant un mot de la guerre
Ni de procès, d'esprit contens,
Ici, dessus la belle terre,
Il faut arreter le bon tems.
Sus, laquais, tire la ferriere [1]
Qui raffreschit au fond du puis.
Que songes-tu là, Mordentiere,
Toujours sur ton Timée? et puis,
Monchatre, degaine ta flute;
Guillaume, emporte ce Platon,
Je veux qu'orendroit [2] on dispute
Doctement contre le flacon.
Que vaut en tristesse ennemie
S'abbestir comme un cagnardier?
Courage, chambriere m'amie,
Pren moy la hure de sanglier,
Et mets là gentiment la nappe,
Et le jambon, pour boire mieux :
Avant que ce jour nous échappe
Je veux qu'il nous rende joyeux.

1. Bouteille (Roquef.). — 2. A cette heure, maintenant (N.).

AUX BERGERS

Dieu vous gard gentils patoreaux [1],
Qui près de ces vertes coudrettes
Faites dancer sous les musettes
Vos chevrettes et vos toreaux.
Avés-vous point veu traverser
Par ce trac [2] qui aux bois se mesle,
A cheval une damoiselle
Qui ores ne fait que passer?
Ils sont trois noirs chevaux à cours,
Et elle sur un blanc se hâte
Ayant un manteau d'ecarlate,
Et un haut chappeau de velours.
Un peu d'avant s'en va dispos
Le laquais, qui court de vitesse,
Menant une levrière en lesse,
Marquée de noir sur le dos.
Ne l'avez-vous donques point veu [3]?
L'appetit vous a fait entendre [4]
A bucheter [5] parmi la cendre
Voz chatagnes dedans ce feu.
O bergers qu'heureux je vous voi!
Que le ciel vous a fait de grace
N'otant des plaisirs votre face,
Et mesme dust passer le roi.
Jamais d'ennui ne vous souvient,
Ains [6] contans fables et sornettes,
Ici avec vos bergerettes
Vous prenés le tens comme il vient.

1. Pastouraux. — 2. Sentier. V. du Bellay, p. 302. — 3. Accord facultatif. — 4. Vous entendre. La forme neutre, pour la forme réfléchie. — 5. Enterrer, enfermer, pour boucheter, diminutif de boucher (Jaub., Gl.)? — 6. Mais.

Mais moi, las! serf de l'amitié
A qui j'obéi trop fidelle,
Je cours après cette cruelle,
Qui n'a ni merci ni pitié.

L'AMALTHÉE

Je suis égal au jeune Abydien,
Qui plein d'amour, piqué d'impatience,
Tranchoit des eaux la vague violence,
Ne redoutant l'effort Neptunien.
Sans nef, sans mast, tendant à mon seul bien,
Je vois [1] nageant en la mer d'esperance :
Et toi, madame, es ma tour de constance,
Où ton bel œil, mon flambeau, luit si bien.
Rigueur, danger, envie, faux propos,
Sont mes rochers, ondes, vagues et flots,
Qui m'agitant me gardent de port prendre.
Mes forts soupirs sont les vents furieux :
Mais si je perds mon flambeau gracieux
Plus malheureux je mourrai que Léandre.

Ja [2] le matin, qui l'univers redore,
De franges d'or et de perles s'ornoit;
Et doucement tout en roses tournoit
Le char serein de l'indienne Aurore.
Las! le souci, qui sans fin me devore,
Aucun espoir de paix ne me donnoit :
Plutôt le jour alors me ramenoit
Mille tourmens, et mille morts encore,

1. Je vais *. — 2. Déjà.

Quand derrier' moy, au bout d'un gai préau,
Ma nymphe émeut un orient nouveau,
Qui éclaira mes nocturnes angoisses.
Pardonnés moi, ô vous, celestes dieux,
Luire la vi, de corps, de front, et d'yeux,
Plus belle encor que ne sont vos déesses.

Quand en pleurant au monde je fu né,
Trois fois Junon avoit ouï ma mère :
Lors de mon sort mon trop curieux père
Voulut savoir quel astre étoit tourné.
Un astrophile à l'heure [1] est amené,
Il mire [2], il voit ce que le ciel veut faire,
Et consultant l'astrolabe et la sphère,
Dit : cet enfant sera bien fortuné.
Le Soleil bon lui donra [3] l'accointance
Des grands seigneurs ; Mercure la science ;
Et mesme en bien j'y voi un heureux cours :
Mais je crains fort, ains que [4] l'âge il entame,
Qu'une beauté en lui captivant l'ame,
Avant son temps n'abrège ses beaux jours.

Lors que du tems, et des siecles vaincueur,
A ta grand soif, Ronsard, tu allas boire,
Au saint crystal des filles de Mémoire
Qui t'ont sacré un grand chantre en leur chœur,
Le petit dieu du genre humain moqueur,
Et qui abat des celestes la gloire,
Pour la beauté telle qu'on ne peut croire,
Heureusement triompha de ton cœur ;

1. Alors. V. Ronsard, p. 8 ; Malherbe, p. 4. — 2. Regarde. — 3. Donnera *. — 4. Avant que.

Du mesme coup qui captif te vint prendre
Chacun fut pris, mais non pas de Cassandre,
Ains [1] de ta Muse, ô contraires amours!
Car de Cassandre est la beauté mortelle,
Ta Muse au ciel s'en va toujours plus belle,
Cent mille amans tirant après son cours.

Pren, je te prie, Atlantide Mercure,
Ta verge d'or, et te glissant des cieux
Endors Argus, qui tout étoilé d'yeux
Va m'épiant, et tous mes pas mesure.
En après [2] fai, or' que la nue obscure
Emble [3] partout les clairs flambeaux des dieux,
Que j'aille ouvrir mon souci envieux
A la beauté qui m'a tant été dure.
Je chanterai, celeste juvenceau,
Ta pronte gresve [4], et ton ailé chapeau,
Et en ton poing la trompe en serpens belle :
Et que premier la lyre allas sonnant,
Et que tu es du père haut tonnant
Fils bien aimé et message [5] fidelle.

Divins flambeaux, ornement de la nuit,
Du sort divers des vains mortels coupables,
Au moins bientôt soyez moi favorables
D'une mort brieve, et puis que tout me nuit.
Or que du ciel la pâle lune luit
Dessus la terre, et qu'en lits agréables
Le somme tient les mortels miserables,
Amour tout seul par ces bois me conduit.

1. Mais plutôt. — 2. Ensuite (L., 10e, ex. de La Fontaine; N.). — 3. Enlève, ravit. V. Ronsard, p. 14. — 4. Jambe. V. Ronsard, p. 201. — 5. Messager (L., étym. de message; les deux dans N.).

Mourant d'ennui je lui tiens maint propos :
Et cependant que tout est en repos,
Sans peur je vague avec les ombres vaines.
Las ! et la nuit qui se tait coiement[1],
A ce grand tout donnant soulagement,
Jamais ne met une tresve à mes peines.

Que me fuis-tu ? mille nymphes me cherchent :
Les Muses m'ont apporté leurs presens,
J'ai de Venus les verts myrtes plaisans,
J'ai de Phebus les lauriers qui ne sechent.
Cruelle au moins si tels biens ne t'allechent,
Si mon amour, si mes soucis pesans,
Pren, pren pitié de ces miens jeunes ans,
Qui comme l'herbe au soleil se desechent.
Mais que me vaut tant estre de dueil plein?
Si mon erreur ne prophetise en vain,
Si d'Apollon sont les fureurs certaines,
Un jour viendra qu'après mon mal passé
Sur ton giron doucement renversé
Tes doux baisers me paîront de mes peines.

Or allant voir ta Genève fameuse,
O Rosne heureux, maintenant je te voi,
Que Dieu te gard ! en la mer sans effroi
Puisse porter ta belle onde écumeuse.
Si quelquefois la Saone dédaigneuse
De tes amours te mit en tel émoi,
Là où tu sais, je te pri', porte moi
Ces longs soupirs, cette plainte angoisseuse.

1. Silencieusement (N.).

Et en passant par celle[1] heureuse terre
Où la dame est qui tant m'a fait la guerre
Debride toi, va ses beaux champs lavant.
S'elle[2] s'enquiert d'où viennent tels allarmes,
Fais lui savoir que ce ne sont que larmes,
Et qu'es enflé des pleurs de son servant.

Il n'y a rien qu'on puisse dire fort
Contre le tems : qu'est-ce qui lui commande?
Il n'y a rien qui à son bout ne tende
Au tour des ans : car tout il mine et mord.
Les ans ne sont que degrés de la mort,
Par lesquels faut que tout vivant descende,
Et qu'à la fin tout à sa nuit se rende,
Tant le destin nous montre son effort.
Nature a fait cette grand'loi commune
Sur tout cela qui çà bas[3] sous la lune
Au tour des cieux prend estre et mouvement.
La vertu seule en l'heur du ciel herite,
Tousjours là haut fichant l'entendement,
Non ici bas où l'inconstance habite.

1. Cette *. — 2. Si elle. — 3. Ici-bas *.

JACQUES TAHUREAU

1527 — 1555

Jacques Tahureau naquit au Mans en 1527. De très bonne heure il s'adonna aux lettres. Il avait embrassé la carrière militaire, mais une grande faiblesse de constitution la lui fit abandonner au bout de peu de temps. Après un voyage en Italie, il revint en France et vécut pour la poésie et pour l'amour. Il s'éprit d'une jeune Tourangelle, que l'on croit avoir été une demoiselle de Gennes et la sœur de la *Francine* de Baïf. Il la célébra sour le nom de l'*Admirée*. Enfin Tahureau se maria; mais, hélas! l'année même de son mariage, en 1555, il mourut, épuisé d'amour, disent ses biographes, mais bien plutôt, probablement, emporté par une maladie de poitrine. Il n'avait que vingt-huit ans. Ses *Premières poésies* parurent à Poitiers en 1554 et furent réimprimées à Lyon en 1574, sous le titre de : *Odes, sonnets et autres poésies gentilles et facétieuses de J. Tahureau*. Le second recueil, publié également à Poitiers en 1554, porte le titre de : *Sonnets, odes et mignardises amoureuses de l'Admirée*. En 1868 et 1869, M. P. Blanchemain a donné

de nouvelles éditions de ces deux recueils. Les vers de Tahureau sont légers et faciles ; ils respirent un enthousiasme et une passion tout à fait juvéniles ; mais ils manquent de souffle lyrique et de puissance. D'ailleurs, pour être juste, il ne faut pas oublier qu'il est mort bien jeune.

CONTRE QUELQUES-UNS

QUI LE BLASMOYENT DE SUYVRE LA POESIE

D'où vient cela que l'envieuse rage,
Qui les coeurs ronge, entreprend de blasmer
Mes ans oisifs, et les vers un ouvrage
D'un pauvre esprit et paresseux nommer,
En m'accusant que je ne suy la trace,
Estant dispost, de mes nobles ayeux,
Qui ont conquis par la poudreuse place
Et par le sang maint loyer vertueux?
Ou bien pourquoi me reprend-elle d'estre
Si peu soigneux d'estudier la loy,
Pour l'aller vendre au palais, qui faict naistre
Un bruit confus et mercenaire abboy?
Telle entreprise en vain tant estimée
Ne fuit de mort les accidents divers;
Mais j'auray bien une autre renommée
Dont je vivray sans fin en l'univers.
Pindare vit et du divin Horace
Encores n'est aboly le renom,
Et ne mourra jamais la haute grace
Du Mautouan, célèbre par son nom.
Qui priseroit d'Achille la vaillance,
Si le poëte aveugle n'eust tranché

L'aisle envieuse à l'endormy silence,
Dessoubs laquelle il fust sans luy caché?
Qui nous feroit admirer la sagesse,
Le tant divin et prevoyant esprit
Du caut[1] Ulisse, honoré par la Grèce,
S'il n'estoit veu depeinct au mesme escrit?
Pendant qu'Amour d'une flesche dorée
De la jeunesse enflammera les cœurs,
Des amoureux la plume énamourée
Vivra toujours entre cent mille honneurs.
Du vieil Ennie et de Vare sans cesse
Le grand renom immortel se dira,
Et les beaux vers de ce hautain Lucrèce
Lors periront quand ce tout perira.
Le stile aussi du doux-coulant Ovide,
Tout doucement par nombres mesuré,
Jamais de gloire et los ne sera vide,
Contre le heurt de tout temps asseuré.
De quoy le Loyr, de quoy s'enfle la Loyre
Sinon du bruit desbordant en tous lieux
De son Ronsard et du Bellay, sa gloire,
Pour les porter d'icy là haut aux cieux?
Doncques, pourquoy ne pourray-je bien estre
L'honneur du Meine et de Sarte nommé,
Pour avoir un des premiers fait cognoistre
En ce lieu-là le luc[2] bien animé?
Que tous les roys et leur gloire estoffée
Cedent adonc aux hommes bien disans,
Dont les escrits leur haussent un trophée
Pour se venger du long oubly des ans.

1. Rusé. V. Ronsard, p. 72. — 2. Luth. V. Baïf, p. 192; du Bellay, p. 38.

A ESTIENNE JODELLE

SE JOUANT SUR SON NOM RETOURNÉ

Quand tu nasquis en ces bas lieux
Tous les dieux et les demi-dieux
Et les déesses plus benines
Gravèrent de lettres divines
Dans ton astre bien fortuné :
Io, le Délien est né [1] !
Tout le Parnassien troupeau
Chantant autour de ton berceau,
Te prevoyant son prestre en France,
Disoit en l'heur de ta naissance
Sur ton front desjà couronné :
Io, le Délien est né !
Les nymphes des bois et des eaux,
Faunes, chevrepieds, satyreaux,
Les rocs, les antres, les montaignes,
Les prez, les bosquets, les campaignes,
Ont tous ensemble resonné :
Io, le Délien est né !
Dès la fleur de tes jeunes ans,
De nos poëtes les mieux disans,
Rávis, comme d'un autre Ascrée,
De ta docte bouche sacrée,
Ont tous sur leur lire entonné :
Io, le Délien est né !
Il me semble desjà que j'oy
Rire et chanter avecques moy
Toutes nos plus belles fillettes,
Ayans de gayes violettes
Leur chef espars environné :
Io, le Délien est né !

1. Vers formé du nom d'Estienne Jodelle.

Ne craignez plus, divins esprits,
Que l'ignorant gaigne le prix
Dessus votre gloire immortelle :
Io, vostre divin Iodelle
Qui vous estoit predestiné,
Io, le Délien est né!

DE NÉRÉE

Ne t'ébahis plus si Nérée
Vend si cher maintenant l'amour :
Elle veut avoir, la rusée,
De quoy l'achepter à son tour.

DE DENISE

Cette bonne dame Denise
Dit par serment qu'elle ne prise
Homme s'il n'a de la beauté,
Compagne de l'honnesteté;
Mais qu'après le plus laid y vienne
Pour se mettre en la grace sienne,
Et qu'il lui garnisse la main,
Denise dira tout soudain
(Et fust-il plus qu'un ladre infait [1],
Borgne, bossu, tout contrefait,
Et de tous points un bon gros veau) :
« Mon Dieu, que ce jeune homme est beau!
Mais, je vous pry, la bonne grace!
Qu'il ha de gestes et de face! »
Qu'il y vienne un vieillard baveux,

1. Infect, selon la prononciation d'alors (L., hist., ex. de Ronsard)

Palle, ridé, tousseux, morveux
Mais qu'il soit quelque peu paillard :
« Mon Dieu, quel brusq et beau vieillard! »
Qu'il y vienne un palefrenier,
Un gras souillard, un cuisinier;
Mais qu'ils en ayent tous autant,
Pour mieux luy fournir au contant :
O combien Denise dira
Que de leur gresse ce sera
Du musq, du parfum et du bâme!
O combien cette bonne dame
De ces valets dira de bien!
Comment! ce ne sera plus rien
De leurs maistres, ni des seigneurs
Auprès de ces beaux serviteurs!
Ainsi Denise ne réprouve
Personne, et si jamais ne trouve
(Tant la bonne dame est honneste)
Homme ny laid, ny deshonneste.

Ce n'est pas moy qui veut d'un feint ouvrage
Par mille vers farder sa passion,
Ou en flatant plaire à l'affection
De l'amoureux inconstant et vollage :
Ce n'est pas moy, qui, surpris d'une rage,
Trouble, insensé, de sa conception
Le vif dessein, ny dont l'intention
Est de se prendre en un si doux naufrage.
Ce n'est pas moy qui tasche de complaire,
Ployant au vent du legier populaire,
Ne qui s'en veut de trop loing retirer.
Mais bien je vueil, sans contraindre ma lyre,
Chantant l'honneur de celle que j'admire,
Qu'en l'admirant l'on me puisse admirer.

Vien t'en, Baïf, vien t'en avecques moy,
Delaisse là ton rivage de Seine,
Viens t'égayer près la Sarte du Meine
Qui va bruyant lentement mon émoy.
Tu me verras soudain tapir [1] tout coy
Dedans un antre ou près d'une fontaine,
Et puis, traçant une roche hautaine,
Grimper amont de maint accrochant doy.
Tu me verras souvent la couleur pâle
Tost se ternir, tost retourner égale
A la clère aube empourprant son vermeil.
Tu me verras d'asseurée inconstance,
En carolant [2] par l'amoureuse dance,
Sonner des vers d'un haut air nompareil.

Muses, adieu, et votre chant jazard!
Adieu Phœbus, et ma fière déesse!
Livres, adieu, adieu la tourbe épesse
De mes amys, adieu tout jeu mignard!
Adieu, guiterre [3] adieu luc [4] babillard,
Toute harmonie et tout son de liesse,
Gemmes, parfums, et toute gentillesse,
Tout lieu hanté, tout ombrage à l'écart!
Ainsi la mort, par une blanche voye,
Droit me conduise en l'éternelle joye,
Entre les dieux, au beau séjour du ciel.
Ainsi ma foy chacun amant contemple,
Et tendrement gemissant prenne exemple
De ne tremper ses douceurs dans le fiel.

1. La forme neutre, pour la forme réfléchie. — 2. Dansant. V. Ronsard, p. 305. — 3. Guitare. V. Ronsard, p. 346. — 4. Luth *.

Si en lieu solitaire
Les ennuis me font retraire[1],
Pour me plaindre tout seulet,
Si je cherche les montagnes
Ou des plus vertes campagnes
Le murmurant ruisselet;...
En quelque part que je tourne,
Toujours le dueil y séjourne,
Le cours mesme du ruisseau
S'enfle aux pleurs de ma complainte;
Sa fleur tombante à ma plainte
Y pleure maint arbrisseau...
Mais que me sert faire entendre
Mon chant pitoyable et tendre,
Si une, hélas! n'en croit rien,
Que sur toute autre j'admire,
Et que seule je desire
Se convertir à mon bien?

Depuis le jour qu'il me convint distraire,
Et d'avec moy, comme vœuf, m'absenter,
Je n'ay cessé de plaindre et lamenter,
Traisnant ma vie amerement austère.
Me desrobant dans un bois solitaire
Rien ne se vient à mes yeux presenter
Fors une horreur, qui faict espouvanter
Mon cerveau vuide en cent doubtes contraire.
Morne et pensif, d'une face ternie,
Je pleure et fuis tout autre compagnie,
Ne me baignant qu'aux frayeurs de la mort.
La tourterelle au bois en ceste sorte,
Veufve, gemist dessus la branche morte,
S'adoulourant[2] de son propre confort[3].

1. Retirer (pour me retirer). V. Baïf, p. 331. — 2. Excitant sa douleur. — 3. De son propre aide, c'est-à-dire en y aidant volontairement. Se complaisant dans sa douleur. Passage corrompu dans Pougens

Soit qu'esgaré par l'espesseur d'un bois,
Ou par l'horreur de quelque antre sauvage,
Ou soit qu'auprès d'un trepillant[1] rivage,
Je tranche l'air des soupirs de ma voix;
Soit qu'en resvant aux amoureuses loix,
Du rossignol j'escoute le ramage,
Ou qu'en pensant ramollir mon courage,
Mon luc[2] j'anime au passer de mes doigts;
Vers quelque part que mes pas j'achemine,
Toujours me suit ton idole divine,
Tant que parfois j'allonge bras et mains
Pour te taster, mais, las! ce n'est qu'un songe,
Où jour et nuit tourmenté je me plonge
Dedans la mer de mes pleurs inhumains.

Quittons, ma belle maistresse,
Quittons l'oiseuse paresse,
Qui nous a tins[3] langoureux
Durant ce temps froidureux,
Que dessoubs la glace lente
L'amour estoit sommeillante.
Ne soyons pas enfermez :
Allons voir les bois ramez,
Allons cueillir des fleurettes,
Allons sur les herbelettes,
En quelque ombrageux destour,
Deviser de nostre amour;
Allons, ma belle maistresse,
Faire à ce printemps caresse....

1. Frémissant. V. Ronsard, p. 106. — 2. Luth*. — 3. Tenus. Forme rare (Burguy, I, p. 403).

A quoy m'emploiray-je mieux?
Veux-tu que je cherche aux cieux
Des astres la quint'-essence,
Dont je n'ay la cognoissance?
Ce n'est pas encore à moy
D'entrer en un tel esmoy,
Ni d'une chose tant vaine
Prendre tant soit peu de peine.
Quand j'auray les cheveux gris,
Et que les jeux et les ris
De ma folastre jeunesse
Desplairont à ma vieillesse,
Lors je seray soucieux
De philosopher aux cieux,
De leur puissance, et de l'heure
Qu'il conviendra que je meure....

Qui a leu comme Vénus
Croisant ses beaux membres nus
Sur son Adonis qu'ell' baise,
Et lui pressant le doux flanc
Son col douillettement blanc
Mordille de trop grand aise;
Qui a leu comme Tibulle
Et le chatouillant Catulle
Se baignent en leurs chaleurs;
Comme l'amoureux Ovide,
Sucrant un baiser humide,
En tire les douces fleurs;
Qui a veu le passereau
Dessus le printemps nouveau
Pipier, battre de l'esle,
Quand d'un infini retour
Il mignarde sans sejour
Sa lascive passerelle;

La colombe roucoulante,
Enflant sa plume tremblante,
Et liant, d'un bec mignard,
Mille baisers, dont la grace
Celle du cygne surpasse
Sur sa Lœde fretillard;
Les chevres qui vont broutant
Et d'un pied leger sautant
Sur la molle verte rive,
Lorsque d'un trait amoureux
Dedans leur flanc chaleureux
Ell' brûlent d'amour lascive;
Celui qui aura pris garde
A ceste façon gaillarde
De tels folâtres ébas,
Que par eux il imagine
L'heur de mon amour divine,
Quand je meurs entre tes bras!

. . . . . .

Ainsi me plaist la pucelle,
Non pas lourdement rebelle,
Non cruelle sans mercy,
Non pas trop facile aussy;
Mais qui simplement doucette,
Mais qui doucement simplette
Couvre sa lasciveté
D'une chaste honnesteté.
Ainsi beaucoup plus je prise
De se fondre en mignardise,
S'entreperdant tour à tour
Dans les douceurs de l'amour,
Qu'embrasser toute nuictée
D'une amoureuse eshontée
A cœur soul les membres nus :
Car fust-ce une autre Vénus,

Fust-ce Helene, ou fust la belle
Baïfienne pucelle,
En ce faisant tout soudain
On la tiendroit à desdain.
Voire l'amour la plus forte,
Se traictant de telle sorte,
Au lieu de s'en voir espris
Se tourneroit à mespris.
Çà donq, ma nymphette gaye,
Çà donc, belle, qu'on me paye;
Çà çà, que d'un doux baiser
Mon mal on vienne apaiser,
Et plus-tost que toute nue
Viens-t'en proprement vestue,
Afin que l'accoustrement,
Par un doux empeschement,
M'esguillonne le courage
A mignarder davantage,
Et folastrement toucher
Ce qu'il voudroit plus cacher.

Ce n'est plus toy, ma Sarte, qui te plaings
Avecques moy, aux soupirs de ma peine,
Ne[1] qui m'entends, pour ma fière inhumaine,
Jecter en vain sanglots et tristes plaincts;
J'ay delaissé les bois, les monts et plains,
Prez et rochers de ma terre du Meine,
Pour esmouvoir à pitié de la Seine
Les flots roulans, jà[2] de mes larmes pleins.
Desjà, desjà les nimphes les plus belles
De ces lieux cy sentent les estincelles,
Qui par milliers bluettent soubs ma voix.
O ciel heureux! ô trop heureuse terre!
Si du lien qui esclave m'enserre
Me deslacer quelquefois tu pouvois!

1. Ni. — 2. Déjà.

OLIVIER DE MAGNY

1530 — 1559

Olivier de Magny naquit vers l'année 1530, à Cahors, en Quercy, la patrie de Clément Marot. Envoyé à Paris, il fit ses études sous la direction du poète Hugues Salel. Aux environs de sa vingtième année, il fut choisi comme secrétaire par Jean d'Avançon, conseiller d'Etat, envoyé à Rome pour soutenir les intérêts de la France. En passant à Lyon, il vit et aima la belle Louise Labé. Il resta trois ans à Rome, où se trouvait alors Joachim du Bellay, et, comme celui-ci, il fut bientôt pris du regret de la patrie. Après quelques voyages en France, il fut, à son retour définitif, nommé secrétaire du roi. Il mourut jeune en 1559, à peine âgé de trente ans. Ses œuvres consistent en quatre recueils : les *Amours*, publiés à Paris en 1553 ; les *Gayetés*, en 1554 ; les *Soupirs*, en 1557, et les *Odes*, en 1559. Récemment, M. P. Blanchemain et M. Courbet ont entrepris, chacun de leur côté, la publication de nouvelles éditions des œuvres d'Olivier de Magny. Celle de M. Blanchemain est aujourd'hui complète ; à celle de M. Courbet, il manque les *Amours*. Pour la

vie si courte d'Olivier de Magny, ses œuvres paraîtront considérables ; c'est un poète facile et fécond. S'il n'a ni la puissance de Ronsard ni l'élévation de du Bellay, il a beaucoup plus d'originalité et de verve que Remy Belleau. Quelques-uns de ses sonnets humoristiques ont cette grâce et cette aisance cavalières qui, de nos jours, ont fait la fortune de quelques pièces d'Alfred de Musset.

LES AMOURS

Ce qu'en veillant je n'osay de ma vie
Feindre ou penser en mon entendement,
M'est advenu dormant profondement,
Maugré le temps, mon estoile et l'envie.
Si [1] qu'à present ma plainte poursuivie,
Mon dur travail et mon aspre tourment
Sont effacez, et liberalement
Je remets tout à ma chaste ennemie.
Bien je voudrois que le ciel eust daigné
Faire eternel mon sommeil esloigné,
Pour bienheurer plus longuement mon ame,
Ou, si par mort tel plaisir on acquiert,
Mourir soubdain, ainsi que le requiert
L'heureux jouir d'une tant belle dame.

O grand beauté, mais trop outrecuydée [2],
Qui moins m'estime alors que plus l'adore,
Rien ne me sert le tourmenter, n'encore [3]
Les tristes sons de ma lyre accordée.

1. De sorte que. V. Ronsard, p. 86. — 2. Présomptueuse (L.; N.). — 3. Ni encore. V. Ronsard, Baif.

Quand je celoy l'angoisse debridée
Qui corps et cueur et l'esprit me devore,
Je pouvois voir sur ce front que j'honore
Quelque rayon de pitié non fondée.
Mais aussitost que j'eus manifesté
Le cuysant feu dont je suis tourmenté,
Par mes sanglotz, mes soupirs et mes larmes,
Ma dame, hélas! ses regards amoureux
Changea sur moy en traictz d'œil rigoureux
Et ses devis en dangereux alarmes.

Quand Apollon, ce grand dieu qui compasse
L'an par saisons, guide son char doré
Devers l'Archer, d'un teinct decoloré,
La terre adonc[1] s'emmantelle[2] la face.
Le verd émail des campaignes s'efface,
L'eau s'endurcit en cristal honoré,
L'honneur des bois s'en va comme esploré;
Tout se noircit, se paslit ou se passe.
Mais la rigueur d'aucun froidureux temps
Ne peult secher ma dame en son printemps :
Oeilletz et lys croissent tousjours en elle.
Et tout ainsi que toute aspre froideur
Ne luy peut nuyre, ainsi de mon ardeur,
Maugré l'yver, la flamme est eternelle.

Si d'amour vient mon gracieux martyre,
L'effet d'amour, las! quoy? quelle chose est-ce?
Si bonne elle est, les siens comment oppresse?
Pourquoy à mal incessamment les tire?

1. Alors. — 2. S'enveloppe. V. Ronsard, p. 190.

Si mauvaise est, quell' raison ay-je à dire,
Doux mon tourment, plaisante ma tristesse?
Si elle plaist, à quoi plains-je sans cesse?
S'elle[1] deplaist, que m'y vault dueil ou rire?
O vive mort! ô mal plaisant à voir!
Comme avez-vous sur moy tant de pouvoir,
Puisque vos loix ma volonté n'approuve?
O feux jumeaux! ô trompeuse esperance!
Vous seuls causez en moy tant d'inconstance,
Qu'en bien ou mal content je ne me trouve.

ODE

AU SEIGNEUR PIERRE DE PASCHAL

. . . . . .

Dès que le chœur des doctes Sœurs,
Race des dieux et de Memoire,
M'affriandant de ses douceurs,
M'eut de ses eaux offert à boire,
Pauvre et craintif je ne tentay
Le gué profond des choses graves,
Ains[2] seulement me contentay
D'environner leurs vertus braves.
Puis empannant mes petits vers
D'une æsle vaguement legère,
Je traçay des sentiers divers
Pour atteindre la Messagère;
Je comblay le bruit de sa voix
Des nombres sacrez de ma flamme,
Des biens et des maux que j'avois
Par les feux jumeaux de ma dame.

1. Si elle. V. Baïf, p. 28. — 2. Mais.

Tantost heureux en mes amours
Et tantost servant miserable,
Tantost confus en mes discours,
J'entonnois un chant agréable.
Mais depuis que mes fredons bas
Eurent haussé leur resonnance,
Je hastay le train de mes pas,
Pour ravir plus grande excellence.
Je courus hautain publier
L'honneur du Quercinois Homère [1],
Et aux chastes Sœurs m'allier,
Qui jadis naquirent sans mère.
Je courus devancer le temps,
Qui m'aguignoit [2] de ses traverses,
Épanissant sur mon printemps
Cent mille fleurettes diverses.
Et non content d'avoir guidé
Ma navire [3] en mer si profonde,
Je galopay tout debridé
Pour voir la lumière du monde ;
Je dressay mon vol jusqu'aux cieux,
Au sein du tresor le plus rare,
Accostant trop audacieux
Les graces de nostre Pindare [4]...

LES GAYETÉS

A S'AMIE

Ma mignarde nymfelette,
Ma nymfe mignardelette,

1. Hugues Salel, né en Quercy en 1504. Traduisit les douze premier livres de l'*Iliade*. — 2. Me guignoit, me guettait. V. Baïf, p. 113. — 3. Alors des deux genres. V. Ronsard, p. 73. — 4. Ronsard.

Ma petite dont les yeux
Semblent deux astres des cieux,
Je te supply, ma mignonne,
Ma mignonnette Dione,
Je te supply par la foy,
Par la foy que je te doy,
Que tu me donnes, maistresse,
Mile et mile baisers or',
Et mile miliers encor'.
Non telz qu'en donne à son père,
Non telz qu'en donne à son frère
La vierge que Cupidon
N'enflamme de son brandon :
Mais telz qu'une gaie espouse,
De son cher espoux jalouse,
Les donne à son cher espoux,
S'asséant[1] sur ses genoux :
Ou bien telz qu'une pucelle,
Qui brusle de l'estincelle
De l'amour, donne à l'amant
Qu'elle aime parfaictement...
Demy-dieu je tressaux d'aise
Quand tant de fois je te baise,
Et quand tant et tant de fois
Ce doux aise je reçois...
Je hai de baiser ces marbres,
Ces peintures et ces arbres,
Transformez en mile lieux
En mile images des dieux.
Ta seule bouche m'apaste,
Ta seule bouche me flate,
Et seule elle peult charmer
Mon ennuy le plus amer...

1. S'asséant ou s'assoyant (Masset, *Acheminement à la langue française*, 1606, p. 25).

A COSME DE LOMÉNIE

Muse, mère de ma chanson,
Va voir ce petit enfançon,
Ce petit Cosme Lomenie
A qui la doulce Polymnie,
Et le blond Apollon encor,
Donnèrent une lyre d'or
Dès le jour et l'heure première
Qu'il vit la commune lumière,
Afin qu'il chantast quelquefois,
La gloire des dieux et des rois,
Accablant d'une brave outrance
La force et l'effort d'ignorance.
Va le voir et d'un vers plus doux
Que n'est le sucre, ou le miel roux
Que fait la mousche mesnagère,
Quand elle a d'une æsle legère
Voleté long temps au matin
Et sucé la rose et le thin :
Chante luy qu'il porte en sa face
Je ne sçay quelle douce grace,
Et ne sçay quoy dedans ses yeux
Qui ne peult que venir des dieux.
Chante luy que tes sœurs compagnes
Laissent leurs eaux et leurs montagnes,
Pour venir tout exprès çà bas
L'apaster de leurs doux apastz,
Et que les vierges d'Orchomène
Laissent leur mère Eurydomène,
Pour le cherir sur leur giron
Ou toujours estre à l'environ.
Chante luy l'ardente espérance
Qui brusle le cœur de la France,
Attendant qu'il puisse tenter
L'archet de sa lyre et chanter,

D'une bouche rondement pleine,
Quelque subject de longue aleine,
Si bien que l'attique et romain
Lui voyent trasser de sa main
Je ne sçay quoy, dont la mémoire
Surmonte l'une et l'autre gloire...

A JAN DE LOMÉNIE

. . . . . .

Toutes choses ont quelque trève :
Si le soing aujourd'huy nous grève,
Nous faisant desperer[1] un bien,
Lendemain nous n'en sentons rien.
Mais quoy, Nantiac, soit que l'aurore
De pourpre les Indes colore,
Ou soit que la torche des dieux
Eschauffe la terre et les cieux,
Ou que la nuict hors sa barrière
Commence sa noire carrière,
Tousjours je te treuve veillant,
Tousjours pensif et travaillant
Sur ces procès, sur ceste engence
De serpents qui couve la France,
Et qui ronge à maints pour autruy
Le coeur d'un éternel ennuy.
Le temps qui nostre âge esperonne
Ne laisse rien qu'il ne moissonne,
Et le ciel borne notre cours
D'un petit moncelet de jours.
Là doncques, bien-heure[2] ta vie,
Puisque le venin de l'envie,

1. Forme syncopée, désespérer. V. Baïf, p. 123; du Bellay, p. 271.
2. Du verbe bienheurer, rendre heureux. V. Ronsard, p. 321.

Et que les feuz d'ambition
N'ont troublé ton affection :
Puis encor' que les neuf dèesses,
Les neuf divines chanteresses
T'ont abrevé sur leurs coupeaux
De la liqueur des saints ruisseaux,
Tu peulx trop mieux [1], mon Lomenie,
Bienheurer le cours de ta vie,
Et peux, si tu le veux, trop mieux
Vivre content comme les dieux.
  Quelquefois, mon Nantiac, eslire
Quelque beau chant dessus la lyre,
Et le chantant quelque autre fois
Accorder ta lyre à ta voix :
Aller encor par la nuict brune,
Soubz les clers rayons de la lune,
Avec les Muses dans un val,
Ou dans les prez danser au bal :
Et voir Phebus emmy [2] la danse
Qui guide premier la cadence
Et qui les faict danser aux sons
De son luth ou de ses chansons :
Lire après Ovide, Catulle,
Jehan second, Flamin ou Marulle,
Afin de mieux jecter au loing
La morne atainte de ton soing :
Ou bien si tu veux, plus sevère,
Fueilleter un divin Homère,
Ou un Virgille, afin de mieux
Vivre content comme les dieux :
  Voilà qui peult, mon Lomenie,
Doublement bienheurer ta vie :
Ou soit pour n'avoir plus d'ennuy
Pour le tort ou le droict d'autruy,

1. Beaucoup mieux. V. Ronsard, p. 91; du Bellay, p. 139. — 2. Au milieu de (L., hist. et étym. de Mi, 1; N.; Burg., Gl., II, p. 359; Jaubert, Gl.).

Ou soit pour quelquefois eslire
Mille fredons dessus la lyre,
Et gaigner d'un bruit merité
L'honneur de l'immortalité.

A S'AMIE

. . . . . .

Vivons heureux, puis donc qu'il est ainsi
Qu'après la mort on peult encor aimer,
Et d'autant plus bienheureux s'estimer
Que moins on a de peine et de soucy.
Là bas les soings, ne[1] les mornes langueurs,
Ne les regretz, ne les soupçons hagards,
Les froides peurs, ne les traistres regards
Des vrais amans ne tourmentent les cœurs.
Ains[2] tousjours gaiz, sous les ombrages mols,
D'un doux baiser asseurent l'amitié,
Et revivans l'une en l'autre moitié
D'un double bras s'entrelacent les cols...
Là, sont communs les biens plus précieux,
Là, sans travail, la terre les produit,
Et là jamais le manteau de la nuict
N'embrunit l'air ne la voute des cieux.
Les doulx zephirs y ventent en tout temps,
Et les beaux prez toujours marquez de fleurs,
Et bigarrez de diverses couleurs,
Sentent le frais d'un éternel printemps.
Là, de nectar et de laict et de miel
Les ruisselets et les arbres sont pleins,
Et là jamais les peuples inhumains
Ingratement ne despitent le ciel....

1. Ni. — 2. Mais.

Là comme icy les ventz plus orgueilleux,
Soufflant aigu d'un gosier plein d'horreur,
N'emplissent l'air de gresle et de fureur,
Guidant les nefs aux escueils perilleux.
Là de l'esté les ardentes chaleurs
Ne grillent point le jardin esmaillé
Et là l'yver n'a jamais despouillé
Foretz et champs de fueilles ne de fleurs....
Là nous irons, là nos douces amours
Doucettement ensemble conduyrons
Et d'un plaisir ensemble jouyrons,
D'un doux plaisir qui durera tousjours.
Donque la mort face hardiment sur moy
Ce qu'elle peult, j'aimeray constamment,
Et vif et mort en vous tant seulement
Vivra mon cœur, ma puissance et ma foy.

LES SOUSPIRS

Gordes, que ferons-nous? Aurons-nous point la paix?
Aurons-nous point la paix quelquefois sur la terre?
Sur la terre aurons-nous si longuement la guerre,
La guerre qui au peuple est un si pesant faiz?
Je ne vois que souldars, que chevaulx et harnois [1],
Je n'ois que deviser d'entreprendre et conquerre [2],
Je n'ois [3] plus que clairons, que tumulte et tonnerre,
Et rien que rage et sang je n'entends et ne vois.
Les princes aujourd'huy se jouent de nos vies,
Et quand elles nous sont après les biens ravyes
Ils n'ont pouvoir ny soing de nous les retourner.

1. *Oi* se prononçait *oè*. V. Ronsard, p. 60; Baïf, p. 379. — 2. Conquérir (L., hist. et étym. de Conquérir; les deux dans N.). — 3. Je n'entends.

Malheureux sommes-nous de vivre en un tel age,
Qui nous laissons ainsi de maulx environner,
La coulpe[1] vient d'autruy, mais nostre est le domage.

J'ay veu, plaignant le mal dont mon ame est ateinte,
Les pasteurs s'égarer bien loing de leurs troupeaux,
Les brebis oublier d'allaicter leurs aigneaux,
Et cent oyseaux venir accompagner ma plainte;
J'ay veu que, par pitié de ma franchise estreinte
Et des maulx que je sens, les nimphes des ruysseaux
S'arrestoient à mes plaincts et m'offroient de leurs eaux
Pour en rendre ma peine et mon ardeur esteinte.
Mais toi, cruelle, toi qui m'entens plus souvent,
Toi, dis-je, beaucoup plus legere que le vent,
Et qu'un orage en mer plus sourde à ma prière :
Mais toi, cruelle, toi de qui la cruaulté,
Bien que tu sois si belle, excède la beauté,
Plus tu m'oys lamenter et plus tu deviens fière.

Je l'ayme bien, pource qu'elle a les yeux
Et les sourcils de couloir toute noire,
Le teint de rose et l'estomac d'yvoire,
L'aleine douce et le riz gracieux.
Je l'ayme bien pour son front spacieux,
Où l'amour tient le siège de sa gloire,
Pour sa faconde et sa riche memoire,
Et son esprit plus qu'autre industrieux.
Je l'ayme bien pource qu'elle est humaine,
Pource qu'elle est de sçavoir toute pleine,
Et que son cœur d'avarice n'est poingt.
Mais qui me fait l'aymer d'une amour telle
C'est pour autant[2] qu'ell' me tient bien en point
Et que je dors quand je veux avec elle.

1. Faute, *culpa* (L.; N.). — 2. Parce que. V. Ronsard, p. 366.

Amour, tu sais très bien que, constant en ma foy,
J'ay sous tes loix passé le printens de ma vie,
Et que j'ay de bon cœur ton enseigne suyvie,
Comme mon gouverneur, mon seigneur et mon roy.
Maintenant qu'en l'esté de mes ans je me voy,
Tu m'as plus que jamais la franchise asservie,
Et semble, Amour, hélas! que tu prennes envie
De rengreger [1] mon mal pour voir la fin de moi.
Hé, que t'ay-je fait? las! hé quoy, que veulx tu dire?
Des maux que j'ay soufferts ne te peult il suffire,
Sans d'âge en âge ainsi me suivre et m'agraver?
Voicy jà mon automne, Amour, qui me vient prendre,
Mais je te parle en vain, tu ne me veux entendre,
Dieu vueille au moins que franc je sois en mon hyver.

Bien heureux est celuy qui, loing de la cité,
Vit librement aux champs dans son propre heritage,
Et qui conduyt en paix le train de son mesnage,
Sans rechercher plus loing autre felicité.
Il ne sçait que veult dire avoir necessité,
Et n'a point d'autre soing que de son labourage,
Et si sa maison n'est pleine de grand ouvrage,
Aussi n'est-il grevé de grand' adversité.
Ores [2] il ante un arbre, et ores il marye
Les vignes aux ormeaux, et ore en la prairie
Il desbonde un ruisseau pour l'herbe en arouzer :
Puis au soir il retourne et souppe à la chandelle
Avecques ses enfans et sa femme fidelle,
Puis se chauffe ou devise et s'en va reposer.

1. Augmenter, exaspérer (L.; N.; Jaub., Gl.; Génin, *Var.*). — 2. Tantôt... tantôt.

L'hyver s'en va, Girard, et Zephyre rameine,
Le chef couvert de fleurs, le plaisant renouveau;
Desjà plus libre aux champs gazouille le ruysseau,
Et desjà par lès bois j'oy Progne et Philomène.
Le pré se reverdit, le ciel se rassereine,
Le soleil luyt sur nous d'un plus tiede flambeau,
Les herbes et les fleurs, la terre, l'air et l'eau,
Et toute beste aux champs d'amour est toute pleine.
Mais pour moy, las! helas! ne revient que douleur,
Que tristesse et tourment, qu'angoisse et que malheur,
Et pis encor, Girard, si pis il se peut dire :
Et ces champs, ces oiseaux, ces fleurs et ces zephyrs,
A qui sur ce printens toute chose on voit rire,
Renouvellent en moy mes antiques souspirs.

Assié-toi là, Guyon, et me dy des nouvelles,
Nous nous sommes assez embrassez et cheris,
Que dit-on à la court, que fait-on à Paris?
Quels seigneurs y void-on, et quelles damoiselles?
Verrons-nous point de fin à ces guerres cruelles?
Le froment et le vin sont-ils point rencheris?
Et parmi tant de maulx ne voit-on point peris
Tant d'emprunts, de taillons, d'imposts et de gabelles?
As-tu point apporté quelque livre nouveau?
As-tu point veu Ronsard, ou Paschal, ou Belleau?
Que dit-on? que fait-on? Dy moy, je te demande :
Le jeusneur est-il point de parler dispensé?
Le bastiment du Louvre est-il fort avancé?
Que dit-on au palais, et que fait la Normande?

Pleust-il à Dieu qu'ores entre mes bras
Je tinsse à nu ma gaillarde Cyprine,
Dans ce beau lict, où clos d'une courtine,
Et seul et seur, je pers dix mille esbats!

Je me paistroy de mille doux apasts,
Ore en baisant sa levre coraline,
Ore embrassant son espaule yvoirine,
Et redoublant mille amoureux combats.
Et si tandis je voioy que la belle
Feust tant soit peu farouchement rebelle
A mes plaisirs, craignant quelque danger :
Je lui donroy[1], parmi sa mignardise,
Des passetems en si diverse guise
Qu'en l'asseurant je l'y feroi ranger.

N'aguère ma maistresse estoit en une eglise,
Où de bon heur, Moyen, j'estoy semblablement,
Quand je vy un millier d'hommes ensemblement
Rester enmerveillez de beauté tant exquise.
« Bien heureux, disoient-ils, qui n'a plus de franchise[2],
Et qui pour telle dame endure du tourment!
Bien heureux qui la voit, mais plus heureux vraiment
Celuy qui quelquefois avec elle devise !
« Bien heureux est celuy qui la peult courtiser,
Et plus heureux encor cil[3] qui la peult baiser,
Mais plus heureux cent fois qui se voit aymé d'elle ! »
Bien heureux suis-je donc, ce disoy-je à part moy,
Qui l'ayme et suis aymé, et la baise et la voy,
Et parle quand je veulx et couche avecques elle.

Ce que j'ayme au printems je te veux dire, Mesme :
J'ayme à fleurer la rose et l'œillet et le thin,
J'ayme à faire des vers et me lever matin,
Pour au chant des oyseaux chanter celle que j'ayme.

1. Je lui donnerais. V. Ronsard, p. 189. — 2. Liberté. — 3. Celui.

En esté, dans un val, quand le chault est extrême,
J'ayme à baiser sa bouche et toucher son tetin,
Et sans faire autre effet faire un petit festin
Non de chair, mais de fruict, de freses et de cresme.
Quand l'automne s'approche et le froid vient vers nous,
J'ayme avec la chastaigne avoir de bon vin doux,
Et assis près du feu faire une chère lye.
En hyver, je ne puis sortir de la maison
Si n'est au soir masqué, mais en ceste saison
J'ayme fort à coucher dans les bras de m'amie.

Puisque le cler soleil veult apparoistre aux cieux,
Et que je voy desjà la rougissante aurore,
Qui de ses rais vermeils le ciel d'Inde colore,
Sus, sus, chassons, Bellay, ce somme de nos yeux.
Allons passer aux champs ce loisir ocieux [1],
Panjas avecques nous y viendra bien encore,
Et qu'un chascun de nous à son reng remémore
Ses antiques amours d'un chant soulacieux.
Imitons les oiseaux qui par ces verds boucaiges [2]
Au gazouil des ruisseaux degoizent leurs ramaiges,
Bienveignant [3] de leurs voix l'aurore à son retour.
Voilà jà Gohory, qui de sa main apreste
Un chapeau [4] verdissant qui ne craint la tempeste
Pour cil [5] qui ce jourd'huy chantera mieux d'amour.

Paschal, je voy icy ces courtisans romains
Ne faire tous les jours que masques et bonbances,
Que joustes et festins, et mille autres despenses,
Ou pour leur seul plaisir, ou bien pour les putains.

1. Oisif. V. Ronsard, p. 323. — 2. Bocages (L.; Palsgr.). — 3. Faisant bon accueil (L. : Bien-venir; N.; Bartsch). — 4. Couronne. V. Ronsard, p. 132. — 5. Celui.

Je voy un Ganimède avoir entre ses mains
Le pouvoir de donner offices et dispenses,
Toute sorte de briefs, d'indults et d'indulgences,
Et faire impunément mille actes inhumains.
Je voy cet Innocent, qui mandioyt n'aguière,
Pour avoir dextrement jouxté par le derrière,
Maintenant vivre au rang des plus grans demy-dieux.
Je voy le vice infect qui les vertus assomme,
Je voy regner l'envie et l'orgueil odieux,
Et voilà, mon Paschal, des nouvelles de Rome.

LES ODES

AU REVERENDISSIME CARDINAL

GEORGES D'ARMAIGNAC

. . . . . .
O Santé, pucelle divine!
Si tu n'estois, ceste machine
Un nouveau chaos se feroit;
Et si tu n'estois la nature
En ses faicts deviendroit obscure
Et presque inutile seroit.
Le siecle d'or te doit son vivre,
Celuy d'argent, celuy de cuivre,
Celuy de fer te doit le sien,
Voire ceulx qui viendront encores
Après cil[1] où nous sommes ores,
Te debvront le leur aussi bien.
Pour toy je quitterois aux princes
La maistrise de leurs provinces,

1. Celui.

Et pour toy au prince des dieux
Je quitterois encor le sceptre,
Ne voulant sans toy estre maistre
Ny de la terre ny des cieux.
Et c'est pourquoy Palingenie,
Au zodiaque de la vie,
Nous dit qu'un simple laboureur,
Mais qu'il soit sain en sa bourgade,
Est plus heureux qu'un roy malade,
Qu'un pape ny qu'un empereur.
A bon droit la muse te vante,
A bon droit Apollon te chante,
Et les poëtes à bon droit,
Qui sur tout, Santé, te desirent,
T'estiment, t'escrivent, t'admirent
Et t'honnorent en tout endroict.
Soit aux citez, soit aux villages,
Un chacun te fait des images,
Ceignant ton front de belles fleurs :
Puis à lentour on chante, on sonne,
On s'entretient, on s'arraisonne,
De tes biens et de tes valeurs.
Je te salue, et resalue,
Saincte Santé tant bien voulue,
Qui nous peux sauver de tout mal :
Afin que par ta vertu sainte,
La fievre soit bien tost estainte
Qui tourmente mon cardinal.
Sois luy maintenant secourable,
Et en t'invoquant favorable
Preste l'oreille à ma chanson
Sans que jamais de moy tu partes
Ny que desormais tu t'escartes
De luy ni de mon Avanson.

AUX GRACES

Sainctes filles d'Eurydomène
Sans qui tout deplaist à nos yeux,
Soit la déesse qui vous meine,
Soit son fils le maistre des dieux :
Le jeu sans vous n'a point de grace,
Et sans vous, Grâces, le plaisir
Ne peut plaire en aucune place,
Ny contenter aucun desir.
A chacune de vous je donne,
Humblement par trois chastes vœux,
Une florissante coronne,
Pour en honnorer vos cheveulx.
A chacune je donne encore
Un petit pot plain de laict doux,
Et chacune de vous j'honore
D'un petit vase de miel roux.
Afin qu'il vous plaise d'espendre
Tant de grâce en mes petits vers
Que Marguerite puisse prendre
Plaisir en leurs nombres divers....

L'HYMEN DE BACCHUS

Ores qu'en ce banquet nous faisons, chère troupe,
Courir de main en main cette vineuse coupe,
Chantons, pour accomplir ce mystère divin,
Quelque bel hymne au dieu des coupes et du vin,
Afin qu'en ces festins tousjours il nous rapelle....
Mais qui sera celuy qui pourroit dignement
Celebrer le bon vin, la vigne et le serment,
Leur beaulté, leur honneur, leurs vertus infinies
Et l'heur qui vient par eux en toutes compaignies?

Sans la liqueur du vin, cette saincte liqueur,
L'homme cent fois le jour defauldroit[1] de son cueur.
La nature reçoit du vin toute sa force.
Le vin est aux esprits une subtile amorce,
Qui les élève au ciel ardemment éperdus
Pour faire des discours non jamais entendus.
Quand le fleuve coulant est bridé de la glace,
Et que le champ demeure orphelin de sa grace,
Et les boys d'alentour sont des vents abatus,
Qui faict aller joyeux par les champs devestus,
Et qui desaigrit plus du voyager[2] la peine
Que le bon vin qu'il porte en sa bouteille pleine?
Puis quand l'aronde vient annoncer le printems,
Quel autre doux plaisir faict nos cueurs plus contens,
Qu'estre au bord d'un ruysseau, et couchés plat à terre
Couronner d'un bon vin ou la tasse ou le verre,
Et boyre l'un à l'autre, avalant et le vin
Et tout ce que l'on a de peine et de chagrin?
Et quand l'automne arrive, et qu'on veoid sur la treille
L'esclat délicieux d'une grappe vermeille,
Quel esclat de rubis tant fust-il de valeur
Vouldroit-on égaller à sa belle couleur?...
O vieil harpeur gregeois! que sept villes approuvent
Pour leur cher nourrisson, tant grand elles te trouvent,
Tu sçais que vault le vin, car il t'accompagnoit,
Et ta carte et tes vers bien souvent il teignoit,
Quand tu faisois rougir les undes de Scamandre
Du sang des fils de Troie ains[3] qu'elle fut en cendre,
Et quand rompant de nuict la besogne du jour
Peneloppe attendoit d'Ulysse le retour.
Aussi c'est la raison qui t'a faict, Père libre,
Du pampre et de l'yerre[4] environner son livre,
Comme estant l'ornement de tes propres cheveux.
Je te salue, Père, et te dresse mes vœux,

1. Du verbe défaillir (L.). — 2. Voyageur. V. Baïf, p. 191. — 3. Avant que. V. Ronsard, p. 36. — 4. Lierre. V. Ronsard, p. 261; du Bellay, p. 176.

Enfant que Jupiter eust jadis de Semèle,
Je te salue encor d'une autre ardeur nouvelle
Evan, Iach, Bacchus, Bromien, Lyéan,
Thyonée aux beaux yeux, Thebain, Victyléan,
Et de ce verre plain, devot en ton service,
Je m'en vais commencer un nouveau sacrifice,
Avecques mon Ronsard l'honneur du Vendosmois,
Pour joindre à cest honneur l'honneur du Quercinois;
Favorise nous doncq et de pampre façonne
Pour chacun de nous deux une belle coronne.

VŒU A PALÈS

Pour avoir en ceste prée,
A toy, Palès, consacrée,
Folastré deux ou trois fois,
Deux ou trois jours de ce mois,
Avecq ma nymphette gaye,
Tandis que sur ceste haye
Cent petits oiseaux chantoient
L'aise auquel ils nous sentoient,
Je te dresse, ma déesse,
Ma déesse, je te dresse
Sur ces quatre gazons verds,
De nouvelle herbe couverts,
Un petit autel de terre
Tapissé de verd lierre :
Et ces roses et ces lis
Que j'ay naguière cueillis,
Saincte Palès, je te donne
Pour t'en faire une coronne.

VŒU A MERCURE

O dieu, des dieux le messager,
Dieu trucheman, dieu voyager [1],
Qui l'esprit des hommes esveilles
Et qui les endors à ton gré,
Faisant de ton sceptre sacré
Cent mille plus belles merveilles;
Si tu fais qu'au partir d'icy,
J'aille sans cheoir jusqu'en Quercy,
Et que de Quercy je revienne
Sans cheoir et sans me faire mal,
Ne montant jamais sur cheval
Dont quelque dommage m'advienne;
Si tu le fais, je te donray [2],
Dès que de retour je seray,
Mon fouet et mon escharpe grise,
Mon caban long jusqu'aux talons,
Mes bottes et mes esperons,
Mon coyssinet [3] et ma valise.

VŒU A VÉNUS

Si par toy, fille de la mer,
Mère des dieux qui faict aymer,
Déesse qu'en Cypre on adore,
Et royne du tiers de nos cieux,
Qui es la volupté des dieux,
Et celle des hommes encore :
Si par toy, royne, je puis veoir,
Veoir et avoir en mon povoir

1. Voyageur *. — 2. Donnerai *. — 3. Coussinet (L., hist.).

Ma douce maîtresse si belle,
La baisant quand il me plaira,
Et lorsque bon me semblera
Couchant encore avecques elle :
  Je n'iray dessus ton autel,
Honnorant ton nom immortel,
Aporter un grand sacrifice,
Ny ne m'amuseray encor
Sur de grandes colomnes d'or
Te bastir un grand edifice.
  Mais bien j'iray à ton honneur,
Si par toy j'ay tant de bon heur,
T'apporter des roses nouvelles,
Des oeillets freschement cueillis,
Des marguerites et des lis
Avec un' pair de colombelles.

A SA DEMEURE DES CHAMPS

  Petit jardin, petite plaine
Petit boys, petite fontaine,
Et petits coustaux [1] d'alentour,
Qui voyez mon estre si libre,
Combien serois-je heureux de vivre,
Et mourir en vostre sejour!
  Bien que vos fleurs, vos bleds, vos arbres,
Et vos eaux ne soyent près des marbres,
Ny des palais audacieux,
Tel plaisir pourtant j'y retire
Que mon heur, si je l'ose dire,
Je ne vouldroy quitter aux dieux :
  Car ou soit qu'un livre je tienne,
Ou qu'en resvant il me souvienne

1. Coteaux. V. Ronsard, p. 314.

Des yeux qui m'enflamment le sein,
Ou qu'en chantant je me promeine,
Toute sorte de dure peine
Et d'ennuy me laisse soubdain.
Toutes fois il fault que je parte,
Et fault qu'en partant je m'escarte
De vos solitaires destours,
Pour aller en pays estrange [1],
Sous l'espoir de quelque louenge
Malement travailler mes jours.
O chaste vierge Delienne,
De ces montagnes gardienne,
Si j'ay tousjours paré ton dos
D'arc, de carquois et de sagettes,
Couronnant ton chef de fleurettes
Et sonnant sans cesse ton los :
Fais que long temps je ne sejourne,
Ainçois [2] que bien tost je retourne,
En ces lieux à toy dediez,
Revoir de tes nymphes la bande,
Afin qu'en ces autels j'appende
Mille autres hymnes à tes pieds.
Mais soit qu'encore je revienne
Ou que bien loing on me retienne,
Il me resouviendra tousjours
De ce jardin, de ceste plaine,
De ce boys, de ceste fontaine
Et de ces coustaux d'alentour.

A SES PENSERS

Pensers de mon cueur soucieux,
Doux allegement de mon ame,

1. Étranger. V. Ronsard, p. 31. — 2. Mais bien plutôt. V. Ronsard, p. 152.

Qui montez si souvent aux cieux,
Chargez du beau nom de ma dame,
Allez sur le bord verdissant
De mon Loth lentement glissant,
Et là volez à main senestre
Aux lieux où ma dame doibt estre.
  Pensers, c'est elle en qui les dieux
Ont mis comme en une Pandore
Tous les tresors plus precieux[1]
De quoy leur déité s'honore :
Dittes-luy donc, si Dieu vous gard :
Belle, nous venons de la part
D'un que vous tenez en servage,
Exprès pour vous faire un message.
  Il vous mande que si allors
Qu'il estoit en vostre presence
Il sentoit pour vous les efforts
De l'amour et de sa puyssance,
Que maintenant qu'il est absent
Plus de langueur pour vous il sent,
Plus de mal et plus de martire,
Mille fois qu'on ne sçauroit dire.
  Soit à mynuict, soit en plain jour
Soit qu'il se lève ou qu'il se couche,
Il ne songe qu'en vostre amour
Et n'a que vous dedans sa bouche :
Et bien que son corps my transy
Soit maintenant bien loing d'icy,
Si est-ce pourtant qu'à toute heure
Son ame auprès de vous demeure.
  Nous sommes comme vous voiez
Les pensers nais[2] dans sa poitrine
Qu'il a devers vous envoyez
Comme object de nostre origine,
Afin que vous saichiez combien
Il vous veult d'amour et de bien,

1. Le comparatif pour le superlatif. — 2. Nés.

Et combien nuict et jour il pense
A vostre commune alliance.
  Au printemps les fleurs des jardins,
En esté les grains des campaignes
En automne tous les raisins,
En hyver la neige aux montaignes,
Ceux-là qui cela hombreront,
Ceux-là les pensers conteront [1]
Que jour et nuict nous voyons naistre
Pour vous au cueur de nostre maistre.
  Faictes ainsi donq envers luy,
Et gardez-vous d'estre si rude,
Et si fière qu'il ayt ennuy
Par vous ou vostre ingratitude :
Ains [2] pensez en luy sans cesser
Comme il ne cesse de penser,
Et comme extrêmement il ayme
Aimez-le d'un amour extrême.

1. Compteront. — 2. Mais.

REMY BELLEAU

1528 — 1577

Remy Belleau naquit à Nogent-le-Rotrou au commencement de l'année 1528. Il fut, très jeune encore, attaché au marquis d'Elbeuf, de la maison de Lorraine, fit avec lui l'expédition de Naples, en 1557, et fut chargé de l'éducation de son fils, Charles de Lorraine. Remy Belleau passa heureusement sa vie dans la maison de ses protecteurs et mourut à Paris au mois de mars 1577. On le compte parmi les sept poètes qui composent la pléiade. Ses œuvres principales sont ses *Bergeries*, ses *Odes*, sa traduction des *Odes d'Anacréon* et une comédie intitulée la *Reconnue*. Ses *Œuvres*, formant deux volumes, furent réunies après sa mort et furent publiées à Paris en 1578. Elles ont eu de nombreuses éditions. M. Gouverneur en a donné, en 1867, une nouvelle édition en trois volumes. La gloire a souri à Remy Belleau. Exalté par les poètes de son temps, il fut, aux yeux de ses contemporains, l'égal de Ronsard, de du Bellay et de Baïf. Il eut moins qu'un autre à souffrir des sévérités du XVIIe siècle. Son style, d'une inaltérable douceur, d'une grâce

qui ne se dément jamais, nous lasse facilement aujourd'hui par cette perpétuelle égalité de qualités, pourtant charmantes et réelles. Sa poésie manque de relief et de couleur. Belleau n'a pas de fortes pensées ; sa muse n'a connu ni les haines vigoureuses ni les fougueuses passions. Sa veine fluide convenait à la lasciveté anacréontique. Mais il a eu l'heur de composer une petite pièce, l'*Avril*, qui est un chef-d'œuvre. Tout le reste de son œuvre eût-il fait naufrage, que ce frêle esquif eût suffi à porter le nom de Remy Belleau sur l'Océan des âges.

ODES D'ANACRÉON

LA FAÇON D'UN VASE D'ARGENT

A VULCAN

Vulcan, fay-moy d'argent fin
Non pas un harnois, à fin
De me trouver aux batailles,
Je ne veux ny dard ny mailles,
N'escaille[1] ny corcelet,
Mais un gentil gobelet,
Un gobelet à double anse,
Creux au fond, large la panse :
Et puis me grave à l'entour
Non des astres le retour,
Ny leur charrette courrière
Ny l'estoile poussinière,

1. Ni écaille.

Ny d'Orion le cruel
L'orage continuel.
Qu'ay-je à faire des Hyades
Du Bouvier ou des Pleiades?
Taille-moy dessus le bor
Une vigne aux raisins d'or,
Et d'or un Bacchus qui pile
Avec Amour et Bathyle,
Patinans en un tonneau,
A beaux piez le vin nouveau.

AUTRE FAÇON DE VASE A VULCAN

Fons-moy d'argent un beau vaisseau,
Vulcan, en qui le renouveau
Soit engravé de telle sorte
Que l'heure printanière y porte
Des roses la gentille odeur,
Que j'aime sur toute autre fleur.
Fons-moy donc ce profond ouvrage
Capable d'un vineux breuvage,
Ny burinant rien d'estranger :
Je n'y veux image ranger
Qui porte desastre ou tristesse,
Seulement je veux qu'on y dresse
Bacchus, race de Jupiter :
Il me plaist aussi d'y bouter
Les Graces et Vénus la gaye,
Vénus qui des nopces s'esgaye :
Après, les Amours desarmez,
Au jeu doucement animez,
Et toutes les Graces riantes,
A l'ombre des vignes ployantes,

Dessous le raisin pourprissant
Et sous le pampre verdissant.
Mais si Phebus ne s'y rencontre,
Fay qu'une brigade s'y montre
De jeunes enfans bien appris
Dessous l'ombre de ce pourpris [1].

L'HARONDELLE [2]

Ha Dieu, tu reviens tous les ans
Tu reviens tous les ans, mignonne,
Et puis ton petit bec maçonne
Ton nid, au retour du printems.
L'hyver venu, tu t'en retournes,
Ou dessus Memphis tu sejournes,
Ou sur le Nil : las! mais Amour,
Amour cruel, Amour sans cesse
Son nid en ma poitrine dresse,
Y faisant eternel sejour.
L'un de ses petits sur le dos
A le duvet, et branle l'æle,
L'autre est en sa coque nouvelle,
Et l'autre est à demi éclos;
Puis ceste amoureuse nichée
Tousjours demande la bechée [3],
Tousjours crie et toujours a faim,
Les plus grands les petits nourrissent :
Ainsi jamais ils ne perissent,
En recouvant d'autres soudain.
Qu'est-ce, dieux, que faire je doy?
Hélas! je ne puis, ce me semble,
Tel nombre d'Amoureaux ensemble
Couver et nourrir dedans moy.

1. Enclos. V. Ronsard, p. 133. — 2. V. la traduction de Baïf, p. 367. — 3. Béquée. V. Ronsard, p. 30.

D'AMOUR PICQUE D'UNE MOUCHE A MIEL

Amour ne voyoit pas enclose
Entre les replis de la rose
Une mouche à miel, qui soudain
En l'un de ses doigts le vint poindre :
Le mignon commence à se plaindre,
Voyant enfler sa blanche main.
Aussi tost à Venus la belle,
Fuyant, il vole à tire d'ælle :
« Mère, dist-il, c'est fait de moy,
C'en est fait, et faut qu'à ceste heure
Navré [1] jusques au cœur je meure,
Si secouru ne suis de toy.
» Navré je suis en ceste sorte
D'un petit serpenteau, qui porte
Deux ailerons dessus le dos :
Aux champs une abeille on l'appelle.
Voyez donc ma playe cruelle,
Las ! il m'a picqué jusqu'à l'os. »
— « Mignon (dist Venus), si la pointe
D'une mouche à miel telle atteinte
Droit au cœur, comme tu dis, fait,
Combien sont navrez davantage
Ceux qui sont espoinds de ta rage,
Et qui sont blessez de ton trait ? »

POÉSIES DIVERSES

LA CERISE

. . . . . .

Mon Dieu, mon Dieu, quel plaisir est-ce,
Accompagné de sa maistresse,

1. Blessé. V. Ronsard, p. 5.

Librement à l'ombre se voir
D'un cerisier, et de s'asseoir
Dessus l'herbe encor blondissante
D'une perlette rousoyante[1] !
Et de main forte rabaisser
Une branche, pour luy laisser
Cueillir de sa levre tendrette
La cerise encore verdelette !
Puis après, de la mesme main,
Doucement descouvrir son sein,
Pour baiser la sienne jumelle
De sa ronde et blanche mamelle !
Puis luy dire en la baisotant,
La caressant, la mignottant[2] :
Cachez vostre beau sein mignonne !...

SUR LES RECHERCHES D'E. PASQUIER

Celuy qui docte se propose
Bastir aujourd'huy quelque chose
Est né sous un ciel malheureux :
Car toute œuvre laborieuse,
Qui part de main industrieuse,
Demande un siecle plus heureux :
Un siecle pour le moins qui prise
L'ouvrier et qui le favorise,
Sans le frauder de son honneur !
Siecle ingrat, qui dessous la poudre
Laisses trop vilement dissoudre
L'ouvrage d'un gentil labeur :
Tu te ris, si l'on te retrace
Quelque trait à l'antique grace,

1. Formée de rosée. V. Ronsard, p. 9. — 2. La traitant d'une façon mignonne. V. Ronsard, p. 8.

Tu prends toute chose à desdain;
Tu ne fais cas que des estranges [1],
Desrobbant les justes louanges
De ceux qui naissent dans ton sein....
  La vertu te sert de risée,
Et la science mesprisée
S'escoule et te vient à mespris;
Rien ne te plaist que l'ignorance,
Dessous le masque d'arrogance,
Qui fait rougir les mieux appris.
  Si faut-il confesser encore
Que le saint labeur qui redore
L'honneur de ces siecles derniers,
A trouvé l'argentine course
De la fontaine dont la source
Enyvra les siecles premiers.
  As-tu pas eu la cognoissance
D'une brigade dont la France
Heureuse se doit estimer,
Qui vint, comme à la saison belle
Les arondeaux à tire d'ælle
Viennent en foule d'outre-mer?...
  Mais ceste troupe non mortelle
N'a pas trouvé la faveur telle
Du ciel, qu'elle esperoit avoir,
Car son odeur s'est tost perdue
Comme au vent se perd une nue
Ou la lumière sur le soir.
  Le laurier, qui le chef enserre,
Fait l'un heritier d'un caterre [2],
Plustost que de le rendre sain;
L'autre, se collant sur le livre,
Trompe la mort, pour après vivre,
Et n'a pas pour tromper sa faim.
  L'un se peint un visage blesme,
Et l'autre, aux despens de soy mesme,

1. Des étrangers *. — 2. Catarrhe (L.,* hist. et étym.; contrairement à la remarque de Chifflet, Nicot ne donne que catarre).

Enrichist de France le nom :
Encores la playe est ouverte
De mon du Bellay, dont la perte
Fait perdre aux Muses le renom.
Mais Pasquier, despitant l'envie
Et le sort dont elle est suivie,
Maugré l'injure de ce temps
Donne le jour à son ouvrage,
N'esperant tirer davantage
De luy que la rouille des ans!...

SUR LA MORT D'UNE MAISTRESSE

Sacré laurier, et toy, gentil ormeau,
Au tige [1] verd et refrisé rameau,
Qui, suspendus sur la grotte sauvage,
Embrunissez l'herbe de vostre ombrage,
Ombrage frais où sont accompagnez
Les doux zephyrs qui nous ont soulagez
Cent et cent fois, quand la Chienne aboyante
Nous chassoit loing sous la roche pendante,
Ma dame et moy : hé! si vous sçavez bien
Quel heur m'estoit et de plaisir combien
J'avois alors que d'une humble simplesse
Et d'un refus ma gentille maistresse
Entre mes bras doucement se posoit,
L'œuil demy clos, et puis se reposoit :
Hà, seigneur Dieu, qui ne portoit envie
Au doux repos de mon heureuse vie!
Mais maintenant qui jette plus de pleurs,
Ou qui est plus abysmé de malheurs
Que moy chétif, chétif et miserable,
Ne voyant rien qui me soit agréable!

1. Masculin au XVIe siècle. V. Ronsard, p. 89.

Soit que la nuict d'un voile brunissant
Couvre la terre, ou que le jour naissant
Monstre partout sa lampe journalière,
Lampe celeste, et celeste lumière,
Jamais l'ennuy, le travail soucieux,
Tant soit-il peu, donne trève à mes yeux....
Adieu, lauriers, adieu, grotte sauvage.
Prez, monts et bois, et tout le voysinage
Des chèvre-piés, faunes et satyreaux,
Et le doux bruit des argentins ruisseaux,
Adieu vous dy, ma maistresse m'appelle :
J'aime trop mieux [1], las! souspirer près d'elle
Que vivre en ris sans elle en ce bas lieu :
J'enten sa voix, adieu, lauriers, adieu!

COMPLAINTE

Je n'ay membre sur moy, nerf, ny tendon, ny veine
Qui ne sente d'Amour l'amoureuse poison [2],
J'en atteste le ciel, mon ame et ma raison,
Vostre bouche et vos yeux, seurs tesmoins de ma peine.
Mais plus je vous le dis et moins vous le croyez;
Plus vous rens descouvert le secret de mon ame,
Moins il vous apparoist; plus vous monstre ma flame
Et ma playe cruelle, et moins vous la voyez....
Plus j'honore, craintif, la grave majesté
De vostre front, maistresse, et l'influence heureuse
De vostre esprit gentil, plus m'estes rigoureuse;
Plus m'approche de vous et plus suis rejetté.
Je n'ay rien de l'amour que la crainte et la honte :
Car vous dites tousjours, en vous mocquant de moy,
Non, que je n'aime point, et si je vous aimoy,
De vous voir plus souvent que ferois plus de conte....

1. Beaucoup mieux *. — 2. Alors féminin. V. Ronsard, p. 16.

Vous distes qu'en aimant vous voulez estre aimée :
D'autres armes Amour s'est-il jamais armé?
Mais je sçay qu'en aimant je ne suis pas aimé,
Ce qui rend de souspirs ma complainte animée.
Un plus cheri que moy des Graces et des dieux,
Du ciel et de Fortune, et de plus prompte flame
Vous pourra bien aimer : mais de plus gentille ame,
Si ce n'est Amour mesme, il ne peut aimer mieux....

LA BERGERIE

AVRIL

Avril, l'honneur et des bois
Et des mois,
Avril, la douce esperance
Des fruits qui sous le coton
Du bouton
Nourrissent leur jeune enfance;

Avril, l'honneur des prez verds,
Jaunes, pers [1],
Qui d'une humeur bigarrée
Emaillent de mille fleurs
De couleurs
Leur parure diaprée;

Avril, l'honneur dés soupirs
Des zephyrs,
Qui, sous le vent de leur ælle,
Dressant encor és forests
Des doux rets
Pour ravir Flore la belle;

1. Bleus. V. Ronsard, p. 66.

Avril, c'est ta douce main
Qui du sein
De la nature desserre[1]
Une moisson de senteurs
Et de fleurs,
Embasmant l'air et la terre.

Avril, l'honneur verdissant,
Florissant
Sur les tresses blondelettes
De ma dame, et de son sein
Tousjours plein
De mille et mille fleurettes;

Avril, la grace et le ris
De Cypris,
Le flair et la douce haleine;
Avril, le parfum des dieux
Qui des cieux
Sentent l'odeur de la plaine.

C'est toy courtois et gentil
Qui d'exil
Retire ces passagères,
Ces arondelles qui vont
Et qui sont
Du printemps les messagères.

L'aubespine et l'aiglantin,
Et le thym,
L'œillet, le lis et les roses,
En ceste belle saison,
A foison,
Monstrent leurs robes écloses.

Le gentil rossignolet,
Doucelet,

1. Répand. V. Ronsard, p. 348; du Bellay, p. 82.

Decoupe dessous l'ombrage
Mille fredons babillars,
Fretillars
Au doux chant de son ramage.

C'est à ton heureux retour
Que l'amour
Souffle à doucettes haleines
Un feu croupi [1] et couvert
Que l'hyver
Receloit dedans nos veines.

Tu vois en ce temps nouveau
L'essaim beau
De ces pillardes avettes [2]
Volleter de fleur en fleur
Pour l'odeur
Qu'ils mussent [3] en leurs cuissettes.

May vantera ses fraischeurs,
Ses fruicts meurs [4]
Et sa féconde rosée,
La manne et le sucré doux,
Le miel roux,
Dont sa grace est arrosée.

Mais moy je donne ma voix
A ce mois,
Qui prend le surnom de celle
Qui de l'escumeuse mer
Veit germer
Sa naissance maternelle.

1. Accroupi, au sens de ramassé (L., hist.). — 2. Abeille. V. Ronsard, p. 30. — 3. Qu'ils cachent. — 4. Les rimes en *eu*, *eur*, *eure* rimaient facultativement tantôt avec elles-mêmes tantôt avec les rimes en *u*, *ur*, *ure*. V. Baïf, p. 133 et 137; du Bellay, p. 149. Cf. A. Brachet, *Gr. du* XVIe *s.*, p. LXXXIII.

CHANSON

Faites-vous la sourde, Macée?
Voyez Combaut qui vient à vous,
Pour ravoir ce que vostre œil doux
Luy a tiré de la pensée.
Vous l'avez et luy ne l'a plus,
Voyez sa couleur jaune et fade,
Et tout le reste si malade
Qu'il en est demeuré perclus.
M'amour, si vous voulez qu'il vive,
Rendez-luy tost, car vous l'avez :
Regardez ses yeux tout cavez
Qui de vivre n'ont plus d'envie.
Ou le gardez, si vostre amour
Souhaitte, cruelle, qu'il meure :
Car en plus gentille demeure
Ne sçauroit faire son séjour.
Il vous aime plus que l'avette
Au mois d'avril aime les fleurs,
Plus que le berger aux chaleurs
L'ombre mollet de la coudrette.
Il est brun, mais la terre brune
Tousjours porte les beaux espis,
Et parmi les ombreuses nuits
Il n'est clarté que de la lune.
Il n'est ny trop laid ny trop beau,
Hier je regarday sa face
Dedans la fontaine qui passe
Contre le pié de cet ormeau.
Il est riche assez pour vous deux,
Et si [1] n'a bien qu'il ne vous donne;
Aimez-le seulement, mignonne,
Mon Dieu, il sera trop heureux!

1. Et certes. V. Ronsard, p. 2.

Il a ja[1] trois cochons de lait,
Qui sont sous le ventre à leur mère,
Et trois brebis avec le père
Qui nourrissent un aignelet.
Toujours il a dans sa logette
Du formage[2] gras à foison,
Et du lait en toute saison
Avec la chastaigne mollette.
Il sçait le train du pasturage,
Et sçait la terre ensemencer,
Et si sçait aussi bien danser
Que jouvenceau de ce village.
Il vous aime plus que son cœur,
Que tenez en prison cruelle :
Ne luy soyez donc plus rebelle,
Et le prenez pour serviteur.

Hé! que ne suis-je ou dessus Erymanthe,
Ou sur Rhodope un terme rendurci
En corps de glace, ou d'Hème le sourci
Tousjours couvert de neige blanchissante!
Hé! que ne suis-je une fleur languissante
Dessus l'espine, ou en bronze transi!
Ou dans la mer un roc à la merci
Des vents mutins, abois de la tourmente!
Sans sentiment et sans affection,
Veuf de pouvoir et franc de passion,
Je ne craindroy la cruauté de celle
Qui tient mon cœur esclave tellement
Qu'il n'ose pas dérober seulement
La liberté de soupirer près d'elle.

1. Déjà. — 2. *Fro* et *for*, *four* et *frou* permutent ensemble comme *pour* et *prou*. V. Ronsard, Baïf, du Bellay.

Heureuses fleurs, et vous herbes heureuses,
Que ma maistresse en s'allant esgayer
Presse d'un pié mignardement leger,
En discourant ses plaintes langoureuses;
Heureux ruisseaux, et vous rives heureuses,
Qui la sentez, bien-heureux le sentier
Où en marchant forme le pas entier
Dont mille fleurs renaissent amoureuses :
Hà! seigneur Dieu, que n'ay-je ce plaisir
Que vous avez, sans le pouvoir choisir!
J'en suis jaloux et mon cœur s'en mutine.
Car si aviez quelque bon sentiment,
Vous sçauriez bien que vous portez vrayment
Sur vostre émail quelque charge divine.

Pendant que vostre main docte, gentille et belle,
Va triant dextrement les odorantes fleurs
Par ces prez esmaillez en cent et cent couleurs,
Par le sacré labeur de la troupe immortelle :
Gardez qu'Amour tapy sous la robe nouvelle
De quelque belle fleur n'évente ses chaleurs,
Et qu'au lieu de penser amortir vos douleurs,
D'un petit trait de feu ne vous les renouvelle.
En recueillant des fleurs la fille d'Agenor
Fut surprise d'Amour, et Proserpine encor :
L'une fille de roy, l'autre toute déesse.
Il ne faut seulement que soufler un bien peu
Le charbon eschauffé, pour allumer un feu,
Duquel vous ne pourriez enfin estre maistresse.

Je n'ay membre sur moy, nerf, ny tendon, ny veine,
Qui ne sente d'Amour l'amoureuse poison;
J'ay perdu liberté, j'ay perdu la raison,
Doucement enyvré d'une espérance vaine :

J'ay tout le dos courbé de travail et de peine,
Je languis sous le faix, je suis fait par trayson [1]
Hoste perpetuel d'une forte prison,
Qui se voit dans les yeux de ma douce inhumaine.
Hà! charge trop pesante, hà! trop pesant fardeau,
Vrayment cil [2] qui premier fit Amour au pinceau,
Et qui dessus le dos luy figura des ælles,
Il estoit ignorant des vertus de ce dieu,
Qui jamais ne s'envole et ne change de lieu,
Et ne sçavoit sinon peindre des arondelles.

ÉLÉGIE CHAMPÊTRE

Hà! qu'il est mal-séant au pastoureau champestre
De se rendre forçat et trainer le chevestre [3]
Sous les voiles d'Amour, aussi il ne doit point
Avoir autre souci que de tenir en point
Tout son petit bestail, et de gente allaigresse
Le guarantir du loup, et quand la nuit le presse
Le ramener au tect [4] et de soigneuses mains,
Corne à corne, conter les chevres et les dains,
La garder du pourry et de la clavelée,
De charme, de venim et d'herbe ensorcelée,
Le tenir dans la prée en esté fraischement
Près le coulant d'une eau, en hyver nettement
Sous la chaleur d'un chaume, et garder qu'une œillade
Ne le face rongneux ou poussif ou malade :
Non pas faire l'amour, et beuvant ce poison
S'enyvrer doucement et perdre la raison,
Devenir fol, aveugle et prendre la sagette [5]
Pour le baston nouailleux de la douce houlette;
Perdre le sentiment au lieu de l'avoir bon,
Laisser moisir au croc et l'anche et le bourdon,

1. Trahison (L. : les deux pron. au XVIe s.). — 2. Celui *. — 3. Le licou, le collier. — 4. Toit. V. Baïf, p. 215. — 5. Flèche.

Sans daigner seulement tant soit peu prendre peine
De luy prester les doigts ou la langue ou l'haleine;
N'avoir autre souci que d'escorcher la peau
Et la molle toison de son pauvre troupeau;
N'avoir autre souci que de la douce flame
Qui, coulant par les yeux, va reschauffant son ame,
Discourir de la grace, et du trait des beaux yeux
De sa fiere maistresse et du ris gracieux
Qui se dore en sa bouche et sur ses levres closes
Va desrobant l'odeur des œillets et des roses.

Venus voyant un jour peintes en un tableau
Les levres de Catin, elle devient honteuse,
Baisse l'œil contre-bas [1], et toute vergongneuse
De pleurs trempe son voile et son visage beau.
Elle appelle son fils et le jeune troupeau
Des Graces et des Jeux et se plaint desdaigneuse
D'avoir eu des beautez la palme glorieuse
Et se voir maintenant vaincue d'un pinceau.
Hà! peintre trop gentil, qui troubles la poitrine
De souspirs et de pleurs les beaux yeux de Cyprine,
Sous le mort contrefait de ces trompeux appas;
Et quoy! s'elle [2] voyoit de la peinture vive
La bouche souspirante et la grace naisve,
S'elle pouvoit mourir ne mourroit-elle pas?

Hà! je vous pry, mes yeux, soyez-moy si courtois
De me fournir de pleurs, n'espargnez la fontaine
Qui ne tarit jamais de l'humeur de ma peine,
Soyez-m'en liberaux, au moins à ceste fois!
Je sens une douleur qui m'estoupe la voix,
Qui me glace le sang et retient mon haleine;

1. Vers le bas. V. Ronsard, p. 15. — 2. Si elle ?.

Je voy desja la mort cruelle qui me mène
Où les simples bergers sont grands comme les roys.
Ceste douleur me vient d'une jalouse envie
Que j'ay de voir, absent, les graces de ma vie
Avant que de mourir, et de baiser encor
L'yvoire blanchissant de sa chaste poitrine,
De voir ses yeux, sa main et sa marche divine,
Puis, en baisant, mourir dessus ses levres d'or.

Embrasse-moy, mon cœur, baise-moy, je t'en prie,
Presse-moy, serre-moy, à ce coup je me meurs,
Mais ne me laissse pas en ces douces chaleurs :
Car c'est à ceste fois que je te pers, ma vie.
Mon amy, je me meurs et mon ame assouvie
D'amour, de passions, de plaisirs, de douceurs,
S'enfuit, se perd, s'escoule et va loger ailleurs,
Car ce baiser larron me l'a vrayment ravie.
Je pasme, mon amy, mon amy, je suis morte.
Hé! ne me baisez plus, au moins en ceste sorte,
C'est ta bouche, mon cœur, qui m'avance la mort.
Oste-la donc, m'amour, oste-la, je me pasme,
Oste-la, mon amy, oste-la, ma chère ame,
Ou me laisse mourir en ce plaisant effort.

LES PIERRES PRÉCIEUSES

L'AMÉTHYSTE

. . . . . .

C'estoit au même jour que les folles Ménades,
Et le troupeau sacré des errantes Thyades,

Alloient criant, hurlant, dodinant[1] et crollant[2],
Leur visage masqué, de serpents tout grouillant,
Le javelot au poing entouré de lierre,
Bouffonnant, bondissant, et trepignant la terre
Sans ordre, pesle-mesle, au son du tabourin,
Sous le bruit esclatant des cornes à bouquin.
Trop pleine de ce dieu la brigade chancelle,
Fourvoyant çà et là de pieds et de cervelle,
De rage espoinçonnée errante par les bois.
La terre gemissoit de leurs confus abois,
La lumière des yeux se bouchoit retenue
Sous la brune espaisseur d'une poudreuse nue,
Les oiseaux estourdis, les entendant hurler,
Quittèrent aussi tost les campagnes de l'ær.
  L'une portoit en main une lance estoffée
De lierre ondoyant, où pendoyent pour trophée
Les despouilles d'un bouc : l'autre pleine du dieu
Qui la pousse en fureur, sur le fer d'un espieu
Secouoit embroché, victime de la feste,
D'un porc gaste-raisin le cimier et la teste :
L'autre portoit d'un fan tavelé[3] sur la peau
Les cornichons[4] poinctus, comme un croissant nouveau :
L'autre sur une fourche aux deux poinctes guerrières
La hure d'un sanglier aux défenses meurdrières :
De figues et de fleurs l'autre avec le coffin[5]
Branloit au ventre creux un vase plein de vin.
  Quand ce dieu recherchant, ô divines merveilles!
Les secrets croupissans[6] au fond de ses corbeilles,
Trouve que le destin cruel ne vouloit pas
Qu'il jouist bienheureux des allechans appas
D'Amethyste la belle, ayant pour ennemie
Diane au chaste sein, le secours de s'amie,
Et les astres aussi ; alors tout esperdu
Et rempli de fureur : « C'est par trop attendu,

1. Chancelant (L., ex. pris dans Lacurne ; n'est pas dans N.). — 2. Croslant, croulant (L., hist. ex. d'Amyot ; N.). — 3. Tacheté (L.). 4. Diminutif de cornes. — 5. Corbeille. V. Ronsard, p. 298. — 6. Cachés. V. Croupi.

Dit-il, sus, sus avant, Evantes, qu'on attelle
Mon char au timon d'or : l'ordonnance cruelle
Du ciel ne fera pas que je n'entre en fureur.
Sur un dieu ne peut rien la force ny la peur. »
D'un pied prompt et leger ces folles Bassarides
Environnent le char; l'une se pend aux brides
Des onces mouchetez d'estoiles sur le dos,
Onces à l'œil subtil, au pied souple et dispos,
Au mufle herissé de deux longues moustaches;
L'autre met dextrement les tigres aux attaches
Tisonnez [1] sur la peau, les couple deux à deux :
Ils ronflent de colère et vont rouillant [2] les yeux.
Un fin drap d'or frisé, semé de perles fines,
Les couvre jusqu'au flanc, les houpes à crespines
Flottent sur le genou : plus humbles devenus,
On agence leur queue en tortillons menus.
D'or fin est le branquar, d'or la jante et la roue
Et d'yvoire indien est la pouppe et la proue :
L'une soustient le char, l'autre dans le moyeu
Des rouleaux accouplez met les bouts de l'essieu,
Puis tirant la surpente [3] allegrement habile,
Arreste les anneaux d'une longue cheville
Dans les trous du branquar : le dessus est couvert
De lierre menu et de ce pampre verd
Où pendent à l'envy les grappes empourprées
Sous les tapis rameux des fueillades pamprées.
Ce dieu monte en son char, les tigres vont d'avant,
Qui sans piquer [4] voloyent plus legers que le vent,
Sous leurs pieds ergotez d'une griffe meurdrière
Faisoyent voler menu la bruyante poussière,
D'un mufle entrefendu remaschant, polissant
L'or fin entre leurs dents, d'escume blanchissant :
Jointes à ses costez ces folastres Evantes
Le suivoyent au galop, hurlantes et courantes....

1. Rayés (L.). — 2. Roulant (L. : Rouiller, 2; Favre, *Gl. du Poitou*). — 3. Ou suspente, corde (L.). — 4. Sans qu'on les piquât.

LA PERLE

A LA REINE DE NAVARRE

Je veux de main industrieuse
Sur les bords de l'onde fameuse
Choisir une perle de prix,
Une perlette dont la gloire
Sur les colonnes de memoire
Immortelle emporte le prix.
Perle dont jamais ne ternisse,
Ne s'enfume et ne se jaunisse
Le lustre argenté de son eau,
Et que la force violente
Du temps à la pince mordante
N'offense et n'entame la peau.
Belle et gentille créature,
Rare merveille de nature,
Thresor qu'on ne peut estimer,
Plus precieux qu'on ne veit oncques
Prisonnier au fond de deux conques
Sur le sablon de l'Inde mer.
Divine et celeste semence,
Qui tient sa première naissance
Du ciel et des astres voisins,
Empruntant du sein de l'Aurore
Son beau teint, quand elle colore
Le matin de ses doigts rosins....
Perle que jamais ne s'efface
Le lustre argenté de sa face,
Et que l'on ne destrempe pas
Ainsi que la perle indienne
Que la prodigue Egyptienne
Gourmanda[1] seule en un repas.

1. Avala (L.; N.).

Or va doncques, perle d'eslite,
Va trouver ceste Marguerite,
Des beautez la perle et la fleur,
Et fais tant que tu trouves place
A son oreille, ou sur sa face,
Afin de gaigner sa faveur.
Si tu l'as, perlette mignonne,
Ce faucheur ailé qui moissonne
Tout cela qui vit dessous l'ær
Ne sçauroit offenser la grace
Des chastes honneurs de ta face,
Ny le teint qui te fait aimer.

L'AGATHE

Les Heures, filles immortelles
Du Soleil, compagnes fideles
Du Temps, trepignoyent à l'entour
De la couchette ensafranée
De la belle Aube, encourtinée [1]
D'un pourpre où couvoit le beau Jour :
Lorsque la royne de Cythères,
Du bord de ses lentes paupières
Secouant la sorcière humeur
Du sommeil, s'éveille, et ses filles
En pied se vestirent gentilles,
Prestes pour servir sa grandeur.
La Beauté pleine d'allegresse,
Dame d'honneur de la princesse,
S'approche, et de sa blanche main
Luy fait caresse, la mignote [2],
Luy baille sa chemise où flotte
L'yvoire blanc de son beau sein :

1. Enveloppée. V. Ronsard, p. 376. — 2. La traite d'une façon mignonne *.

La vest d'une cotte pourprée
De mille fleurons diaprée,
Teinte de cent et cent couleurs,
Ainsi que les verdes prairies
Au printemps se monstrent flories
Sous un bigarrement de fleurs.
Cent petits Cupidons à l'heure[1]
A l'entour de sa chevelure
Branloyent leurs ailerons mollets,
Et les bouchettes zephyrines
Frisottoyent ses blondes crespines
En cent tortillons annelets.
Les Graces de leurs mains d'albastre
Semoyent[2] sa perruque folastre
De gros rubis estincelans,
Et paroissoit sa teste belle
Comme une nuit qui estincelle
Au rayon des astres brillans.
Là se trouvent les mignardises,
Les attraits, les ris, les surprises,
Les ruses de son fils Amour,
Les plaisirs, les douces malices,
Les souspirs, les pleurs, les délices,
Suite ordinaire de sa cour.
Ce jour la déesse Cyprine
Alloit visiter sa cousine
La fille du grand Océan,
Thétis, esperdument esprise
De la jeunesse bien apprise
Du grand Thessale Peléan.
Si tost que Venus la dorée
Arrive richement parée
Au palais de sa déité,
Les Naiades, les Phorcydes
Honorent de baisers humides
Les lèvres de sa majesté.

1. Alors (L., étym. de alors; Malh.). V. Ronsard, p. 8. — 2. Semaient.

L'une, de ses mains yvoirines,
D'un gros carquan de perles fines
Couronne l'honneur de son front;
L'autre sur la peau delicate
De son beau teint pend une agathe,
Qui portoit figure d'un rond.
Rare chef-d'œuvre de nature,
Qui sans art, burin ny sculpture,
Y grava le cheval volant,
Qui sur la croupe tant connue
Ouvrit de sa pince cornue
La source du ruisseau parlant :
Où s'eslevoit à double poincte
D'Helicon la montagne sainte,
Et les brigades des neuf Sœurs,
De Jupiter race immortelle,
Qui ceint de la branche pucelle
Le docte front des bons sonneurs.
Chacune portant en la dextre
L'instrument dont elle est adextre [1],
La trompette à l'esclatant son,
Les chalumeaux et la musette,
La harpe, le lut, l'espinette,
La guiterre et le violon.
Plus haut le dieu aux blondes tresses,
Qui sur ces filles chanteresses
Retient l'empire souverain,
Portoit sa perruque [2] enlacée
De laurier, et l'aube plissée,
Sa lyre et l'archet en la main.
Venus, admirant la merveille
De ceste agathe nonpareille,
La monstre à la troupe des dieux,
Qui de vertus et graces belles,
Outre ses beautez naturelles
La douèrent à qui mieux mieux.

1. Droite et adroite. V. Ronsard, p. 82. — 2. Chevelure. V. Ronsard, p. 70.

L'un voulut qu'on veist en sa glace
Vivement empreinte la face
D'hommes et d'animaux divers,
La terre, le ciel, les estoiles,
La mer grosse de vents et voiles,
Monts, rochers, fleuves et bois verds.
« Je veux, dit le facond [1] Mercure,
Que le porteur qui prendra cure
De la tenir dedans son sein,
Ait la langue prompte et diserte,
L'œil bon, et trafique sans perte
Suivant le fil de son dessein....
« Je veux, dit Bacchus le bon père,
Que dans la bouche elle modère
La soif ardente du fievreux. »
Pallas à celuy qui la porte
Donne grace et prudence accorte,
Venus le souhait amoureux....

LA COUPE DE CRYSTAL

Chante qui voudra les faveurs,
Les mignardises, les douceurs,
Les soupirs, les plaintes cruelles,
Les pleurs et les soucis mordans,
Les charmes et les traits ardans,
De l'Amour les troupes fidelles.
Enfle sous l'ombre des ormeaux
Qui voudra les tendres rouseaux [2],
Ou de Mars les fières batailles
Ou chante les flammes de l'ær,
Ou les peuples qui dans la mer
S'arment de conques et d'escailles.

1. Éloquent (N.). — 2. Roseaux. V. Baïf, p. 58 et 378.

Quant à moy je ne chanteray
Et rien plus je ne vanteray
Que ceste coupe crystalline,
Qui pleine de la douce humeur
Du dieu qui nous met en fureur
Me va rechauffant la poitrine....
Les vases d'or ne me font rien,
Ny le bronze corinthien,
Ny tous les émaux de Fagence :
J'aime trop mieux [1] dedans la main
Voir jusqu'aux bords ce verre plein,
Que tous les sceptres de la France.
C'est toy donc qui rends adouci
L'aigre fiel de nostre souci;
C'est toy qui romps et qui délie' [2]
Par un secret enchantement
Le fil courant de nostre vie.
C'est toy, c'est toy, crystal gentil,
Qui plein d'air fumeux et subtil
Nous mets, resveurs, en allegresse :
Toy qui nous plantes sur le front
Les cornes qui braves nous font,
Quelque pauvreté qui nous presse.
Le lustre du vin est si beau
Sur la glace de ce vaisseau,
L'un et l'autre honneur de la terre,
Qu'œilladant ce vineux esprit
Ondoyant, vous diriez qu'il rit
Dedans le crystal qui l'enserre....

LA PIERRE AQUEUSE

C'estoit une belle brune
Filant au clair de la lune,

1. Beaucoup mieux *. — 2. Suppr. de l'*s*, à la 2e personne. V. Ronsard, p. 205 et 351; du Bellay, p. 292.

Qui laissa choir son fuzeau
Sur le bord d'une fontaine :
Mais courant après sa laine
Plonge la teste dans l'eau,
  Et se noya la pauvrette :
Car à sa voix trop foiblette
Nul son desastre sentit,
Puis assez loin ses compagnes
Parmi les verdes campagnes
Gardoyent leur troupeau petit.
  Hà! trop cruelle adventure!
Hà! mort trop fière [1] et trop dure!
Et trop cruel le flambeau,
Sacré pour son hymenée,
Qui l'attendant l'a menée,
Au lieu du lit, au tombeau [2].
  Et vous, nymphes fontainières,
Trop ingrates et trop fières,
Qui ne vinstes au secours
De ceste jeune bergère,
Qui faisant la mesnagère
Noya le fil de ses jours.
  Mais en souvenance bonne
De la bergère mignonne,
Esmeus de pitié, les dieux
En ces pierres blanchissantes
De larmes tousjours coulantes
Changent l'émail de ses yeux....
  Va, pleureuse, et te souvienne
Du sang de la playe mienne
Qui coule et coule sans fin,
Et des plaintes espandues
Que je pousse dans les nues
Pour adoucir mon destin.

1. Cruelle. V. Ronsard, p. 110. — 2. Cf. *La Jeune Tarentine*, d'A. Chénier.

LA PIERRE LAICTEUSE

. . . . . .

Si tu veux que le pis de ton jeune troupeau
Ne tarisse jamais, et que le laict nouveau
Il foissonne en tout temps, il faut que tu nettoyes
Et laves bien le tect[1], et puis que tu poudroyes
Le fond de sel menu, alors que le soleil
Redore le matin de son pourpre vermeil :
Puis broyant cette pierre et la mettant en poudre
Avec eau de fontaine, à fin de la dissoudre,
Tourné vers le levant, arrose bien le tect,
Tu verras ton troupeau gras et gonflé de laict :
Et, qui plus est encore, ô chose trop celée,
Bien purgé du pourri et de la clavelée,
Bien revestu de laine et fecond et gaillard,
Franc des regards sorciers et tout autre hazard...

1. Toit*.

AMADIS JAMYN

1538? — 1585

Amadis Jamyn naquit à Chaource, aux environs de Troyes. On ignore la date exacte de sa naissance; quelques-uns la reportent jusqu'en 1530. Il fit ses études à Paris sous Dorat et sous Turnèbe. Ronsard, frappé de ses dispositions, l'admit sous son toit et dans son intimité. On le fait voyager au loin, jusqu'en Asie; mais il n'est pas bien sûr qu'on n'ait pas pris pour la réalité quelques images poétiques. Il serait possible qu'il n'eût jamais parcouru que la France et l'Italie. Par l'entremise de Ronsard, il obtint un poste de secrétaire et lecteur du roi; mais, à la mort de Charles IX, il se retira dans sa ville natale, où il mourut vers 1585. Il avait achevé la traduction de l'*Iliade*, commencée par Hugues Salel. Ses *Œuvres poétiques* parurent à Paris en 1575 et en 1579. Elles se divisent en cinq livres : le premier est consacré au roi et aux princes; le second porte le titre d'*Oriane;* le troisième, de *Callirée;* le quatrième, d'*Artémis;* le cinquième comprend les *Mélanges*. En 1584, il publia un recueil de poésies chrétiennes. Amadis Jamyn fut un

poète d'une imagination vive, et qui sut mettre beaucoup de grâce dans ses inventions amoureuses. On peut le mettre au second rang, non loin des premiers poètes du XVIe siècle. Il n'a pas l'éclat de Ronsard, mais il en est le charmant reflet.

ŒUVRES DIVERSES

Dans les pensers de ton beau souvenir,
Qui toujours vole après les choses belles,
Prince suivi de Vertus immortelles,
Veuille de grace un peu me retenir :
Le seul moyen pour au ciel parvenir
Et de laisser ces régions mortelles
C'est faire bien à ces doctes pucelles
Qui font un homme immortel devenir.
Par ce chemin maint et maint capitaine
De la gent grecque et de la gent romaine
Est aujourd'hui l'exemple de vertu;
Par ce chemin les grands ornés de gloire
Montent au ciel, emportant la victoire
D'avoir l'envie et le temps combattu.

AU ROY CHARLES IX

Je vous escry, mon prince magnanime,
Pour un placet une petite rime,
Et suis marri qu'en lieu de supplier
Il n'est besoin de vous remercier.
Faites bien tost Calliope heritière
De ce prelat qui s'avance à la bière.

On dit qu'un jour le Rosne impétueux
Fut de la Sosne ardemment amoureux.
Il cherissoit la nymphe vagabonde,
Brulant d'amour au milieu de son onde.
Pour se parer et se faire plus beau
Il se peignoit avec un grand rateau,
Et vint couper en cette île sa barbe
Qui tient depuis le nom de l'Ile-Barbe.
Là sont rochers, forêts, fleuves et prés,
Lieu convenable aux poëtes sacrés.
Pource, mon prince, avec toute constance
Vostre poëte ayez en souvenance,
Et contre tous gardez lui le bienfait
Que vostre main de bon cœur lui a fait.

Avril ouvre la terre et fait que rajeunie
De cent douces beautés elle pare les champs :
Il ouvre des oiseaux la gorge en mille chants
Et décèle au printemps sa florissante amie.
Vous, sire, êtes l'avril de nostre poésie,
Et vostre beau soleil nous fait naistre en tout temps,
Se retournant vers nous, un gracieux printemps,
Qui pousse chants et fleurs de nostre fantasie;
Et comme ce beau mois surnommé de Cypris
De rayons amoureux enflamme les esprits
Et jette dans les cœurs mainte neuve étincelle :
Ainsi le doux aspect de vous, nostre Apollon,
Nous élance en fureur, nous sert d'un aiguillon,
Et d'une sainte ardeur nos ames renouvelle.

A VÉNUS, POUR LA PAIX

Fille de Jupiter, mère d'Amour vainqueur,
O des hommes et dieux la volupté féconde,

Qui de tant d'animaux repeuple tout le monde,
(Monde sans ta liesse un solitaire horreur!)
Bride, si tu le peux, la terrible fureur
Qui court dessus la terre et sur la mer profonde;
Et avec les rayons de ta lumière blonde
Tempère de ton Mars l'audace et la terreur.
Quand tout souillé de sang et de sueur poudreuse
Ses armes il dépouille et sa colère affreuse,
Pour boire avec ses yeux tes beautés à longs traits :
Quand il baise ton col, lors avec telle grace
Pri'-le s'en retourner aux montagnes de Thrace,
Qu'il laisse nostre France en un siècle de paix.

ORIANE

ÉLÉGIE

. . . . . .

Oriane, dy moi, comment se doit nommer
Ce chaud mal qui me fait en larmes consommer [1]?
Si triste, nuit et jour, quelque moment qui passe,
Je ne sais que penser, repenser en ta grace,
T'engager mon désir; et d'un nouvel émoi
Si mon âme te suit et s'estrange [2] de moi :
Si je n'ay rien plus cher qu'engraver ta figure,
Si mille passions me servent de pasture,
Si sans pouvoir veiller, si sans pouvoir dormir,
Désespéré d'amour, je ne fais que gémir :
Si mes pieds à regret s'en vont de ta presence
Ne traisnant qu'une escorte en si fâcheuse absence,
Si mes pieds volontiers ne me veulent porter
Sinon devant ton œil qui me peut conforter,
Que diras-tu de moy, sinon, las! que je t'aime
Plus que l'œil ne chérit ny le jour ny soi-même!...

1. Consumer. V. Ronsard, p. 81. — 2. S'éloigne. V. Baïf, p. 176.

AU VENT BORÉE

Vent qui tourmentes l'air de tempeteuse haleine,
Qui troubles le coulant de Loire sablonneux,
Appaise, je te pri', ton orage venteux,
Afin que d'heureux cours Oriane il ameine.
Tu as senti les maux d'une amoureuse peine,
Car tu fus autrefois d'Orythie amoureux :
Doncques à ton pareil courtois et bien-heureux
Permets que ma prière à ce coup ne soit vaine.
Hà ! je voy bien que c'est : Amour te va mouvant,
Et poussé de fureur tu lui viens au devant
Pour baiser son beau sein, sa bouche et son visage.
Certes je suis jaloux que je ne puis avoir
Pareille courtoisie et ce même avantage,
Plus doucement que toi je ferais mon devoir.

CHANSON

A SCÉVOLE DE SAINTE-MARTHE

L'aspre hyver se deslie au gracieur retour
D'avril et des zephirs revolans à leur tour,
Et le rouleau glissant en haute mer retire
La poisseuse [1] navire [2].

Le bestail n'aime plus le paresseux repos
De l'estable endormie où souloit estre enclos ;
Le rude laboureur n'aime la cheminée
Aux doux mois de l'année.

1. Enduite de poix. V. Ronsard, p. 183. — 2. Alors féminin.

Sous les frimas chenus ne blanchissent les prez,
Cent diverses couleurs les rendent diaprez,
Où, sous la lune claire, et Venus et ses Graces
De danser ne sont lasses.

Vènus la Cytherée en rond le bal conduit,
Des trois Graces le chœur joint aux nymphes la suit,
Refrapant des deux piez par mesure la terre
Qui son émail desserre [1].

Tandis que son Vulcan r'allumant ses fourneaux
Des Cyclopes nu-bras fait haster les marteaux,
Faisant ardre l'enclume et la forge bruyante
De flamme pétillante.

Maintenant il convient d'un myrte verdoyant,
Ou de fleurs, que la terre au ciel va déployant
Sur les champs tapissez, nous bigarrer la tête,
Nous entrefaisant feste.

Ores qu'au jeune sang faire l'amour convient
Façonnons un chapeau [2] pour Lyse qui revient,
Cueillant la souefve odeur de mainte violette
Que ce printemps nous jette.

La Mort au palle teint, indomtable à pitié,
Non moins que les ouvroirs [3] pousse d'un égal pié
Les grands palais royaux, bien souvent rencontrée
En leur superbe entrée.

La somme de nos ans qu'on voit si tost passer,
Sainte-Marthe amoureux, nous défend commencer
Un ouvrage tissu d'une longue esperance
Où n'y a d'assurance.

Quand l'éternelle nuit ton corps accablera,
Le bateau de Caron soudain t'emportera

1. Étale *. — 2. Couronne *. — 3. Atelier d'artisan (L., hist.; N.).

Au rivage d'oubly, où ton Idole errante
N'aura plus nulle attente.

Par sort tu ne prendras les royaumes du vin,
Tu ne priseras plus ny le regard divin,
Le front, ny la beauté de cette enchanteresse
Qui brule ta jeunesse.

Si la beauté périst, ne l'espargne, maistresse,
Tandis qu'elle fleurist en sa jeune vigueur :
Crois moi, je te supply, devant que la vieillesse
Te sillonne le front, fais plaisir de ta fleur.
On voit tomber un fruit quand il est plus que meur [1],
Ayant en vain passé la saison de jeunesse :
La feuille tombe après, jaunissant sa verdeur,
Et l'hiver sans cheveux tous les arbres delaisse.
Ainsi ta grand beauté trop meure deviendra.
La ride sur ta face en sillon s'étendra,
Et soudain ce beau feu ne sera plus que cendre.
N'espargne donc la fleur qui n'a que son printemps :
La donnant tu n'y perds, mais tu jouis des ans :
C'est une autre lumière une lumière prendre.

Quand je la voy si gentille et si belle
Si doucement les langues manier
Du lut aimable, et sa voix marier
Au son mignard que dit la chanterelle :
D'aise ravi tout le cœur me sautelle :
Sa voix pourroit un Ulysse lier
Et lui feroit son Ithaque oublier,
Voix de Sereine ou bien d'une immortelle.

1. Rimes facultatives *.

Je pense voir Melpomène au milieu
De ses huit sœurs, et du poëte dieu,
Qui tient le lut et sur les cordes chante
Du père sien les divines amours :
Hommes et dieux sa douce voix contente,
Mesme à son chant Loire arreste son cours.

BAIZER

Mon Oriane, mon cœur,
Mon miel, toute ma douceur,
Qui rendez mon ame folle,
Sus, sus, sus que l'on m'accolle
Aussi estroit embrassé
Qu'un mur de lierre enlacé.
Qu'on me baise autant de fois
Qu'on voit de feuilles aux bois,
Quand les terres toutes vertes
Se reparent de leurs pertes :
Baise autant que d'épis meurs
Blondoyent par les chaleurs.
Autant qu'on voit s'abîmer
De gouttes d'eau sous la mer
Par la campagne océane,
Baise moi, mon Oriane,
Et autant que dans les cieux
Flambent de feux radieux.
Cà que je baise le rond
De ces beaux yeux et ce front,
Que je baise ton oreille
Et ta joue aussi vermeille
Qu'une rose d'églantier :
Donne moy ce sein entier.
Quoy? ne toucherai-je pas
Le rose qui gist plus bas?

Quoy? ma douce mignardise
Mon sucre, ma friandise,
Voulez-vous sur vostre sein
Qu'ainsi je me pasme en vain?
  Bien : puis que ne voulez point
Me permettre ce doux point,
Et que ce lieu n'est propice
Pour accepter mon service,
Tandis baisons, rebaisons,
Et mon ardeur abusons.

UN ADIEU

Guide mes pas, amoureuse maistresse,
Avec Amour, or' que plein de tristesse
Bien loin de toi je m'absente d'ici,
Rompu de deuil, de peine et de souci :
Je sens déjà s'anéantir ma force,
Et que de moi ne reste que l'escorce,
Laissant ici ma pensée et mon cœur
Restés en l'œil qui en fut le vainqueur :
Etre je pense en une fosse noire
Depuis qu'il faut que je quitte mon Loire,
Et devant moi campe une obscure nuit,
Sortant du jour qui tout seul me reluit.
  J'aurai du corps mon âme séparée,
Je sens desja qu'elle n'est asseurée,
Et qu'à l'adieu de ce triste départ
Elle s'en va loger en autre part,
Vivant sans plus lors qu'en tes yeux, madame,
Elle se paist et nourrist de sa flame.
Sans ame, ô Dieu, pourrai-je respirer?
Vit-on jamais l'homme vif demeurer
Sans avoir l'ame au corps le corps mouvante?
O chers amants, pleins d'amitié constante,

Regardez moi! vous verrez l'amoureux
Etre vivant en plaisir langoureux,
Mesme sans ame, et sans cœur et sans vie
Qui ont toujours ma maistresse suivie :
Tel privilege ha [1] l'amoureux transi,
Vivre en l'aimée, et ne vivre qu'ainsi.
Couteaux vineux, adieu plaines herbeuses,
Courses de Loire aux rives sablonneuses,
Adieu maison de nos amours témoin,
Toujours mon nom fais bruire en quelque coin,
Afin qu'on aye en si facheuse absence
Une heure, un jour, de moi la souvenance,
Qui me sera bien suffisant paiement
De mon gentil et gracieux tourment.
Adieu plaisirs, amoureuses blandices [2],
Adieu mon bien, mes plus chères delices,
Adieu mon cœur, mon sang, mon souvenir :
Las! que pourrai-je, estant loin, devenir,
Loin de tes yeux qui mon ame sustentent,
Et seuls toujours seulement me contentent?
Soit qu'en la mer se plonge le soleil,
Soit qu'il en sorte, il trouvera mon œil
Ne priser rien sa clairté [3] coustumiere
Pour ne voir point ta celeste lumiere :
Car je ne veux vivre au monde sinon
Que pour louer les graces de ton nom.
Doncques adieu, prés, monts, taillis et plaines,
Et vous chemins coupables de mes peines,
Que tant de fois j'ai frayé sous mes pas,
Allant au lieu cause de mon trépas.
Adieu, maistresse, et toujours te souvienne
De souhaiter que bien tost je revienne.

1. A *. — 2. Flatteries. V. Ronsard, p. 5; Baïf, p. 27. — 3. Clarté. V. Ronsard, p. 188; Baïf, p. 375.

ÉLÉGIE

Lyse, mon cœur, je vous pry, ne pensez
Que la longueur de tant de mois passez,
De tant de mois qui me sont des années
Par un destin en tristesse tournées,
M'ait tant soit peu chasser le souvenir
De vos beautés qui m'ont peu retenir.
Sous vostre nom je fais sonner les plaines
Et les rochers, vrais témoins de mes peines.
Combien souvent d'une amoureuse voix
Ai-je animé de vostre nom les bois,
Antres, couteaux, fontaines, et rivières
Leur racontant vos graces singulières?
Ils m'ont ouy tant de fois vous nommer
Qu'ils sont contraints mesme de vous aimer...
Combien de fois renouvelant la gloire
De vos vertus, sur les rives de Loire,
Ai-je conté mes plaintes nuit et jour
Aux vents ailez que j'échaufois d'amour!
Et prié Loire en ses eaux sablonneuses
De vous porter mes larmes amoureuses!
Heureux son flot qui lèche le chasteau
Où de mon cœur repose le tombeau...

CALLIRÉE

STANCES

Pour estre bien aimée il faut aimer aussi :
C'est une antique loi par Nature establie,
Et de tout ce qu'on pense et qu'on desire icy
C'est la plus belle grace et la plus accomplie.

La dame qui ne suit cette divine loy,
Et conduit ses pensers sans elle à l'aventure,
Outre qu'au nom d'ingrate elle expose sa foy
Fait un dépit aux dieux, et fasche la nature.
Et pourquoy pensez-vous que Venus est au ciel,
Sinon par le secours qu'elle donna vivante
A tous ses poursuivans, sans en aigrir de fiel
Le gracieux plaisir qui les ames contente?
Mille nymphes encor de semblable valeur
Reluisent dans le ciel quand la nuit tend ses voiles,
Qui d'avoir bien aimé receurent cet honneur
Que de leur feu d'amour il s'en fit des étoiles.

ARTEMIS

J'ai cent fois désiré, de sainte ardeur épris,
D'enrichir un bel hymne, une ode, une elegie,
Du trésor des beautés qu'à mesure infinie
Le ciel répand sur vous pour emporter le pris :
Mais la honte craintive a mon desir repris
Pour n'en pouvoir écrire une moindre partie,
Quand, outre la beauté qui soudain est ravie,
Je pense à vostre esprit le plus beau des esprits.
Ainsi je suis contraint d'imiter ce Timante
Qui voyant la douleur si grieve et si cuisante
D'Agamemnon, marri de sa fille immolée,
Et ne pouvant la peindre en tableau de couleur,
Tint de ce roy dolent la figure voilée,
Et peignit sans la peindre une extrême douleur.

Le ciel, la terre, et l'haleine des vents
Estaient tenus d'un paisible silance
Et tout oiseau qui parmi l'air s'élance
Et par les bois tous animaux vivans.

La nuit menoit ses feux etincelans
En son beau char : De Vénus la naissance[1]
En son grand lit gisoit sans violence,
Et doucement les flots alloient roulans.
Le doux sommeil arrosoit toute chose,
Non ma paupière; ah! elle ne fut close
Tant que Phebé guida ses noirs chevaux.
Vostre portrait qui dans mes yeux sejourne,
Qui comme il veut me tourne et me retourne,
Me fit souffrir mille et mille travaux.

Fleurs, campagnes et prés, que vous estes heureux
De jouir des regards de ma douce inhumaine,
Et de garder ses pas comme elle se promeine,
Et d'ouïr de sa voix les accents doucereux!
Arbres et vous, lauriers de son nid valeureux,
Que vous portez la teste en orgueil plus hautaine
Depuis qu'un tel soleil de ses rais vous asseine!
Coutaux, combien par lui vous êtes plantureux!
Doux pays, clairs ruisseaux où sa beauté se mire,
Qui prenez qualité de son teint que j'admire :
Y a-t'il entre vous un rocher si pourveu
D'insensible durté[2], qui la voyant si belle
En ses veines ne sente une ardeur immortelle?
Hé! qui pourroit bruler aux rais d'un plus beau feu?

Je ressemble à ces monts : ils sont demesurés,
Mon haut désir s'égale à leur cime hautaine :
De leur feste jaillit mainte source à fontaine,
Et maints ruisseaux pleurans de mes yeux sont tirés.

1. La mer. — 2. *E* supprimé. V. Baïf, p. 379.

De rochers orgueilleux leurs flancs sont remparez,
D'aspres et durs pensers mon ame est toute pleine :
Ils ont bien peu de fruits, beaucoup de feuille vaine,
Grande esperance j'ai, peu d'effets assurez.
En eux souffle des vents une rage mutine,
Maints soupirs enflambez sortent de ma poitrine :
En moi se paist Amour, comme en eux les troupeaux.
Ils sont ferme plantez, mon amour est constante :
Ils oyent mille plaintifs [1] de cent sortes d'oiseaux,
Du malheur amoureux sans fin je me lamente.

Belles de fleurs, fraisches, vertes vallées,
Couteaux deserts, et vous forets muettes,
Noires d'ombrage et de maisons segrètes [2],
Tertres bossus, cavernes reculées :
Divin troupeau de vous nymphes meslées
Dans le courant des claires ondelettes,
Vous qui dansez sous les clairtez brunettes
Des astres beaux, par les nuits estoilées :
Chantres oiseaux de couleurs bigarrez
Qui çà qui là sur les branches errez,
Faites honneur à mon enchanteresse.
Y a-t'il bois, herbe, plante ou rocher
Desgarni d'ame, et tel qu'à l'approcher
N'ait sentiment que c'est une déesse?

Où sont tant de beautez que le printemps avoit,
Ornement des jardins et des molles prairies?
Où sont toutes les fleurs des campagnes fleuries?
Où est le temps serain qui les cœurs esmouvoit?

1. Plaintes (L., hist. de plaintif : ex. d'H. Estienne; les deux dans N.). — 2. Ancienne prononciation de secret (L.). V. Baïf, p. 381.

Où est le doux plaisir qui dans l'ame pleuvoit
Durant les jeunes mois? par qui les fantaisies
Des esprits genereux celestement nourries
Admiroient les effets que Nature pouvoit?
Ces beautés maintenant mortes dessus la terre
Vivent en Artemis, qui les garde et les serre
Pour embellir ce tout de mille biens divers :
La face du printemps de là se renouvelle,
Le soleil y emprunte une clarté plus belle,
Et c'est le paradis de ce grand univers.

Je ressemble au chasseur qui vit la beauté nue
De la chaste Diane extrême en cruauté :
Car il fut par ses chiens en pièces emporté,
Et lui coûta bien cher une si belle vue.
Ah! qu'un homme souvent sans y penser se tue,
Et que j'ai cherement un plaisir acheté,
Puisqu'en cent mille parts me tranche ta beauté
Qui jamais pour mon bien ne devoit estre veue.
Le penser, le desir, l'espérance et la peur
Sont les amoureux chiens qui m'assaillent le cœur,
Me déchirant les flancs d'une importune presse.
J'ai beau crier aux chiens : Hélas! épargnez moy;
Vostre maistre je suis! Pour leur response j'oy :
On ne voit qu'à tel prix une grande déesse.

MÉLANGES

ÉLÉGIE

J'ay voyagé par les trois parts du monde,
J'ay veu la mer d'où lève le soleil,
Et j'ay veu l'onde où l'attend le sommeil,

Et mille biens dont les hautes louanges,
Font esbahir les nations estranges [1],
Les y tirant par un desir de voir
Qui des pays la grandeur veut savoir.
J'ay enduré mainte dure fortune
Dessus les flots, royaume de Neptune :
J'ay enduré mainte fortune aussi
Dessus la terre, en proie de souci,
Soit voyageant ès régions diverses
Soit en suivant Bellone et ses traverses.
Tous ces malheurs, hélas ! j'ai surmonté
Pour estre enfin de deux beaux yeux donté,
Yeux qui me font une guerre cruelle,
Cruelle autant qu'elle semble nouvelle.
Tous les travaux auparavant connus
Ne me sont rien près de ceux que Venus
Me fait souffrir. Une amoureuse peine
Plus que nulle autre est de misère pleine :
Mais la beauté qui cause mon tourment
Vaut bien le mal que je souffre en aimant.

Donc c'est en vain que ma douce franchise [2]
S'est garantie en tous lieux d'estre prise.
En mille endroits au loin j'ay voyagé
Sans que mon cœur y restast engagé.
J'ai vu Paphos, Amathonte, et Eryce,
Cypre qui fut de Venus la nourrice,
Où les beautés leur origine ont pris :
Et c'est pourquoy l'immortelle Cypris
Qui de beautés embellist tout le monde,
Prist sa naissance en la Cyprienne onde.
J'ai veu l'Asie, et en tous ces endroits
Mille beautés non indignes des rois

1. Étrangères*. — 2. Liberté. V. Ronsard, p. 8.

Et si [1] l'appast de ces belles Sereines
N'a peu gesner mon cœur de telles peines
Ny dans mon sang telle flamme verser.
Ainsi contraint il me faut confesser
Que leurs attraits et graces admirables
A tes beautés ne sont point comparables.
Sur les autels des célestes [2] puissans
Je ne fais vœu ny je ne brule encens
Pour obtenir ou royaume ou empire
Ou des palais de marbre et de porphire :
Mais je les pri' m'ottroyer tant de bien
Que desormais tu sois mienne et moi tien,
Ensemble unis par le nœud d'hyménée :
Que de mes jours tu sois accompagnée,
Que nous puissions assembler nos désirs
Et nos douleurs ensemble et nos plaisirs,
Et qu'en ton sein ma vie se delaisse
Quand à sa fin tombera ma vieillesse.
Mais que te sert d'ainsi couler tes ans
Sans savourer d'amour les passetemps?
Il nous faut mettre en la fleur de nostre âge
Dessous le joug du sacré mariage :
Pource Hymené se peint en jouvenceau
Brusque et puissant, pareil au renouveau,
Ayant le teint comme un bouquet de rose,
Qu'avec des lis une fille compose.
Quand mille maux nous viennent assaillir
En la vieillesse, on ne sauroit cueillir
Les fruits d'amour ny les douces blandices [3]
Que Venus donne à ses jeunes complices.
Or s'il te plaît que je passe mes jours
Avec les tiens : je jure les amours,
Je jure encor par les jumelles flames
De tes beaux yeux : je jure par nos ames
Et par l'Esprit qui tient tout en vigueur

1. Et pourtant *. — 2. Subst., dieux. V. Ronsard, p. 242. —3. Caresses *.

Que tu seras maistresse de mon cœur,
Au point dernier autant comme en la vie.
Mais si des mains la grace m'est ravie
Que je prétens : je foule Hymen au pié
Sans que jamais je l'implore à pitié,
Car à son nom je veux estre contraire
Si maintenant je n'y puis satisfaire.
Preste, Junon, ta faveur à mes vœux,
Et toi, Venus Paphienne, qui peux
A ton plaisir changer nos fantaisies,
En cent façons de ta fureur saisies :
Frappez le cœur de ma maistresse, à fin
Qu'en mes amours je trouve heureuse fin,
Ou de mon ame arrachez la sagette[1]
Toute trempée au sang de ma defaite :
Qu'en vain mon temps ne soit plus consommé,
Que plus je n'aime ou que je sois aimé.

AMOUR FUITIF

DU GREC DE MOSCHUS

La Cyprienne à longs cris appeloit
Son fils Amour qui vagabond voloit,
Qui çà et là d'une aîle passagère
Se deroboit, mauvais fils, de sa mere :
C'est mon fuitif : qui me l'enseignera?
Baiser Venus son salaire sera.
Mais si quelqu'un garroté me l'ameine
Un nu baiser ne payera sa peine.
On peut connoistre aisément ce garçon
Par maint signal à lui voir la façon :
Sa chair n'est blanche ains[2] à du feu semblable :
Son œil aigu, de flamme espouvantable :

1. Flèche *. — 2. Mais.

Il a, malin, le parler attirant
De sa pensée et du tout[1] different :
Le miel sucré detrampe sa voix douce,
Mais asprement, revesche, il se courrouce,
Quand une fois il se sent irrité.
Jamais, trompeur, il ne dit verité,
Ains en jouant à mal faire il s'applique
Et sur chacun sa jeunesse pratique.
Il a la teste espaisse de cheveux,
Le front hautain, impudent, orgueilleux!
Petite main, toutes fois bien à craindre,
Qui peut fort loin, bien que petite, atteindre :
Jusques là bas dedans l'enfer glouton
Son coup certain a su vaincre Pluton.
Son corps est nu, mais sa double pensée
Est bien couverte et bien entrelassée.
Il est aîlé, car ainsi qu'un oiseau
Va voletant de rameau en rameau.
De çà, de là vers les hommes il vole
Et non moins qu'eux les femmes il affole :
Sous l'estomac son vol va se nicher
Et bien souvent on ne peut l'arracher.
Son arc petit, petite est sa sagette,
Et toutefois jusqu'au ciel il la jette.
Le long du dos pend son carquois doré,
De traits amers et poignans ramparé[2],
De qui souvent plein de rigueur extrême,
Cruel ingrat, il traverse moi mesme :
De son flambeau, petit mais nompareil,
Il va brusler jusqu'au ciel le soleil.
Quiconque soit qui le prendra, le lie,
Et n'ait pitié quoi qu'il lamente et crie :
Mais garde bien que de luy si rusé
Mesme en riant ne se trouve abusé.
Si de baisers il veut faire caresse,

1. Tout à fait*. — 2. Bien défendu, c'est-à-dire bien plein (ex. de La Fontaine, dans L.).

Fuis son baiser de peur qu'il ne te blesse,
Dessus sa lèvre un venin est semé.
Que s'il te dit : je veux, tout desarmé,
T'abandonner les armes de quoi j'use;
N'y touche point, tous ses presens refuse :
Tous ses presens sont affinez au feu,
Et qui les prend en est toujours deceu.

DES MOUSCHES A MIEL

Estant couché près les ruchettes
Où faisoient du miel les avettes [1]
En ces mots je vins à parler :
Mouches, vous volez à vostre aise,
Et ma maistresse est si mauvaise
Qu'elle m'empeche de voler.
Vous volez sur les fleurs écloses
Et moissonnez les douces choses
Du thym, du safran rougissant
Et du saule à la feuille molle :
Mais sur les moissons je ne volle
Dont j'aime à estre jouissant.
Mouches de Jupiter nourrices,
Des odeurs qui vous sont propices
Vous faites la cire et le miel :
Et moi des beautez de ma dame
Je ne produis rien en mon ame
Que plaintes, que deuil et que fiel.
On dit, ô colères abeilles,
Qu'en vos pointures [2] nompareilles
Vostre destin se voit borné :
Mais celle dont les traits je porte,
Las ! en me blessant n'est point morte
De la mort qu'elle m'a donné.

1. Abeilles. V. Ronsard, p. 30. — 2. Piqûre. V. Ronsard, p. 160.]

Hà ! je voudrois estre une mouche
Pour voleter dessus la bouche,
Sur les cheveux et sur le sein
De ma dame belle et rebelle :
Je piquerois cette cruelle
A peine d'y mourir soudain.

ÉPITAPHE

En mon avril la Parque m'a vaincu,
Mais bien-heureux d'avoir si peu vécu :
Hé ! que voit-on que fumée en ce monde,
Un vent, un songe, une onde qui fuit l'onde ?
Tous les humains sont feuilles du printemps,
Soudain fanis [1] comme l'herbe des champs :
Tout passe et coule : Atropos ne pardonne
Non plus aux roys qu'à la basse personne.
Donc au trépas que je ne sois pleuré :
Pour autre fin je n'avois respiré.
Ce seul confort me reste sous la tombe
Qu'il faut un jour que le plus brave tombe
Dans le bateau qui conduit aux enfers,
Et qu'en la fosse il nourrisse des vers,
Puisque la foi de Dieu et de Nature
Nous a bastis sujets à pourriture.

1. Fanés. V. Ronsard, p. 82.

BASTIER DE LA PÉRUSE

1529 — 1554

Bastier de La Péruse naquit dans la Charente, en 1529, au petit bourg de La Péruse, dont il prit le nom. Il fit ses études à Paris et fut, sous Tusan et Dorat, le condisciple de Baïf et de Ronsard. Enthousiasmé des premiers essais dramatiques de Jodelle, il composa une *Médée,* qui fut représentée en 1553, par les confrères de la Passion, et qui obtint un succès considérable. Jeune encore, il alla faire ses études de droit à Poitiers, ce rendez-vous des esprits les plus distingués de son temps. Malheureusement, sa vie, si belle à son aurore de poétiques promesses, fut empoisonnée par une maladie terrible. Il mourut en 1554, à peine âgé de vingt-cinq ans. Sa *Médée* fut publiée l'année suivante, et ses *Œuvres* furent réunies et imprimées à Paris en 1573. M. Gellibert des Séguins en a donné une nouvelle édition en 1867. La Péruse était né à la poésie. La *Médée* a quelques scènes bien conduites, et l'*Élégie sur le trépas du seigneur de Dampierre* nous touche à la fois par la noblesse de la pensée et par la forte simplicité du style.

ODE

A MONSEIGNEUR L'EVESQUE DE THERBES

Bien que l'aveugle escrivain
Tienne la première place,
Les vers du liriq' thebain
N'ont pourtant perdu leur grace;
Et l'autre liriq' de Cœe,
Et le haut puissant Alcée,
Et le grave Stesichore,
Malgré les ans sont encore.
Encor les doctes amours
De la docte Lesbienne,
Tesmoins de la peine sienne,
Vivent et vivront tousjours.
Bien que le grand Vandomois,
Ce grand Terpandre, devance,
Par le foudre de sa voix,
Tous les poëtes de France,
Baïf, Bellay et Jodelle
Ont acquis gloire immortelle;
Et avant eux maints poëtes
Avoient couronné leurs testes
Du sainct verdoyant rameau.
J'espère aussi que ma muse,
Eternisant la Peruse,
Me vangera du tombeau.
La mort n'a point de puissance
Dessus les divins espris,
Qui foudroyent l'ignorance
Du foudre de leurs escris.
Les vers sont divine race,
Les vers sont enfans des dieux,
Les vers nous monstrent la trace
Qui nous conduit jusqu'aux cieux.

Ne pense pas que les chans
Qu'aux rives du Clain je chante
Meurent avecque les ans,
Mon prélat, car je me vante
Que mon vers aura louange
Jusqu'au peuple plus estrange [1],
Et que ma muse immortelle
Rendra ma gloire eternelle,
Chantant des vers autrement
Que le poëte vulgaire
Estimé du populaire
Ne chante communement.
J'ay caché dix mille vers
Pleins de graces nompareilles,
Qui ne seront descouvers
Que pour les doctes oreilles.
Le vulgaire populace [2]
Ne merite telle grace,
Et la grand' tourbe ignorante
N'est digne qu'on les luy chante :
Car Apollon ne veut pas
Que celuy qu'il favorise
Ses vers divins profanise
Les chantant au peuple bas...

A VÉNUS

Dy-moy, Venus, pourquoy as-tu permis
Que celle-là que tant j'ayme et pourchasse,
Que celle-là où j'ay tout mon cœur mis,
Cruellement me tienne telle audace?

1. Le plus étranger *; le comparatif pour le superl. (Brachet, *Gr. du* XVIe *s.*, p. XIX). — 2. Au masc. (L., hist.).

Fay, Venus, fay que son beau teint s'efface,
Puis qu'aleger ne veut ma maladie;
Courrouce-toy, rend-la-moy enlaidie,
Tant qu'à aucun ne plaise à l'avenir.
Hélas! Venus, n'en fay rien, je te prie:
Elle pourra plus douce devenir.

SUR LA MORT DE F. DE CLERMONT

SEIGNEUR DE DAMPIERRE

Si pour un homme mort tu receus jamais dueil,
Si pour un mort jamais tu gettas larmes d'œil,
Pitoyable élegie, il est maintenant heure
Que dans tes yeux enflés aucune eau ne demeure;
Et quand tes yeux seront épuisés de leurs eaux,
Qu'ils larmoyent le sang coulant par deux ruisseaux.
Pleure, pleure, élegie, élegie pleureuse,
Repren [1] à ceste fois ta face douloureuse,
Repren ton premier dueil, repren l'estat premier,
Qui de tes premiers ans te fut plus coutumier.
Laisse Amour et ses traicts, son brandon et sa flamme,
Son arc et son carquois au joyeux épigramme [2].
L'espitre avertira l'amoureux attendant
Du vouloir de l'amye, et l'amy ce-pendant
D'un plaisant vers liricq', sur la harpe tendue,
Chantera les beautés de l'amye attendue.
Tels vers sont pour l'amour, tels vers sont bien duisans [3]
Pour descrire l'amour et ses feux doux-cuisans.
Mais il te faut pleurer, pitoyable élegie,
Pour ceux qui sont meurdris de ta sœur tragédie,
Et pour ceux qui, mourans d'une plus douce mort,

1. Suppr. de l'*s* à l'impératif. V. Ronsard, p. 27. — 2. Longtemps masculin (L., rem. et hist.). — 3. Convenables. V. Ronsard, p. 175.

N'ont senti de ta sœur le violent effort.
Pleure doncq', élegie, élegie pleureuse,
Repren à ceste fois ta face douloureuse,
Ride ton front marri, arrache de ton cœur
Mille soupirs cuisans, tesmoins de ta douleur.
Ce François de Clermont, ce seigneur de Dampierre,
Ce miroer[1] de vertu est couvert d'une pierre.
Celuy qui a couvert du sang des ennemis
Maint endroit de la terre est soubs la terre mis.
Celuy qui resistoit aux ennemis de France
N'a pas contre la mort peu faire resistance.
Ce vaillant vertueux, nonobstant sa vertu,
Par la mort plus vaillante a esté combatu.
Celuy qui dans son cœur ne logea jamais crainte,
Celuy qui a souvent sa roide lance teinte
Du sang de l'ennemy, et tant qu'il a vescu
De l'ennemy plus fort ne fut onques vaincu,
Il est vaincu par mort. O mort trop rigoureuse,
Que tu es sur le bien des hommes envieuse!
O que tu as grand dueil quand tu vois quelqu'un tel
Qu'en despit de ton dart il se rend immortel!
Crève, crève d'envie, enrage, mort cruelle,
En despit de ton dart sa vie est immortelle.
Ceux qui vivent encor, ceux qui après naistront,
En despit de ton dart, Dampierre cognoistront.
Ils liront sa vertu, ils liront sa vaillance
Dans maints livres escris des histoires de France.
Ils y liront comment d'un indomtable cœur
Sur maint fort Espagnol il s'est montré vainqueur,
Et comme il terrassa de proesse[2] hardie
Maint vaillant Millannois dedans la Lombardie;
Comme il a maintes fois esté victorieux
Contre le brave essort de l'Anglois furieux;
Comme il a maintes fois par le fer de sa lance
Du Bourguignon mutin domté l'outrecuidance.
Malgré toy, dure mort, ces choses on lira;

1. Prononciation de miroir. V. Ronsard, p. 14; Baïf, p. 380. — 2. Prouesse (L., hist.).

Dampierre, malgré toy, d'exemple servira
A ceux qui nous suivront, et maint brave courage,
Pour estre tel que luy bravera d'avantage.
Ainsi celuy qui vif valut tant aux François
Encores estant mort leur vaudra maintes fois.
Crève, crève d'envie, enrage, mort cruelle,
En despit de ton dart sa vie est immortelle.
Sa vie sera sceue en despit de ton dart,
Et d'où le soleil couche et d'où le soleil part.
Les fors naissent des fors, le craintif du craintif,
Le lion du lion, le cerf du cerf fuitif,
De bon arbre bon fruict, bon vin de bonne vigne,
Et vertueux enfans de vertueuse ligne.
Cela s'est averé en ce Dampierre ici,
Qui, vaillant, a laissé deux vaillans fils aussi.
Hélas! non pas laissé, car le guerrier outrage
Les a ravis tous deux au printemps de leur aage,
Et le père dolant, sur la fin de ses ans,
A senti le deffaut de ses cheris enfans.
Luy qui se confioit que leur ferme jeunesse
Seroit un seur appui de sa foible vieillesse,
Hélas! le bon vieillard, au lieu d'avoir confort
De ses cheris enfans, il en a veu la mort.
Contre l'ordre commun de la loi de nature,
Le père à ses enfans a donné sepulture.
Non a, car ils sont morts plus honorablement,
Mourans en combatant pour leur roy bravement,
Que si, morts dans le lit, au chasteau de Dampierre,
Leurs corps fussent enclos soubs une riche pierre.
Ils ont eu plus de loz, mourans jeunes, hardis,
Qu'ils n'eussent eu vivans de cœurs abastardis.
Ils n'ont guères vescu, si aux ans l'on regarde,
Ils ont vescu long temps, qui aux faicts prendra garde.
Resjoui-toy, Dampierre, oublie ta douleur,
Tes fils mourans ont creu[1] ton renom et leur.
Il nous faut tous mourir, la mort est chose seure[2],

1. Accru. — 2. *Eu* et *u*, sons facultatifs pour la rime[1].

Tout ce qui vit au monde il faut qu'au monde il meure,
Soubs le ciel il n'y a rien qui soit si constant
Qu'après avoir duré la mort n'aille abatant :
Tout y est inconstant, tout y est incertain,
La mort courbe sous soy tout ce qui est mondain.
Le corps n'a point de vie ; en vivant il perit :
Ce n'est rien que du corps, nous vivons de l'esprit.
Le seul bien de l'esprit de la mort nous délivre,
Le seul bien de l'esprit, estans morts, nous faict vivre ;
Mesme la mort prendra le ciel, la terre et l'onde.
Et puis, que l'on se fie aux fermetés du monde !
Au monde n'y a rien que la mort ne ruine,
Fors l'esprit vertueux, qui sur la mort domine.
Le seul esprit, sans plus, compain [1] de la vertu,
Par l'effort de la mort ne fut oncq' abatu.
Dampierre n'est point mort, et la Parque cruelle
A seulement ravi ce qui estait à elle.
Son corps estoit mortel, son corps est mort aussi,
Mais l'esprit est vivant mieux qu'il n'estoit icy :
Ses faicts et sa vertu, en despit de l'envie,
Du temps et de la mort, à jamais auront vie.

ÉPITAPHE

Anne de Poulignac, jadis deux fois comtesse,
Et plus de mille fois en vertus grand'princesse,
Gist dessoubs ce tombeau ; non pas elle, mais bien
Un corps de rien venu, qui retourne à son rien :
Un corps qui, sçachant bien que de mort venoit vie,
Vivant vouloit mourir, ayant de vivre envie.
L'ame est au ciel, le nom est partout espandu,
Soubs ce marbre, sans plus, le corps est estandu.

1. Compagnon. V. Ronsard, p. 345.

ORAISON

POUR AVOIR SANTÉ

Dieu, vray Dieu, Dieu, Seigneur de nous pauvres humains,
Dieu qui nous baillas l'estre, et nous fis de tes mains,
Dieu, Dieu qui es seul Dieu, Dieu de qui la facture
C'est la terre et le ciel, c'est toute créature,
C'est tout, tout ce qui est, et tout ce qui sera,
Lorsqu'il faudra qu'il soit, lors ta main le fera.
Dieu, qui de tous nos faicts comme il te plaist disposes,
Dieu, qui d'un seul clin d'oeil peut faire toutes choses,
Dieu, sans qui ny le ciel, ny l'homme terrien,
N'icy [1] bas, ne là haut, n'ont puissance de rien,
Dieu que seul Dieu je tien, Dieu en qui seul j'espère,
Dieu que je recognoy pour mon seigneur et père,
Dieu mon roy, Dieu mon tout, Dieu en qui j'ay ma foy,
Dieu en qui je m'atten, Dieu en qui seul je croy.
Las! mon Dieu, si tu vois qu'en toi seul je me fie,
Guery-moy, ô Seigneur, de ceste maladie.
S'il est ainsi, mon Dieu, que je n'aye attenté
Autre moyen que toy pour r'avoir ma santé,
Si je n'ay point forgé dedans ma fantasie
Mille dieux abuseurs que feint la poésie,
Si d'autre que de toy je n'ay cherché secours,
Si seulement à toy j'ay tousjours eu recours,
Guery-moy, ô Seigneur, et de ton ciel m'envoye
Le jour tant desiré, que sain je me revoye.
Lors, mon Dieu, s'il te plaist me remettre en santé,
Le bien que m'auras faict sera par moy chanté;
Lors, ayant dans le cœur empreinte la memoire
Du bien qu'auray receu, j'exalteroy ta gloire,
Et partout où j'iray, je diray que c'est toy
Qui seul m'as delivré de la peine où j'estoy.

1. Ni ici. V. Baïf, p. 35.

Je diray que jamais ta grand' bonté n'oublie
Celuy qui de bon cœur au besoin te supplie;
Et, Seigneur, s'il te plaist m'en donner le pouvoir,
Je feray par mes vers ta grand' bonté sçavoir.
Guery-moy doncq', Seigneur, et de ton ciel m'envoye
Le jour tant desiré, que sain je me revoye...
D'encens, ne [1] de parfums, ne d'esclatante voix,
Je n'adoreray pas les faux dieux faicts de bois;
Je n'abesseray pas mon chef devant leurs faces,
Ce ne sera pas là que j'iray rendre grâces.
(Ah! je faillirois bien, faisant contre ma foy,
Veu que tu es seul Dieu et qu'en toy seul je croy.)
Helas! Seigneur, je sçay que point tu ne demandes,
Et que tu n'as besoin de nos richesses grandes :
Doncq' je n'egorgeray ne toreaux, ne moutons,
Pour te sacrifier; tu n'aymes pas tels dons.
Mais tu aymes, Seigneur, que l'homme fuyant vice
D'un cœur humilié te face sacrifice;
Tu es jaloux de nous, tu veux que l'affligé
N'aye recours qu'à toi, pour estre soulagé.
Or, mettant doncq' en toy toute mon esperance,
J'adresseray mes vœux à ta saincte puissance.
Tu seras donc de moy, d'un cœur humilié,
Au milieu des ennuys maintes fois supplié.
Guery-moy doncq', Seigneur, et de ton ciel m'envoye
Le jour tant désiré, que sain je me revoye.
Las! Seigneur, je sçay bien que tu m'aymes, d'autant
Que m'envoyant ce mal, tu vas ma chair domtant,
Et que l'affliction, en ce monde où nous sommes,
Est un tesmoin fort seur que tu aymes les hommes.
Je le sçay bien, Seigneur, mais quoy? ma pauvre chair
Impatiente au mal ne faict que se fascher,
Et rebelle à ton vueil [2], pour le mal qu'elle endure,
Contrariant l'esprit, tousjours elle murmure.
L'esprit tient assez bon, mais, helas! Dieu très haut,
Helas! il me faudra [3], si ta main lui defaut :

1. Ni. — 2. Vouloir. V. Ronsard, p. 32. — 3. Manquera, de faillir.

Il veut ce que tu veux, mais le mal qui le presse
Et contraint jour et nuit de t'invoquer sans cesse,
Le contraint de crier : « O Dieu plein de bonté,
Oste-le de ce corps ou luy donne santé! »
Guery-moy doncq', Seigneur, et de ton ciel m'envoye
Le jour tant desiré, que sain je me revoye.

A C. C.

Tu me fuis doncq'? doncq' tu ne m'aymes pas,
Cruelle? doncq' mon amour tu repousses?
Doncq' plus je t'ayme et plus tu te courrouces?
Plus je te cherche et moins tu en fais cas?
Bien que pour toy je courroy au trespas,
Bien que pour toy cent morts me seroient douces,
Ce néantmoins loin de toy tu me pousses,
Et de mon mal tu en prens tes esbas.
O si un jour Cupidon de sa flamme,
Pour mon amour, vouloit brusler ton ame,
Comme mon cœur pour toy est enflammé!
Alors, feignant ne t'aymer point, mauvaise,
Je te feroy sentir le grand mal-aise
Que l'on reçoit, aymant sans estre aymé.

AUX MUSES

A Dieu vous dy, Muses Aoniennes,
Vos musemens [1] m'ont par trop arresté.
Vos beaux guerdons [2] sont-ce pas pauvreté,
Langueur, soucy, ennuys, travaux et peines?
Et puis vantez vos eaux Pegasiennes!

1. Amusements. — 2. Récompenses. V. Ronsard, p. 90.

Puis promettez une immortalité!
A Dieu, à Dieu : je n'ay que trop esté
Repeu du vent de vos promesses vaines.
Las! qu'ay-je dit? ô Muses! revenez,
Et avecq' moy, s'il vous plaist, vous tenez,
Car desormais vous seules je veux suivre :
Sçachant très-bien qu'au monde tout perit,
Fors seulement les seuls biens de l'esprit,
Qui l'homme mort après la mort faict vivre.

SONNET.

PERDU A LA RAFLE CONTRE I. A. DE BAÏF

Puis que le dé t'a faict mon créditeur,
Voicy de quoy envers toy je m'aquite :
O! que ne suis-je en mesme façon quite
Envers chascun de qui je suis deteur[1]!
Hà! mon Baïf, les poëtes n'ont plus d'heur,
Les vers n'ont plus faveur que bien petite,
Ce siècle d'or n'a esgard au merite
Des bons espris, le seul or a faveur.
Cessera doncq' nostre noble entreprise?
Si nous n'avons qui nos vers favorise,
Cessera doncq' le doux de nostre voix?
Non, mon Baïf, poursuivons nostre affaire;
Si nous pouvons à nos amies plaire,
Ce sera plus que de complaire aux rois.

1. Debteur, débiteur (L., hist.; N.).

ESTIENNE JODELLE

1532 — 1573

Jodelle, sieur de Limodin, naquit à Paris en 1532. Instruit dans les lettres grecques et latines, il eut l'ambition de faire revivre le théâtre d'Athènes. Sa *Cléopâtre*, qu'il composa à l'âge de vingt ans, fut représentée en 1552 à l'hôtel de Reims, puis au collège de Boncour, en présence de Henri II. A défaut d'acteurs, ce furent Jodelle, Remy Belleau et Bastier de La Péruse qui remplirent les principaux rôles. Ces représentations excitèrent un enthousiasme qui tint du délire. On connaît la célèbre fête d'Arcueil et l'histoire du bouc qu'en manière de plaisanterie Ronsard et ses amis enguirlandèrent et offrirent à Jodelle, en chantant des dithyrambes de leur composition. Mais la plaisanterie fut mal prise et on alla jusqu'à les accuser d'athéisme. Jodelle composa encore une autre tragédie, *Didon*, et une comédie, *Eugène* ou la *Rencontre*. Malgré la protection de Charles IX et la facilité avec laquelle il travaillait, Jodelle mourut dans la misère, en 1573, âgé de quarante et un ans. Ses *Œuvres poétiques* furent réunies et publiées à Paris en 1574. M. Marty-

Laveaux en a donné une nouvelle édition dans sa collection des poètes de la pléiade. Peu de poètes ont eu une plus grande renommée que Jodelle et ont été victimes d'une chute plus soudaine et plus profonde. Il y eut de sa faute : il ne sut gouverner ni sa vie ni son génie. Mais, contrairement à ce qu'on pense encore de lui aujourd'hui, Jodelle fut un très grand poète et peut-être le plus vigoureux de son siècle. Il connut toute la puissance du vers de douze syllabes; et chez lui, l'alexandrin a souvent la solidité et la sonorité de l'airain. Dur et inégal, il a des accents qui forcent l'admiration, et de vastes pensées qui font naître dans l'âme le sentiment du sublime.

SONNETS

Ou soit que la clairté du soleil radieux
Reluise dessus nous, ou soit que la nuict sombre
Luy efface son jour et de son obscur ombre
Renoircisse le rond de la voute des cieux :
Ou soit que le dormir s'escoule dans mes yeux,
Soit que de mes malheurs je recherche le nombre,
Je ne puis eviter à ce mortel encombre,
Ny arrester le cours de mon mal ennuyeux.
D'un malheureux destin la fortune cruelle
Sans cesse me poursuit et tousjours me martelle :
Ainsi journellement renaissent tous mes maux.
Mais si ces passions qui m'ont l'ame asservie
Ne soulagent un peu ma miserable vie,
Vienne, vienne la mort pour finir mes travaux.

Plus tost la mort me vienne devorer,
Et engloutir dans l'abysme profonde [1]
Du gouffre obscur de l'oblivieuse [2] onde,
Qu'autre que toy l'on me voye adorer.
Mon brasselet, je te veux honorer
Comme mon plus precieux en ce monde :
Aussi viens-tu d'une perruque [3] blonde,
Qui pourroit l'or le plus beau redorer.
Mon brasselet, mon cher mignon, je t'aime
Plus que mes yeux, que mon cœur, ny moi-mesme :
Et me seras à jamais aussi cher
Que de mes yeux m'est chère la prunelle :
Si que [4] le temps ny autre amour nouvelle
Ne te feront de mon bras delascher.

J'aime le verd laurier, dont l'hyver ny la glace
N'effacent la verdeur, en tout victorieuse,
Monstrant l'eternité à jamais bien heureuse,
Que le temps, ny la mort ne change ny efface.
J'aime du hous aussi la tousjours verte face,
Les poignans eguillons de sa fueille espineuse;
J'aime le lierre aussi et sa branche amoureuse
Qui le chesne ou le mur estroitement embrasse.
J'aime bien tous ces trois, qui tousjours verds ressemblent
Aux pensers immortels, qui dedans moy s'assemblent,
De toy que nuict et jour j'idolatre, j'adore :
Mais ma playe, et poincture et le nœu qui me serre
Est plus verte, et poignante, et plus estroit encore
Que n'est le verd laurier, ny le hous, ny le lierre.

1. Souvent féminin au XVIe siècle. V. Ronsard, p. 183. — 2. Qui procure l'oubli. V. Ronsard, p. 97. — 3. Chevelure, sens courant au XVIe siècle *. — 4. Tellement que. V. Ronsard, p. 86.

Comme un qui s'est perdu dans la forest profonde
Loing de chemin, d'orée [1], et d'addresse, et de gens;
Comme un qui en la mer, grosse d'horribles vens,
Se voit presque engloutir des grans vagues de l'onde;
Comme un qui erre aux champs, lorsque la nuict au monde
Ravit toute clarté, j'avois perdu long temps
Voye, route et lumière, et presque avec le sens
Perdu long temps l'object, où plus mon heur se fonde.
Mais quand on voit (ayant ces maux fini leur tour)
Aux bois, en mer, aux champs, le bout, le port, le jour,
Ce bien present plus grand que son mal on vient croire :
Moy donc qui ay tout tel en vostre absence esté,
J'oublie en revoyant vostre heureuse clarté,
Forest, tourmente et nuict, longue, orageuse et noire.

Je croy, lorsque nostre ame est au joug asservie [2]
D'une beauté farouche et superbe et rebelle,
Qu'Amour de mille morts tourmente notre vie.
Je croy celuy-là serf d'une peine eternelle
Qui serf d'une maistresse inconstante et vollage,
Ne peut ny la lier ny se deslier d'elle.
Je croy qu'Amour fait naistre encores plus grand [3] rage
Dans l'esprit, qui jaloux d'une beauté conquise
Fait au milieu du port luy-mesmes son naufrage.
Je croy le mal que sent l'une et l'autre ame esprise,
Quand on ne peut trouver l'occasion fuyante,
Qui tant plus est suivie et moins peut estre prise.
Je croy le mal que sent toute ame violente
Lors que de sa moitié par force se retire,
Se repaissant de pleurs et de songe et d'attente.
Mais je croy mieux encor que c'est plus grand martire
D'aimer et de penser l'amitié mutuelle,
Sans que les deux amants osent se l'entredire...

1. Bord, limite *. — 2. Ces vers sont en rimes tiercées. — 3. Jadis des deux genres. V. Ronsard, p. 175.

CHANSON

L'esprit auquel les dieux et la nature,
L'astre benin, la sage nourriture,
L'art et l'expérience
Ont fait tant d'heur que son desir suprême
Recherche en tout la perfection mesme,
De qui tient son essence :

Bien qu'en son choix tantost il se propose
Pour objet l'une, et tantost l'autre chose,
Variable en son change [1]
(Comme de tout le cours est variable),
Il est pourtant en son but immuable
Et jamais ne s'y change.

C'est son seul but que d'aimer et de suivre
L'objet parfait, et en luy tousjours vivre,
Tant que parfait il dure :
Mais quand l'objet se change avecques l'âge,
De changer lors ce n'est de luy l'outrage,
Mais c'est du temps l'injure.

Je ne veux point prendre tant d'arrogance
Que de vouloir que parfait on me pense,
Mais il faut que je die
Que rien ne peut, fors la chose parfaite,
Ny me ravir, ny rendre au joug sujette
Ma raison et ma vie.

Celuy qui sçait l'architecture antique,
Corinthienne, ionique, dorique,
Aussi tost qu'il descœuvre [2]
Quelque palais où l'ordre et où la grace
Est offensée, aussi tost il se lasse
Du regard d'un tel œuvre.

1. Changement. V. Malherbe, p. 90 et *passim*. — 2. Découvre.

Et quand le temps ravisseur, qui devore
Tout œuvre beau, nous laisse voir encore
Dedans quelque ruine
La beauté grande et l'art d'un edifice,
Qui par les traits de quelque frontispice
Tout entier se devine :

On juge bien pour lors que chose telle
Durant son temps fut parfaitement belle;
Mais, quant à la demeure,
Nul en ce lieu ne peut choisir son aise,
Et n'y a nul à qui tout ce lieu plaise
Si ce n'est pour une heure....

Tout autant vit l'affection extrême
Dans moy, que vit la perfection mesme :
Mais avec la ruine
Tant des beautez, qui tout le corps decorent,
Que des beautez, qui tout esprit honorent,
L'affection decline.

Je ne fay plus que remarquer les traces,
Où j'avoy veu paravant tant de graces,
Et louant tout l'ouvrage,
Je suis marry que nostre grand' ouvrière[1]
Ne fait durer la beauté journalière
Contre l'effort de l'âge.

J'accuse encor la celeste ordonnance
D'avoir comblé d'une telle abondance
Et ce corps et ceste ame,
Pour tout soudain ses bienfaits en retraire[2]
Et leur laisser seulement au contraire
Le regret et le blasme.

1. Ouvrier, comme sanglier, meurtrier, n'avait alors que deux syllabes. V. Ronsard, p. 8 et 52; Baïf, p. 174; Malherbe, p. 18. — 2. Retirer*.

Lors en gardant ma constance première,
Je sors de là pour jeter ma lumière
Sur quelque autre excellence :
Car de vouloir tant seulement pour une
Garder en moy la constance commune
Ce seroit inconstance...

Et quand quelqu'un de sa maîtresse âgée
Ne veut en soy voir la flamme changée
Jusqu'à la sépulture,
Il n'en faut pas une constance faire :
C'est s'obstiner et se rendre contraire
Aux lois de la nature.

Et si tu dis que je t'aymois à l'heure[1]
Pour le seul corps, et que l'amour meilleure
Ne se voit si legère,
Je le veux bien : mais il faut que je t'ayme
D'esprit encor, je t'aimeray de mesme
Que j'aimeroy ma mère....

CHANSON

Tous les chants des amans sont
Pleins d'un mal que point ils n'ont,
Pleins de tourmens et de pleurs,
De glaces et flames :
Mais feintes sont leurs douleurs,
Ainsi que leurs ames.

Si ces amans enduroyent
Tant de maux et s'ils pleuroyen

1. Alors *.

Vraiment du coeur et de l'œil,
Non par plainte fole,
On leur verrait plus de dueil
Et moins de parole.

S'ils pouvoient de peur geler
Ou bien de desir bruler,
L'un engourdissant seroit
La voix lente et morte,
L'autre étoufant boucheroit
Aux pensers la porte.

Mais au rebours leurs propos
Sont enflez de tous gros mots,
Que l'on voit plus tot sortir
Pour monstre et bravade,
Que non pas vrayment sentir
Leur ame malade.

Je ne dy pas que d'entre eux
Mille beaux traits amoureux
Ne puissent souvent couler,
Mais c'est aventure :
Car des blessures parler
On peut sans blessure.

Aussi leurs dames ornant,
Tous mesme ornement donnant,
Tachent faire un tableau faux
Des beautez et graces,
Comme des pleurs et des maux,
Des feux et des glaces.

Tous, en leurs pareils sujets,
Prenant semblables objets,
Usans des mesmes couleurs,
Dorent, albastrinent,
Ornent de perles et fleurs,
Teignent, coralinent....

Les noms d'elles inventez,
Les traits sans fin rempruntez,
Ces mots, déesse, moitié,
Brief ceste amour fole
N'est qu'un autel dedié
A l'ombreuse [1] idole....

CHANSON

. . . . . .

Ainsi qu'on voit dessous les nuicts plus sombres
Les voyageurs endurer mille ennuis;
Ainsi qu'on voit souffrir là bas les ombres
Des pauvres morts aux infernales nuicts;
Et comme au cul des fosses plus obscures
Les prisonniers souffrent cent peines dures :
Depuis le temps que j'ay senti retraire [2]
De moy les rais [3] d'un flambeau nompareil,
Depuis le temps que j'ay laissé ma Claire,
Dont la clarté sert d'un second soleil,
Je sens tel dueil, je sens telles tenèbres
Que mes beaux jours ne sont que nuicts funèbres.
Encor ceux-là qui sous la nuict fourvoyent [4]
Vont esperant de l'aube le retour;
Encor ceux-là qui aux fosses larmoyent
Espèrent voir de jour en jour le jour :
Mais, las! mon ame errante et prisonnière
N'ose esperer liberté ne lumière....

1. Qui n'est qu'une ombre, une apparence. — 2. Retirer[4]. La forme neutre pour la forme réfléchie. — 3. Rayons. V. Ronsard, p. 8. — 4. La forme neutre pour la forme réfléchie.

ÉLEGIE

Madame, si jamais ma douce liberté
Dessous ta dure main esclave n'eust esté,
Si t'aimant seulement d'une fausse apparance
Je n'eusse esté captif au vray sous ta puissance,
Estant en ton endroit feint et de double cœur,
Plustost que vray amy et loyàl serviteur;
Et si, sans me piquer et sans jamais me prendre,
J'eusse voulu tâcher amoureuse te rendre,
Tousjours feignant beaucoup et n'aymant que fort peu,
Bruler dedans la glace et glacer dans le feu :
Hà! je serois encor bien-heureux en ta grace
Comme j'estois avant que si fort je t'aimasse!
Ou ne serois à toy si fort assubjecti
Que je ne puisse prendre ailleurs autre parti :
Ains[1] demeurant tousjours mon cœur en sa franchise[2]
Sans que j'eusse esté pris, je te tiendrois éprise.
Mais d'autant que j'ay mis sans fart, sans fiction,
En toy seule mon cœur et mon affection;
D'autant que je me suis d'un cœur trop volontaire
Rendu à toi captif plus que n'est le forcaire[3],
Et que tu as cogneu que je n'avois en moy
Autre espoir, autre amour, autre desir qu'en toy :
Tu as soudain de moy destourné ton courage,
Et ce qui te devoit encore d'avantage
Esmouvoir à l'amour et ton cœur enflammer,
Cela t'a fait du tout delaisser à m'aymer.
En toy, qui paravant m'estois si favorable,
J'ay veu un changement si bisarre et muable,
Que de ton feu premier je n'ay point apperceu
Rien que la cendre morte en la place du feu :
Et ce qui t'a ainsi legerement changée,
Ce dont tu t'es sentie estre plus outragée,

1. Mais. — 2. Liberté *. — 3. Forçat. V. Ronsard, p. 27.

Et ce qu'à [1] mon amour m'a fait un plus grand tort,
N'est sinon mon amour trop ardent et trop fort.
Si je t'eusse porté l'amitié froide et lente,
La tienne en eust esté beaucoup plus violente,
Si bien que sans aymer j'eusse aisement acquis
Ton amour qu'en aimant acquerir je ne puis....
Je sçay que rien en moy ne t'a peu tant deplaire
Que tout ce que l'amour me contraignoit à faire.
La peur, la jalousie et les mortels soupçons,
Que tu nommois en moy si mauvaises façons,
Qui te déplaisoyent tant, n'estoit-ce l'amour mesmes
Qui causoit en mon cœur ses furies extrêmes?
Et si je n'eusse esté d'amour espoinçonné [2]
Je n'eusse aussi de toy rien craint ny soupçonné!....
Doncques pour bien aymer je suis hors de ta grace!
Et doncques mon amour de ton amour me chasse!
O destin malheureux! ô dure cruauté!
Malheureux fut le jour que je vey ta beauté!
Malheureux fut le lieu de nostre cognoissance,
Et moy plus malheureux d'estre sous ta puissance!
Car je ne puis, madame, ores me délier,
Je ne te puis laisser, je ne puis t'oublier;
Et, maugré tes rigueurs cruelles et estranges,
Je ne te puis changer encor que tu me changes.
Il ne peut dans mon cœur entrer autre que toy,
Et tousjours solitaire à part je ramentoy [3]
Tes gracieux propos et le privé langage
Que tu tenois avant que changer de courage.
Il me souvient encor du bien et du bonheur
Que j'avois tous les jours recevant ta faveur,
Quand ta main me serrant d'une estroite caresse
Me faisoit les serments d'une saincte promesse;
Ou alors que ton bras, engagé de ta foy,
Tant amoureusement s'étendoit dessus moy;
Ou quand ton ris, ton œil et tes lèvres vermeilles
Doucement me baisant me promettoyent merveilles;

1. Qui à. — 2. Aiguillonné. V. Ronsard, p. 14. — 3. Je rappelle à mon souvenir, du verbe ramentevoir. V. Ronsard, p. 282.

Ou bien en ce temps là que je chassois d'autour
De toy ceux qui venoyent pour te faire l'amour.
Hà! que ne suis-je mort en ce temps-là, madame,
Que nous estions tous deux espris de mesme flamme!
N'estant pas moins aymé que j'estois amoureux,
Hà! que je fusse mort content et bien-heureux!...

A M. LE COMTE DE FAUQUEMBERGE

Comme un docte artisan, s'il n'entremet l'ouvrage,
Sent éblouir ses yeux, sent étourdir ses sens,
Nostre ame au long travail se deplaist, si le temps
De cent varietez ses esprits ne soulage.
Tu sçais, quand tu partis, de quel heur et courage
Je suivois l'œuvre sainct que de moy tu attens :
Mais par trop longue haleine élourdir[1] je me sens,
Si par le changement je ne me rencourage.
Donques tant en la chasse et au vol des perdreaux,
Qu'au pourmenoy[2] des bois, des jardins et des eaux,
Je repren les plaisirs, les Muses et l'haleine :
Là où pour ne laisser rouiller l'œuvre des vers,
Je resve ces sonnets dessus ce temps divers,
Sonnets faits de grand chose et toutesfois sans peine.

L'AMOUR CÉLESTE

Par moy, l'Amour celeste, on voit mener icy
Trois Cupidons, captifs dessous ma main divine :
L'un est l'amour de Mars, qui sanglant vous mutine :
L'autre vous va bruslant d'un avare soucy,

1. Affaiblir (N.). — 2. Promenoir. *Pro* et *pour* permutent. V. Baïf, p. 382.

C'est l'amour de Plutus : le tiers [1], qui brusle aussi,
Est l'amour trop lassif de Venus la marine.
Ceste musique accorde [2] à ma pompe enfantine,
Qui pour vous et pour nous va chantant ces vers cy.
Il faut que pour le fils de la Venus celeste,
Hautain et pur amour, ces trois cy lon [3] deteste,
Qui en ce pervers siecle ont eu le plus de cours.
Il les a pris captifs en ceste saincte feste
Des innocents : que doncq' un trophée on appreste
A l'Amour innocent sur ces trois faux Amours.

SUR LA TRADUCTION DE PAUL-ÉMILE [4]

faicte par

JEAN REGNARD

. . . . . .
François, ce grand roy, dont la France
Prend justement une arrogance,
Voulut de nos roys le premier
Chasser ce vice coustumier
Qu'apastoit tousjours la paresse
Pour amortir nostre hautesse :
Et ainsi que de toutes pars
Les plus doctes hommes espars
Il appeloit par sa largesse,
Dedans sa France il appela
(Peux-tu bien entendre cela,
O peuple, sans rougir de honte,
Voyant qu'il faut qu'un estranger
Vienne tes histoires renger,
Et qu'un peuple que chacun domte
De ceste gloire te surmonte?)

1. Le troisième. — 2. La forme neutre pour la forme réfléchie. — 3. Apostrophe supprimée, V. Baïf, p. 25. — 4. *De rebus gestis Francorum.*

Il appela doncques à soy
Ce docte historien Æmile,
L'honneur de Veronne, sa ville,
Du peuple italique et de toy.
Or ce n'est pas tout que la peine
D'un docte escrivain nous rameine
Nos ayeulx dehors de la nuict,
Si chacun n'en reçoit le fruict.
Une histoire n'est pas suivie
Pour ceux seulement qui leur vie
Consomment au parler romain,
Où Æmile employa sa main ;
Il faut qu'on contente l'envie,
En sa propre langue escrivant
Du gentil-homme peu sçavant
Et d'une grand' part du vulgaire,
Qui veut aussi bien voir son los,
Sous la main d'ignorance enclos,
Sortir en lumiere plus claire :
Ce que mon Regnard a su faire!...

AUX CENDRES DE CLAUDE COLET

Si ma voix, qui me doit bien tost pousser au nombre
Des immortels, pouvait aller jusqu'à ton ombre,
Colet, à qui la mort
Se monstra trop jalouse et dépite d'attendre
Que tu eusses parfait ce qui te peut deffendre
De son avare port :

Si tu pouvois encor sous la cadence saincte
D'un lut, qui gemiroit et ta mort et ma plainte,
Tout ainsi te ravir
Que tu te ravissois dessous tant de merveilles,
Lors que durant tes jours je faisois tes oreilles
Sous mes loix s'asservir :

Tu ferois escouter à la trouppe sacrée
Des manes bien heureux, qui seule se recrée
Entre les lauriers verds,
Les mots que maintenant devot en mon office
Je rediray neuf fois, pour l'heureux sacrifice
Que te doivent mes vers.

Mais pource que ma voix, adversaire aux tenèbres,
Ne pourroit pas passer par les fleuves funèbres,
Qui de bras tortillez
Vous serrent à l'entour, et dont peut-estre l'onde
Pourroit souiller mes vers qui dedans nostre monde
Ne seront point souillez :

Il me faut contenter, pour mon devoir te rendre,
De tesmoigner tout bas à ta muette cendre,
Bien que ce soit en vain,
Que ceste horrible sœur, qui a tranché ta vie,
Ne trancha point alors l'amitié qui me lie,
Où rien ne peut sa main.

Que les fardez amis, dont l'amitié chancelle
Sous le vouloir du sort, évitent un Jodelle,
Obstiné pour vanger
Toute amitié rompue, amoindrie et volage,
Autant qu'il est amy des bons amis, que l'age
Ne peut jamais changer !

Sois moy donc un tesmoin, ô toy, tumbe poudreuse,
Sois moy donc un tesmoin, ô toy, fosse cendreuse,
Qui t'anoblis des os
Desja pourris en toy, sois tesmoin que j'arrache,
Maugré l'injuste mort, ce beau nom qui se cache
Dedans ta poudre enclos.

Vous qui m'accompagnez, ô trois fois trois pucelles,
Qu'on donne à ce beau nom des ailes immortelles,

Pour voler de ce lieu
Jusqu'à l'autel que tient vostre mère Memoire,
Qui, regaignant sans fin sus la mort la victoire,
D'un homme fait un dieu.

Pour accomplir mon vœu, je vois[1] trois fois espandre
Trois gouttes de ce laict dessus la seiche cendre
Et tout autant de vin,
Tiens, reçoy le cyprès, l'amaranthe et la rose,
O cendre bien heureuse, et mollement repose
Icy jusqu'à la fin.

A SA MUSE[2]

Tu sçais, ô vaine Muse, ô Muse solitaire
Maintenant avec moy, que ton chant qui n'a rien
Du vulgaire, ne plaist non plus qu'un chant vulgaire.
Tu sçais que plus je suis prodigue de ton bien,
Pour enrichir des grands l'ingrate renommée
Et plus je pers le temps, ton espoir et le mien.
Tu sçais que seulement toute chose est aimée
Qui fait d'un homme un singe, et que la vérité
Sous les pieds de l'erreur gist ores assommée.
Tu sçais que l'on ne sçait où gist la volupté,
Bien qu'on la cherche en tout, car la raison sujette
Au desir trouve l'heur en l'infelicité.
Tu sçais que la vertu, qui seule nous rachete
De la nuict, se retient elle mesme en sa nuict,
Pour ne vivre qu'en soy, sourde, aveugle et muette.
Tu sçais que tous les jours celuy là plus la fuit
Qui monstre mieux la suivre et que nostre visage
Se masque de ce bien à qui nostre cœur nuit.
Tu sçais que le plus fol prend bien le nom de sage,
Aveuglé des flateurs, mais il semble[3] au poisson

1. Je vais[4]. — 2. Vers en rimes tiercées. — 3. Ressemble. V. Ronsard, p. 74.

Qui engloutit l'amorce et la mort au rivage.
Tu sçais que quelques uns se repaissent d'un son,
Qui les flate par tout, mais, hélas! ils dementent
La courte opinion, la gloire et la chanson.
Tu sçais que, moy vivant, les vivants ne te sentent,
Car l'équité se rend esclave de faveur,
Et plus sont creus [1] ceux-là qui plus effrontez mentent.
Tu sçais que le sçavoir n'a plus son vieil honneur,
Et qu'on ne pense plus que l'heureuse nature
Puisse rendre un jeune homme à tout œuvre meilleur.
Tu sçais que d'autant plus, me faisant mesme injure,
Je m'aide des vertus, afin de leur aider,
Et plus je suis tiré dans leur prison obscure.
Tu sçais que je ne puis si tost me commander,
Tu cognois ce bon cœur, quand pour la recompense
Il me faut à tous coups le pardon demander.
Tu sçais comment il faut gesner ma contenance,
Quand un peuple me juge, et qu'en dépit de moy
J'abaisse mes sourcis sous ceux de l'ignorance.
Tu sçais que, quand un prince auroit bien dit de toy,
Un plaisant s'en riroit ou qu'un piqueur stoïque
Te voudroit par sotie attacher de sa loy.
Tu sçais que tous les jours un labeur poétique
Apporte à son autheur ces beaux noms seulement
De farceur, de rimeur, de fol, de fantastique.
Tu sçais que si je veux embrasser mesmement
Les affaires, l'honneur, les guerres, les voyages,
Mon merite tout seul me sert d'empeschement.
Bref, tu sçais quelles sont les envieuses rages
Qui mesme au cœur des grands peuvent avoir vertu,
Et qu'avec le mespris se naissent [2] les outrages.
Mais tu sçais bien aussi, pour néant aurois-tu
Debatu si long temps et dedans ma pensée
De toute ambition le pouvoir combatu,
Tu sçais que la vertu n'est point recompensée,
Sinon que de soy même, et que le vray loyer [3]

1. Crus. — 2. Forme réfléchie pour la forme neutre. — 3. Salaire, récompense. V. Ronsard, p. 234.

De l'homme vertueux, c'est sa vertu passée.
Pour elle seule doncq je me veux employer,
Me deussè-je noyer moy mesme dans mon fleuve
Et de mon propre feu le chef me foudroyer.
Si doncq' un changement au reste je n'epreuve [1],
Il faut que le seul vray me soit mon but dernier,
Et que mon bien total dedans moy seul se treuve [2] :
Jamais l'opinion ne sera mon colier.

1. Je n'éprouve *. — 2. Trouve (La Fontaine).

ROBERT GARNIER

1534 — 1590

Robert Garnier naquit à La Ferté-Bernard en 1534. Il fit ses études de droit à Toulouse, fut avocat au parlement de Paris, puis remplit au Mans les fonctions de lieutenant criminel. Sa première tragédie date de 1568. Ses *Œuvres tragiques*, qui comprennent huit tragédies, *Porcie*, *Cornélie*, *Marc-Antoine*, *Hippolyte*, *la Troade*, *Antigone*, *les Juives* et *Bradamante*, furent réunies et publiées en 1582, puis en 1605, etc. Il avait publié un volume de *Plaintes amoureuses* en 1565. Son *Élégie* sur la mort de Ronsard fait partie du *Tombeau de Ronsard* et se trouve aussi dans quelques éditions des tragédies. On lui doit encore plusieurs autres pièces moins importantes. Il mourut au Mans en 1590. Le théâtre de Robert Garnier appartient à l'histoire de l'art dramatique; il ne supporterait pas la lecture aujourd'hui. Mais à ses tragédies sont mêlés des chœurs qui révèlent un poète lyrique de premier ordre, chez lequel la force et le pittoresque de l'expression ne le cèdent pas à la grandeur saisissante de la pensée. Les plus belles

parties de ces chœurs gagnent à être détachées d'une action dramatique sans intérêt. Quelques strophes atteignent à la perfection lyrique.

CORNÉLIE

CHŒUR

De celuy brusloient les entrailles
D'ire, de rage et de rancœur,
Qui fist des premières batailles
Herisser un camp belliqueur;...
Qui par les campagnes herbues
Fist tomber nos corps tronçonnez,
Comme quand les bleds moissonnez
Tombent en javelles barbues....
Las! miserables que nous sommes,
Assez tost en dueil éternel
La Parque ne pousse les hommes
Devant le juge criminel!
Assez tost nostre corps ne tombe
Dans le ventre obscur des tombeaux,
Si nous, de nous mesmes bourreaux,
Ne nous apprestons nostre tombe!...

AUTRE CHŒUR

Fortune, qui ceste rondeur
Assujettist à sa grandeur,
Inconstante déesse,
Nous embrasse et nous comble d'heur,
Puis tout soudain nous laisse.

Ses pieds plus legers que le vent
Elle deplace plus souvent
    Que des autans l'haleine
N'esboule le sable mouvant
    De la cuite Cyrene.

Ore elle nous monstre le front
De mille liesses fecond,
    Ores elle se tourne,
Et de son œil au change prompt
    La faveur ne sejourne.

Instable en nos prosperitez,
Instable en nos adversitez,
    De nous elle se joue,
Qui tournons sans cesse agitez
    Au branle de sa roue.

Jamais au soir le blond soleil
Ne luy veit tombant au sommeil
    Une face benine,
Qu'au matin dès qu'il ouvre l'œil [1]
    Ne la trouve chagrine.

Elle n'a seulement pouvoir
Sur un peuple à le decevoir,
    Mais sa dextre volage
Peut un grand empire mouvoir
    Comme un simple mesnage;

Et donne les mesmes terreurs
Aux couronnes des empereurs,
    Tremblans à sa menace,
Qu'à la moisson des laboureurs
    Qui depend de sa grace...

1. Les mots en *eil* pouvaient alors rimer avec les mots en *ueil*. V. du Bellay, p. 224.

Mais sur tout se monstre ton bras
Puissant au hasard des combas,
Où, plus qu'en autres choses
Qui se conduisent icy bas,
Arbitre, tu disposes.

Tel a par son pouvoir mocqueur
Toute sa vie esté vaincueur,
Qui au fort de sa gloire
Perd contrè un jeune belliqueur
La vie et la victoire...

Rien ne vit affranchi du sort :
Personne devant qu'estre mort
Heureux on ne peut dire.
A celuy seul qu'estreint la mort
Fortune ne peut nuire.

AUTRE CHŒUR

O combien les rois sont couverts
Tous les jours de hasards divers !
Qu'au sort est sujette leur vie !
Pressant une pauvre cité
En estroite captivité,
Qui ne leur doit estre asservie.
Peu de tyrans selon le cours
De nature ferment leurs jours :
Plustost par les poisons [1] couardes
Ils meurent traistement surpris,
Plustost par les peuples aigris,
Et plustost par leurs propres gardes.
Celuy vit bien plus seurement,

1. Alors féminin. V. Ronsard, p. 16.

Qui, loin de tout gouvernement,
Caché dessous un toit de chaume,
Sans rien craindre et sans estre craint,
Incogneu, n'a l'esprit atteint
Des troubles sanglans du royaume.

MARC ANTOINE

CHŒUR

Tousjours la tempeste bruyante
Les vagues ne fait escumer,
Tousjours Aquilon ne tourmente
Le repos de l'ondeuse mer ;
Tousjours du marchand qui traverse
Pour le profit jusqu'au Levant,
Le navire creux ne renverse
Sous le flot agité du vent.
Tousjours Jupiter ne desserre,
Animé de sanglant courroux,
Les traits flambans de son tonnerre
Contre les rocs et contre nous;
Tousjours l'ardent esté ne dure
Sur le sein des champs endurci,
Et tousjours la gourde froidure
Ne les endurcist pas aussi.
Mais tousjours, tandis que nous sommes
En ce bas monde sejournant,
Les malheurs, compagnons des hommes,
Vont nostre vie entretenant.
Les adversitez eternelles
Se perchent dessus nostre chef,
Et ne s'en vont point qu'au lieu d'elles
Ne survienne un plus grand meschef...

De rien les grandeurs passagères
N'y servent : car, plus elles sont
Superbes, et plus les misères
A l'encontre lèvent le front.
Aux couronnes elles s'attachent,
Les menaçant, et maintefois
De grande fureur les arrachent
Du chef tyrannique des rois.
En vain, par les ondes secrettes,
Nous irons pour les éviter
Aux Scythes et aux Massagettes,
Loin sur le Borée habiter;
En vain sur les plaines bouillantes
Où Phébus lance ses rayons,
Tousjours nous les aurons presentes
En quelque part que nous soyons.
Les tenebres plus obstinées
Ne joignent la pesante nuict,
La clarté dorant les journées
De plus près le soleil ne suit,
Et ne suit plus opiniastre
L'ombre legère un corps mouvant,
Que le malheur pour nous abattre
Sans cesse nous va poursuivant.
Heureux qui jamais n'eut de vie,
Ou que la mort dès le berceau
Luy a, pitoyable, ravie,
L'emmaillottant dans le tombeau!
Heureux encore en sa misère,
Qui, le cours d'une vie usant,
Loin des princes se va retraire [1],
Et leurs charges va refusant...

1. Se retirer. V. Baïf, p. 331.

AUTRE CHŒUR

Las ! que nous tourmente l'envie
Et le desir de cette vie !
Que ce nous est un fier bourreau,
Qui nous travaille et nous martelle
D'une gesne perpétuelle,
Que l'ignoble peur du tombeau !
La mortelle Parque au contraire
Nous offre un secours salutaire
Contre tous les humains malheurs,
Et nous ouvre sans fin la porte
Par où faut que nostre ame sorte
De ses incurables douleurs.
Quelle déesse plus humaine
Peut ensevelir notre peine ?
Quel autre remède plus doux,
Pour desaigrir nostre poitrine
De l'aspre tourment qui s'obstine
A nous torturer, avons-nous ?
L'espérance qui nous conforte
En nos angoisses n'est si forte,
Car souvent elle nous déçoit,
Promettant guarir[1] la misère
De celuy qui tousjours espère
Un vain secours qu'il ne reçoit.
Mais la mort en sa foy certaine
Ne repaist d'apparence vaine
L'affligé qui l'appelle à soy :
Ains[2] arrache si bien son ame
De la destresse qui l'entame,
Qu'il ne luy reste un seul esmoy !...

1. Guérir. V. Ronsard, p. 209. — 2. Mais *.

HIPPOLYTE

CHŒUR DE CHASSEURS

Heureuse nostre dure vie,
Que la faim avare de l'or,
La haine, ny l'amour encor,
N'ont à leurs poisons asservie,
Mais qui, fais compagnons des dieux,
Nous exerce à faire une queste,
Ores d'un cerf branchu de teste,
Ores d'un sanglier furieux,
Que tout exprès produit Nature
Pour servir d'esbat innocent,
Au creux d'une foret obscure,
A nous, qui les allons chassant...
Quand le soir ferme la barrière
Aux chevaux establez du jour,
Et que toy, Diane, à ton tour
Commence ta longue carrière :
Comme les forests, ton soucy,
Tu vas quittant à la nuit brune,
Pour reluire au ciel, belle lune;
Lassez, nous les quittons aussi;
Nous retournons chargez de proye
En nostre paisible maison,
Où, soupant d'une allègre joye,
Dévorons notre venaison.

LA TROADE

CHŒUR

L'ame fut de celuy mechantement hardie,
Hardie à notre mal,

Qui vogua le premier sur la mer assourdie
Et son sol inégal,
Qui, d'un fresle vaisseau raclant des ondes bleues [1]
Les larges champs moiteux [2],
N'a craint des aquilons les haleines esmues,
Ny des autans pesteux;
Qui, mesprisant la mort, à ses desseins compagne,
Et prodigue de soy,
Aux moissons prefera d'une herbeuse campagne
Un élément sans foy,
Et, d'un cours incertain, sur des eaux passagères,
Sa terre abandonnant,
Alla, pour le profit, aux terres estrangères,
Leurs rives moissonnant.
Quelle crainte de mort descendit dans ses mouelles
Qui le peust effrayer?
Qui, sans peur, vit enfler la cavité des voiles
Et les flots abayer [3]?
Qui vit les rocs battus d'écumeuses tempestes,
Les astres menaçans,
Et d'Epire les monts, aux sourcilleuses testes,
De foudres rougissans?
Qui vit les Capharez et les rages de Scylle,
Qui vit Charybde auprès,
En son ventre engloutir les ondes de Sicile
Pour les vomir après?
Sans cause Jupiter la terre a séparée
D'une vagueuse mer,
Si les hardis mortels, de l'une à l'autre orée [4],
Font leurs vaisseaux ramer.
Qu'heureux furent jadis, qu'heureux furent nos pères
En leur temps hienheureux,
Qui de voir, nautonniers, les rives estrangères
Ne furent désireux :
Ains [5] d'avarice francs et de feintes cautelles [6],

1. Prononcez blues pour la rime. V. Ronsard, p. 92 et 152. — 2. Humides. — 3. Aboyer. V. Ronsard, p. 251. — 4. Bord*. — 5. Mais. — 6. Ruses, artifices. V. Ronsard, p. 35.

Les pestes de ce temps,
Paisibles, labouroient leurs terres paternelles
Dont ils vivoient contens!
On ne cognoissoit lors les humides Pleiades,
Orion, ny les feux,
Les sept feux redoutés des pleureuses Hyades,
Le Charton ne[5] ses bœufs.
Zephire et Aquilon estoient sans nom encore,
Venus et les Jumeaux,
Astres que le nocher, pasle de crainte, adore,
Flambans sur ses vaisseaux.
Tiphys tenta premier la poissonneuse plaine
Avec le fils d'Eson,
Pour aller dépouiller une rive lointaine
De sa riche toison.
Puis notre beau Pâris, de voiles et de rames,
Fendit l'onde à son tour;
Mais, au lieu de toison, il apporta la flamme
D'un adultère amour!...

AUTRE CHŒUR

Nos gemissemens sont plus doux
Quand chacun gemist comme nous;
Nostre douleur est moins cuisante
Et mord nos cœurs plus lentement
Quand nostre publique tourment
Toute une commune lamente.
Ah! tousjours, tousjours un grand mal
Se plaist de trouver son égal,
Un compagnon tousjours desire;
Et rien ne nous soulage tant
Que de voir un autre portant
Le mesme dueil qui nous martyre.

1. Ni.

Alors chacun ne s'apperçoit
Miserable, encor qu'il le soit.
Ostez les personnes heureuses,
Ostez les riches, vous verrez
Les pauvres, qui sont atterrez,
Lever leurs testes orgueilleuses.
Nul ne se pense malheureux
Qu'accomparé d'un bien heureux.
Las ! qu'un homme qui se lamente
Sent peu de consolation,
Que quelqu'un en sa passion
L'aborde, la face riante !
Celuy plus aigrement se plaint
Qui est seul d'infortune atteint :
Et plus impatient souspire
Qui de la tourmente agité,
Nud, contre un rocher est jetté,
Voguant avec un seul navire.
Mais, en un semblable malheur,
Semblable n'est pas sa douleur,
Voyant encombré le rivage
De mille vaisseaux renversez,
Qui par les vagues dispersez
Ont fait avecque luy naufrage...

ANTIGONE

CHŒUR

O rigoureux Amour,
Dont la flèche poignante
Sans repos nuit et jour
Toutes ames tourmente :
Tu dontes, glorieux,
Les hommes et les dieux.

Nul ne se peut garder
Que ta main enfantine
Ne le vienne darder
A travers la poitrine,
Car contre ton effort
Il n'est rien qui soit fort.
Les monarques si crains,
Les rois porte-couronnes,
Sont aussi tost atteins
Que les simples personnes,
Voire que tu te prends
Plus volontiers aux grands...

LES JUIVES

CHŒUR

Pauvres filles de Sion,
Vos liesses sont passées,
La commune affliction
Les a toutes effacées.
Ne luiront plus vos habits
De soye avec l'or tissue,
La perle avec le rubis
N'y sera plus apperceue.
La chaisne qui devaloit[1]
Sur vos gorges ivoirines,
Jamais, comme elle souloit[2],
N'embellira vos poitrines.
Vos seins, des cèdres plorans
En mainte larme tombée
Ne seront plus odorans
Ni des parfums de Sabée;

1. Descendait. V. Ronsard, p. 93. — 2. Avait coutume.

Et vos visages déteints
De leur naturel albâtre
N'auront souci que leurs teints
Soyent peinturez de cinabre.
L'or crespé de vos cheveux,
Qui sur vos tempes se joue,
De mille folastres nœux
N'ombragera vostre joue.
Nous n'entendrons plus les sons
De la soupireuse lyre,
Qui s'accordoit aux chansons
Que l'Amour vous faisoit dire :
Quand les cuisantes ardeurs
Du jour estant retirées,
On dansoit sous les tiedeurs
Des brunissantes soirées...
Las ! que tout est bien changé !
Nous n'avons plus que tristesse,
Tout plaisir s'est estrangé [1]
De nous, et toute liesse.
Nostre orgueilleuse cité,
Qui les cités de la terre
Passoit en felicité,
N'est plus qu'un monceau de pierre.
Dessous ses murs démolis,
Comme en communs cimetères [2],
Demeurent ensevelis
La plus grand'part de nos frères.
Et nous, malheureux butin,
Allons souspirer captives,
Bien loin dessous le matin,
Sur l'Euphrate aux creuses rives...

1. S'est éloigné *. — 2. Cimetière. V. Ronsard, p. 12.

CLAUDE DE PONTOUX

1530 — 1579

Claude de Pontoux, médecin et poète, naquit à Châlons en 1530. Il prit son grade de docteur à Dôle et, dans cette ville, s'éprit d'une jeune personne qu'il célébra dans ses vers sous le nom de l'*Idée*. Il y a aujourd'hui bien peu à citer de toutes les poésies qu'il a composées, soit en France, soit en Italie. Ses *Œuvres* ont été réunies et publiées à Lyon en 1579, l'année même de sa mort.

Bourgongne, France, et l'amour et la muse
Me feit, me tint, me ravit, m'amusa,
Petit, grandet, jouvenceau, puis usa
Mes plus beaux ans auprès d'une Méduse.
Jà quelque peu de doctrine confuse
Ornoit mon chef quand l'amour s'opposa
Devant mes yeux et par eux embrasa
Mon pauvre cœur, qui dedans le feu s'use.
France me print encor plein de vergongne
Entre le sein de ma mère Bourgongne,
Puis, me sevrant, me monstre à l'univers.

Amour me veit d'un trop libre courage,
Me print[1], et puis, me mettant en servage,
M'apprint[2] la danse et la Muse des vers.

Devant un huys mignarder une lyre,
Estre au hazard de se faire estriller,
Et bien souvent jusqu'aux os se mouiller,
Craindre, esperer, plorer quand il faut rire;
Vivre et mourir en soulas et martyre,
D'un coup de bec se laisser engeoller,
Estre béant lorsqu'il convient parler,
Laisser le bon pour le mauvais eslire;
Souffrir le froid, le chaud, la soif, la faim,
Perdre ses pas et sa jeunesse en vain,
Son bien, son temps, or' en dueil, or' en joye;
Veiller la nuit et tout le jour courir,
Bref pour tout bien rien que mal n'encourir
Sont les plaisirs que l'amour nous octroye.

Vogue, garçon, ô vaillant barquerolle[3],
Estends tes bras, voute-toy, tire bien,
Fais-moy voler d'un vol pégasien,
Par ce canal, ta legère gondole.
Il m'est advis qu'en paradis je volle;
Passe en Réalte, au canal Cyprien,
A Calespurque, icy, garçon retien
Ferme au treguet, voici la Casidole.
Hà! c'est icy que je dois apaiser
Tous mes ennuys et où je dois baiser
A mon plaisir ma douce Philomide.

1. Prit*. — 2. M'apprit. — 3. Gondolier (L., hist. et étym. de barcarolle).

Mon cher espoir, le voulez-vous pas bien,
Mon œil, mon cœur, mon tout, mon miel, mon bien?
Sus, entrons donc au paradis de Gnide.

O cher sommeil, repos de mes ennuys,
Et du travail qui tout le jour m'oppresse,
Helas! mignon, helas! quelle allegresse
Me donnes-tu toutes les belles nuicts?
Quand, sommeillant, entortillé je suis
Entre les bras de ma belle déesse,
Paissant mon cœur d'une saincte liesse,
Que follement en songeant je poursuis.
Ainsi, ainsi ma peine journalière
Reçoit santé de la nuict sommeilliere,
Par un doux songe en mes yeux s'escoulant.
Amour, fais donc que le jour plus n'arrive,
Et que la nuict éternelle me suyve,
Puisque je n'ay nul bien qu'en sommeillant.

D'avoir passé les monts pour courir l'Italie,
Turin, il te doit estre ores un grand tourment,
Ores il me doit estre un grand soulagement.
Tu avais à Dijon une parfaite amye,
Et j'avois dedans Dole une fière ennemie;
La tienne d'un doux œil te traitoit doucement,
La mienne d'un rude œil me traitoit durement,
Ne me paissant jamais que de mélancholie.
Tu as laissé ton heur pour estre malheureux,
J'ay laissé mon malheur pour estre bien heureux:
Je plorois dans Bourgongne, et je ris dans Padoue,
Tu riois dans Bourgongne, et dans Padoue estant
Tu vas chez Bartholin tes amours regrettant.
Voylà comment de nous ce petit dieu se joue.

Je paissois ces douleurs du fond de ma poitrine,
Ores plein de frayeur et ores plein d'espoir,
Quand les François armez, rangez au desespoir,
Foudroyent les tresors de l'église latine :
Je me dueils [1] qu'en ce temps la brigade mutine
N'obéissant au prince, ains [2] prompte à s'emouvoir
Et pour se massacrer n'ayant seule pouvoir,
S'aidoit d'un estranger qui tousjours la butine.
Dès lors, prevoyant bien le desastre suivant,
Je quitte mon pays en misère estrivant [3],
Et m'escarte vers Dole, où, d'un ardent courage,
J'encommençay d'aimer et en ce mesme temps
Pris de ton œil, Idée, en dueil et passetemps
J'ecoulois ocieux [4] le plus beau de mon âge.

CHANSON

Ma petite Janneton
Me permet bien que je taste
Son beau col et son menton,
Et veut bien que je m'esbate;
Mais si tost que je me haste
De ravir le beau bouton
Qui florit sur son teton
Et les fraisettes jumelles,
Elle me dict en riant :
Ne touchez pas là, friand;
C'est le joyau des pucelles.

1. Une des formes que prenait l'indic. présent, je me deul, du verbe se douloir (N., Gr. fr., p. 26; Burguy, II, p. 112; Bartsch, p. 517). — 2. Mais *. — 3. Étant en querelle (L.; N.; Bartsch; Roquef.). — 4. Oisif *.

Toutesfois je mets la main,
Tant elle m'est fretillarde
Au fin profond de son sein,
Ell' n'en fait que la mignarde;
Mais si paillard je hazarde
De glisser ma main plus bas
Pour accomplir les esbas
De nos vives estincelles,
Elle me dit en criant :
Ostez vostre main, friand,
Vous feriez tort aux pucelles.

Avec le temps les belles fleurs perissent,
Avec le temps se desenfle la mer,
Avec le temps les grands fleuves tarissent,
Avec le temps s'amollit le dur fer,
Avec le temps les batailles finissent
Avec le temps se cave le rocher,
Mais ta rigueur et ta fière inconstance,
Incessamment fait au temps resistance.

Pour me soûler de pensemens divers
Je vay cerchant[1] le plus toffu bocage,
En m'escartant aux lieux les plus desers,
Cest antre coy m'en sert de tesmoignage,
Ce roc chenu et ce bruyant rivage,
Ce chesne creux et ce vaste buisson,
Où maintes fois j'escoute la chanson
Du rossignol plaisant et amyable,
Je chante aussi, mais las ! d'un divers son :
Le sien est gay, et le mien pitoyable.

1. Cherchant. V. Ronsard, p. 269.

JACQUES GRÉVIN

1538 — 1570

Grévin naquit à Clermont, en Picardie, en 1538, mais cette date n'est pas certaine. A vingt ans, il fit représenter à Paris, au collège de Beauvais, une comédie intitulée la *Trésorière*. Moins de deux ans après, il avait donné sa tragédie de *César* et sa comédie des *Esbahis*. Ronsard l'exalta et le mit presque au même rang que Jodelle; mais plus tard, Grévin ayant embrassé la religion réformée et répondu à un discours de Ronsard, celui-ci effaça son nom de ses ouvrages. Les *Œuvres poétiques* de Grévin furent jointes à son théâtre et publiées à Paris en 1561. Elles consistent en deux livres de sonnets, réunis sous le titre d'*Olimpe*, en élégies, odes et pastorales. Il publia encore, en 1567, un poème en l'honneur de la maison de Médicis, et donna, en 1568, une traduction en vers des Œuvres de Nicandre. Grévin était un savant et un lettré plus qu'un poète. Reçu docteur en médecine, il a laissé un assez grand nombre d'ouvrages; et cependant il mourut, à peine âgé de trente-deux ans, dans l'année 1570, à Turin, où il avait accompagné,

en qualité de médecin, Marguerite de France, duchesse de Savoie.

L'OLIMPE

Passant et repassant devant l'huis de m'amie
Je trouve un escadron de jeunes amoureaux [1],
Qui avecque carquois remplis de traits nouveaux
Ne me font qu'espier pour arracher ma vie.
Et alors qu'asseuré j'ay la meilleure envie
D'endurer vaillamment les plus cruels assauts,
C'est alors que j'augmente au double mes travaux,
Voyant devant mes yeux une douce ennemie.
Ces guerriers sont campez, les uns dedans son sein,
Les uns dans un bouquet qu'elle tient en sa main,
Les autres sur le val de ses deux mamelletes.
Mais hélas! les plus fiers et les plus furieux
Sont tous en embuscade à l'entour de ses yeux,
Ainsi que sur le thim un grand essaim d'avettes.

Est-il ainsi, maistresse? est-il vray que l'Amour
Vous a du même trait dont il fait ma blessure
Navré [2] jusques au cœur? sa cuisante poincture
Et son feu doux-amer vous brusle à vostre tour?
Apprenez maintenant combien le long sejour,
Poursuivant vostre amour en une peine dure,
Comme maistre de moy, contraignit ma nature,
Me faisant langoureux mourir cent fois le jour.
Et je me tiens heureux qu'Amour vous fait cognoistre
La douleur et l'angoisse, et quel mal ce peut estre
Qu'aimer au désespoir de tout contentement.

1. Diminutif d'Amours. — 2. Blessé *.

Car si en peu de temps l'Amour vous mescontente,
Encor' que vous soyez plus seure en vostre attente,
Quel mal est-ce d'aimer, banni d'allegement!

Veux-tu sçavoir, Beaumais, ce que fait ton Grévin,
Ce qui plus le tourmente et ce qui plus l'amuse?
Tu le sçauras, Beaumais, c'est sa dame et sa Muse,
Qui exerce son chant sur un subject divin.
Et ne se contentant, pour avancer sa fin,
De vieillir sur un livre, encor' jeune il s'abuse
Après ce fol amour, et pense par la ruse
Forcer comme un géant les dieux et le destin.
Tant plus il marche avant, et tant moins il s'avance,
Il est toujours nourri d'une vaine espérance,
De sa dame et sa Muse incessamment geiné.
Sa dame le détient au long de la journée;
De nuit il est charmé de sa Muse obstinée :
Voilà ce que lui sert estre en ce monde né.

Petits archers trompeurs qui de nuit voletants
A l'entour de mon lit martirez ma pensée,
Et qui de décocher n'avez la main cassée,
Envieux de mon bien et de mes jeunes ans :
Volez vers mon Olimpe, allez seuls jouissans
De ce qui m'appartient, et l'ayant reveillée,
Presentez en mon nom cette carte émaillée
De plaintes, de soupirs, de pleurs et de tourmans.
Et en la presentant, dites lui : Obstinée,
Tiendrez-vous vostre grace à jamais detournée
De celui qui pour vous vit miserablement?
Au moins, si ne voulez entendre sa prière,
Entendez les tesmoins de sa longue misère :
Possible vous aurez pitié de son tourment.

Hà ! si le mal d'aimer recevoit guerison
Par art de medecine, ou par la necromance,
Il y a jà long temps pour avoir délivrance
Que j'eusse contre luy pris un contrepoison.
Ce dont je le combas est ma seule raison,
De ma seule raison je lui fais résistance;
Mais hélas ! la raison n'a pas cette puissance,
Veu que desjà l'Amour la tient en sa prison.
Adieu donc ma raison, adieu la medecine,
Et les cercles charmez, une playe divine
Ne se ferma jamais sans un divin pouvoir.
Me soit donc le recours à vous, ma douce-fière;
A vous toute-divine adressant ma prière,
Je pourrai de mon mal quelque allegeance avoir.

Jodelle, mes sonnets ne sont que simple prose,
Que l'amour accourcit selon son bon advis,
Et moy, comme le feu qui émeut mes esprits
S'allume et s'attiedit, la rythme[1] j'en compose.
Cil[2] qu'il feignant l'amour, en son esprit dispose
De monstrer par ses vers ce qu'il a bien appris,
Affin de s'acquerir du vert laurier le prix,
Remasche les secrets de la métamorphose :
Mais moy que l'Amour tient des long temps prisonnier,
Captif comme un forçaire[3] au joug de son collier,
Je n'escry la grandeur, mais le mal qui me blesse :
Et je n'estime pas un homme estre amoureux,
Qui farde affectément ses beaux vers orgueilleux,
En tant qu'il ne le peut pensant à sa maistresse.

1. Rime. V. Baïf, p. 373. — 2. Celui *. — 3. Forçat *.

Qui veut vivre et mourir content et miserable,
Qui veut cent fois le jour heureux et malheureux
Essayer doucement un appast amoureux,
Et rendre d'un clin d'œil une playe incurable :
Qui veut sentir l'effort d'un dard inevitable,
Qui veut sentir l'effect d'un poison doucereux,
Celuy tant seulement vienne voir vos beaux yeux,
Qu'il vienne contempler vostre grace admirable.
Il verra deux sourcils en croissant revoltez[1],
Où l'amour a niché le parfaict des beautez
Et sentira le feu de deux claires estoilles;
Il verra sur un front les vertus et l'honneur,
Et puis il m'advoura le plus heureux sonneur
D'avoir voulu chanter des beautez les plus belles.

Ma mignonne, mon cœur, ma toute désirée,
Seray-je à tout jamais après vous languissant?
N'auray-je pas ce bien de me voir jouissant,
Recevant pour mes maux une heure plus heurée[2]?
Hélas! vous pouvez voir ma face estre empirée.
Le ruisseau de mes pleurs, et le teint palissant
De mon corps demi-mort, que l'ame va laissant,
Et toutefois je n'ay ma poursuite asseurée :
Le printemps me desplaist, l'esté m'est ennuyeux :
Le jour je suis pensif, la nuict je ne repose,
Pensant incessamment aux rayons de vos yeux :
Et entre ces malheurs dont je suis tormenté,
J'ai seulement recours aux vers que je compose,
Qui plaignent avec moy vostre grand' cruauté.

1. Arrondis, tournés, au sens de l'italien *rivolti*. — 2. Fortunée. Cf. Bienheurer.

Las ! si ce n'est amour, qu'est-ce donc que je sens ?
Si c'est amour, pour Dieu, qu'elle chose peust-ce estre ?
S'elle[1] est bonne, comment tel mal en peut-il naistre ?
Si mauvaise, dont[2] vient que doux soyent ses tormens ?
Si je brusle à mon gré, en vain je me deffens,
Mais si c'est malgré moy qu'un tel dieu soit mon maistre,
Comment fait-il ainsi sa grandeur apparoistre ?
Peut-il tant dessus moy, veu que je n'y consens ?
O neveu de Thétis, qu'estrange est ta nature !
Tu me tiens dans ta nef voguant à l'adventure,
Privé de gouvernail pour au bord arriver :
Tu me pais de douleurs, et en riant je pleure,
La vie me déplaît et la mort en mesme heure,
Je gèle en plain esté, et je brusle en hiver.

L'automne suit l'esté, et la belle verdure
Du printemps rajeuni est ensuivant l'hiver,
Toujours sur la marine on ne voit estriver[3]
Le nord contre la nef errante à l'aventure.
Nous ne voyons la lune estre toujours obscure,
Ainsi comme un croissant on la voit arriver.
Toute chose se change au gré de la nature,
Et seul ce changement je ne puis esprouver.
Un an est jà passé, et l'autre recommence,
Que je suis poursuivant la plus belle de France,
Sans avoir eschangé le courage et le cueur ;
Qui fait qu'oresnavant[4] je ne me veux fier
A celuy qui a dit, comme asseuré menteur,
Qu'on est pas aujourd'huy ce qu'on étoit hier.

1. Si elle *. — 2. D'où *. — 3. Être en querelle *. — 4. Orenavant pour d'or en avant, dorénavant, de même qu'on trouve ore mais pour dès ore mais (Burguy, II, p. 312).

CHANSON

Bon soir, mon cueur et ma vie,
Bon soir, ma douce ennemie,
Ma belle Olimpe, bon soir;
Bon soir, plaisante brunette,
Ma mauvaise, ma doucette,
Bon soir, jusques au revoir.
Que te puissé-je, rebelle,
Ma tourtre [1], ma colombelle,
Mon plaisir et mon amour,
Pour tout le mal que j'endure,
Donner un bon soir qui dure
Tout jusques au point du jour.
Hé! pour donner un sourire
Penses-tu que mon martire
Trouve le séjour plus doux?
Ou bien que la gaillardise
D'une douce mignardise
Puisse appaiser mon courroux?
Il faut un baiser qui dure,
Un long baiser qui m'asseure
Que tu me veux secourir,
Et ce que plus je desire,
Ce point que je n'ose dire,
Car seul il me peut guarir [2].
Tu en rougis donc, mauvaise,
Et ne veux que je te baise
Comme tu dois accorder :
Hà! tu ne te veux pas rendre,
Il faut, il faut toujours prendre
Ce doux point sans demander.

1. Tourterelle. V. Ronsard, p. 62. — 2. Guérir*.

VILANESQUE

Recoy, mignonne, entre tes bras ma vie,
Recoy mon cueur et mon ame asservie,
Et pour guerdon [1] donne ce don de grace
Que je pourchasse.
Laisse moy vivre et pauvre et miserable,
Si malheureux je te suis agréable,
Et pour guerdon donne ce don de grace
Que je pourchasse.
Recoy de moy tout ce qu'une maitresse
Peut recevoir d'une serve jeunesse,
Et pour guerdon donne ce don de grace
Que je pourchasse.
Fais moy mourir, si mourant je t'aggrée,
Fais si tu veux mille maux à ma playe,
Et pour guerdon donne ce don de grace
Que je pourchasse.

AMOURETTE

Pucelle, qui tiens mon cœur
Au plus fort de ta rigueur,
Pucelle, plus douce et tendre
Que la fleur qui vient estendre
Tout en un coup sa beauté
Au devant-coureur d'esté :
Pucelle du tout [1] semblable
A la liqueur admirable,
Qui sur le lys, sur le thin,
Se distille le matin,
Quand encor Phebus commence
A dorer par sa presence

1. Récompense *. — 2. Tout à fait *.

La blancheur du point du jour,
Voisine de son sejour :
Ne vois-tu pas, pucelette,
Que cette fleur vermeillette,
Languissante à la chaleur,
Perd en un coup sa couleur,
Et desja toute flétrie
Se penche sur la prairie?
Ainsi sera-il de toy
Après l'aage que je voy,
Quand la subite vieillesse,
Du meilleur tems larronnesse,
Ne te donra [1] pas loisir
Qu'ell' ne te vienne saisir...
Cependant donc que nos jours
Couvent les douces amours,
Et que le printemps nous tire
A l'essay d'un doux martire,
Ne laissons trop paresseux
Couler ce bien doucereux :

Espan sur nous, belle Aurore,
Belle Aurore au char doré,
Espan tes fleurs, et redore
Le beau matin coloré :
Verse des liz à poignée
Sur la campagne mouillée
De cest humeur [2] que par l'air
Le may nous fait escouler.
Vien, belle Aurore, et réveille
Le matin qui, faible et lent,
Et trop paresseux sommeille
Comme Cephale dolent.

1. Donnera *. — 2. Rosée, *humor*. V. Ronsard, p. 133.

Apparoy sur les montagnes,
Et bigarre nos campagnes
D'œillets, de liz et de fleurs,
Différentes en couleurs.
  Vien, embelly la journée,
Embelly l'heureux sejour,
Où cet heureux Hymenée
Veut favoriser l'amour
De Margot dont le merite
Me point, m'émeut et m'incite
De lever les mains, les yeux,
Au secours de tous les dieux.

ESTIENNE DE LA BOÉTIE

1530 — 1563

Le célèbre auteur de la *Servitude volontaire* naquit en 1530, à Sarlat, dans le Périgord. Il mourut jeune, en 1563. Une tendre amitié l'unissait à Montaigne. Outre le traité de la *Servitude*, qui ne fut publié qu'en 1576, et dont les protestants se firent une arme, La Boétie a laissé quelques traductions de Xénophon et de Plutarque. Ses œuvres poétiques comprennent, outre plusieurs pièces latines, un premier groupe de sonnets et de quelques autres poésies, publié en 1572, à la suite de la traduction de la *Mesnagerie de Xénophon*, et un second groupe de vingt-neuf sonnets publiés par Montaigne en 1580, dans la première édition des *Essais*. Six sonnets de la première série ont été publiés par A. de Baïf en 1572. Je les insérerai ici parce que ce fait curieux ne me paraît avoir encore été relevé et que le texte fourni par Baïf est absolument différent de celui donné à la même époque par Montaigne et reproduit dans les *Œuvres complètes de La Boétie*, publiées en 1846 par M. Léon Feugère. Les sonnets de La Boétie ont de la valeur. La pen-

sée est pénétrante, et le style a un tour original. Les vers de La Boétie sont, en général, pleins et serrés.

SONNETS

Pardon, amour, pardon ; ô Seigneur, je te voue
Le reste de mes ans, ma voix et mes escripts,
Mes sanglots, mes soupirs, mes larmes et mes cris ;
Rien, rien tenir d'aucun que de toy, je n'advoue.
Hélas ! comment de moy ma fortune se joue !
De toy, n'a pas longtemps, amour, je me suis ris.
J'ai failly, je le veoy, je me rends, je suis pris.
J'ay trop gardé mon cœur, or je le desadvoue.
Si j'ay, pour le garder, retardé ta victoire,
Ne l'en traitte plus mal, plus grande en est ta gloire.
Et, si du premier coup tu ne m'as abattu,
Pense qu'un bon vainqueur, et nay pour estre grand,
Son nouveau prisonnier, quand un coup il se rend,
Il prise et l'ayme mieulx, s'il a bien combattu.

C'estoit alors, quand, les chaleurs passées,
Le sale automne aux cuves va foulant
Le raisin gras dessoubs le pied coulant,
Que mes douleurs furent encommencées.
Le paisan [1] bat ses gerbes amassées,
Et aux caveaux ses bouillants muis roulant,
Et des fruitiers son automne croulant,
Se vange lors des peines advancées.
Seroit ce point un presage donné
Que mon espoir est desjà moissonné ?
Non, certes, non. Mais pour certain je pense,

1. Paysan. V. Baïf, p. 10.

J'auroy, si bien à deviner j'entends,
Si lon[1] peult rien prognostiquer du temps,
Quelque grand fruict de ma longue espérance.

Ce dict maint un de moy : « De quoy se plainct il tant,
Perdant ses ans meilleurs en chose si legière ?
Qu'a il tant à crier, si encore il espère ?
Et s'il n'espère rien, pourquoy n'est-il content ? »
Quand j'estois libre et sain, j'en disois bien autant.
Mais certes celuy là n'a la raison entière ;
Ains[2] a le cœur gasté de quelque rigueur fière,
S'il se plainct de ma plaincte, et mon mal il n'entend.
Amour tout à un coup de cent douleurs me point.
Et puis lon m'advertit que je ne crie point.
Si vain je ne suis pas que mon mal j'agrandisse
A force de parler : s'on[3] m'en peult exempter,
Je quitte les sonnets, je quitte le chanter :
Qui me deffend le deuil, celuy-là me guerisse.

Je veois bien, ma Dourdouigne, encor humble tu vas ;
De te monstrer Gasconne en France, tu as honte.
Si du ruisseau de Sorgue ont fait ores grand conte,
Si a il bien esté quelquesfois aussi bas.
Veoy tu le petit Loir comme il haste le pas ?
Comme desjà parmy les plus grands il se conte ?
Comme il marche haultain d'une course plus prompte,
Tout à costé du Mince, et il ne s'en plainct pas ?
Un seul olivier d'Arne, enté au bord de Loire,
Le faict courir plus brave et lui donne sa gloire.
Laisse, laisse moy faire, et un jour, ma Dourdouigne,
Si je devine bien, on te cognoistra mieulx ;
Et Garonne, et le Rhone, et ces aultres grands dieux
En auront quelque envie, et possible[4] vergoigne :

1. L'on. Apostr. suppr. V. Baïf, p. 25. — 2. Mais *. — 3. Si on *.
4. Peut-être.

Toy qui oys mes soupirs, ne me sois rigoureux
Si mes larmes à part toutes miennes je verse,
Si mon amour ne suit en sa douleur diverse
Du florentin transi les regrets langoureux,
Ny de Castulle aussi, le folastre amoureux,
Qui le cœur de sa dame en chatouillant luy perce,
Ny le sçavant amour du mi-gregois Properce ;
Ils n'ayment pas pour moi, je n'ayme pas pour eulx.
Qui pourra sur aultruy ses douleurs limiter,
Celuy pourra d'aultruy les plainctes imiter :
Chascun sent son tourment, et sçait se qu'il endure.
Chascun parla d'amour ainsi qu'il l'entendit.
Je dis ce que mon cœur, ce que mon mal me dict.
Que celuy ayme peu, qui ayme à la mesure !

Puis qu'ainsi sont mes dures destinées,
J'en saouleray, si je puis, mon soucy.
Si j'ay du mal, elle le veut ainsy :
J'accompliray mes peines ordonnées.
Nymphes des bois, qui avez, estonnées,
De mes douleurs, je croy, quelque mercy,
Qu'en pensez vous ? puis je durer ainsi,
Si à mes maux trèves ne sont données ?
Or, si quelqu'un à m'escouter s'encline[1],
Oyez, pour Dieu, ce qu'ores je devine :
Le jour est près que mes forces jà[2] vaines
Ne pourront plus fournir à mon tourment.
C'est mon espoir : si je meurs en aymant,
Adonc[3], je croy, failliray je à mes peines.

1. S'incline. V. Ronsard, p. 375. — 2. Déjà. — 3. Alors.

Ce jourd'hui, du soleil la chaleur alterée
A jauni le long poil de la belle Cerès;
Ores, il se retire; et nous gaignons le frais,
Ma Marguerite et moy, de la douce serée [1].
Nous traçons dans les bois quelque voye esgarée;
Amour marche devant, et nous marchons après;
Si le verd ne nous plaist des espesses forests,
Nous descendons pour voir la couleur de la prée.
Nous vivons francs d'esmoy, et n'avons point soucy
Des roys, ny de la cour, ny des villes aussi.
O Medoc, mon païs solitaire et sauvage!
Il n'est point de païs plus plaisant à mes yeux!
Tu es au bout du monde, et je t'en ayme mieulx :
Nous sçavons après tous les malheurs de nostre aage.

SIX SONNETS

PUBLIÉS PAR A. DE BAÏF [2]

I [3]

Si onques j'u de vous quelque faveur,
Fausse, legère, inconstante rebelle,
Reprochez-la, reprochez: quelle est elle,
Sinon ouverte ou couverte rigueur?
Depuis le jour que vous donnay mon cœur,
Qu'ay-je pensé qu'à vous estre fidelle,
Loyal, constant? Vous, à m'estre cruelle,
A me hayr, à me voir en langueur?
Dans peu de temps j'en verrai la vengeance,
Et par ma mort. O douce mort avance:
A mon regret j'ay la vie trop dure.
Cruelle, à vous le camp demeurera :
Mais vous fachant ma mort me vengera,
Quand n'aurez plus qui vos fiertez endure.

1. Soirée. V. Ronsard, p. 118. — 2. Dans *les Amours*, folio 196. — 3. Édit. 1846, p. 517, son. XIII.

II[1]

Enfant aveugle-né, c'est bien grande prouesse
Venir en trahison des fleches nous tirer!
N'as-tu d'autre plaisir que venir dechirer
Les cœurs mal asseurez de la simple jeunesse?
Ta mère, qui tout nu sans vergongne te laisse,
Monstre bien qu'on se doit loin de toy retirer.
O que sot est celuy qui se laisse attirer
A ton enfance vieille, et double et tromperesse.
Meurdrier, larron, pipeur, fay moy, fay hardiment,
Fay du pis que pourras : redouble mon tourment.
Je veux te deffier, et ne veux plus me pleindre.
Quel mal me peux-tu faire, ô cruel sans mercy,
Que je n'aye enduré? Je suis tant endurcy,
J'ay desjà tant souffert, que rien je ne doy craindre.

III[2]

Helas! combien de jours? helas! combien de nuits
Ay-je vescu banny dou[3] mon cœur fait demeure?
C'est le vingtiéme jour que sans jour je demeure,
Mais je passe en vingt jours plus d'un siecle d'ennuis.
Je n'en veu mal qu'à moy, fortuné que je suis!
Si je souspire et plein, si je lamente et pleure,
C'est que je m'eslongnay laissant à la malheure
La beauté qu'eslongner nullement je ne puis.
Ma face, qui desjà de rides labourée
Par les ennuis soufferts, se voit decolorée,
Me fait rougir de honte : ô douleurs inhumaines!
Vous faittes grisonner mon poil devant le temps :
Combien que[4] je soy jeune au conte de mes ans,
Las! je suis desjà vieil au conte de mes peines.

1. Édit. 1846, p. 523, son. XIX. — 2. Édit. 1846, p. 520, son. XVI. — 3. D'où. — 4. Bien que[*].

IV[1]

Je veu qu'on sçache, Amour, comme elle estoit armée
Lors qu'elle prit mon cœur au dedans de son fort :
A fin qu'à ma raison nul n'en donne le tort,
Et de m'avoir trahy qu'elle ne soit blasmée.
La douceur de ses yeux des plus rudes aimée,
Menant mille beautez, fit le premer effort :
Son entretien poussoit de grâces un renfort :
Son esprit fut le chef de ceste belle armée.
Qu'ussè-je fait tout seul? je me suis laissé prendre :
Et c'est à son esprit que je voulu me rendre,
Qui me prit, qui me tient, qui à son gré me meine.
Ce tout divin esprit a sur moy tout pouvoir.
Mais puis qu'il faut souffrir, je suis heureux d'avoir
Si juste occasion de souffrir tant de peine.

V[2]

Tu m'as ouvert les yeux, Amour, je le confesse :
Car je ne souloy voir que c'estoit de beauté,
De sçavoir, de vertu, d'addresse, de bonté :
Aujourd'huy je voy tout en ma belle maistresse.
Or de voir et revoir ses graces je ne cesse :
Je les pense et repense. A ma grand' loyauté
J'en dy mille mercis, pour avoir merité
De cognoistre l'honneur qui tout orgueil abaisse.
J'ay de ce bien divin l'entiere cognoissance.
A toy seul j'en confesse, Amour, la redevance :
Mais, s'il faut dire vray, le trop sçavoir me nuit.
Tu m'as ouvert les yeux d'une lumiere pure,
Mais plus je voy de biens, tant plus de maux j'endure :
Et le feu qui m'esclaire est celuy qui me cuit.

1. Édit. 1846, p. 511, son. VIII. — 2. Édit. 1846, p. 519, son. XV.

VI[1]

J'ay senti les deux maux de l'amoureux martyre :
Soit de près, soit de loin, si mal traitté je suis
Que je per jugement : et dire je ne puis,
Fors que le mal present me semble tousjours pire.
Las ! en ce choix forcé, que me faut-il élire ?
Quand je ne la voy point, les jours me semblent nuits,
Et sçay que de la voir viennent tous mes ennuis ;
Mais deussé-je avoir pis, de la voir je desire.
Le soldat courageux blessé d'un coup de trait,
Sans prouver sa vertu, meurt avecque regret
De ne sentir le coup de quelque main cognue.
Moy, qui cognois combien j'ay partout enduré,
De mourir près et loin suis tousjours assuré.
Mais quoy ? S'il faut mourir, je veu voir qui me tue.

1. Édit. 1846, p. 528, son. XXIII.

ANNE DE MARQUETS

? — 1588

Anne de Marquets, religieuse de l'ordre de Saint-Dominique, passa sa vie dans le couvent de Poissy, traduisant ou composant en vers français des prières, des méditations, des hymnes. Elle laissa des *Sonnets spirituels* qui furent publiés à Paris en 1605. Les poètes de son temps parlent d'elle avec éloge. Ses sonnets se distinguent naturellement par la piété ; mais ils n'ont rien de mystique, ni dans la pensée ni dans le style. Ils sont habilement conduits et d'un dessin bien arrêté dans ses contours. La pensée, toujours simple, est çà et là relevée par de poétiques images, aussi sobres que brillantes. Elle mourut à Poissy en 1588.

SONNETS SPIRITUELS

Quand un pauvre captif accablé de tourment,
Entend dire pour vray qu'un roy plein de clemence

Viendra de liberté luy donner jouissance,
O que ceste venue il desire ardemment!
Ainsi ce genre humain sçachant assurément
Que le grand roy du ciel prenant nostre substance
Le viendroit delivrer de misère et souffrance,
Sans cesse desiroit ce sainct avancement.
C'est pourquoy si souvent les bons anciens pères
Crioyent : Vien, Seigneur, vien, ne tarde plus guières,
Vien rachepter ton peuple et l'oster de prison.
Hé! pleust à ta bonté que les cieux tu rompisses,
Forcé d'extrême amour, et que tu descendisses!
Car ta presence donne à tous maux guerison.

Afin que le Seigneur nous soit doux et propice
Alors qu'il nous viendra pousser au dernier port,
Ayons tousjours en main pour conduite et support,
Avec l'ardente foy, les œuvres de justice.
Hé! qui pourroit penser le tourment, le supplice,
L'angoisse, la frayeur, le regret et remord,
Qu'ont ceux qui, se voyant accablez de la mort,
Sont vuides de vertus et remplis de tout vice?
Las! nous n'emportons rien que les biens ou mesfaits
Dont la vie ou la mort pour jamais nous demeure.
Tous ces bien donc qu'alors nous voudrions[1] avoir faits,
Pour n'estre point surprins[2], faisons-les dès ceste heure,
Et ne nous promettons jamais de lendemain,
Car tel vit aujourd'hui qui sera mort demain.

O fleur d'infini prix, chaste virginité,
D'estre trop temeraire on me pourroit reprendre,
Si par mes humbles vers je voulois entreprendre
De celebrer ton los, ta gloire et dignité :

1. N'a que deux syllabes, comme voudriez. — 2. Surprit *.

Veu que celuy qui regne en toute eternité,
Que la terre et les cieux ne sceurent onc comprendre,
A voulu cejourd'huy en toy nostre chair prendre,
Joignant à ton honneur l'heur de maternité.
Si que[1] l'enfantement et l'integrité pure,
La majesté divine et l'humaine nature,
Qui avoyent paravant discord perpetuel,
Ont en paix converti leur antique querelle,
Car au sacré giron d'une saincte pucelle
Ils sont unis et joincts par accord mutuel.

O riches, qui cherchez trop curieusement
Un superbe appareil en logis et vesture,
Voyez ores l'autheur de toute créature,
En une estable mis, sur le foin pauvrement.
Au moins ne desdaignez impitoyablement
Ceux qui sont affligez de faim et de froidure :
Souvenez-vous qu'en eux Jesus souffre et endure,
Et qu'il requiert de vous quelque soulagement.
Vous, pauvres, d'autre part, prenez en patience
Vostre condition, voyant ce roy immense,
Qui pour soy-mesme veut la pauvreté choisir,
Voires[2] et qui promet son règne perdurable.
Le mal tant grand soit-il doit bien estre agréable
Duquel procède enfin un eternel plaisir.

Voicy le beau printemps qui jà desjà commence,
Chassant le triste hiver obscur et froidureux :
Jà se monstre Phébus plus clair et chaleureux,
Dont la terre amollie à produire s'avance.
La glace ore se fond, l'eau court en abondance :
Ce qui semblait tout mort redevient vigoureux :

1. De telle sorte que *. — 2. Et même.

On oit jà des oiseaux les doux chants amoureux,
Et les plaisantes fleurs prennent ores naissance.
Il nous faut donc tascher, imitant la saison,
De produire un bon fruict, jeusne, aumone, oraison,
Et ramollir nos cœurs jettant larmes non feintes,
Ressusciter en Dieu, son saint los resonner,
Et des celestes fleurs de vertu nous orner,
Veu que Dieu fait sur nous luire ses graces saintes.

Voicy ores ton roy, ô fille de Sion,
Qui te vient visiter en grand' mansuétude,
Pour bientost t'affranchir de toute servitude,
Et te donner salut, grace et remission.
Ce bon prince est assis sur l'asnesse et l'asnon,
Ayant autour de soy une grand' multitude,
Qui, pour mieux honorer sa haute celsitude [1],
Le benit, le caresse et celèbre son nom,
L'appelant de David la semence et la face,
Et faisant tel devoir que les lieux où il passe
Sont tapissez d'habits et de beaux rameaux verds :
Puis les voix jusqu'aux cieux par louange resonnent,
Dont les princes des Juifs en murmurant s'estonnent :
Car toujours un bon œuvre est blasmé des pervers.

Leve-toy promptement, m'amour [2], ma toute belle,
Disoit Dieu à la Vierge en ses divins escrits,
Je suis de ta beauté divinement espris,
Haste-toy de venir, ma douce colombelle.
La terre reverdit et prend robe nouvelle,
Produisant maintes fleurs de valeur et de prix;
Jà la pluye et l'hyver ennuyant les esprits
Sont passez, et voicy le temps qui renouvelle [3].

1. Hauteur, *celsitudo* (L.; N.), comme Sa Hauteur, Son Excellence. — 2. Ma amour, mon amour *. — 3. La forme neutre pour la forme réfléchie.

Ce pluvieux hyver, c'estoit l'antique loy,
Ce gracieux printemps, c'est la grace et la foy,
Que les fleurs de vertu ont faict partout reluire :
Desquelles a esté ornée excellemment
Celle que le grand Dieu a cheri tellement
Que pour espouse et mère il la voulut eslire.

L'AME

Comme en beauté se renforce et accroist
La tendre fleur, qui prend naissance et croist
En bon terroir, estant bien arrousée
Souventes fois de pluie et de rosée :
Mon ame aussi, par la douce liqueur
Du sainct Esprit, florit et prend vigueur :
Mais aussitost qu'elle perd ceste grace,
Elle languit et sa beauté se passe,
Comme une fleur qui sa naissance prend
En terre seche, et sur qui ne descend
Aucune humeur [1] de rosée ou de pluie,
Dont elle estoit élevée et nourrie.

1. Eau *.

VAUQUELIN DE LA FRESNAYE

1535 — 1607

Vauquelin naquit à La Fresnaye-au-Sauvage, en Normandie, en 1535 ou 1536. Il étudia à Paris sous Turnèbe et sous Muret et commença fort jeune à s'occuper de poésie. En 1555, il fit imprimer ses *Foresteries*. Il reprit ensuite ses études de droit à Bourges, puis il revint en Normandie, où son cœur le rappelait. Il se maria en 1560. Vers 1572, il fut nommé lieutenant général au siège présidial de Caen et conserva ces fonctions jusqu'en 1595, époque à laquelle il les transmit à son fils Vauquelin des Yveteaux. Ce ne fut qu'en 1605, deux ans avant sa mort, qu'il publia ses œuvres. Elles se composent, outre les *Foresteries* précédemment publiées, d'un *Art poétique*, écrit sur l'invitation de Henri III, et qui n'est pas sans valeur ; de *Satires françaises*, qui renferment quelques passages bien venus, et, sous le nom d'*Idillies*, des odelettes pastorales et de charmantes épigrammes, au sens grec du mot. Mais ce volume vint un peu tard ; quand il parut, l'astre de Ronsard s'était éteint et celui de Malherbe était déjà haut sur l'horizon. M. Julien Travers a

donné à Caen (1869-1872) une édition en trois volumes des *Œuvres complètes* de Vauquelin de La Fresnaye.

FORESTERIES

DE TROIS LYRES

C'est trop enflé dedans ce bois
Nostre forestière musète,
Çà, qu'on m'apporte sur l'herbète
La lyre des poètes françois,
Que je sonne une chansonnète
Sur la lyre du Vandomois.
Mais sa corde je ne veu pas
Où c'est que guerrier il accorde
De la furieuse discorde
Qui ensanglante les combats :
Mais bien la chanterèle corde
Où il fredonne ses ébats.
Il me faut encores avoir
De Baïf la corde benine
Qui sonne comme sur Méline
Il avoit jouissant pouvoir :
Car la corde de sa Francine
Plus sainte sent son saint devoir.
Qu'on m'apporte la corde aussi
Où Tahureau mignard mignarde
Une amourète si gaillarde
Qu'il m'ôte le triste souci :
Je veu maintenant prendre garde
A m'éjouir un peu ici.
Je veu qu'ici dans ces bosquets
Une lyrète je façonne,

Qui de gaité toujours resonne
Baisers et amoureux caquets,
Atouchements et ce qu'on donne
Sur le soir au bruit des criquets.

. . . . . .

Nos bois, la nuit, la lune fait reluire,
Et puis son frère au lieu d'elle vient luire,
Il boit en mer, puis il fait son sommeil,
Puis revient au réveil.

Mais toujours l'aube avant ouvre la porte
Au tout-voyant, premier que [1] du lit sorte,
Tandis [2] se lève harnachant ses chevaux
Infinis en travaux.

Il voit d'en haut au bois les rondes places
Où carroloient [3], avec Cypris, les Graces
Aimant nos bois : aussi aime ces lieux
La Cypride aux noirs yeux...

Il voit encor les lascives chevrettes
Tondre menu parmi les herbelettes
Le chèvre-feuil : et si voit les pasteurs
Faire mille travaux...

Et Thyrse encore avesque son Æpole
Plaignent Daphnis, couchés sur l'herbe molle;
Mopse à l'envi, son Menalque aveq' lui,
Plaignent le mesme ennui.

L'un aux rochers, aux forests, aux rivages
S'amie appelle : et les rochers sauvages

1. Avant que. V. Baïf, p. 160. — 2. Pendant ce temps. V. Ronsard, p. 183. — 3. Dansaient. V. Ronsard, p. 305.

Et les forestz, et rivages ainsi
Disent s'amie aussi.

Autant de fois que s'amie il appelle,
Autant de fois les forests parlent d'elle;
Qui, prêtant aide, il semble que les bois
Le plaignent chaque fois...

La terre jà trois fois s'est desaisie
De sa verdure, et jà de leurs vertus
Se sont trois fois les arbres devêtus,
Depuis qu'à toi s'est mon ame asservie :
Et si[1] n'en es, Panarette, assouvie,
Ne[2] mes esprits encore combatus
Ni de ton ris, ni de tes yeux pointus,
Qui font fletrir et reverdir ma vie.
Mais plus te voi, et plus ton nom j'ecris
En ce bosquet, et plus je suis épris :
Aussi plus tost les rochers de Falaise,
Volants, iroient ailez par l'univers,
Et ma musète oubliroit l'art des vers,
Que seul sans toi aux bois fusse à mon aise.

IDILLIES

Amour, tay-toy, mais pren ton arc;
Car ma biche belle et sauvage,
Soir et matin, sortant du parc,
Passe toujours par ce passage.
Voici sa piste, ô la voilà!

1. Et pourtant *. — 2. Ni.

Droit à son cœur dresse ta vire [1],
Et ne faux [2] point ce beau coup là,
Afin qu'elle n'en puisse rire.
Hélas! qu'aveugle tu es bien!
Cruel, tu m'as frappé pour elle.
Libre, elle fuit, elle n'a rien;
Mais, las! ma blessure est mortelle.

Entre les fleurs, entre les lis
Doucement dormoit ma Philis,
Et tout autour de son visage
Les petits Amours, comme enfants,
Jouoient, folastroient, triomfants,
Voyant des cieux la belle image.
J'admiroy toutes ses beautez,
Esgales à mes loyautez,
Quand l'esprit me dist en l'oreille :
Fou, que fais-tu? le temps perdu
Souvent est cherement vendu,
S'on [3] le recouvre c'est merveille.
Alors je m'abbaissay tout bas,
Sans bruit je marchay pas à pas,
Et baisay ses lèvres pourprines :
Savourant un tel bien, je dis
Que tel est dans le paradis
Le plaisir des ames divines.

Jamais le beau soleil n'ouvrit un plus beau jour;
Les éléments estoient pleins de ris et d'amour;
Tous les vents se taisoient aux monts, aux vaux, aux plaines,
Aux étangs endormis, aux courantes fontaines,

1. Trait d'arbalète (N.; La Fontaine). — 2. Et ne manque point. — 3. Si on *.

Quand Philanon jettant sur Philis son regard,
Puis regardant le ciel aussi d'une autre part,
Disoit : « J'atteste Pan, les faunes et Driades,
Et toy, luisant Phœbus, qui nous vois et regardes,
Que cependant qu'en l'air les oiseaux voleront
Et tant qu'en l'océan les poissons nageront,
Tousjours Philis sera de Philanon aimée ! »
Philis luy redisoit : « Tandis que la ramée
Sera l'honneur des bois et seront blancs les lis,
Tousjours aimé sera Philanon de Philis ! »
Ils se baillent la main comme un gage fidelle
De leur loyale foi : Philanon proche d'elle
Luy donne un doux baiser, ou bien il le receut,
Car si pris ou donné, point on ne l'aperceut.
Il fut pris et receu d'une grace si belle
Qu'une fois il sembloit un baiser de pucelle ;
Il sembloit l'autre fois pris de telle façon
Qu'on l'eust dit le baiser d'un amoureux garçon.
O de quels beaux œillets, de quelles belles roses,
Cette couleur vermeille, ô honte, tu composes !
Ce vermeillon de vierge, en sa face épandu,
Le beau teint de Philis avoit plus beau rendu.
Estant de Philanon au baiser poursuivie,
La rougeur tesmoignoit qu'elle en estoit ravie :
Et l'ayant octroyé par un refus ainsi,
La défence montroit une semonce[1] aussi,
Par ce baiser scellée, ô sainte foy jurée,
Soyez en ces amants d'eternelle durée !
Et vous, jeunes amants, en franche liberté
Vous pouvez aux forests jouer à seureté.
Vos desirs alumez sous un saint hymenée,
Par le vouloir des dieux, s'esteindront cette année...

Desjà venant herissonné
L'hyver, de froid environné,

1. Invitation (L.).

S'en va la plaisante verdure
De l'esté, qui si peu nous dure;
Desjà les arbres tous honteux
Il despouille de leurs cheveux,
Et dans la forest effeuillée
Court mainte feuille éparpillée...
Allons, Philis, mignonne, allons,
Quittons desormais ces vallons;
Allons aux villes mieux garnies
Passer l'hyver aux compagnies.
Cependant adieu je vous dis,
Jardin, l'un de mes paradis,
Adieu, fontaine, adieu rivages,
Adieu de nos bois les ombrages;
Adieu Fresnaie, ore[1] qui m'es
Plus chère que ne fut jamais
A roy sa maison sourcilleuse[2],
D'architecture merveilleuse.
Je m'en vay, mais je laisse en toy
Mon cœur, meilleure part de moy.

Philis, quand je regarde au temps promt et leger,
Qui derobe soudain nos coulantes années,
Je commence à conter les saisons retournées,
Qui viennent tous les jours nos beaux jours abreger.
Car jà[3] quarante fois nous avons veu loger
Le soleil au Lion des plus longues journées,
Depuis que nous avons nos amours demenées
Soubz la foy qui nous fist l'un à l'autre engager.
Et puis ainsi je dis : « O Dieu, qui tiens unie
De si ferme union nostre amitié benie,
Permets que jeune en nous ne vieillissse l'amour;
Permets qu'en t'invoquant, comme jusqu'à cet heure,
Augmente nostre amour d'amour tousjours meilleure,
Et telle qu'au premier, soit-elle au dernier jour!

1. Maintenant. — 2. Orgueilleuse. — 3. Déjà *.

Comme une fleur au renouveau,
Ainsi fleurit vostre âge beau;
Vivons, aimons-nous, belle Iolle,
Comme un oiseau le temps s'envolle.
Je seray l'arbre et vous serez
La vigne qui m'embrasserez;
Ainsi d'acanthe on environne
Le chapiteau d'une colonne;
Ainsi l'ierre [1] tout autour
Grimpe collé contre une tour.
Baison-nous donc, et que le conte
De nos baisers ardants surmonte
Les grains du sable de la mer,
Et qu'aucun n'en puisse estimer
Le nombre, s'il ne conte encore
Combien, la nuict jusqu'à l'aurore,
Il luit d'estoiles par les cieux :
Pleust à Dieu que j'eusse autant d'yeux
Pour contempler plus à mon aise
Vos beaux printemps quand je vous baise...

Une belle vestale habite un beau rivage
D'Orne, où c'est qu'elle vit comme en un hermitage.
Quelquefois en son parc elle se sied au bois,
Gaillarde sur les eaux elle sort quelquefois,
Et quelquefois cueillant des fleurs toute pensive,
Elle en orne son sein, assise sur la rive.
Maintenant elle semble une nymphe des eaux,
Maintenant des forests : et parmi les troupeaux
Bergère on la diroit, n'estoit que trop hautaine
Elle oit [2] de nos flageols [3] les chansons à grand' peine.

1. Le lierre. V. du Bellay, p. 176. — 2. Écoute [4]. — 3. Flageolet. V. Ronsard, p. 31.

Jamais aviendra-t-il qu'elle change son cœur?
Et que je puisse un jour, comme Arion vainqueur
Attira le dauphin au doux son de sa lyre,
Qu'au son de ma musette à la fin je l'attire?
Et qu'autre Orphé je face encor' marcher après
Pour cacher nos amours) les ombreuses forests.

Tandis qu'avec ardeurs nouvelles
Dafnis cueilloit les roses belles,
Les oeillets, les boutons fleuris
De la bouche de Licoris,
Il disoit, d'une voix poureuse [1],
Basse, tremblante et langoureuse :
Aviendra-t-il jamais qu'amour
Ton cœur flechisse quelque jour
A me donner de ta fleur tendre
Le fruict que je desire prendre?
Ouy, dit-elle; et se plaisant
A rebaiser, en rebaisant,
Dafnis cueillit dedans l'épine
Le fruict de cette fleur rosine :
Beau fruict qui, d'un goust savoureux,
Soula d'amour ces amoureux.

Lise, ce n'est assez d'avoir
Quelque beau parc en son pouvoir,
Si le fermier bien ne l'agence,
Ne le laboure, ne l'ensemence
Pour la moisson en recevoir.
Car le parc, qui cultivé n'est,
Devient desert, devient forest :

1. Peureuse (L.; N. donne peur ou paour, mais poureux).

Et ne servent plus ses ombrages
Sinon pour les bestes sauvages :
Aucun pasteur plus ne s'y plaist.
  Fay donc cultiver ton jardin,
Fay-le fouir soir et matin ;
De peur que la ronce et l'ortie
N'en occupent une partie,
Plantes-y l'œillet et le thyn.

Nous sommes filles de village,
Les plus belles du voisinage,
Qui fuyons des gros villageois
Les amours lourds et malcourtois...
  Ici l'or, les lis et les roses,
La nature les a décloses [1],
Et les a mises de ses mains
A nos beaux chefs, à nos beaux seins.
  Dès le matin une fonteine,
Ou de rousée [2] une main pleine,
Nous lave et relave les yeux,
La face et le front gracieux.
  Nos beautez ne sont augmentées
Par quelques couleurs empruntées,
Nous n'usons en nostre resveil
Ni de blanc fard, ni de vermeil :
  Car nostre beauté naturelle
Par dessus tous les fards excelle,
Et fait que l'aurore palit
En nous voyant sortir du lit...

1. Ouvertes. — 2. Rosée. V. Ronsard, p. 55.

ÉPIGRAMMES

Madelon fuit, mais en fuyant
Elle desire qu'on l'atteigne.
Elle nie, mais en niant
Elle ne veut pas qu'on se feigne.
Elle debat, mais debatant
Elle veut qu'on vainque pourtant.

LA RELIGION

Quelle es-tu, di-le moy, si povrement vestue?
Je suis Religion, fille de Dieu connue.
Pourquoy l'habit as-tu d'une si povre laine?
Pour ce que je méprise une richesse vaine.
Quel livre portes-tu? Les loix de Dieu mon père,
Où de ses Testaments est compris le mystère.
Pourquoy l'estomac nu? Decouvrir la poitrine
Convient à moy qui veux une blanche doctrine.
Pourquoy sur cette Croix t'appuy'-tu charitable?
La Croix m'est un repos qui m'est fort agréable.
A quelle fin es-tu de ces ailles pourveue?
J'appren l'homme à voler au dessus de la nue.
Pourquoy si rayonnante es-tu de belles flames?
Les tenèbres je chasse au loin des saintes ames.
Pourquoy ce mors de bride? Afin que par contrainte
J'arreste la faveur de l'ame en douce crainte.
Et pourquoy sous tes pieds foules-tu la mort blesme?
A raison que je suis la mort de la mort mesme.

A vous, Nimphes et Neréides
De ces beaux rivages humides,

Le pescheur Janot a sacré,
Pour la vieillesse qui le fâche,
Son tramail, sa ligne et sa bâche,
Sur ce vieux saule, en ce beau pré.
  Maintenant, ô troupe écaillée,
Poissons à la robbe émaillée,
Jouez à plaisir sous ces eaux :
Car du bon Janot la foiblesse
Ore[1] asseure vostre allegresse
En ces rivières et ruisseaux.

SONNETS DIVERS

Ici seul je me plains, ô Fresnaie-au-Sauvage,
A toy de mes ennuis; et ce bois m'est tesmoin,
Ces champs et ces beaux prez, du lamentable soin
Qui souvent m'accompagne au bord de ce rivage.
  Quand je me voy, Fresnaie, en ton bois en l'ombrage,
Racontant ma tristesse en quelque sombre coin,
Je suis comme un nocher, hors du peril au loin,
Qui bien aise raconte un évité naufrage.
  Je t'ay de mes ayeux : tandis que je seray,
Comme en lieu que plus j'aime, en toy je me plairay,
Si contraire ne m'est de Dieu la destinée.
  Ulysse voyageant de mesme en divers lieux,
De Circe et Calipso refusa l'heur des dieux,
Pour revoir de plus près fumer sa cheminée.

Comme on voit par les prez cent filles d'une veue,
Pour cueillir force fleurs au matin s'avancer,
Et cueillant ore[2] ici, la première laisser
Pour s'en courir après la dernière aperceue :

1. Maintenant. — 2. Tantôt ici.

Pareille est l'amitié que d'un on a conceue,
Qui veut beaucoup d'amis à la fin embrasser :
Car, laissant l'un, il va le dernier caresser
Et deçoit l'amitié d'une amitié deceue.
Mais moy, connoissant bien qu'un fleuve s'épuisant
En beaucoup de ruisseaux est foible et languissant,
Je ne veux départir en tant de parts la mienne.
Vous aimant donc, Lermit, je ne veux pas pourtant
Jamais haïr autruy, mais non en aimer tant :
Car je veux qu'à vous seul l'amitié me retienne.

Du paresseux sommeil où tu gis endormie
Desjà par si long temps, ô France, éveille-toy,
Respire dedaigneuse et tes offences voy,
Ne sois point ton esclave et ta propre ennemie.
Repren ta liberté, gueri ta maladie,
Et ton antique honneur, ô France, ramentoy [1] ;
Legère desormais sans bien savoir pourquoy,
Dans un sentier tortu ne donne à l'étourdie.
Si tu regardois bien les annales des rois,
Tu connoistrois avoir triomphé mille fois
De ceux qui veulent or' [2] amoindrir ta puissance.
Sans toy, qui contre toy dépite ouvres le sein,
Ces ventres de harpie, éjunez [3] par souffrance,
N'auroient jamais osé passer le Rhin germain.

Seigneur, je n'ay cessé, dès la fleur de mon âge,
D'amasser sur mon chef pechez dessur pechez ;
Des dons que tu m'avois dedans l'ame cachez,
Plaisant je m'en servois à mon desavantage.

1. Rappelle à ton souvenir *. — 2. Maintenant. — 3. Épuisés.

Maintenant que la neige a couvert mon visage,
Que mes prez les plus beaux sont fanez et fauchez,
Et que desjà tant d'ans ont mes nerfs desechez,
Ne ramentoy le mal de mon ame volage.
Ne m'abandonne point : en ses ans les plus vieux,
Le sage roy des Juifs adora de faux dieux,
Pour complaire au desir des femmes estrangères.
Las ! fay qu'à ton honneur je puisse menager
Le reste de mes ans, sans de toy m'estranger [1]
Et sans prendre plaisir aux fables mensongères.

1. M'éloigner. V. du Bellay, p. 165.

NICOLAS ELLAIN

1534 — 1621

Né à Paris en 1534, Nicolas Ellain, avocat au parlement, puis médecin, a laissé un petit volume de vers, composé de deux livres de *Sonnets*, publiés à Paris en 1561. M. Genty en a donné une nouvelle édition en 1861. Nicolas Ellain avait du goût, un style simple et clair. Ses sonnets sont en général bien conduits et valent mieux que ceux de beaucoup de poètes de son temps, qui ont joui d'une plus bruyante réputation.

SONNETS

Jacois[1] qu'Homère ait la première place
Entre les Grecs, le lyricque Thebain,
Sophocle aussi le tragicque escrivain
N'ont toutesfois perdu toute leur grace.

1. Bien que.

Combien aussi que[1] la France n'embrasse
Que son Ronsard, son Bellay angevin,
Que son Belleau, son Baïf, son Grevin,
Desquels le moindre un Homère surpasse :
Ceux-là pourtant qui n'ont si bon esprit
Et qui n'ont pas si doctement escript
S'asseurent bien d'une immortelle gloire.
J'espère aussi que mes vers vangeront
Mon nom de mort et qu'ils l'engraveront
Tout au plus creus du temple de Mémoire.

Quand Jupiter assembla tous les dieux
Pour bravement façonner ma Pandore,
Il commanda que chascun d'eux encore
En ceste-cy prodiguast tout son mieux :
Lors Apollon luy façonne les yeux
De ses beaux raiz[2], et puis après l'Aurore
Heureusement de ses doigts la decore
Or de son teinct, et or de ses cheveux ;
Amour son arc, Jupiter noble race,
Venus son ris, les Charites leur grace,
Pithon sa voix, Diane sa beauté,
Clion sa gloire et Cerès sa richesse
Thetis ses pieds, Minerve sa sagesse ;
Mars luy donna sa fière cruauté.

Ronsard, à qui la France doibt hommage,
Un vif renom et immortel honneur,
Lis, s'il te plaist, ceste plaisante erreur,
Qui me detient si long temps en servage
Combien, Ronsard, que ceste douce rage,
Qui en mon ame excite ceste ardeur,
Ne soit plus rien auprès de la fureur
Qui vivement eschauffe ton courage :

1. Bien qu'aussi. — 2. Rayons *.

Ne laisse pas de lire mes sonnets,
Qu'auprès des tiens tu trouveras mal faictz :
Mais tu sçais bien qu'anciennement la lyre
A bien esté esprouvée des vieux,
Des autres pis et de quelques uns mieux,
Chascun pourtant s'efforçant de bien dire.

Quand le soleil nous oste sa clarté,
S'obscurcissant de quelque noire nue,
Se[1] tost qu'on voist la pluye estre venue.
Chascun en soy se trouve contristé.
Moy donc, madame, estant loing absenté
Des clairs raions de ta celeste veue,
Pensant pour moy ta grace estre perdue,
Me voyant loing de ta divinité :
T'esbahis-tu si la melancolie
A de si près une joye suivie,
Et si en moy je porte si grand dueil ?
Or ceste nue et de pluye l'orage
Ce sont mes pleurs, et de toy mon visage
S'est esloigné qui est mon seul soleil.

Voicy, Grevin, l'ardente canicule,
Qui maintenant nous ramène le chault,
Desjà Phebus nous darde de la hault
Une chaleur qui nous cuit et nous brusle :
Mais Cupidon, plus fort qu'un autre Hercule,
Ce dieu d'amour si bravement m'assault
Que de chaleur, ny de froid ne me chault;
Mais dedans moy sa seule ardeur pullule.
A gouverner[2] cependant tu te plais
Ta belle Olimpe, ou bien tu te repais
A contempler des herbes la nature.

1. Si. — 2. Courtiser (L., 13e et hist.).

Or viens, Grevin, viens à mon sainct Marceau
Avec Ronsard, Utenhove et Belleau,
Pour nous venger d'une saison si dure.

Là, les matins, nous aurons le murmure
Du doulx zephir, qui durant le sejour
Nous vengera de la chaleur du jour,
Qui nous seroit à supporter trop dure.
Puis nous irons, Grevin, par adventure
A Jentilly, pour disner alentour
De la fontaine; et estans de retour
Nous soupperons dessoubz quelque verdure;
Par dessus tout nous aurons du vin frais
Pour endormir et alleger le faix
Du grief ennuy qui si fort nous martire.
Tu pourras là, si tu veulx, aysement
Arboriser [1], et là commodement
Ronsard pourra charpenter son navire.

Puis que je suis à mourir destiné
Pour ta beauté si fierement cruelle,
Il me plait bien perir de mort si belle,
Puis que les dieux ce bon heur m'ont donné.
Puis que le ciel ainsi l'a ordonné,
J'aime bien mieux mourir d'une mort telle,
Qu'ainsi tousjours d'une peine éternelle
Le jour cent fois mourant estre geiné.
Au moins ma mort portera tesmoignage
A nos nepveux de mon loyal courage,
De ma constance et de ma fermeté.
Mais tout ainsi comme de ma constance
Ell' donnera aussi ferme asseurance
De ton fier [2] cueur et de ta cruauté.

1. Herboriser (L. : arboriste). — 2. Farouche. V. Ronsard, p. 110.

Je crois, amy, que tu pensas des vers
Faire en despit de Minerve et des Muses
Avec labeur, travail, peines et ruses,
Sans les moyens qui à toy sont couverts.
De ce la cause est un astre pervers,
Dont ne fault pas sur l'art en prendre excuses,
Mais bien il fault que le ciel tu accuses,
Qui ne t'a pas telz secretz descouvertz.
Ne sçais-tu pas que nulle créature
Ne sçauroit rien faire, si la nature
Ne l'y conduict, poulsée par les dieux?
Saches, amy, que nostre poésie
N'entre aysement en toute fantaisie,
Et qu'ell' nous est rare present des cieux.

Le scavoir, Delalande, est un bien que les dieux
Ont envoyé cy bas pour conserver les villes,
Pour fonder les citez, garder les loix civiles,
Et apporter plaisir aux hommes studieux.
Il voyage avec eux, tousjours et en tous lieux,
Il met en liberté les personnes serviles;
Les pauvres il contente, et mesmes aux plus viles
Il fait lever le chef jusqu'au couplet des cieux[1].
Mille commoditez et mille plaisirs ore
De la philosophie on peut tirer encore,
Si on les pouvoit bien entendre et concevoir.
Aussi ceste déesse et dame venerable
Exciteroit de soy un amour admirable
Si, comme dict Platon, nous la pouvions bien veoir.

1. Coupeau, sommet (L., étym. de coupeau).

Vivre en ce monde cy, mon frère, si tu veux,
Si tu veux vivre bien, sçais-tu qu'il te fault faire?
Sois courtois à chascun, à chascun débonnaire,
A plus petit que toy ne sois injurieux.
Sois amy de chascun, à personne odieux,
Imite la vertu de deffunct nostre père,
La grace et la bonté de nostre bonne mère,
Et garde bien la loy que gardoient nos ayeux.
Charles, regarde donc, et d'autant que tu m'aymes,
Et que tu m'es plus cher que ma personne mesmes,
Regarde, je te pry, de suyvre la vertu.
Mon frère, suis aussi la science honorable,
Pour ce que le jeune homme apparoist venerable
Aux peuples, quand il est de sçavoir revestu.

Allons, Godin, allons, allons à la fontaine
D'Harcueil ou Jentilly, pour rafraischir l'ardeur
Du solstice æstival, qu'augmente la chaleur
De l'amour que je porte à ma fière inhumaine.
Je boys, Godin, je boys, mais je sens en la vène,
En ceste vène là qui tire droict au cueur,
Une chaleur plus vive et de plus grand'vigueur,
Qui me consume au lieu de soulager ma peine.
Je verray donc plus tost les fontaines tarir,
Et leurs sources sécher que mon feu amoindrir [1],
Pour ce qu'estant si grand on ne le peut qu'accroistre.
Ainsi voit-on que l'eau, s'il y en a trop peu,
Ne sçauroit, mon Godin, amortir un grand feu,
Ains [2] le faict allumer et plus grand apparoistre.

Marauld, tu ne veois plus là ces poudres cendreuses
Des vieux palais romains, ny le front sourcilleux

1. La forme neutre pour la forme réfléchie. — 2. Mais [1].

Des nouveaux bastimens et palais orgueilleux,
Ni des sept vieux costaux les relicques poudreuses,
Ny des rouges prélatz les pompes orgueilleuses,
Ny le brave combat du taureau furieux,
D'armes environné, ny dix mille autres jeux,
Mille plaisirs et mille autres choses pompeuses.
Mais tu veois maintenant ton plus riche tresor,
Tes anciens amys, et si[1] tu veois encor
Ton bon païs natal et la françoise plaine;
Et ores maintenant, sur ta grise saison,
Ton sainct Maur te detient, ton anticque maison,
Ores Paris, et or ce beau païs du Maine.

Soyt que vous repaissiez de vos chansons les dieux,
Soyt qu'avec Apollon, Muses Aoniennes,
Vous meniez maintenant vos danses anciennes
Sur vostre mont natal ou autres plus saincts lieux,
Soyt que vous bienheuriez d'un chant plus melodieux,
En vous rafraîchissant, les eaux Pegasiennes
Ou celles-là d'Eurote ou les Castaliennes,
Escoutez-moy un peu, ô Muses aux beaux yeux :
Si mon astre ascendant ou les Parques fatales
A vous m'ont destiné, et si pour agréables[2]
Vous recevez mes vers, d'un éternel renom
Faictes après ma mort pour tout jamais revivre,
Maugré le temps rongeur et l'envie, mon livre,
Mon comte, mon prelat, ma Pandore et mon nom[3].

1. Et aussi *. — 2. Simple assonance. — 3. Le texte de ce sonnet, dans l'édition 1861, n'est pas conforme à celui de l'édition de 1561.

SCÉVOLE DE SAINTE-MARTHE

1536 — 1623

Scévole (de son vrai nom, Gaucher) de Sainte-Marthe naquit à Loudun en 1536. Il fit ses études à Paris et eut pour maîtres Turnèbe, Muret et Ramus. Appartenant à une famille de savants, Scévole fut lui-même un jurisconsulte éminent. Il se rendit célèbre comme poète latin et à ses heures de loisir composa un grand nombre de poésies françaises dont quelques-unes ne sont pas sans mérite. Il fut maire de Poitiers et contrôleur général des finances en Poitou ; il soutint contre les ligueurs les intérêts de Henri III et joua un rôle important aux états de Blois de 1588. Après avoir utilement servi Henri IV, notamment à l'assemblée des notables, réunie à Rouen, se trouvant épuisé par ses nombreux travaux et fatigué des agitations politiques, il se retira dans sa ville natale, où il mourut en 1623, dans sa quatre-vingt-huitième année. Ses *Œuvres françaises*, publiées à Paris en 1569 et 1579, contiennent un petit nombre de poèmes, des épigrammes, des sonnets et des métamorphoses chrétiennes.

INVOCATION

Soleil dont la vitesse à nulle autre seconde
Va sans fin tournoyant autour de ce grand monde,
Le père nourricier dont la vive chaleur
Entretient ici bas toute chose en valeur,
L'ornement des beaux cieux, dont la clère lumiere
Sus tout les autres feux apparoist la première ;
Qui vois tout en tout lieu, te levant tous les jours
Au rivage de Perse, et poursuyvant ton cours
Jusques au dernier bout de la rive d'Espagne,
Qui lassé du chemin dans son onde te bagne [1],
Pour derechef après ta course commencer,
Et un mesme chemin sans cesse retracer :
C'est toy dont le beau jour descouvre à nostre veüe
Ce qu'effaçoit la nuit ici bas estendue,
Qui ne peut endurer la lueur de tes rais [2] ;
Tu es du monde l'œil, qui, alors que tu fais
Ta course qui sans fin tournoye et retournoye,
Par les douze maisons des signes prend ta voye,
Et divise l'année en quatre temps divers
Changeant et rechangeant l'estat de l'univers.
O le plus beau du ciel, ô divine lumière,
Je te salüe ici de toutes choses père,
Nous portons reverence à ta sainte grandeur,
Nous te rendons loüange en pureté de cœur.
Plaise toy à ce jour par ta benigne grace
Faire joyeusement luire sur nous ta face,
Chasse le mauvais temps, serène le beau jour
Et fais que la grand'mer s'appaise à ton retour :
Si que les mariniers convoiteux de la proye
Puissent dessus les flots prendre une seure voye.
De tourbillons venteux soyent nos arbres exempts,
Et nos vignes de gresle et d'orage nos champs :

1. Bagne pour rimer Espagne, baigne pour rimer avec Espaigne. — 2. Rayons *.

Fay que tant seulement un gracieux zephyre
Tout le long de ce jour un doux vent nous souspire :
Et que ton dieu bening[1] nous venant voir ici,
La paix avec toy nous vienne voir aussi.
Je te salüe encore, ô l'appuy et la garde
Des poëtes sacrés que ta bonté regarde,
C'est toy qui leur poitrine animes de fureur,
Et qui d'un feu divin leur eschauffes le cœur :
C'est toy qui les conduis, et qui fais que leur lyre
Un chant mélodieux doucement puisse dire,
C'est toy qui de laurier leur couronnes les fronts
Et fais après la mort icy vivre leurs noms.
Je te salüe donc, ô père, et te supplie
Aider à la chanson que ma Muse a choisie :
Favorise, seigneur, à mon commencement,
Et durant tout mon cours conduy moy tellement
Qu'ayant heureusement achevé mon voyage
Ma petite nacelle aborde le rivage.

DE L'AMOUR

. . . . . .

D'Amour la douce paix est la fille amiable,
La paix sur toute chose en ce monde estimable,
La bienheureuse paix toutes choses nourrist,
Durant la douce paix toute chose florist,
La saison de la paix de tout honneur est pleine.
La saison de la paix tout bonheur nous ameine,
Quand son œil gracieux dessus nous s'est jetté,
Alors le monde vit en toute seureté,
Et le prompt voyageur sans crainte de dommage
Entreprend et parfait son bienheureux voyage.
Alors le laboureur de ses champs a souci,
Il a soing de troupeaux et d'abeilles aussi.

1. Benin. Sur l'adjonction finale du *g*, v. Baïf, p. 381.

Et lors plus que jamais heureusement abonde
Grande planté[1] de biens, soit de Cerès la blonde,
Soit du père Bacchus, ou du tige[2] honoré
Par les Athéniens à Minerve sacré.
On rit de toutes parts, et plein d'esjouissance
Au son des instrumens chacun se met en dance,
Et n'y a que les fols qui, cerchans[3] les débats,
De cette heureuse paix ne daignent faire cas :
Telle fut la saison que jadis on veit estre
Lorsque le bon Saturne estoit du monde maistre :
Siècle vrayment heureux, et qui estoit encor
Plus precieux que n'est la richesse de l'or.
Mais la terre aujourd'huy ne loge plus chez elle
Que le meurtre et le sang et la noise immortelle :
Chacun veut maintenant en fureur se haulser,
Et avecque le fer toutes loix effacer.
La seule force règne : estre le plus robuste
En la saison qui court c'est estre le plus juste.
Maintenant et Mégère et ses despites sœurs
Soufflent de toutes parts leur venin dans les cœurs
Des peuples et des rois, et sur toute la terre
Sèment l'horrible effroy de la sanglante guerre.
Pourquoy, pauvres humains, la mort avancez-vous,
Qui ne vient que trop tôt se ruer dessus vous?
C'est vostre seul orgueil, c'est la soif inhumaine
D'amonceler des biens qui ce mal vous ameine.
O vile pourriture, et qui mise à l'envers
Dois bien tost devenir la pasture des vers,
Que trouves-tu en toy qui t'eslève, et qui face
Que tu doives ainsi t'enfler de vaine audace?
Que demandes-tu tant? je croy bien que tousjours
Tu penses voir ici continuer tes jours.
Regarde, hélas! regarde, ô pauvre miserable,
Combien la vie est prompte et combien peu durable :
Et qu'il ne te faudra, pour loger ton orgueil,
Qu'un petit coing de terre, en un petit cercueil.

1. Abondance. V. Baïf, p. 50. — 2. Alors masculin. V. Ronsard, p. 89. — 3. Cherchant *.

Tous ces maux n'adviendroient, si au temps où nous sommes
Quelque amour se logeoit dedans le cœur des hommes :
Mais de tout son pouvoir chacun s'enflammeroit
D'un desir de servir à ceux qu'il aimeroit.
Croyez que seulement la vie alors est vie,
Quand on a quelque amy sus lequel on s'appuye,
Qui fasché de vos maux vous ayde à les porter,
Qui joyeux de vos biens vous ayde à les gouster,
Et vous ayde à tromper les jeux de la fortune,
Soit-elle favorable, ou soit-elle importune.
Comme toy, mon Belleau, qu'une pure amitié
Fait estre de mon cœur la seconde moitié :
Heur que je ne voudrois donner en contr'eschange
Pour toute l'Arabie, et tout le bord estrange[1]
Où l'hoste de l'Aurore amasse au poinct du jour
Les perles, qui des rois doivent estre l'attour.
La Muse, qui tous deux nous tire à mesme estude,
Et de mœurs et d'humeurs quelque similitude,
Ton bon sçavoir sur tout, et ta rare vertu
Furent les fondemens qui le pouvoir ont eu
D'establir entre nous ceste union si sainte
Que par le cours des ans ne sera point esteinte :
Ains[2] fera voir, maugré ce siecle vicieux,
Que quelque amitié loge encore sous les cieux.

Le ciel n'a tant de feux, ny la mer tant d'arènes,
La terre tant de fruits, ny l'air tant de vapeurs,
Comme au gré de vos yeux, qui m'ont esté trompeurs,
Durant quatre ans entiers j'ay enduré de peines.
Ce n'estoit pas assez de nourrir en mes veines
Ce violent brazier qui causoit mes douleurs.
Mille jaloux dédains, qui m'espioyent d'ailleurs,
M'importunoyent sans fin de mille plaintes vaines.

1. Étranger *. — 2. Mais.

Pour vous un si long temps j'ay porté cet ennuy,
Et pour vous je le porte encores aujourd'huy,
Car je n'ay point changé, bien que soyez changée.
Mais si vous m'apprenez une fois à changer,
Celle qui sans raison de moi s'est estrangée[1]
Peut-être me verra justement estranger[2].

O bien-heureux collet, qui vas couvrir le sein
D'une qui m'est cent fois plus chère que ma vie,
Je ne puis me tenir de te porter envie
Pour l'aise dont sans moy tu t'en vas estre plein.
Pleust à la volonté du grand Dieu souverain,
Qui ne borne de rien sa puissance infinie,
Que pour jouir ainsi du beau sein de m'amie,
Je devinse collet d'un changement soudain.
Mais au moins, beau collet, si je suis le moyen
Qui te fait recevoir un si doux et grand bien,
Pour user envers moy de quelque récompense,
Entr'ouvre toy par fois, et fais place à ma main,
Afin qu'au moins je puisse un peu toucher ce sein
Duquel tu as ainsi parfaite jouissance.

Las! ne viendra jamais l'heure tant desirée,
Que je puisse revoir le bien-heureux sejour
De mon petit Lodun, et qu'estant de retour
J'embrasse à mon souhait ma petite Nerée?
Je maudy mille fois cette cour malheurée[3],
Qui me retient icy, ne faisant nuit et jour
Que regretter le temps où je faisoy l'amour,
Baisant et rebaisant ceste bouche sucrée.

1. Éloignée *. — 2. Éloigner *. La forme neutre pour la forme réfléchie. — 3. Mal fortunée *.

Tout icy me desplaist : si non quand quelque foy'
Cupidon me conduit aux endrois où je voy
Les dames de la cour qu'on vante les plus belles.
Non qu'en rien mon esprit pour elles soit épris,
Mais ce m'est grand plaisir de contempler en elles
Quelque trait des beautez de celle qui m'a pris.

Graves sonnets, que la docte Italie
A pour les siens la première enfantés,
Et que la France a depuis adoptés,
Vous apprenant une grace accomplie;
Assez des-jà vostre gloire annoblie
Par tant d'esprits, qui vous ont rechantez,
Fait que de vous les haults cieux sont hantez,
Fait que de vous ceste terre est remplie.
Venez en rang aussi petits huitains,
Venez dizains, vrais enfans de la France :
Si au marcher vous n'estes si hautains,
Vous avez bien dessous moindre apparence
Autant de grace, et ne meritez pas
Qu'un estranger vous face mettre en bas.

Ne blasmons la façon de Fortune inconstante,
Qui par là remédie à ses propres assaux,
Flattant les affligez pour le moins d'une attente
Qu'ils recevront des biens ayant receu des maux.
Et quand nous savourons après mille travaux
Le repos qu'attendoit notre longue espérance,
Nous sentons, mon La-Vau, en lieu d'une souffrance,
Comme pour interest, double bien nous venir :
Car, autant que du bien nous plaist la jouissance,
Autant de maux passez nous plaist le souvenir.

De nature, du ciel, de fortune, du monde,
Ma face, mon esprit, ma famille, mon nom,
Avoit une largesse à peu d'autres seconde,
En beau lustre, en sçavoir, en richesse, en renom.
De mon lustre l'orgueil a esté compagnon,
Avecques le savoir j'ay acquis la feintise [1],
Avecques mes grands biens a creu ma convoitise,
Le vent de mon renom cherement j'ay vendu.
Mais la mort, qui de moy juste vengence a prise,
Nuit, oubly, nudité, silence m'a rendu.

Je regrette ce temps plein d'honnestes esbas
Quand sur les bords du Clain, où tu as pris ton estre,
Nos Muses, Maisonier, qui commençoient à naistre
Nous retiroient desjà du populaire bas.
Nous chantions à l'envy les amoureux débas,
Tandis que ses brebis Myrtine faisoit paistre,
Avec mon Vauquelin, dont la Muse champestre
Devoit un jour s'enfler et bruire les combas.
La douce liberté nous servoit de nourrice,
Nous ignorions les maux qu'enfante l'avarice,
Aussi francs de soucy que purs de maûvaistié [2];
Et l'orage cruel des querelles civiles,
Qui sur nous depuis lors s'est rué sans pitié,
N'avoit gasté nos champs et saccagé nos villes.

LE POÈTE ET LE FINANCIER

Mon Garraut, qui es favori
De la muse qui m'a nourri,
Folle seroit la fantaisie
De celui qui penser voudroit
Que suivre ensemble on ne pourroit

1. La dissimulation. V. Ronsard, p. 208. — 2. Méchancoté. V. Ronsard, p. 21.

La finance et la poésie.
Tel homme ne connoistroit pas
L'union de ces deux estats,
Qui de tous poincts est si parfaite
Qu'on peut voir assez clairement
Symboliser entièrement
Le financier et le poëte.
Tous deux sont subtils et adroits,
L'un de l'esprit, l'autre des doigts;
L'un et l'autre ses plaisirs aime;
Tous deux suivent d'un soin pareil
L'un Phœbus, l'autre le soleil,
Qui n'est qu'une déité mesme.
Tous deux se recréent aux sons
L'un d'écus, l'autre de chansons,
Deux choses d'effets non contraires.
Les vers à l'amour sont duisans [3],
Et ces beaux écus bien luisans
En amour sont trop necessaires.
Tous deux également ont soin
D'estendre leur renom plus loin,
Rendant la France descorée
De leurs superbes monuments,
L'un de somptueux bastiments,
Et l'autre d'escrits de durée.
L'un est prompt à compter l'argent,
L'autre n'est pas moins diligent
A nombrer des vers la cadence :
Bref, ils ne diffèrent tous deux,
Sinon que l'un est souffreteux,
L'autre se baigne en l'abondance.
Nous donc, mon Garraut, qui suivons
L'un et l'autre, si nous pouvons
Les temperer tous deux ensemble,
De l'une à l'autre extrémité
Tirons la médiocrité
A qui la vray bonheur s'assemble.

1. Convenant.

JEAN DE LA TAILLE

1540 — 1608

Jean de La Taille naquit à Bondaroy, dans la Beauce, en 1540. Jacques, son frère, vint au monde en 1542. Tous deux firent leurs études à Paris, au collège de Coqueret, et s'adonnèrent de bonne heure à la poésie. Jacques fut le plus précoce; à vingt ans, âge auquel, en 1562, il fut enlevé par la peste, il avait déjà composé deux tragédies, *Daire* et *Alexandre*, quelques poésies et un petit traité de versification mesurée. Jean, de beaucoup mieux doué que son frère, écrivit aussi plusieurs tragédies, dont la plus connue est *Saül*, quelques comédies, un petit poème satirique assez bien venu, le *Courtisan retiré*, et enfin des poésies diverses, élégies, odelettes, stances et chansons. Les *Œuvres* de Jean et de Jacques de La Taille furent réunies et imprimées à Paris en 1573. Jean de La Taille vécut jusqu'en 1608. On trouvera ses poésies supérieures à sa renommée. Un peu plus d'effort, un jet plus abondant et surtout quelques rencontres heureuses l'eussent fait sans contredit passer au premier rang.

ÉLÉGIE

. . . . . .

Tout le plaisir que je prens nuit et jour
Est de resver en toy et ton amour,
Tousjours j'y pense et ta face plaisante
A moy tousjours, tousjours se represente.
Souvent pensif je n'oy [1] qu'on parle à moy,
Si ce n'est ceux qui me parlent de toy,
Et tout exprès en un lieu solitaire
J'aime à me perdre, et de gens me distraire
Pour mieux penser en toy, qui ne te chaux
De moy si triste, encor moins de mes maux.
Bref je ne puis durer en ta presence,
Ny moins encor supporter ton absence,
Et sans pouvoir ny dormir ny veiller,
Au lict ne fais qu'en pleurs me distiller.
Hà! pleust à Dieu ne t'avoir oncques veue,
Puis que tu n'as de ma desconvenue
Nulle pitié, ou que mort j'eusse esté
Ains que [2] ton œil m'eust si fort enchanté!
Je n'eusse au cueur ceste playe receue
Qui sans mourir mil fois le jour me tue.
Comme une fleur perd son beau teint vermeil,
Comme la neige, ou la cire au soleil
Ou au feu fond, comme d'un sort magique
Un beau poulain languit et meurt étique,
Ainsi je fonds, je seiche et meurs pour toy,
Et cependant tu n'as pitié de moy.
Las! quantes fois ay-je par la campagne
Erré, pour fuir l'amour qui m'accompagne!
Ay-je tasché, le portant à cheval,
De l'estranger [3] pour divertir mon mal!
Et quantes fois me suis-je en un bocage
Seul esgaré, pour destourner sa rage!

1. N'entends. — 2. Avant que *. — 3. L'éloigner *.

Ay-je tasché d'enchanter, ô moy fol,
Sa rage, dis-je, au chant du rossignol,
De le sevrer, et d'oublier ta grace
Par la lecture ou le jeu ou la chasse!
Et quantes fois me suis-je veu tenté
D'aller au loin de fureur tourmenté,
D'aller parler aux sorciers pour distraire
De moy l'amour, que je ne puis deffaire
Par nul travail, exercice, ny sort,
Ny par mes vers, si ce n'est par la mort!...

ÉLÉGIE

. . . . . .

Pour fuir le mal que m'ont fait vos beaux yeux,
Souvent en vain j'erre aux plus deserts lieux,
Où plus des gens la trace est recullée.
Il n'y a roc, beste, oyseau, ny vallée,
Bois, ny ruisseau qui n'oye vostre nom,
Et de mon mal n'ait grand' compassion.
Si d'autre part par la campagne j'erre,
C'est lors qu'amour me livre plus la guerre:
Ainsi le cerf, qui porte au flanc un dart,
Ne fuit son mal pour[1] s'enfuir à l'escart.
Si j'oy parfois le rossignol qui chante,
Et comme moy son mal peut-estre enchante,
Je me lamente, et d'un chant aussi doux
Je fais aux bois retentir mon courroux.
Hà! que je suis envieux sur son ayse,
Car quand il veult il esteint ceste braize
Qu'amour luy cause, et gouverne[2] tousjours
Du bec, de l'aile et du chant, ses amours;
Mais moy, absent d'une fière maistresse,
Je ne vis, las! qu'en pleurs et qu'en destresse.

1. En s'enfuyant. — 2. Courtise*.

Tout me desplait, je ne m'ayme où je suis,
Et m'ayme aux lieux où estre je ne puis.
Si je me trouve en feste ou compagnie,
C'est lors[1] qu'absent de vous plus il m'ennuye,
Que voyant tout et ne vous y voyant,
Je ne voy rien qu'un plaisir desplaisant.
Mais quand la nuit fait qu'un chascun se plonge
En doux sommeil, c'est lors que plus me ronge
Vostre semblance, il m'est tousjours advis
Qu'avec vous j'erre ou que j'oy vos devis.
Je n'ay plus soin d'affaire domestique,
De biens, d'honneurs, ny du malheur publique....
Voylà, mignonne[2], la vie qu'aujourd'hui
Pour vous je traine, ne vivant que d'ennuy :
O pauvre vie! au moins, las! si c'est vie
Celle qui porte à la mort mesme envie!
Ah! je me meurs! et croy que de celuy
Que vous n'aymiez vous n'aurez plus d'ennuy,
Perdant en luy un serviteur fidele :
Mais de sa mort entendant la nouvelle,
Possible encor aurez-vous de luy mort
Par un soupir quelque piteux remord.
Je n'en puis plus, adieu, gente mignonne,
Je prie Amour que ma mort vous pardonne,
Et si par luy vous ay importuné
Je prie aussi qu'il me soit pardonné.
Adieu, ma nymphe, adieu, celle que j'ayme
Plus que mon cueur, que mes yeux, que moy-mesme!...

CHANSON

Chaque amant en ce beau temps
Du printemps,
Nonobstant les pleurs de France,

1. Alors. — 2. E muet surabondant. V. Baïf, p. 192.

Vit gaillard en mil esbas,
Mais moy, las!
Je ne vis qu'en desplaisance!

La terre en son bel atour
Fait l'amour,
De froid naguère herissée,
Et de mil et mil couleurs,
Qu'ont les fleurs,
Vest sa robe damassée.

Mais moy presque en desespoir,
D'habit noir,
Pour monstrer ma grand destresse,
Je me vests au lieu de fleurs,
Et en pleurs
Je consume ma jeunesse.

Les oyseaux font, amoureux,
Nopce' entre eux,
Du bec, du chant et des ailes,
Mais triste, et seul par les bois
Je m'en vois [1],
Chantant mes plaintes mortelles.

Des fleurs le teint croist vermeil,
Au soleil,
Près d'un azuré rivage,
Mais au milieu du printemps
De mes ans,
Je rends palle mon visage.

Du rossignol j'oy la voix,
Qui aux bois
Dit les plaints [2] de Philomèle,
Mais moy d'une autre façon

1. Je m'en vais *. — 2. Plaintes *.

En doux son
Je plains, et la mort j'appelle.

Que me sert au renouveau
L'air si beau,
Et de voir rire la terre,
Si d'amour les soings cuysans
Que je sens
Me renouvellent la guerre?

Si mesmes du ris d'autruy
J'ay ennuy,
Et le ciel est si contraire
Qu'il éclipse mon printemps,
Par un temps
D'hyver, noir et solitaire?

Si quelqu'un en grand rigueur
Tient mon cueur,
Si d'âge elle est si jeunette,
Que sans vouloir m'escouter
Ny gouster
Toute amour elle rejette?

Or comme en ceste saison
D'un bouton
Sort la rose avec l'aurore,
Ainsi croist en cruauté
Et beauté
La jeune fleur que j'honore....

CHANSON

Il n'est point semblable tristesse
Au monde que celle qu'on sent
D'avoir perdu par sa simplesse

Les beaux plaisirs que la jeunesse
Donne en son printemps si plaisant.
J'ay beau, pour fleschir d'avantage,
De me rendre aymable et d'aymer,
D'user de gracieux langage,
D'estre en amour secret et sage,
Mais ce n'est que me consumer.
C'est grand cas de ceste rebelle!
Tant plus, las! elle s'apperçoit
Que je seiche pour l'amour d'elle,
Plus me fuit et plus m'est cruelle
Et tousjours elle me deçoit.
Mais si d'elle je me rétire
Fasché d'un si penible joug,
Incontinent elle m'attire,
Ou d'une œillade ou d'un soubrire,
Pour m'abuser encore un coup.
Elle est comme la rose franche
Qu'un jeune pasteur par oubly
Laisse flestrir dessus la branche,
Sans se parer d'elle au dimanche,
Sans jouir du bouton cueilly....

LE BLASON[1] DE LA MARGUERITE

En apvril où naquit Amour
J'entrai dans son jardin un jour,
Où la beauté d'une fleurette
Me pleut sur celles que je vis :
Ce ne fut pas la paquerette,
L'œillet, la rose ny le lys;
Ce fut la belle marguerite
Qu'au cueur j'aurai tousjours escrite.

1. L'éloge.

Elle ne commençoit encor
Qu'à esclorre, ouvrant un fond d'or;
C'est des fleurs la fleur plus parfaite
Qui plus dure en son teint naïf
Que le lys, ny la violette,
La rose, ny l'œillet plus vif :
J'auray tousjours au cueur escrite
Sur toutes fleurs la marguerite.
Les uns louront[1] le teint fleury
D'autre fleur, dès le soir flestry,
Comme d'une rose tendrette
Qu'on ne voit qu'en un mois fleurir :
Mais par moy mon humble fleurette
Fleurira tousjours sans flestrir :
J'auray tousjours au cueur escrite
Sur toutes fleurs la marguerite.
Pleust à Dieu que je peusse un jour
La baiser mon saoul, et qu'Amour
Ceste grace et faveur m'eust faite
Qu'en saison je peusse cueillir
Ceste jeune fleur vermeillette,
Qui croissant ne fait qu'embellir!
J'auray tousjours au cueur escrite
Sur toutes fleurs la marguerite.

LE BLASON DE LA ROSE

Aux uns plaist l'azur d'une fleur
Aux autres une autre couleur :
L'un du lys, de la violette,
L'autre blasonne[2] de l'œillet
Les beautez ou d'autre fleurette
L'odeur ou le teint vermeillet :
A moy sur toute fleur déclose[3]

1. Loueront aurait compté pour trois syllabes. — 2. Fait l'éloge. V. Ronsard, p. 242. — 3. Ouverte *.

Plaist l'odeur de la belle rose.
J'ayme à chanter de ceste fleur
Le teint vermeil et la valeur,
Dont Venus se pare et l'Aurore,
De ceste fleur qui a le nom
D'une que j'ayme et que j'honore,
Et dont l'honneur ne sent moins bon :
J'ayme sur toute fleur déclose
A chanter l'honneur de la rose.
La rose est des fleurs tout l'honneur,
Qui en grace et divine odeur
Toutes les belles fleurs surpasse,
Et qui ne doit au soir flestrir
Comme une autre fleur qui se passe,
Mais en honneur tousjours fleurir :
J'ayme sur toute fleur déclose
A chanter l'honneur de la rose.
Elle ne défend à aucun
Ny sa veue ny son parfum,
Mais si de façon indiscrète
On la vouloit prendre ou toucher,
C'est lors que sa pointure aigrette
Monstre qu'on n'en doit approcher :
J'ayme sur toute fleur déclose
A chanter l'honneur de la rose.

CHANSON

C'est trop pleuré, c'est trop suyvi[1] tristesse,
Je veux en joye ébattre ma jeunesse,
Laquelle encor comme un printemps verdoye :
Faut-il tousjours qu'à l'estude on me voye?
C'est trop pleuré.

1. Le participe est employé ici pour l'infinitif passé, avoir suivi.

Mais que me sert d'entendre par science
Le cours des cieux, des astres l'influence,
De mesurer le ciel, la terre et l'onde,
Et de voir mesme en un papier le monde?
C'est trop pleuré.

Que sert pour faire une ryme immortelle
De me ronger et l'ongle et la cervelle,
Pousser souvent une table innocente
Et de ternir ma face pallissante?
C'est trop pleuré.

Mais que me sert d'ensuyvre[1] en vers la gloire
Du grand Ronsard, de scavoir mainte histoire,
Faire en un jour mille vers, mille et mille,
Et cependant mon cerveau se distille?
C'est trop pleuré.

Cependant l'âge en beauté fleurissante
Chet[2] comme un lys, en terre languissante,
Il faut parler de chasse et non de larmes,
Parler d'oyseaux, et de chevaux et d'armes :
C'est trop pleuré.

Il faut parler d'amour et de liesse,
Ayant choisy une belle maistresse;
J'ayme et j'honore et sa race et sa grace,
C'est mon Phœbus, ma Muse et mon Parnasse :
C'est trop pleuré.

Digne qu'un seul l'ayme et soit aymé d'elle,
Luy soit espoux, amy et serf fidèle,
Autant qu'elle est sage, belle et honneste,
Qui daigne bien de mes vers faire feste :
C'est trop pleuré.

1. Poursuivre. V. Ronsard, p. 120.— 2. Choit, tombe (Burguy, II, p. 19).

Va-t'en, chanson, au sein d'elle te mettre,
A qui l'honneur (qui ne me doit permettre
Telle faveur) est plus cher que la vie.
Hà! que ma main porte à ton heur d'envie!
C'est trop pleuré.

SONNET

Doux rossignol, dont la plaisante voix
Fait mil fredons en musique excellente,
Si de chanter aussi bien je me vante,
Si comme toy je lamente en ces bois :
Va, je te pry, si lamenter tu m'oys,
Vers ma maistresse, et mon mal lui presente :
Par ton doux chant fléchy-la et l'enchante,
Dy luy qu'avoir tes ailes je voudrois :
Dy luy tousjours que je repense en elle,
En sa douceur, en sa beauté plus belle
Que ce printemps, ces roses et ces lys.
Hà! que je porte à tes amours d'envie,
Car quand tu veux tu caresses t'amye[1],
Et moy, chetif, d'elle absent, je languis!

D'UNE COURTISANE A VÉNUS[2]

Pour mirer desormais l'éternelle beauté
De ta face, ô Venus, je t'offre ce miroir :
Car je ne m'y vois plus telle que j'ay esté,
Et telle que je suis, je ne m'y veux plus voir.

1. Ta amie, ton amie. — 2. Ce quatrain, traduit de l'*Anthologie*, est de Jacques de La Taille.

PIERRE DE BRACH

1547 — 1604

Pierre de Brach naquit à Bordeaux vers la fin de 1547. Il se lia avec du Bartas, à Toulouse, où tous deux faisaient leur droit et suivaient les leçons du célèbre Cujas. A son retour à Bordeaux, il eut l'heur de vivre dans l'intimité de Montaigne. Après une absence qui dura un an et quelques mois, il se maria en 1572 et consacra sa verve poétique à célébrer, sous le nom d'Aymée, la femme que son cœur avait choisie, malgré l'opposition des siens, et à la pleurer quand il l'eut perdue en 1587. Il mourut vers 1604. Il avait publié en 1576 trois livres de *Poèmes et mélanges;* en 1584 un volume d'*Imitations*, dédié à la reine de Navarre, et en 1596 une traduction de quatre chants de la *Jérusalem*. Il laissa inédits trois livres des *Amours d'Aymée*. Toutes les poésies de de Brach ont été publiées, dans une édition monumentale, à Bordeaux, en 1861, par M. Reinhold Dézeimeris. De Brach était un esprit docte et lettré; il avait une nature affectueuse, un talent aimable, mais ce n'était pas un poète de haut vol.

LES AMOURS D'AYMÉE

Cependant que la nuit a mis l'homme à requoi[1],
Et qu'un repos endort sa peine journalière,
Las ! mon cœur, le sommeil ne sille[2] ma paupière,
Et veillant en mon mal je travaille après toi.
O sommeil chasse-soin, prenant pitié de moi,
Viens endormir mon mal et ma peine ordinaire,
Et d'un songe flateur, car rien ne le peut faire
Fors que le songe vain, contente mon esmoi.
Fay qu'un fantosme faux, sous la semblance[3] vaine
De celle qui me tient en amoureuse peine,
Je puisse nu à nu presser entre mes bras :
Si tu me fay ce bien, pour demeurer près d'elle,
Fay moi tousjours dormir, soit la nuit eternelle,
Ou, si le jour venoit, qu'on ne m'esveille pas.

Amour, adieu, je prends congé de toi;
Amour, adieu, je m'en vay, je te laisse,
Je ne veux plus aimer ceste maistresse
Qui m'a tenu si long temps en esmoi ;
Je ne veux plus la voir rire de moi,
S'esjouissant de me voir en tristesse.
Ni son bel œil, qui m'œillade sans cesse,
Ni de sa bouche une parjure foi,
Ni sa beauté, de moi tant admirée,
Ni de ses yeux une flèche tirée,
Ne me vaincront pour me rendre encor sien.
Adieu donc, l'œil, adieu donques, la bouche,
Adieu, beauté, adieu, flèche sans touche,
Cruelle, adieu, car je ne suis plus tien.

1. Au repos. V. Baïf, p. 288. — 2. Ne ferme. V. Ronsard, p. 25. — 3. Ressemblance; v. Sembler.

Adieu, Aymée, adieu, Dieu te veuille conduire.
Las ! cet adieu forcé grossit mes yeux de pleurs,
Me fait palir, rougir, changer de cent couleurs,
Te faisant voir combien ton despart me martire.
Pour toi puisse la terre en ton chemin produire
Un tapis verdoyant, semé de mille fleurs ;
Puisse l'œil de Phœbus atiédir ses chaleurs,
Afin qu'un chaud bruslant n'ait pouvoir de te nuire ;
Puisse en chemin uni, sans jamais trébucher,
Ta haquenée amblante assurément marcher ;
Le ciel ne troubler l'air ni la terre d'orage !...
Mais si ! puisse le ciel foudroyer, tempester,
De feu, d'esclair, de flamme, afin de t'arrester,
Et faire en ma faveur remettre ton voyage !

Pourquoy, d'une pillarde main,
Cueilles-tu pour parer ton sein
Tant de fleurs freschement escloses ?
Pourquoy ces beaux lys blanchissants ?
Pourquoy ces œillets rougissants ?
Pourquoy vas-tu cueillant les roses ?
Si du blanc des lys tu te plais,
Si du teint pourpré des œillets,
Si du frais des roses vermeilles,
Nature n'a-t-elle pas peint
Ton sein et ta bouche et ton teint
Aveques des couleurs pareilles ?
Pareilles !... non, je m'en desdis :
Les roses, les œillets, les lys,
De ton sein, ta lèvre, et ta face,
En blancheur, rougeur et vermeil,
N'ont rien au monde de pareil,
Tant s'en faut que rien les surpasse.

Ce n'est donc pas pour te parer,
C'est seulement pour comparer
La beauté de leur couleur vive,
Afin que l'œil, voiant ces fleurs,
Juge plus belles les couleurs
Qui peignent ta beauté naïve.
Et ce n'est pas hors de rayson
D'apporter pour comparaison
A ta beauté ces fleurs nouvelles :
Les fleurs sont filles du printemps ;
Ce sont fleurs de l'avril des ans
Que la beauté des dames belles...

ODE

Quiconque voit ma couleur fade,
Mon front pensif, mon œil pleureus,
Me dit : « Brach, vous estes malade
Ou bien vous estes amoureux.
« Si c'est qu'amour ainsi vous rende,
On sçait bien pour quelle beauté;
Mais sa beauté n'est pas si grande
Qu'on doive en estre transporté. »
Je leur dy : « Ma maistresse est belle,
Vous en parlez comme envieux,
Vous mesme la jugeriez telle,
Si vous la voiez par mes yeux.
« Pour estre entre noirette et brune
Vous cuidez blasmer sa beauté,
Mais de quoy flambe au ciel la lune,
Si non de sa brune clarté ?
« D'un œil noir Venus prend sa gloire;
Ne dit-on pas communement
Qu'il faut semer en terre noire,
Pour moissonner de beau froment ?

« Pour sa noirceur, c'est peu de chose
Les charbons sont noirs, enfumés,
Mais leur vermeil semble une rose
Quand ils sont d'un feu rallumés.
« Ma maistresse ainsi noirelette,
Bruslant au feu de mon amour,
Bien que l'ardeur en soit secrette,
Esclaire belle comme un jour.
« Et ce feu qui brusle madame
M'enflamme aussi d'un feu pareil :
Puisse en nous vivre cette flamme
Jusqu'au jour du dernier sommeil! »

Docte et sage Nesmond, cependant qu'à Bordeaux
Ton espouse future, amoureux, tu courtises,
Que proche de ta noce, inventif, tu devises
De chaisnes, d'affiquets, d'atours, d'habits nouveaux;
Par ces champs mal-plaisants qui souloient m'estre beaux
Tant que le sort voulut, par cent mille surprises
Je suis saisi de deuil, ne songeant qu'aux devises
De pleurs, de feus esteints, de morts et de tombeaux
D'un heureux proche hymen un espoir te contente,
D'un heureux mort hymen sans espoir je lamente.
Hélas! que bien contrayre est nostre passion!
La tienne vient du gain d'une espouse attendue,
La mienne vient du dueil de la mienne perdue :
Tu n'attends que plaisir, moy, rien qu'affliction.

POÈMES ET MÉLANGES

J'estime plus qu'un roi l'homme heureux qui n'a rien
Sinon ce que sa main journellement lui baille,
N'ayant de revenu la valeur d'une maille,
Pourveu qu'au demeurant il soit homme de bien.

Il est sans pensement, n'ayant rien qui soit sien;
Il n'a point de souci qui la nuit le travaille,
En songeant quel parti gaignera la bataille,
Par la perte de l'un craignant perdre son bien;
Il ne craint point de voir que sa bourse on lui vuide
Par tribut, par emprunt, ou par quelque subside,
Ny qu'un soldat mutin lui pille sa maison.
Bref en sa povreté meilleure est la fortune,
Que du riche, duquel la richesse est commune,
Depuis que le pouvoir commande à la raison.

« Que peut faire de Brach? que ne tient-il promesse? »
Voilà ce que tu dis de mon trop long sejour.
Je te respons, Vallade : ici je fay la cour,
Mais, comme je voudroy, ce n'est à ma maistresse.
Je courtise une royne ou bien une princesse;
Là j'entens discourir des nouvelles de cour;
J'oy parler de la guerre, et de Mars, et d'Amour;
Aussy Mars volontiers sa Venus ne delaisse.
Quand je me fasche là, je m'en vay sur le port.
Là je voi mille nefs, où l'on me mène à bord;
Là de la malvoisie à force on me fait boire;
Là je boi, là je voi cent mille raretés,
Et je t'eusse descrit toutes ces nouveautés :
Mais en boivant par trop j'en pers toute memoire.

FRAGMENT DU VOYAGE EN GASCOGNE

LE CHATEAU DE BARTAS

Le soleil ce pendant vers l'occident decline,
Plongeant son chef flambant au sein de la marine,

Et nos chevaux suants, du travail harassés,
En allongeant le col marchoient à pas forcés ;
Tellement que l'obscur de la nuit retournée,
Au chasteau de Bartas borna nostre journée,
Bartas où la nature et l'art industrieux
Semblent pour l'embellir avoir mis tout leur mieux.
Car de haute fustaie un bois icy s'eslève,
Dont l'ombre s'allongeant dans les douves s'abrève [1],
Où mille rossignols, branchés en mille lieux,
Dégoisent à l'envi leur chant mélodieux.
Deçà, le grand vivier, ainsi qu'une rivière,
Lèche le pied des murs de son eau poissonnière,
Où le brochet, la carpe et mille autres poissons
Se pendent quand on veut aux croches hameçons.
Laissant là le vivier, un chemin vous amène
Soubs l'ombrage feuillu d'une épesse garène,
Où les clapiers voutés cachent dedans leurs creux,
Serpentés en canaux, mille connins poureux [2].
Là le clos du jardin est joint avec la vigne,
La vigne aux ceps pamprés, qui, plantés à la ligne,
Estendent çà et là l'un sur l'autre les bras,
Que la grappe déjà fait recourber en bas ;
Et vigne que l'on tient, au goust du bon yvrongne,
Porter le meilleur vin de toute la Gascongne.
Mais que j'ay tort d'avoir, d'un vers mal ordonné,
Parlé premièrement de l'enfant cuisse-né
Que de l'eau qui sortant d'une claire fontaine
Embrasse en gargouillant le giron de la plaine;
Car d'elle je devoy parler premièrement,
Pource que je ne boi que de son élément.
Pour vous donques, fontaine, en m'excusant, je prie
Que jamais en esté vostre eau ne soit tarie;
Que jamais le pasteur n'amène son troupeau
Pour l'abrever chés vous, souillant vostre belle eau ;
Que des arbres voisins la feuille ne se sèche,
Ains [3] qu'à jamais vostre eau par leur ombre soit frêche;

1. S'abreuve. — 2. Peureux *. — 3. Mais.

Que le bord qui vous ceint se maintienne couvert,
Soit l'hyver, soit l'esté, d'un tapis toujours vert;
Que Salluste [1], approchant de vostre bord humide,
Esprouve en vous l'effet de l'onde Aganippide!...

Ny voir à mon retour mes parens contentés,
Ny voir de mes amis une troupe cherie;
Ny voir les champs fertils de ma chère patrie,
D'où je m'estoy bani déjà par trois estés;
Ny voir en nostre port mille nouvelletés,
Qu'apporte l'océan alors qu'il se marie
A nos fleuves gascons, desquels le cours varie
Par le regorgement de ses flots irrités;
Ny me voir contenté d'une large abondance,
Me voyant estre exempt de l'estroite indigence
Que le povre escolier a toujours près de soi :
Je n'ay de tout cela receu tant de liesse
Que du seul souvenir de ma belle maistresse,
Qui peut-estre a perdu le souvenir de moi!

1. Guillaume de Salluste, seigneur du Bartas.

GUILLAUME DU BARTAS

1544 — 1590

Du Bartas naquit à Montfort, non loin d'Auch, en 1544. Militaire et fidèlement attaché à Henri IV, il eût cependant préféré vivre loin de la cour et du monde et, dans la belle solitude de son château de Bartas, se livrer à ses travaux poétiques. Ses œuvres consistent en plusieurs poèmes : *Uranie*, *Judith*, les *Neuf Muses Pyrénées*, qui tous sont éclipsés par deux créations immenses, la *Première semaine*, divisée en sept journées, publiée en 1579, et la *Seconde semaine*, divisée en plusieurs parties portant des titres particuliers et publiée en 1584. La plus belle édition des *Œuvres* de du Bartas est l'édition in-folio publiée à Paris en 1614. Ses œuvres furent traduites en toutes les langues. L'admiration enthousiaste que Gœthe avait pour du Bartas témoigne de l'incompétence absolue des étrangers quand il s'agit de porter un jugement littéraire sur des œuvres poétiques françaises. Quelques passages de la *Première semaine* et même de la *Seconde* ont de la grandeur et nous donnent la mesure de la vaste imagination du poète. Mais son œuvre a som-

bré sans retour, et la cause de ce désastre n'a rien d'obscur : le goût, que nulle autre qualité ne peut remplacer, a presque toujours fait défaut à du Bartas.

LA SEMAINE

LE PREMIER JOUR

O père de sagesse, ô père de lumière, [439]
Et qui peut et qui doit sortir mieux la première
De ce monde confus que la vive clarté,
Sans qui mesme le beau semble estre sans beauté ?
En vain Timanthe eust peint son horrible cyclope,
Parrhase son rideau, Zeuxe sa Penelope,
Apelle sa Venus, si jamais le soleil
N'eust pour les faire voir sur eux jetté son œil.
En vain, certes en vain, d'artifice si rare,
Le temple Ephesien, le Mausole, le Phare,
Eussent esté bastis par les excellens doigts
De Ctisiphon, de Scope, et du maistre gnidois,
Si l'oublieux manteau des nuicts plus éternelles
Eust aux yeux des humains emblé [1] choses si belles.

Lampe de l'univers, mère de verité, [485]
Juste effroi des brigans, seul miroir de beauté,
Fille aisnée de Dieu, que tu es bonne et belle,
Puis que l'œil clair-voyant de Dieu te juge telle !
Puis que ton propre ouvrier [2], en ses divins propos,
Ne peut, bien que modeste, assez chanter ton los !

1. Ravi, enlevé. V. Ronsard, p. 14. — 2. Dissyllabe.

L'architecte du monde ordonna qu'à leur tour [497]
Le jour suivist la nuict, la nuict suivist le jour.
La nuict peut temperer du jour la secheresse,
Humecte nostre ciel et nos guerets engresse ;
La nuict est celle-là qui charme nos travaux,
Ensevelit nos soins, donne tresve à nos maux ;
La nuict est celle-là qui de ses ailes sombres
Sur le monde muet fait avecques les ombres
Degouter le silence, et couler dans les os
Des recreus[1] animaux un sommeilleux repos.
O douce nuict, sans toi, sans toi l'humaine vie
Ne serait qu'un enfer, où le chagrin, l'envie,
La peine, l'avarice et cent façons de morts
Sans fin bourrelleroyent et nos cœurs et nos corps.
O nuict, tu vas ostant le masque et la feintise[2],
Dont sur l'humain théatre en vain on se desguise,
Tandis que le jour luit ; ô nuict alme, par toy
Sont faits du tout[3] esgaux le bouvier et le roy,
Le pauvre et l'opulent, le Grec et le barbare,
Le juge et l'accusé, le sçavant et l'ignare,
Le maistre et le valet, le difforme et le beau :
Car, nuict, tu couvres tout de ton obscur manteau.
Celui qui, condamné pour quelque enorme vice,
Recerche[4] sous les monts l'amorce d'avarice,
Et qui dans les fourneaux, noirci, cuit et recuit
Le soulfre de nos coeurs, se repose la nuict ;
Celui qui tout courbé le long des rives tire
Contre le fil du fleuve un trafiquant navire,
Et, fondant tout en eau, remplit les bords de bruit,
Sur la paille estendu se repose la nuict.
Celui qui, d'une faux maintes fois esmoulue,
Tond l'honneur biguarré de la plaine velue

1. Fatigués, las. V. Ronsard, p. 118. — 2. Dissimulation *. — 3. Entièrement *. — 4. Recherche. Cf. Cercher.

Se repose la nuict et dans les bras lassez
De sa compagne perd tous les travaux passez.
Seuls, seuls, les nourrissons des neuf doctes pucelles,
Cependant que la nuict de ses humides ailes
Embrasse l'univers d'un travail gracieux,
Se tracent un chemin pour s'envoler aux cieux,
Et plus haut que le ciel d'un vol docte conduisent
Sur l'aile de leurs vers les humains qui les lisent.

LE SECOND JOUR

Que ne fais-tu proffit, ô frenetique France, [821]
Des signes dont le ciel t'appelle à repentance ?
Peux-tu voir d'un œil sec ce feu prodigieux,
Qui nous rend chasque soir effroyables les cieux,
Cest astre chevelu qui menace la terre
De peste, guerre, faim, trois pointes du tonnerre,
Qu'en sa plus grand fureur Dieu foudroye sur nous ?
Mais, las ! que peut du ciel le desarmé courroux
Puis que tant de durs fleaux[1], qui te playent[2] l'eschine,
N'arrachent un souspir de ta dure poitrine ?
Ton sang est ta boisson, ta faim ne te repaist
Que de ta propre chair ; ce qui te nuit te plaist.
Tu n'as nul sentiment non plus qu'un lethargique ;
Tu fuis ta guerison ; plus l'Eternel te picque,
Plus tu fais du restif : franc d'un sacré souci,
Tu t'engraisses de coups comme un asne endurci ;
Et tel que le plastron ou la blanche alumelle,
Tu vas plus resistant, quand plus on te martelle.

LE TROISIÈME JOUR

Bien que par le pesché, dont nostre premier père [521]
Nous a bannis du ciel, la terre dégenère

1. Prononcez flaux ; ce mot était monosyl. V. Ronsard, p. 194. — 2. Ploient (L., hist. cite du Bartas).

De son lustre premier, portant de son seigneur
Sur le front engravé l'éternel deshonneur ;
Que son aage decline avec l'aage du monde ;
Que sa fecondité la rende moins feconde,
Semblable à celle-là dont le corps est cassé
Des tourmens de Lucine, et dont le flanc lassé
D'avoir de ses enfans peuplé presque une ville,
Espuisé de vertu, devient en fin sterile :
Si [1] fournit-elle encor assez ample argument,
Pour celebrer l'auteur d'un si riche ornement.
Jamais le gai printemps à mes yeux ne propose
L'azur du lin fleuri, l'incarnat de la rose,
Le pourpre rougissant de l'œillet à maints plis,
Le fin or de Clytie, et la neige du lis,
Que je n'admire en eux le peintre qui colore
Les champs de plus de teints que le front de l'aurore,
Qui, quittant des poissons le tempesteux sejour,
Conduit, avant-courière, ès Indes un beau jour ;
Ou de l'arc qui promet aux plaines alterées
D'arrouser leurs seillons [2] de fecondes orées [3].
L'Eternel non content d'avoir paré de fleurs,
Enrichi de bons fruicts et parfumé d'odeurs
Les plantes de la terre, a mesme en leurs racines
Des humaines langueurs enclos les medecines.
Vraiment la Parque assaut l'homme en tant de façons
Qu'il ne verroit jamais sans leurs sucs vingt moissons ;
Ains [4] semblable à la fleur du lin qui naist et tombe
Tout en un mesme jour, son bers [5] seroit sa tombe,
Son printemps son hyver, sa naissance sa mort.
Bon Dieu, combien d'esprits qui jà frayent le bort
Du fleuve Stygian, rapellez par des herbes,
De l'avare Pluton trompent les mains superbes !

1. Pourtant elle *. — 2. Sillons (L., hist.; N.; Jaubert, Gl.). — 3. Pluies d'orage (L., étym. d'orage; Roquef.; Burguy, Gl.; plus fréquent au sens de vent d'orage, Saint-Alexis; Roland). — 4. Mais *. — 5. Berceau, V. Ronsard, p. 185.

Et bref, soit que mes pieds foulent l'herbe des prez, [675]
Qu'ils grimpent sur les monts, qu'ils brossent[1] ès foretz,
Je trouve Dieu par tout. Tout veut de lui despendre ;
Il ne fait que donner, et je ne fay que prendre.
Ici pour mes repas mille et mille moissons
Ondoyent par les champs ; ici mille toisons,
Dignes d'orner les corps des plus superbes princes,
Tremblent par les forestz des Sériques provinces.
Ici les bas rameaux des Maltesques cottons
Me portent des habits dans leurs blancs pelotons.
Ici le lin pigné[2] se change en fines toiles,
Et le chanvre creusé en cordages et voiles ;
Afin qu'estant porté tant du flot que du vent
Je rende familier le ponant au levant,
Je foule d'un pied sec l'Amphitrite profonde,
Et promène hazardeux mainte ville sur l'onde.
Ici un grain de maiz[3] en canne s'eslevant
Trois fois l'an cinq cens grains produit le plus souvent,
Que là bas les Indois sechent, brisent, paistrissent,
Et pour chasser la faim en beau pain convertissent.

Je te salue, ô terre, ô terre porte-grains, [851]
Porte-or, porte-santé, porte-habits, porte-humains,
Porte-fruicts, porte-tours, alme, belle, immobile,
Patiente, diverse, odorante, fertile,
Vestue d'un manteau tout damassé de fleurs,
Passementé de flots, bigarré de couleurs.
Je te salue, ô cœur, racine, baze ronde,
Pied du grand animal qu'on appelle le Monde,
Chaste espouse du ciel, asseuré fondement

1. Brosser, parcourir à travers les taillis. V. Baïf, p. 5. 19, 210. — 2. Peigné. V. Ronsard, p. 5. — 3. Maïs. Ici monosyllabe (L. manque d'hist.).

Des estages divers d'un si grand bastiment.
Je te salue, ô sœur, mère, nourrice, hostesse
Du roy des animaux. Tout, ô grande princesse,
Vit en faveur de toy. Tant de cieux tournoyans
Portent pour t'esclairer leurs astres flamboyans ;
Le feu pour t'eschauffer sur les flotantes nues
Tient ses pures ardeurs en arcade estendues ;
L'air pour te refreschir se plait d'estre secoux[1]
Or' d'un aspre Borée, or' d'un Zephyre doux ;
L'eau, pour te destremper, de mers, fleuves, fonteines
Entrelasse ton corps tout ainsi que de veines.
Hé ! que je suis marri que les plus beaux esprits
T'ayent pour la plupart, ô terre, en tel mespris ;
Et que les cœurs plus[2] grands abandonnent, superbes,
Le rustique labeur et le souci des herbes
Aux hommes plus brustaux, aux hommes de nul pris,
Dont les corps sont de fer et de plomb les esprits.
Tels ne furent jadis ces pères venerables
Dont le sacré feuillet chante les faits louables,
Noé, Moyse, Abram, qui passèrent ès champs,
Laboureurs ou bergers, la plupart de leurs ans.
Tels ne furent jadis Philometor, Attale,
Archelas, Cyr, Hieron, dont la dextre royale
Et pour glaive et pour sceptre a souvent soustenu
Or' la courbe serpette, or' le hoyau cornu.
Tels ne furent encor Cincinnat ni Fabrice,
Manie ni Serran, qui guerroyans le vice,
D'un coutre couronné, d'une emperière[3] main
Et d'un soc triomphal rayoyent le champ romain.

O trois et quatre fois bien-heureux qui s'esloigne [897]
Des troubles citadins ! qui prudent ne se soigne[4]

1. Secoué, de secorre (L., étym. ; Roquef., ex. de Marot). — 2. Le comparatif pour le superl. — 3. Impériale (Roquef.). — 4. Ne se soucie.

Des emprises[1] des rois, ains[2], servant à Cerès
Remue de ses boeufs les paternels guerets !
La venimeuse dent de la blafarde envie,
Ni l'avare soucì, ne tenaille sa vie.
Des bornes de son champ son desir est borné.
Il ne boit dans l'argent le philtre forcené ;
Au lieu de vin gregeois et parmi l'ambrosie
Ne prend dans un plat d'or l'arsenic oste-vie.
Sa main est son gobeau[3], l'argenté ruisselet
Son plus doux hypocras ; le fromage, le lait
Et les pommes encor, de sa main propre entées,
A toute heure lui sont sans aprest aprestées.
Les trompeurs chiquaneurs (Harpyes des parquets
Et sangsues du peuple) avecques leurs caquets
Bavardement fascheux la teste ne lui rompent ;
Ains[4] les peints oiselets ses plus durs ennuis trompent,
Enseignans chaque jour aux doux-flairans buissons
Les plus divins couplets de leurs douces chansons.
Son vaisseau vagabond sur l'irrité Nerée
N'est or' le jouet d'Eure et tantost de Borée ;
Et dans un océan esloigné de tout bord
Miserable ne va cercher[5] l'horrible mort ;
Ains passant en repos tous les jours de son aage
De veue ne perd point tant soit peu son village,
Ne connait autre mer, ne sçait autre torrent
Que le flot crystallin du ruisseau murmurant
Qui ses verds prez arrouse : et ceste mesme terre
Qui naissant le receut, pitoyable l'enterre.
Pour rappeler le somme il n'avale le jus
Ni du morne pavot, ni du froid jonc de Chus ;
Et n'achette les tons, comme jadis Mécène,
Lorsqu'en son corps mal sain, son âme encor moins saine
N'avoit ni paix ni tresve, et que sans nul repos
La jalouse fureur le rongeoit jusqu'aux os ;
Ains sur le verd tapis de la plus tendre mousse
Qui frange un bord ondeux, hors de ses flancs il pousse

1. Entreprise. V. Ronsard, p. 94. — 2. Mais. — 3. Gobelet (Roquef.; Jaubert, Gl.). — 4. Mais *. — 5. Chercher *.

Un sommeil enchanté par le gazouillis doux
Des flots entrecassez[1] des bords et des cailloux.
Le clairon, le tambour, la guerrière trompette,
L'esveillant d'un sursaut, n'arment d'armet sa teste,
Et d'un chef respecté le sainct commandement
Ne le pousse aveuglé du lict au monument.
Le coq empennaché[2] la diane lui sonne,
Limite son repos et par son cri lui donne
Un chatouilleux désir d'aller mirer les fleurs
Que la flairante aurore emperle de ses pleurs.
Un air emprisonné dans les rues puantes
Ne lui trouble le sang par ses chaleurs relantes;
Ains du ciel descouvert, dessous lequel il vit,
A toute heure le tient en nouvel appetit,
Le tient sain à toute heure, et la mort redoutée
N'approche que bien tard de sa loge[3] escartée.
Il ne passe ès grand's cours ses miserables ans,
Son vouloir ne depend du vouloir des plus grands,
El changeant de seigneur ne change d'evangile.
Sur un papier menteur son mercenaire stile
Ne fait d'une fourmi un Indois[4] elephant,
D'un mol Sardanapale un Hercul triomphant,
D'un Thersite un Adon, et ne prodigue encore
D'un discours impudent la loi d'Alceste à Flore;
Ains, vivant tout à soi, et servant Dieu sans peur,
Il chante sans respect ce qu'il a sur le cœur.
Le soupçon blemissant nuict et jour ne le ronge,
A des aguets trompeurs nuict et jour il ne songe,
Ou, s'il songe à tromper, c'est à tendre filets
Aux animaux des champs, gluaux aux oiselets,
Et manches[5] aux poissons. Que si ses garde-robes
Ne sont toujours comblez de magnifiques robes
De velours à fond d'or, et si les foibles aix
De son coffre peu seur ne ployent sous le faix
Des avares lingots, il se vest de sa laine,

1. Brisés. V. Ronsard, p. 322. — 2. Empanaché, formé de pennache, panache. V. Ronsard, p. 53. — 3. Maisonnette. V. Ronsard, p. 262. — 4. Indien. — 5. Filet de pêche (L., 90).

De vins non achetez sa cave est toute pleine,
Ses greniers de froment, ses rocs de saines eaux
Et ses granges de foin et ses parcs de troupeaux.
Car mon vers chante l'heur du bien aisé rustique,
Dont l'honneste maison semble une republique,
Non l'estat diseteux du rompu bucheron,
De l'affamé pescheur, du povre vigneron,
Qui caimandent[1] leur vie et qui n'ont qu'à boutées
Du pain en leurs maisons sur quatre pieds plantées.
Puissé-je, ô tout-puissant, inconu des grands rois,
Mes solitaires ans achever par les bois!
Mon estang soit ma mer, mon bosquet mon Ardeine,
La Gimone mon Nil, le Sarrapin ma Seine,
Mes chantres et mes luths les mignards oiselets,
Mon cher Bartas mon Louvre et ma cour mes valets,
Où sans nul destourbier[2] si bien ton los j'entonne
Que la race future à bon droit s'en estonne.
Ou bien si mon devoir et la bonté des rois
Me fait de leur grandeur approcher quelquefois,
Fai que de leur faveur jamais je ne m'enyvre,
Que, commandé par eux, libre je puisse vivre,
Que l'honneur vrai je suive, et non l'honneur menteur,
Aimé comme homme rond et non comme flatteur.

LE QUATRIÈME JOUR

Comme un paon qui, navré du piqueron d'amour, [171]
Veut faire, piaffard, à sa dame la cour,
Tache estaller en rond les thrésors de ses ailes,
Peinturées d'azur, marquetées d'estoilles,
Rouant tout à l'entour d'un craquetant cerceau,
Afin que son beau corps paroisse encor plus beau:

1. Quémandent (L., selon qui il aurait fallu cayemandent). — 2. « Destourbier ou destourbement, *id est* empeschement. » N. (Roquef., avec ex.; Jaubert, Gl. : ex. de Montaigne et de Voiture; Rabelais).

Le firmament, attaint d'une pareille flame,
Desploye tous ses biens, rode autour de sa dame,
Tend son rideau d'azur, de jaune tavelé [1],
Houpé de flocons d'or, d'ardans yeux piolé [2],
Pommelé haut et bas de flambantes rouelles,
Moucheté de clairs feux et parsemé d'estoilles,
Pour faire que la terre aille plus ardemment
Recevoir le doux fruict de son embrassement.

LE CINQUIÈME JOUR

O Dieu, combien de fois sous les fueilleux rameaux [620]
Et des chesnes ombreux et des ombreux ormeaux
J'ay tasché marier mes chansons immortelles
Aux plus mignards refrains de leurs chansons plus belles!
Il me semble qu'encor j'oy dans un verd buisson
D'un sçavant rossignol la tremblante chanson,
Qui tenant or' la taille, or' la haute-contre,
Or' le mignard dessus, ore la basse-contre,
Or' toutes quatre ensemble, appelle par les bois
Au combat des neuf Sœurs les mieux disantes voix.
A trente pas de là, sous les fueilles d'un charme,
Un autre rossignol redit le mesme carme [3];
Puis, voulant avec lui pour l'honneur estriver [4],
Chante quelque motet pourpensé [5] tout l'hyver.
Le premier luy replique et d'un divin ramage
Ajouste à son doux chant passage sur passage,
Fredon dessus fredon, et leurs gosiers plaintifs
Despendent [6] toute l'aube en vers alternatifs.
Mais souvent le vaincu porte si grand'envie
A l'honneur du vainqueur qu'il perd et voix et vie
Tout en mesme moment; et le joyeux vainqueur
Est des autres prisé comme maistre du chœur.

1. Tacheté *. — 2. Peint de diverses couleurs. V. Baïf, p. 8. — 3. Chant, *carmen* *. — 4. Quereller *. — 5. Médité. V. Baïf, p. 6. — 6. Dépensent *.

Sur la pointe du jour, d'un chant plein de délices,
Il enseigne la game à cent petits novices,
Et puis, les connoissant dignes d'un plus haut son,
Il leur baille, sçavant, quelque obscure leçon,
Que verset par verset, studieux, ils recitent,
Et la bouche maistresse exactement imitent.

LE SEPTIÈME JOUR

Le peintre qui, tirant un divers paysage, [1]
A mis en œuvre l'art, la nature et l'usage,
Et qui d'un las pinceau sur son docte pourtraict
A, pour s'eternizer, donné le dernier traict,
Oublie ses travaux, rit d'aise en son courage
Et tient toujours ses yeux collés sur son ouvrage.
Il regarde tantost par un pré sauteler
Un agneau, qui tousjours muet semble besler.
Il contemple tantost les arbres d'un bocage
Ore le ventre creux d'une grotte sauvage,
Ore un petit sentier, ore un chemin batu,
Ore un pin baise-nue, ore un chesne abatu.
Ici par le pendant d'une roche couverte
D'un tapis damassé, moitié de mousse verte,
Moitié de vert hyerre [1], un argenté ruisseau
A flots entrecoupez précipite son eau :
Et qui courant après, or' sus, or' sous la terre,
Humecte, divisé, les quarreaux d'un parterre.
Ici l'arquebusier, de derrière un buis vert,
Affusté, vise droit contre un chesne couvert
De bisets passagers. Le rouet se desbande,
L'amorce vole en haut d'une vitesse grande :
Un plomb environné de fumée et de feu,
Comme un foudre esclatant, court par le bois touffu.
Ici deux bergerots [2] sur l'esmaillé rivage

1. Lierre *. — 2. Diminutif de bergers.

Font à qui mieux courra pour le pris d'une cage :
Un nuage poudreux s'esmeut dessous leurs pas,
Ils marchent et de teste, et de pieds, et de bras;
Ils fondent tout en eau; une suivante presse[1]
Semble rendre en criant plus viste leur vistesse.
Ici deux bœufs suans, de leurs cols harassez
Le coutre fend-gueret traisnent à pas forcez;
Ici la pastourelle à travers une plaine,
A l'ombre d'un pas lent son gras troupeau rameine.
Cheminant elle file, et à voir sa façon
On diroit qu'elle entonne une douce chanson.
Un fleuve coule ici, là naist une fontaine;
Ici s'eslève un mont, là s'abaisse une plaine;
Ici fume un chasteau, là fume une cité,
Et là flotte une nef sur Neptune irrité.
Bref, l'art si vivement exprime la nature,
Que le peintre se perd en sa propre peinture :
N'en pouvant tirer l'œil, d'autant qu'où plus avant
Il contemple son œuvre, il se voit plus sçavant.
Ainsi ce grand ouvrier[2], dont la gloire fameuse
J'esbauche du pinceau de ma grossière muse,
Ayant ces jours passez, d'un soin non soucieux,
D'un labeur sans labeur, d'un travail gracieux,
Parfait de ce grand Tout l'infini paysage,
Se repose ce jour, s'admire en son ouvrage :
Et son œil, qui n'a point pour un temps autre objet,
Reçoit l'esperé fruict d'un si brave projet.
(Si le bégayement de ma froide éloquence
Peut parler des projets d'une si haute essence.)
Il void ores comment la mer porte-vaisseaux
Pour hommage reçoit de tous fleuves les eaux;
Il void que d'autre part le ciel ses ondes hume,
Sans que le tribut l'enfle ou le feu le consume.
Il voit de ses bourgeois[3] les fécondes amours;
De ses flus et reflus il contemple le cours,

1. Multitude, troupe. — 2. N'a eu, jusqu'à l'époque de Malherbe, que deux syllabes, comme meurtrier, sanglier*. — 3. Au sens de habitants.

Sur qui le front cornu de l'estoille voisine
D'un aspect inconstant et nuict et jour domine.
Il œillade tantost les champs passementez
Du cours entortillé des fleuves argentez.
Or' il prend son plaisir à voir que quatre frères
Soustiennent l'univers par leurs efforts contraires;
Et comme l'un par temps en l'autre se dissout
Tant que de leur débat naist la paix de ce Tout.
Il s'esgaye tantost à contempler la course
Des cieux glissans autour de la Croix et de l'Ourse,
Et comme sans repos, or' sus or' sous les eaux
Par chemins tous divers ils guident leurs flambeaux.
Ore il prend ses esbats à voir comme la flamme,
Qui cerne ce grand Tout, rien de ce Tout n'enflamme :
Comme le corps glissant des non solides airs
Peut porter tant d'oiseaux, de glaçons et de mers :
Comme l'eau, qui tousjours demande la descente,
Entre la terre et l'air se peut tenir en pente,
Comme l'autre element se maintient ocieux [1],
Sans dans l'eau s'enfondrer, ou sans se joindre aux cieux.
Or' son nez à longs traicts odore une grand'plaine,
Où commence à flairer [2] l'encens, la marjolaine,
La canelle, l'œillet, le nard, le rosmarin,
Le serpolet, la rose et le baume et le thin.
Son oreille or' se plaist de la mignarde noise
Que le peuple volant par ses forests desgoise;
Car bien que chasque oiseau, guidé d'un art sans art,
Dans les bois verdoyans tienne son chant à part,
Si [3] n'ont-ils toutesfois tous ensemble pour verbe
Que du roy de ce Tout la louange superbe.
Et bref, l'oreille, l'œil, le nez du tout-puissant,
En son oeuvre n'oit rien, rien ne void, rien ne sent
Qui ne presche son los, où ne luise sa face,
Qui n'espande partout les odeurs de sa grace.
Mais plus que tout encor les humaines beautez

1. Oisif*. — 2. A répandre une odeur. V. Ronsard, p. 23.
3. Pourtant ils*.

Tiennent du tout-puissant tous les sens arrestez :
L'homme est sa volupté, l'homme est son sainct image,
Et pour l'amour de l'homme il aime son ouvrage.

LA SECONDE SEMAINE

TROISIÈME JOUR

Muse, jusqu'aujourd'huy tu cours une carrière
Ceincte de toutes parts d'une estroite barrière ;
Dans un petit sentier tu captives tes pas ;
Tu ne peux voltiger, et seulement tes bras,
S'estendans hors des murs dont ta lice est enclose,
Empoignent en courant quelque odorante rose,
Quelque pasle viole [1], et, curieux, en font
Un tissu de bouquets pour couronner ton front.
Mais ores [2] te voicy dans la raze campaigne,
Où, gaillarde, tu peux, comme un genet d'Espaigne
Qui, rompant son licol et ses fers empeschants,
Brusquement courageux, gagne la clef des champs,
T'esbattre, manier, courir à toute bride
Où la sainte fureur de ton zèle te guide.
Tout le monde est à toy : doresnavant tu mets
Ta faux dans la moisson des temps plus [3] renommés ;
Et, flottant sur la mer des plus riches histoires,
Cent prodiges nouveaux, cent routes, cent victoires
En bloc s'offrent à toy. Je ne crains seulement
Que tu perdes ta route en si vaste argument,
Et que le choix exquis de si grande chevance [4]
Ne te peine pas moins que jadis l'indigence.
Sçais-tu que nous ferons, ô Muse, mon soucy,
Mes délices, mon tout? Nous ferons tout ainsy

1. Violette. C'est le simple ; violette est le diminutif (L., étym.). — 2. Maintenant *. — 3. Comp. pour superl. *. — 4. Richesse *.

Que la pucelle main d'une jeune bergère,
Qui ne va despouillant toute la primevère
De ses peintes beautés, et ne va ravissant
Un matin tout l'honneur d'un jardin florissant;
Ains[1] coupe en ce carreau une fleur azurée,
En l'autre une blanchâtre, en l'autre une dorée;
De ses cheveux les lie; et, chaste, les baisant,
A son cher fiancé s'en court faire un présent.
Nous courons par-dessus l'histoire de tous âges,
Et faisant une trie[2] et des grands personnages
Et des miracles faits parmi le peuple Hebreu,
L'offrirons sur l'autel de la gloire de Dieu...

LES NEUF MUSES PYRÉNÉES

François, arreste-toy, ne passe la campagne
Que nature mura de rochers d'un costé,
Que l'Auriège entrefend d'un cours précipité :
Campagne qui n'a point en beauté de compagne.
Passant, ce que tu vois n'est point une montagne :
C'est un grand Briarée, un géant haut monté
Qui garde ce passage et desfend, indompté,
De l'Espagne la France, et de France l'Espagne.
Il tend à l'une l'un, à l'autre l'autre bras;
Il porte sur son chef l'antique faix d'Atlas;
Dans deux contraires mers il pose ses deux plantes.
Les espaisses forests sont ses cheveux espais;
Les rochers sont ses os, les rivières bruyantes
L'esternelle sueur que luy cause un tel faix.

---

1. Mais*. — 2. Triage (L., étym. de trie, et hist. de tri : ex. de Baif).

A FRANÇOIS RÉMOND

Mon cher Rémond, qui fais dextrement marier
La lyre de Phœbus aux textes de Scévole,
Tu t'enquiers si depuis que j'ay quitté l'escole
I'ay suyvi le barreau ou bien le train guerrier.
La vente des Estats, le mespris coustumier
De la saincte Themis qui de çà-bas [1] s'envole,
L'horreur du fer civil qui nostre France affole,
M'ont fait tant desdaiguer l'un et l'autre mestier,
Que, loin d'ambition, d'avarice et d'envie,
Je passe oisivement en mon Bartas la vie,
Me contentant du bien par les miens aquesté.
Mais tel, mon cher Rémond, et nuit et jour se peine
Pour s'immortaliser, dont peut-estre la peine
Ne sert tant au public que mon oisiveté.

1. Ici-bas ‘.

JEAN PASSERAT

1534 — 1602

Jean Passerat, né à Troyes en 1534, fut un des plus savants hommes de son temps. Il remplaça Ramus dans sa chaire d'éloquence au Collège de France. Resté fidèle au roi pendant les fureurs de la Ligue, il collabora, ainsi que Nicolas Rapin et Gilles Durant, à cette œuvre de courage, de bon sens et d'esprit, qu'on nomme *la Satire Ménippée*. Ce fut lui qui en composa les vers les plus piquants. Depuis l'année 1569 jusqu'à sa mort, il vécut dans la maison de Henri de Mesmes. Passerat a laissé de nombreux et savants ouvrages et composé un grand nombre de poésies latines et françaises. Ces dernières se composent de *Vers de chasse et d'amour*, publiés à Paris en 1597, et d'un volume d'*Œuvres poétiques*, publié en 1602 et 1606. Passerat mourut en 1602, après être resté plusieurs années aveugle et paralytique. Ce fut un honnête homme et un homme d'esprit. Ses poésies, tracées d'une plume alerte, décèlent une âme sereine et enjouée. Il en est quelques-unes que ne désavouerait pas La Fontaine.

HYMNE DE LA NUICT

SUR UN ÉPITHALAME

S'il faut choisir les choses plus antiques
Pour embellir les chansons poëtiques,
Chantons la nuit : la nuit a merité
Le premier lieu pour son antiquité,
Car le chaos l'engendra la première,
Avant le jour et la claire lumière.
Rien ne se doit à la nuit comparer,
Quand il luy plaist d'estoilles se parer
Pour les amants, dont elle a pris la cure :
Quoiqu'on la nomme et aveugle et obscure,
En temps serein elle seule a plus d'yeux,
Et plus luisans, que tous les autres dieux.
Le jour est plein de chagrin et de peine;
D'aise et repos la doulce nuit est pleine.
De jour l'amant ne s'ose declairer ;
La nuit sans peur les moyens luy presente,
Pour deceler le mal qui le tourmente.
Le jour se passe en procez et débats;
La nuit se coule en paix et en esbats.
Durant le jour une honte craintive
Rend à l'amant sa dame plus restive ;
Durant la nuit, honte, crainte et souci
N'empeschent point d'estre pris à merci.
Des amoureaux [1] jamais la bande ailée
Ne va cherchant que la nuit estoilée,
Pour à couvert des hommes s'approcher,
Sur qui leurs traits ils veulent descocher.
De nuit Venus, que suyvent maintes fées,
Mène dancer les Graces bien coiffées.
Nuit au sein large, au noir accoûtrement,
La fin du monde et le commencement,

1. Petits Amours.

Tu rafreschis la terre de rousée
Quand elle est seche et d'humeur[1] espuisée.
Seule tu viens arrester les travaux
Des laboureurs, des bœufs et des chevaux.
La sage nuit nous donne en nostre affaire
Meilleur conseil que le jour ne peut faire.
Le jour n'est bon à celer les secrets :
Le jour n'est propre aux mystères sacrés ;
La nuit les garde en toute reverence,
Enveloppés d'un fidèle silence.
Sans toy, Vesper, des astres le plus beau,
Jamais Hymen n'allume son flambeau :
Monstre ta flame, ô feu de Cytherée,
Avant-coureur de la nuit desirée;
Phanal plus clair et luisant que le jour,
Qui les amants conduis au port d'amour.
L'amant loyal, qui après longue attente
Sa peine allege et son desir contente,
Ayant fleschi sa maistresse à pitié,
Trouve la nuit trop courte de moitié;
Aussi dit-on qu'en pareille fortune
Le roy du ciel des deux nuits n'en fit qu'une.
Arreste donc, Aurore au teint vermeil,
Ton jaune char et celuy du soleil,
Pour un amant, un amant qui merite
D'estre à son aise au sein de sa Charite,
Ores qu'il peut sans crainte et sans danger
Ses maux passés à si grand bien changer.
Si belle couple[2], et qui fust mieux égale,
Oncques n'entra dans la couche loyale.
Tel est l'eclat d'un fin or cyprien
En œuvre mis sur l'ivoire indien :
Telle est la rose, à la robe pourprine,
Auprès d'un lis de couleur argentine.
Tu ne sçaurois aimer en plus hault lieu,
Tu ne sçaurois brusler d'un plus beau feu,

1. Eau *. — 2. Féminin alors (L., hist. ex. de du Bellay).

Nouvel espous : fille n'est en ce monde
Qui en honneur la passe ou la seconde [1].
Vivez d'accord, ô pair [2] bien assorti !
De sang divin l'un et l'autre sorti.
Entr'approchez vos lèvres corallines,
Bord contre bord, comme conques marines.
Comme la vigne embrasse des ormeaux
En cent replis le tronc et les rameaux :
Ainsi l'amour, qui vos deux cœurs assemble,
Serrés vous tienne estroitement ensemble.
D'aise ravis vos yeux sans se mouvoir
Ne soient jamais soûlés de s'entrevoir !
Vostre devis au petit bruit ressemble
Que fait Zephyr souspirant en un tremble;
Ou comme on voit l'abeille murmurer
Autour du thym qu'elle vient de fleurer.
Fidèle amant, qui as en ta puissance
Cette beauté, rare fleur de la France,
Sans perdre temps en l'amoureuse nuit,
De cette fleur fais sortir un beau fruit :
Le ciel benin en tout bon-heur l'accroisse,
Et qu'en luy seul tous deux on vous connoisse.
De l'occident le rivage tortu
De vos enfants sentira la vertu.
Tu les verras, Espaigne bazanée,
Courir sur toy du hault mont Pyrenée,
Reconquestans d'un bras victorieux
Le sceptre emblé [3] des mains de leurs ayeux.
Mais taisons-nous : la nuit paisible et coye
Defend le bruit, qu'on ne trouble leur joye.
Belle, bon soir; bon soir, amant heureux,
Pense à jouyr du plaisir amoureux,
Tant [4] que Phœbus sur ta couche parée
Jette ses rais [5] à la pointe dorée.

1. En soit une seconde image. — 2. Quelquefois masculin au XVIe siècle *. — 3. Ravi *. — 4. Jusqu'à ce que, suivi du subjonctif. V. A. Chénier, p. 251, éd. 1870. — 5. Rayons *.

ODE DU PREMIER JOUR DE MAY

Laissons le lit et le sommeil
Ceste journée :
Pour nous l'aurore au front vermeil
Est desjà née.
Or que le ciel est le plus gay
En ce gracieux mois de may,
Aimons, mignonne;
Contentons nostre ardent desir :
En ce monde n'a du plaisir
Qui ne s'en donne.

Vien, belle, vien te pourmener
Dans ce bocage,
Entens les oiseaux jargonner
De leur ramage.
Mais escoute comme sur tous
Le rossignol est le plus doux,
Sans qu'il se lasse.
Oublions tout dueil, tout ennuy
Pour nous resjouyr comme luy :
Le temps se passe.

Ce vieillard, contraire aux amans,
Des aisles porte,
Et, en fuyant, nos meilleurs ans
Bien loing emporte.
Quand ridée un jour tu seras,
Mélancolique, tu diras :
J'estoy peu sage,
Qui n'usoy point de la beauté
Que si tost le temps a osté
De mon visage.

Laissons ce regret et ce pleur
A la vieillesse;
Jeunes, il faut cueillir la fleur
De la jeunesse.
Or que le ciel est le plus gay,
En ce gracieux mois de may,
Aimons, mignonne;
Contentons nostre ardent desir :
En ce monde n'a du plaisir
Qui ne s'en donne.

SONNET

Rossignol, roy des bois, vous, tourtre[1] solitaire,
Linotes et tarins, et vous chardonnerets :
Gentils musiciens des champs et des forests,
Qui vous plaignez du mal dont je ne puis me taire,
Donnez commun secours à un commun affaire[2] :
Plus heureux j'en seray, plus heureux vous serez;
Ainsi les tresbuschets, les gluaux et les rets
Des traistres oiseleurs ne vous puissent mal faire!
Je vous pry, mes mignons, et vous conjure tous,
Si vous reconnoissez un oiseau entre vous
Que l'on appelle Amour (c'est lui qui nous affole!) :
Des ongles et du bec, dont vous estes armés,
Bourrez-le moy si bien et si bien le plumez,
Que jamais le cruel en nos cueurs ne revole.

SONNET

Comme une tendre fleur, de ceste humeur[3] nourrie
Que l'aube fait tomber au mois plus souhaité,

1. Tourterelle*. — 2. Genre indécis. V. Baïf, p. 216 et 219. — 3. L'eau de la rosée*.

Va tousjours accroissant sa grace et sa beauté,
Et semble que le ciel à elle seule rie :
Mais s'il advient aussi que la fleur tant chérie
Demeure sans rousée aux grands jours de l'esté,
Tout ce qu'elle eut de beau soudain luy est osté :
Morne on la voit flestrir et choir sur la prairie.
Ainsi vostre bel œil m'eslève et me nourrit,
Fleurissant en amour cependant qu'il me rit.
Mais, hélas! si de moy sa faveur il retire,
Comme un lis qui se meurt, faute d'estre arrousé,
Je langui, je flestri[1], de vigueur espuisé,
Et d'où venoit mon bien, de là vient mon martyre.

VILLANELLE

J'ay perdu ma tourterelle :
Est-ce point celle que j'oy ?
Je veux aller après elle.
Tu regrètes ta femelle,
Hélas ! aussi fai-je moy :
J'ai perdu ma tourterelle.
Si ton amour est fidelle,
Aussi est ferme ma foy,
Je veux aller après elle.
Ta plainte se renouvelle ;
Tousjours plaindre je me doy :
J'ay perdu ma tourterelle.
En ne voyant plus la belle,
Plus rien de beau je ne voy ;
Je veux aller après elle.
Mort, que tant de fois j'appelle,
Pren ce qui se donne à toy :
J'ay perdu ma tourterelle,
Je veux aller après elle.

1. La forme neutre pour la forme réfléchie.

SAUVEGARDE POUR LA MAISON DE BAIGNOLET

CONTRE LES REISTRES

Empistolés[1] au visage noirci,
Diables du Rhin, n'approchez point d'ici :
C'est le sejour des filles de Memoire.
Je vous conjure en lisant le grimoire,
De par Bacchus, dont suivez les guidons,
Qu'alliez ailleurs combattre les pardons.
Volez ailleurs, messieurs les hérétiques :
Ici n'y a ni chappes ni reliques.
Les oiseaux peints vous disent en leurs chants :
Retirez-vous, ne touchez à ces champs ;
A Mars n'est point ceste terre sacrée,
Ains[2] à Phœbus, qui souvent se recrée.
N'y gastez rien, et ne vous y jouez :
Tous vos chevaux deviendroient encloués ;
Vos chariots, sans aisseuils[3] et sans roues,
Demeureroient versés parmy les boues.
Encore un coup, sans espoir de retour,
Vous trouveriez le roi à Montcontour :
Ou maudiriez vostre folle entreprise,
Rassiegeants Metz gardé du duc de Guyse;
Et en fuyant, battus et desarmés,
Boiriez de l'eau, que si peu vous aimez.
Gardez-vous donc d'entrer en ceste terre ;
Ainsi jamais ne vous faille la guerre :
Ainsi jamais ne laissiez en repos
Le porc sallé, les verres et les pots ;
Ainsi tousjours pissiez-vous sous la table :
Ainsi tousjours couchiez-vous à l'estable,
Vaincueurs de soif et vaincus de sommeil,
Ensevelis en vin blanc et vermeil,
Sales et nuds, vautrés dedans quelque auge,
Comme un sanglier[4] qui se souille en sa bauge !

1. Armés de pistolets. V. Ronsard, p. 258. — 2. Mais. — 3. Essieux (L., hist.). — 4. De deux syllabes. V. Ronsard, p. 52.

Brief, tous souhaits vous puissent advenir
Fors seulement dans France revenir
Qui n'a besoin, ô estourneaux estranges[1] !
De vostre main à faire ses vendanges.

ESTRENNES A MADAME DE ROISSY

L'an recommence sa carrière,
Vous aussi vos dévotions.
Quelle sera vostre prière,
Seul remède aux afflictions ?
Prier pour la paix c'est offense :
Au moins on nous l'a deffendu,
Sans outrepasser la deffense
Le contraire soit entendu.
Madame, priez pour la guerre,
(Il ne faut que de nom changer).
Qu'elle aille loin de ceste terre
Et retourne chez l'estranger.
Ainsi la France resjouye
Reverra meilleure saison.
Priez, et vous serez ouye,
Car Dieu oyt des bons l'oraison.

ÉPITAPHE

Jean Passerat icy sommeille,
Attendant que l'ange l'esveille :
Et croit qu'il se resveillera
Quand la trompette sonnera.
S'il faut que maintenant en la fosse je tombe,
Qui ay tousjours aymé la paix et le repos,
Afin que rien ne poise[2] à ma cendre et mes os,
Amis, de mauvais vers ne chargez point ma tombe.

1. Étrangers[1]. — 2. Pèse. V. Ronsard, p. 273.

GILLES DURANT

1550 — 1605

Gilles Durant, sieur de La Bergerie, naquit à Clermont en 1550. Après avoir fait ses études de droit, il s'adonna à la poésie. Il eut quelque part à la *Satyre Ménippée*, avec Passerat et Rapin. Ses *Poésies*, publiées à Paris en 1587 et 1594, contiennent ses *Premières amours*, intitulées *Charlotte*, ses *Dernières amours*, intitulées *Camille*, des élégies, des odes, des chansons. Il a laissé des imitations en vers de la *Pancharis* de Bonnefons. Gilles Durant avait de l'esprit, de la vivacité dans le style, une mélancolie enjouée, dont Sainte-Beuve a fait un éloge mérité.

CHARLOTTE

Mourir cent fois le jour d'une mort renaissante,
Ou vivre, si l'on vit, de douleurs et d'ennuis,
Passer les jours en pleurs et en plaintes les nuits
Sans cognoistre le mal dont l'ame est gemissante;

Bruler secrettement d'une ardeur languissante
(Ardeur que ny conter ny souffrir je ne puis),
Me retrouver bien loin de ce que je poursuis,
Et toujours estre auprès de ce dont je m'absente;
Allumer des désirs sans les sçavoir esteindre,
Me forger des desseins où je ne puis atteindre,
Me mentir à moy-mesme et en-joller mes sens;
Chercher je ne sçay quoy que je ne sçaurois dire,
Faire semblant de fuir ce que plus je desire :
Si cela n'est amour, qu'est-ce donc que je sens?

Un soir le long de l'eau elle marchoit pensive,
Ayant les bras croisez et le voile baissé :
Le pré dessous ses pas estoit tout tapissé
De mille belles fleurs qui peinturoient la rive.
La voyant ainsi seule à soy-même attentive,
D'une soudaine peur mon sang devint glacé :
En terre, au ciel, sur l'eau la veuë je dressay,
Et de tous les costés mon ame estoit craintive.
Tout me faisoit soupçon : les zephirs m'estonnoient,
Le Cigne et le Toreau tousjours me revenoient,
Mais le pauvre Narcis m'effraya davantage,
Qui la voyant passer luy dit en soupirant :
Belle, garre le bord; si tu te vas mirant
Tu pourras comme nous embellir ce rivage.

Mille petits Amours, folastres papillons,
Au feu de nos plaisirs se gredilloient[1] les ailes :
L'air tout autour de nous en brilloit d'étincelles,
Et le ruisseau voisin bouilloit à gros bouillons :
A l'envy de nos jeux les lascifs oysillons
Faisoient rage du bec avecques leurs femelles :

1. Grésillaient (L., hist.; les deux dans N.).

Le lierre enlassé dans les branches nouvelles
Apprenoit, à nous voir, de nouveaux tortillons :
Cependant que Daphné, sous un laurier cachée,
Souspiroit vers le ciel toute triste et faschée,
Tendant de loin les bras au dieu qu'elle avoit fuy.
Lors sentant nos douceurs, si elle eut eu la force,
Amour, j'ose jurer qu'elle eut mis bas l'escorce
Et les feuillages verds, pour s'aller rendre à luy.

STANCES

O nuit, heureuse nuit : ô nuit plus agréable
Que l'ardente lueur d'un jour mieux éclairé,
Qui me fus à mon gré d'autant plus favorable
Que moins heureuse nuit je t'avois esperé.
Estoiles, aux larcins des amans bien apprises
De voiler quelquefois vos fascheuses clairtez,
Qui pour favoriser mes douces entreprises
Aviez enveloppé vos feux d'obscurités.
O sommeil, qui coulant sous ta fraischeur paisible
A tout autre qu'à nous les yeux avois sillé [1],
C'est par toy, doux sommeil, que je fus invisible,
Et que de ces jaloux nul ne fut éveillé.
O porte, de mon heur receleuse fidelle,
Qui pour me recevoir fus ouverte sans bruit :
O chambre, où puis après je fus receu de celle
Avec qui je passay le reste de la nuit.
O couche, qui semblois, si souvent ébranlée,
Avoir part au plaisir dont nous estions charmez :
Tu sçais combien de fois tu fus la nuit foulée :
Tu sçais combien de fois tu nous sentis pasmez.
T'oubli'ray-je, flambeau, qui durant la nuit sombre
Veillant ainsi que nous nous monstrois à l'effect

1. Fermé. V. Ronsard, p. 25.

Que l'amoureux plaisir, parmy l'obscur de l'ombre,
Ne doit estre estimé entierement parfait [1].
Tu me donnois moyen, estant las d'autre chose,
De mirer à mon aise et son front et ses yeux,
Et de noyer ma veue en sa bouche, où repose
Cette douce liqueur qui enyvre les dieux.
Ainsi en cent façons, soigneux, je prenois peine
De souller chaque sens de son propre plaisir :
Une douce langueur, coulant de veine en veine,
Me venoit puis après enfin le cœur saisir.
Mais que le temps fut court! Aurore matineuse,
Tu t'ennuyas bien tost de ce mary vieillard :
Hà? tu fus sur nostre heur jalouse et envieuse,
Il t'en faudroit avoir un qui fust plus gaillard.
Dy, que ne cherches-tu, si ton mary t'ennuye,
Quelque amy qui soit jeune et mieux duit [2] à l'amour?
Falloit-il cependant que par ta jalousie
Nous fussions si matin importunez du jour.

CAMILLE

Pensez, ô ma belle guerrière,
Pensez que vostre aage s'enfuit :
Vostre beauté verra sa nuit,
Sans jamais plus tourner arrière.
Pour Dieu, ne soyez point si fière,
Ne fuyez amour qui vous suit :
En la saison cueillez le fruit,
N'attendez point l'heure dernière.
Lorsque plus vieille vous serez,
Double regret vous porterez
(Si quelque trait, Amour vous tire),

1. Cf. A. Chénier, *la Lampe* et le frag. : « Mais surtout sans les yeux... » — 2. Du verbe duire, habile (Bourguignon, *Gr. de la langue d'oïl*, p. 93).

De le vouloir sans le pouvoir,
De l'avoir pu sans le vouloir,
Et si vous ne l'oserez dire.

Venus le long d'un rivage
S'alloit ébatant un jour :
Quand le petit fils Amour
De loin sa mère envisage.
Soudain l'enfant par mégarde,
Prend son arc, le va bandant,
Et joyeux, la regardant,
Un trait dans le cœur luy darde.
Alors Venus offensée,
Las ! (dit-elle) qu'as-tu fait ?
Pourquoy, meschant, de ce trait
As-tu ta mère blessée ?
Amour s'effraye et sanglote,
Hélas ! (dit-il) est-ce toy ?
Ma mère, pardonne-moy :
Je pensoy blesser Charlote.

Tandis que Janot, épris
Du feu cuisant de Cypris,
Va trouver sa bien-aimée,
Dedans sa chambre enfermée,
Durant cette obscurité
(S'il a jamais mérité
Ta faveur, belle déesse),
Preste luy la sainte adresse
De ton œil brun qui reluit,
Afin qu'il y soit conduit.
Ainsi l'aurore vermeille
Jamais, lune, ne s'éveille,
Tant qu'heureuse tu tiendras
Ton berger entre tes bras.

CHANSON

Serein[1] je voudrois estre, et soubs un vert plumage,
Çà et là voletant,
Solitaire passer le reste de mon age,
Ma sereine[2] chantant.
Oyseau, je volerois à toute heure autour d'elle,
Puis sur ses beaux cheveux
J'arresteroy mon vol, et brusleroy mon aile
Aux rayons de ses yeux.
A longs traits j'humeroy la poison[3] amoureuse
Sur son sein trepassant :
Lui descouvrant à nu mon ame douloureuse
Et mon cœur languissant.
En me voyant mourir, elle prendroit, peut-estre,
Pitié de ma langueur,
Car le ciel, à la veoir, ne luy a pas fait naistre
Un roc au lieu de cœur.
J'auroy beau luy conter, sans soupçon et sans crainte,
La peine que je sens,
Bien qu'Écho reportast dedans le ciel ma plainte
Et mes tristes accents.
Parfois espoinçonné[4] d'une plus belle envie,
Je vouldroy becqueter
Sur ses lèvres le miel et la douce ambrosie
Dont se paist Jupiter. .
Sur mon plumage vert, à ces beaux exercices,
Je passerois le jour,
Tout confit en douceurs, tout confit en délices,
Tout confit en amour.
Puis, le soir arrivé, je feroy ma retraite
Dans ce bois entassé,
Racontant à la nuit, mère d'amour secrète,
Tout le plaisir passé.

1. Serin. — 2. Serine (N.). — 3. Alors féminin*. — 4. Aiguillonné*.

LES DAMES DES ROCHES

1530? — 1587

Madeleine des Roches naquit à Poitiers vers 1530. Sa fille Catherine, qui avait hérité de l'esprit et du talent poétique de sa mère, doit surtout sa réputation à une circonstance plaisante. Le lecteur trouvera plus loin quelques-uns des vers composés en l'honneur de la puce, qui, pendant une visite de Pasquier, vint s'ébattre sur le sein nu de Mlle des Roches. La mère et la fille, tendrement unies, recevaient chez elles les hommes les plus considérables de l'époque, Estienne Pasquier, le président Achille du Harlay, Nicolas Rapin, Scévole de Sainte-Marthe, etc. Le moment brillant des dames des Roches fut l'année 1579, pendant la tenue des assises, qu'on appelait *les Grands Jours*. Toutes deux moururent de la peste, le même jour, en 1587. Leurs *Premières œuvres poétiques* furent publiées à Poitiers en 1579, et eurent plusieurs éditions. Un volume de *Secondes œuvres* parut en 1584. Le talent des dames des Roches était aimable et facile; celui de Madeleine plus touchant, celui de Catherine plus contenu.

A UNE AMIE

Las ! où est maintenant ta jeune bonne grâce,
Et ton gentil esprit plus beau que ta beauté ?
Où est ton doux maintien, ta douce privauté ?
Tu les avois du ciel, ils y ont repris place.
O miserable, hélas ! toute l'humaine race
Qui n'a rien de certain que l'infelicité !
O triste que je suis, ô grande adversité !
Je n'ai qu'un seul appui, en cette terre basse.
O ma chère compagne, et douceur de ma vie,
Puisque les cieux ont eu sur mon bonheur envie,
Et que tel a esté des Parques le decret ;
Si après nostre mort le vrai amour demeure,
Abaisse un peu les yeux de leur claire demeure,
Pour voir quel est mon pleur, ma crainte et mon regret.

A MA QUENOUILLE

Quenouille, mon soucy, je vous promets et jure
De vous aimer toujours, et jamais ne changer
Vostre honneur domestic pour un bien estranger
Qui erre inconstamment et fort peu de temps dure.
Vous ayant au costé, je suis beaucoup plus sure
Que si encre et papier se venoient arranger
Tout à l'entour de moy : car, pour me revenger,
Vous pouvez bien plustost repousser une injure.
Mais, quenouille, ma mie, il ne faut pas pourtant
Que, pour vous estimer, et pour vous aimer tant,
Je delaisse de tout ceste honneste coustume
D'escrire quelquefois : en escrivant ainsy,
J'escris de vos valeurs, quenouille, mon soucy,
Ayant dedans la main le fuseau et la plume.

Adieu, jardin plaisant, doux objet de ma vue,
Je prends humble congé de l'esmail de vos fleurs,
De vos petits zephirs, de vos douces odeurs,
De vostre ombrage frais, de vostre herbe menue.
Astres aimez du ciel, qui voisinez la nue,
Vous avez escouté mes chansons et mes pleurs,
Tesmoins de mes plaisirs, tesmoins de mes douleurs :
Je vous rends les mercis de la grâce reçue.
Hostesse des rochers, belle et gentille Echo,
Qui avez rechanté Charite et Sincero[1],
Dedans ce beau jardin, si quelqu'un vous incite,
O nymphe, pour vous faire et chanter et parler,
Resonnez, s'il vous plaist, ces doux noms dedans l'air :
Charite et Sincero, Sincero et Charite.

. . . . . .

Nos parents ont la louable coustume,
Pour nous tollir[2] l'usage de raison,
De nous tenir closes dans la maison
Et nous donner le fuseau pour la plume.
Trassant nos pas selon la destinée
On nous promet liberté et plaisir ;
Et nous payons l'obstiné desplaisir
Portant la dot sous les lois d'hyménée...
Il faut soudain que nous changions l'office
Qui nous pouvoit quelque peu façonner,
Ou les maris ne nous feront sonner
Que l'obéir, le soin et l'avarice.
Quelqu'un d'entre eux ayant fermé la porte
A la vertu, nourrice du sçavoir,
En nous voyant craint de la recevoir
Pource qu'ell' porte habit de notre sorte...
Les plus beaux jours de nos vertes années

1. Personnages d'un dialogue, qui fait partie des œuvres de M. et C. des Roches. — 2. Enlever, *tollere* (L., étym. de Tolle).

Semblent des fleurs d'un printemps gracieux,
Pressé d'orage et de vent pluvieux,
Qui vont borner les courses terminées.
  Au temps heureux de ma saison passée
J'avoy bien l'aile unie à mon costé ;
Mais en perdant ma jeune liberté,
Avant le vol ma plume s'est cassée...

  Sous un laurier triomphant
Amour regarde la belle,
Puis, fermant l'une et l'autre aile,
Il la suit comme un enfant.
  Il repose dans son sein
Et joue en sa tresse blonde,
Frisotée comme l'onde
Qui coule du petit Clain ;
  Il regarde par ses yeux,
Parle et respond par sa bouche,
Par ses mains les mains il touche,
N'espargnant hommes ni dieux.
  Quand il s'en vient entre nous,
Un souris lui sert d'escorte ;
Mais qui n'ouvriroit sa porte,
Le voyant humble et si doux ?
  Hà, Dieu ! quelle trahison,
Sous une fraude tant douce !
Je crains beaucoup qu'il me pousse
Hors de ma propre maison.

ESTIENNE PASQUIER

1529 — 1615

Né à Paris vers 1529, Estienne Pasquier fut un juriconsulte éminent, célèbre par ses longs démêlés avec les jésuites. Il est surtout connu par le vaste ouvrage d'histoire littéraire qu'il composa sous le titre de *Recherches sur la France*. Cet ouvrage fait le plus grand honneur au goût de Pasquier et témoigne de la juste admiration qu'il ressentait pour le grand effort poétique qui rendit célèbre le règne de Henri II ; ce fut pendant près de deux siècles l'unique gardien de la réputation de Ronsard. A ses heures de loisir, Pasquier fut un poète aimable, dont la vieillesse même ne put altérer l'enjouement et la sérénité. Tous ses vers français ont été réunis dans un volume publié à Paris en 1610 et intitulé : la *Jeunesse de Pasquier*. Il comprend : le *Monophile* (mélange de prose et de vers), les *Colloques d'amour* (*idem*), les *Lettres amoureuses* (*idem*), les *Jeux poétiques*, la *Puce des Grands jours de Poitiers* et l'*Apologie de la main*. Estienne Pasquier mourut en 1615, âgé de quatre-vingt-six ans.

LE MONOPHILE

Ne te voyant, quand je t'aymois,
Le mois me duroit une année,
Et une heure mal fortunée
Me duroit un jour, voire trois.
Maintenant plus tu ne me vois
Pour s'estre mon amour tournée,
Et, si je te voy, ma journée
Me dure tout autant qu'un mois.
Toutesfois tu es aussi belle
Que lors que je te jugeois telle,
Mais j'en ay mon amour osté.
La beauté certe n'est point mère
De l'amour, ains[1] l'amour est père
De ce qu'on appelle beauté.

Je le soustien, car j'en sçay la science,
Que si l'amour ne tend qu'à volupté,
Je ne croiray jamais que la beauté
Engendre en nous sa celeste influence.
Ou si elle est cause de son essence
(Comme l'on dit), je tiens pour arresté
Qu'il n'y a riens que la varieté
Qui le maintienne en sa toute puissance.
Mettez en oeuvre un object le plus beau :
Cela vous plaist de tant qu'il est nouveau,
Et vieillissant peu à peu il vous lasse.
Mais le plaisir qui prend commencement,
Puis son progrès, sur un doux changement,
Pour ne vieillir jamais il ne se passe.

1. Mais.

Nous ne preschons que de l'ingratitude
De celle à qui nous vouasmes nos cœurs,
Que de tourments, de haines, de rancueurs,
Que de prison et que de servitude.
O sot mestier, temps perdu, sotte estude,
De trompeter d'un costé les rigueurs,
D'autre corner ses penibles langueurs,
Vivre et mourir sous si folle habitude!
Pour brizer l'huis d'une telle prison,
Apren de moy cette sage leçon,
Leçon que j'ay par long usage aprise :
D'un seul object ne repay plus tes yeux ;
Quant est de moy, pour aymer en tous lieux,
J'ay dans l'amour retrouvé ma franchise [1].

JEUX POÉTIQUES

Soit qu'au matin se réveille l'aurore,
Soit que Phœbus, du jour distributeur,
Sur l'univers espande sa splendeur,
Ou que la nuict ses rayons decolore :
Rien ne me plaist que ma belle Pandore,
C'est le sejour où se loge mon cœur,
C'est le soleil qui me donne vigueur,
De tous objects l'object seul que j'adore.
Penser en toy m'est plus qu'une autre voir,
Te voir m'est plus qu'un baiser d'autre avoir,
Et un baiser plus que la jouissance!
Que si j'avois de toy ce dernier point,
Changer mon heur, ô je ne voudrois point!
A tous les heurs d'une celeste essence.

1. Liberté *.

Tu trouveras peut-estre ce papier
Estre tracé d'une nouvelle sorte,
Car en effect pour escrit il ne porte
Que vers la fin ce seul mot de *Pasquier*.
Pour messager autre je ne requier
Que mon demon, c'est luy seul qui m'emporte,
C'est celuy-là qui en toy me transporte,
Du tout[1] en luy tu te pourras fier.
Remplir tu peux ce papier et y mettre,
Voire ma mort, car ce n'est une lettre
Que je t'envoye, ains[2] seulement un blanc :
Blanc cacheté d'un costé de mes armes,
D'autre costé de mes pleurs et mes larmes,
Et que sceller je suis prest de mon sang.

Ronsard, à qui la France fait hommage,
Pendant qu'icy d'un bras audacieux
Fais retentir nos gestes jusqu'aux cieux,
Faisant trembler sous ta plume nostre aage;
Moy, ton Pasquier, non de moindre courage,
Mais non d'un son autant industrieux,
Fay resonner les assaux furieux
De mes amours et leur bouillante rage.
Tu chantes haut les monarques, les rois,
Ceux qui sont nez pour establir leurs loix
De poix esgal sur toutes leurs provinces :
Quand moy, quittant humblement ces discours,
Je chante bas le petit dieu d'amours,
Mais petit dieu qui donne loy aux princes.

Mille sanglots dont mon ame est feconde,
Mille soupirs, mille ruisseaux aussi,

1. Entièrement. — 2. Mais.

Qu'en moy accueille un journalier souci,
Pour la flechir, de mon coeur je desbonde.
Ma grand douleur nulle autre ne seconde,
Et pour tromper le mal dont suis transi,
De mille vers mes sanglots j'adouci,
Vers plus en pleurs detrempez qu'en faconde.
Ainsi, au cours de l'obscur de la nuit,
L'enfant poureux[1] qui son chemin poursuit,
Sa froide peur par vaudeville enchante :
Ainsi, au cours de mes sombres ennuis,
Lorsque poureux mes amours je poursuis,
Pour me tromper mes passions je chante.

CHANSON

Naguères voyant ces beaux prez,
Tous diaprez,
Nous estaler à descouvert
Leur riche verd,
Et oyant des oiseaux les chants
Parmy ces champs,
Dames, voicy en moi venir
Un souvenir,
De voir toutes ces fleurs ternir.

Ce bel esmail qui est espars
De toutes parts,
Mille et mille belles couleurs
De tant de fleurs,
Du printemps les riches tresors,
Disoy-je lors,
Le brouillas[2] d'une seule nuit
Nous les destruit,
Et d'un tout en rien les reduit.

1. Peureux *. — 2. Plus usité que brouillard (L., hist. et étym.).

Toutes les roses, au resveil
Du clair soleil,
Se revestent d'habits mondains
Dans nos jardins,
Puis preignent[1] leurs habits de dueil
En un clin d'œil;
Nature par un doux larcin
Dedans son sein
Leur donne en un jour vie et fin.

L'œillet n'est pas si tost venu
Qu'il est chenu,
Tout aussi tost esvanouy
Qu'espanouy;
Le jour qui lui donne un bel œil
Est son cercueil :
Mais cette fleur, qui de son sort
Cognoit l'effort,
Elle mesme vange sa mort.

Car aussi tost comme elle naist,
Elle se plaist
D'estre pillée par les mains
De maincts et maincts;
Quand un amoureux en jouit
Ell' s'esjouyt,
De terre elle prend son habit,
Mais elle vit
Par cil[2] sans plus qui la ravit.

Ainsi que seul je contemplois
Ces belles loix
Que nature exerce en tout temps
Sur son printemps,
Des fleurs sur vos beautez sautant
En un instant,

1. Prennent (L., hist.; Burguy, II, p. 195, pour le subj.; Bartsch).
— 2. Celui. V. Ronsard, p. 285.

Dames, voicy encor venir
Un souvenir,
De voir vos grands beautez ternir.

Ces levres de corail, ce front,
Ce tetin rond,
Ce port folastre et fretillard,
Ce riz mignard,
Ce je ne sçay quoy, et encor'
Ce crespe d'or,
Dont liez, maistresses, nos cœurs,
Ce sont les fleurs
Que vous arrosez de nos pleurs.

Tout cela s'en va passager
D'un vol leger,
Une maladie ou douleur
Perd cette fleur,
Et l'enlève aussi vistement
Comme le vent,
Estant ce beau à l'impourveu[1]
Plus tost descheu
Qu'en vous il n'avoit esté veu.

Et vous armez vos grands beautez
De cruautez !
O folles, vous ne voyez pas
Que tels appas
Vous causeront au departir
Un repentir,
Et mourrez de mesmes tourments,
Sur vos vieux ans,
Que, jeunes, paissiez vos amants.

Vous qui les fleurs representez,
Par vos beautez,

1. A l'improviste. V. Ronsard, p. 111.

Ainsi comme la fleur se rend
A qui la prend,
Laissez piller d'un bras glouton
Vostre bouton.
Que la fleur et cette chançon
De ma façon,
Dames, vous soit une leçon.

Meschant amour, dont[1] vient que tu m'as fait
Vouer mon coeur à une damoiselle,
Sans recompense, et que ta main cruelle
Ne nous blessa tous deux de mesme trait?
Tu me nourris, pipeur, d'un doux attrait,
D'un franc accueil, d'une parole belle,
D'un long baiser, mais en vain je querelle
De mes souhaits le bien heureux souhait.
Vivre et mourir pour une dame en transe,
En bien aimant esperer jouyssance,
C'est exercer un follastre mestier :
Ce doux soubris, ces yeux, ces courtoisies,
Ce sont autant de belles phrenaisies,
Il n'y faut rien que l'heure du Chartier.

D'un ba-volet elle estoit attiffée,
Son corps vestu d'un habillement gris,
Mais sa beauté me sembloit hors de pris,
Face et façons dans les bois d'une fée.
Chantant des airs, comme un second Orphée,
A l'impourveu près d'elle je me mis,
A l'impourveu par elle je feus pris,
Sous le couvert d'une ormoye[2] : ô trophée !

1. D'où *. — 2. Ormaie, lieu planté d'ormes (L.; N.).

Soudain mon bras au fort du corps la prend,
D'un court refus la pauvrette se rend,
Vous jugerez quel butin je feis d'elle.
Je viens, je vey, et de ce mesme pas
Victorieux, je mets la nymphe à bas :
Fut-il jamais escarmouche plus belle !

Qu'est-ce qu'amour, est-ce une quinte essence,
Est-ce un démon, est-ce un tyran, un roy,
Est-ce une idée, est-ce un je ne sçay quoy,
Est-ce du ciel quelque sourde influence,
Que j'allambique et qui me tient en transe,
Qui me rend serf, qui me donne la loy,
Qui me ravit, qui me derobe à moy,
Qui fait que vieil je demeure en enfance ?
S'il est sans yeux, dont[1] vient qu'il vise droit ?
Enfant, qui fait qu'en mon cœur on le voit ?
S'il est aislé, pour quoy n'est-il volage ?
Dont vient, hélas ! que cest oiseau maudit
Obstinément a fait de moy son nid,
Dès mon printemps jusqu'au froid de mon aage ?

Je la baisois, et d'une main hardie
Je repassois sur son jumeau teton,
Cueillant de l'un et de l'autre bouton
Tout ce que porte une sage folie.
En cest esbat : « Il faut que je te die
(Fit-elle lors), un folastre menton
Qui se revest d'un crespelu coton
N'auroit de moy ce que ta main mandie. »
Auparavant, fasché de mes vieux ans,
Je regretois de mon jeune printemps

1. D'où *.

Les doux appas, ennemis de vieillesse :
Mais maintenant que guidé d'un bon heur,
Privilegié, je recoy cest honneur
De te baiser, je brave la jeunesse.

Le vieillard porte un baston dans sa main,
Qui le conduit et pour flater sa vie,
Du temps passé sur les siens le renvie,
De son soulas c'est l'unique refrain.
D'ans et de maux et de caterres [1] plein,
Par un instinct d'une vieille folie,
Ses ans il cache en toute compagnie,
Pensant tromper la mort, mais c'est en vain.
Tout autre mal trouve sa medecine,
Mais l'aage vieux qui peu à peu nous mine,
Du medecin ignore le support.
Que le vieillard fueillete Paracelse,
Et Hipocrat, et Galien, et Celse,
Malgré leur art il est près de sa mort.

ÉPITAPHE DE PIERRE PITHOU

Ces torches, ces flambeaux qu'en ce convoy l'on porte,
Des armes de la ville autour environnez,
Ne feurent pour Pithou seulement ordonnez.
Et pour qui donc? — La ville avecques luy est morte!

1. Catarrhe, prononc. du XVIe et du XVIIe siècle (L., hist. et étym. : rem. de Chifflet).

POÈTES DIVERS

CHARLES FONTAINE[1]

HUITAINS SUR LA NAISSANCE DE SON FILS

Mon petit fils qui n'as encor rien vu,
A ce matin ton père te salue;
Vien-t-en, vien voir ce monde bien pourvu
D'honneurs et biens qui sont de grant value;
Vien voir la paix en France descendue,
Vien voir François, nostre roy et le tien,
Qui a la France ornée et desfendue;
Vien voir le monde où y a tant de bien.
Jan, petit Jan, vien voir ce tant beau monde,
Ce ciel d'azur, ces estoiles luisantes,
Ce soleil d'or, ceste grant terre ronde,
Ceste ample mer, ces rivières bruyantes,
Ce bel air vague et ces nues courantes,
Ces beaux oyseaux qui chantent à plaisir,

1. Né en 1513 à Paris et mort en 1588. Il se rattache à l'école de Marot. Ses *Étrennes* parurent en 1546, ses *Ruisseaux de Fontaine* en 1555, et ses *Odes* en 1557. Il est surtout connu par sa réponse (*le Quintil Horatien*) à *l'Illustration de la langue française* de du Bellay.

Ces poissons frais et ces bestes paissantes;
Vien voir le tout à souhait et desir.
Petit enfant, peux-tu le bien venu
Estre sur terre, où tu n'apportes rien,
Mais où tu viens comme un petit ver nu?
Tu n'as de drap, ne linge qui soit tien,
Or ny argent, n'aucun bien terrien;
A père et mère apportes seulement
Peine et soucy, et voylà tout ton bien.
Petit enfant, tu viens bien povrement!
De ton honneur ne veuil plus estre chiche,
Petit enfant de grand bien jouissant,
Tu viens au monde aussi grand, aussi riche
Comme le roy, et aussi florissant.
Ton heritage est le ciel splendissant;
Tes serviteurs sont les anges sans vice;
Ton tresorier, c'est le Dieu tout-puissant:
Grace divine est ta mère nourrice.

JACQUES GOHORRY[1]

LA JEUNE FILLE[2]

La jeune fille est semblable à la rose,
Au beau jardin, sur l'espine naïve,
Tandis que seure et seulette repose,
Sans que troupeau ni berger y arrive.
L'air doux l'eschauffe et l'aurore l'arrose;
La terre, l'eau par sa faveur l'avive.

1. Poète de l'école de Marot, mort en 1576. Son *Livre de la fontaine périlleuse* parut en 1572. Il traduisit aussi quelques livres d'*Amadis*. — 2. V. la même imitation de Catulle dans Baïf, p. 173.

Mais jeunes gens et dames amoureuses
De la cueillir ont les mains envieuses.
La terre et l'air qui la soulaient nourrir,
La quittent lors et la laissent flestrir.

GUILLAUME DE LA TAYSSONNIÈRE [1]

Heureux verger, auquel ma nimfe heureuse
Heureusement va ses beautés ornant
De mainte fleur, mainte fleur précieuse
Que tu produits le printans retornant :
En toy souvent ma dame rigoureuse
Au chaud du jour de son luth va sonant
Sonnet de joye, et moi près de la Sone
Las ! rien que plains et que pleurs je ne sonne.

Son argentin, musicale harmonie,
Graves accors nettement prononcés,
Luth resonant quand celle te manie
Qui me tient tant mes soleils asconcés [2],
Connois-tu point que de pitié munie
Elle ait regret de mes travaux passés ?
Ainsi disoy, fondant en tristes pleurs,
Au luth de cell' qui causoit mes douleurs.

1. Poète et militaire, né dans la principauté de Dombes, dans le Mâconnais. Composa un grand nombre d'ouvrages, dont quelques-uns restèrent inédits, et plusieurs volumes de poésies, entre autres : *les Amoureuses occupations*, publiées à Lyon en 1555, dans lesquelles il célèbre *sa Divine*. — 2. Absconcés, cachés, *absconsi* (N.).

ROLAND BETHOLAUD[1]

SUR LE TRÉPAS DE SALMONIUS MACRINUS[2]

ÉGLOGUE

. . . . . .

Ménalque, ce Macrin, qui naguères estoit
L'honneur de mon Loudun, par la Parque ravie,
Dedans l'air en mourant a souspiré sa vie.
Pourquoy, s'il te souvient de ses belles chansons,
Ménalque, en ma faveur, fay rebruyre les sons
De ta voix lamentable, et ta flute nouvelle
Fasse la sienne plus, s'elle peut, immortelle.
Tu ne seras tout seul à venger de l'oubly
Et de l'enfer hideux Macrin ensevely.
Le savant Léonic y emploie sa peine,
Et je suis assuré que la divine veine
De mon Roger aymé à Macrin ne faut[3] pas,
Dont il a le premier entendu le trespas.
Cher Macrin, de ma part tu auras à cette heure
Ces larmes, que pour toy miserable je pleure,
Et ces vers douloureux, que mes justes regrets
Font voir derrière nous gravés dans le cyprez.
O ciel, père de tout, et vous, ondes coulantes,
Dont toute chose naist; terre, mère des corps,
Prenez ces petits vers; et si les hommes morts,
Leur premier sentiment comme nous ont encore,
Envoyez à Macrin ce peu dont je l'honore.
Et toy, mon cher Macrin, si encore tu sens,
Saintement reposant, ce que font les vivans,

1. Poète et jurisconsulte, né à Loudun. Publia deux Églogues funèbres, 1558. — 2. Jean Maigret, poète latin, de Loudun, et mort en 1557. — 3. Ne manque pas *.

Si du monde meilleur quelque part la plus belle
Dans le ciel eternel a ton ame eternelle,
Regarde de bon œil ces miens humbles fredons,
Que tu as, les ayant, quelquefois trouvé bons.
Autant longue que belle ayant vescu ta vie,
Voyre autant qu'honorable et seure de l'envie,
Tu fais pleurer les yeux des bergers larmoyans,
Non moins que si la Parque, en la fleur de tes ans,
Te coppant le filet, t'eust coppé l'esperance
D'estre, comme on te veoit, des premiers de la France.
Les nymphes t'ont pleuré à l'envy des neuf Sœurs,
(Les coudres et les eaux en tesmoignent les pleurs)
Quand ton fils, se jetant sur ton corps pitoyable,
Disoit les cieux cruels et Jupiter coupable...
. . . . . .
Palès verse du lait sur ton sacré tombeau,
Les nymphes du miel roux et Flore des guirlandes!
Encore des neufs Sœurs un honneur tu demandes,
Chère ame, le plus grand qu'elles puissent donner
Aux hommes qui sont morts : des vers pour resonner,
Dans leur temple divin, sur leur harpe d'ivoire,
De Macrin Loudunois l'immortelle memoire!...

GUILLAUME AUBERT[1]

HYMNE SUR LA VENUE DE HENRI III

Les princes et seigneurs, qui des rois souverains
Sont par leur haut degré ou de sang plus prochains,
N'ont perle ni joyau, qui plus les embellisse,
Ny argent, ny tresor, qui tant les enrichisse,

1. Né à Poitiers en 1534, mort à la fin du XVIe siècle. Avocat au parlement. A fait peu de vers; a traduit le douzième livre d'*Amadis*.

Comme l'humble et fidèle et saincte loyauté
Qu'ils gardent à leur roy et à sa majesté.
Que sert-il de passer les neuf preux en proësse,
Roland en haut courage et Ulisse en adresse?
Si la loyauté faut [1], telles perfections
N'engendrent que rancueurs, noises, seditions,
D'où naissent peu à peu grandes guerres civiles,
La ruine des champs, des chasteaux et des villes.
Et si on n'y pourvoit, à la fin tels débats
Abattent à l'envers les souverains Estats.
En sa propre ruine ainsi fut engloutie
Des superbes Romains la haute monarchie.
Tous contraires effects produit la loyauté.
Elle éloigne de soy l'infame cruauté;
Jamais le vain orgueil ne l'enfle ni la hausse,
Jamais l'ambition son bon devoir ne fausse.
Elle est prompte et soudaine à son roy secourir,
L'honorer, le servir, de mille morts mourir,
Plustost qu'avoir usé de rusée feintise [2],
Pour ne garder la foy à son prince promise.
O saincte loyauté, vraie race des dieux,
Quand tu es parmi nous, il semble que les cieux
Envoyent avec toi, en extrême abondance,
Tous leurs plus grands tresors, pour bienheurer [3] la France.
Lorsque nos devanciers, pleins d'heur et de grandeur,
Te portoient engravée et au front et au cœur,
Et que nos rois, exempts de tumultes rebelles,
N'estoyent environnez que de subjects fidelles,
Le royaume François representoit aux siens
Un paradis terrestre enrichi de tous biens.
Des temples et moustiers les sommités aigues
A l'honneur du grand Dieu s'eslevoient jusqu'aux nues.
Des villes et chasteaux les pourtaux [4] et remparts,
Orgueilleux, se montroient entiers de toutes parts;
Au printemps gracieux la terre estoit couverte
De mille et mille fleurs, et de gaie herbe verte,

1. Manque *. — 2. Dissimulation. V. Ronsard, p. 208. — 3. Rendre heureuse *. — 4. Portails (L., rem. et hist.).

Que l'automne ensuyvant et l'esté chaleureux
Transmuoient en espis et en fruicts savoureux...
Et ce qui plus encore enrichissoit la France,
C'estoit la force, et seure et très-ferme defense
De tant d'hommes vaillans et tant de bons esprits
Dont sur les estrangers elle emportoit le prix...

ANTOINE DE LA ROCHE-CHANDIEU [1]

HUITAINS SUR LA VANITÉ DE MONDE

L'eau va viste en s'escoulant,
Plus viste le trait volant,
Et plus viste encore passe
Le vent, qui les nues chasse :
Mais de la joye mondaine
La course est si très-soudaine,
Qu'elle passe encore devant
L'eau et le trait et le vent.

Le beau du monde s'efface
Soudain, comme un vent qui passe,
Soudain comme on voit la fleur
Sans sa première couleur;
Soudain comme une onde fuit
Devant l'autre qui la suit.
Qu'est-ce doncques que le monde?
Un vent, une fleur, une onde.

1. Ministre protestant, né à Mâcon, plus connu sous le pseudonyme A. Zamariel, qu'il prit pour répondre, en 1564, au *Discours sur les misères du temps* de Ronsard.

Le monde est un jardin, ses plaisirs sont ses fleurs :
De belles y en a, et y en a plusieurs.
Le lis espanouy sa blancheur y presente,
L'œillet y flaire bon, le thim veut qu'on le sente,
Et la fleur du souci y est fort avancée;
La violette y croist, et la pensée aussi;
Mais la mort est l'hiver, qui rend soudain transi
Lis, œillet, thim, souci, violette et pensée.

JACQUES BÉREAU[1]

Veux-tu estre prisé et te voir avancé
En reputation entre le populaire?
Discour en compaignie, et plustost que t'y taire
Mets le conte en avant d'Oreste l'insensé.
Si un bon propos est devant toy commencé,
Parle en comme sçavant; remue quelque affaire
Tousjours avec quelqu'un; et si tu n'as que faire,
Fay semblant toutefois d'estre bien empressé.
Suy les gens d'apparence, invite-les à boire
Quelquefois de ton vin : si riche n'es, fais croire
Que tu as force biens, sois affable et plaisant.
Surtout ne souffre pas qu'on te fasse une honte;
Car si, simple et couard, de toy tu ne tiens conte,
Rien ne te priseront les hommes d'aprésent.

1. Poète poitevin. Ses *Églogues et autres œuvres poétiques* furent publiées à Poitiers en 1565.

NICOLAS FILLEUL[1]

FRAGMENT D'ÉGLOGUE

Je ne voudrois, Damis (jaçoit[2] que, de malheur,
Du ciel depuis un peu nous sentions la fureur),
De ces prés esmaillés changer la couleur vive
Au sable qui jaunit du Pactole la rive;
Et toy, gaillard troupeau, que tousjours j'ay mené,
Troupeau crespé de blanc, mignardement lainé
De plus fine toyson que celle que despeuille
Le vieil pasteur de Ser dessous la verte feuille,
Je ne te quitteray, et voulust-on changer
Contre toy la toyson qui, au bord estranger
Du Phase, fit ramer les demi-dieux de Grèce.
Or ayme qui voudra que le peuple lui presse
Au matin les talons, et pour un peu d'honneur,
Du vulgaire mutin mendie la faveur,
Laquelle à son besoin il trouve autant muable
Que le flot qui sautelle au bord contre le sable,
Ou que par mille morts il amasse un butin,
Où le flambeau du jour allume le matin.
Quant à moy, j'aime mieux, vuide de soin, conduire
Mes moutons au pastis et mes amours escrire
Dessus ces jeunes troncs : avec eux ils croistront,
Et, digne d'estre aymé, ces bois me cognoistront.
D'avarice tout pur, et tout pur de paresse,
Du repos asseuré je feray ma richesse,
Et sous mon petit toict, près le feu à requoy[3],
Je seray mon sénat, et je seray ma loy...

1. Poète rouennais. Publia en 1566, à Rouen, sous le titre de *Théâtres de Gaillon*, des tragédies et des églogues allégoriques, dont quelques-unes avaient été représentées à Gaillon devant Charles IX. — 2. Quoique, bien que (N.; Roquef.; Burguy, II, p. 383; encore dans J.-B. Rousseau). — 3. Tranquillement. V. Ronsard, p. 23.

L'AMOUR

FRAGMENT DE L'ÉGLOGUE DES OMBRES

Encor contre l'amour quelque secours on trouve,
Ains[1] je crois que celuy tout seul vainqueur l'esprouve
Qui se trahit soy-mesme et qui baille la main
De son gré dans les lacs de ce dieu inhumain.
Mesme le vain plaisir, au vice favorable,
Se le fait croire dieu, et grand et indomptable,
Afin que, se forgeant ce dieu plus violent,
Sous la grandeur d'un dieu on pesche librement,
Lui donnant sus les dieux cet avantage et gloire,
Combien[2] qu'il soit petit, d'avoir tousjours victoire.
L'amour n'est point un dieu : il naist d'oisiveté,
Ainsi qu'au bord fertile, aux premiers jours d'esté,
Croissent les grands roseaux, dont Pan s'attend de faire
Un pipeau bien percé pour à sa nymphe plaire.
Mais qui à ses pensers promptement donne lieu,
Le dit fils de Vénus et si l'appelle dieu.
Celuy qui va, devot, cueillir au jour de feste
Les fleurs, pour couronner de ses bons dieux la teste,
Et qui, dès le matin, mène aux champs ses troupeaux,
Jusqu'à tant que Phœbus desbride ses chevaux,
Celuy oste à l'Amour l'arc, la trousse et les flèches,
Celuy rend sans pouvoir l'Amour et ses flammèches.

1. Mais. — 2. Bien que. V. Malherbe, p. 248.

ANDRÉ DE RIVAUDEAU[1]

A JEANNE DE FOIX

ROYNE DE NAVARRE

. . . . . .

L'honneur soustient les arts, le vertueux desir
De louange adoucist le travail en plaisir.
Mais quoy? la povreté, presque aux doctes commune,
Assise en leur fouyer, les foule et importune,
Et très-mal-aisément maints se peuvent sauver,
De qui ce monstre laid fait les vertus couver.
Car de ce temps les mains des princes sont fermées
Aux sçavans, et sont peu les lettres estimées :
Barbare chicheté! Les finances des roys
Servent aux carnevaux[2], aux lices, aux tournois.
Les mignons d'Apollon, accroupis aux estudes[3],
Façonnent les leçons de leurs escholiers rudes,
Qu'on pourroit employer aux affaires d'estat,
Ou celles qu'au palais en justice on debat;
Ou grands ambassadeurs d'une grave éloquence
Discourir sur la guerre ou sur la patience;
Mais on avance là ceux qui sçavent un peu,
Gens qui ont bonne mine et souvent mauvais feu.
Je ne parle pour moy, qui, par la providence
De Dieu, me trouve hors de toute cette dance.
Je ne suis souffreteux de ma condition,
Et n'ay besoin de mieux; puis, franc d'ambition,
Je mesprise la gloire et l'honorable peine
De monter aux honneurs d'une atendante aleine.

1. Poète poitevin. Ses *Œuvres poétiques*, publiées à Poitiers en 1567 et réimprimées à Paris en 1859, contiennent une tragédie, des complaintes et quelques poésies diverses. — 2. Pluriel de carnaval. — 3. Cabinets d'étude. V. du Bellay, p. 56; Malherbe, p. 54.

J'ay apprins les faveurs des roys et de la cour,
Pratiquées long temps, se passer en un jour.
Quand elles dureroyent, qu'il est mal-aisé suivre
Tout ensemble la cour et ensemble bien vivre!
Que les conseils des bons n'y sont si tost receus
Que des meschans par qui les princes sont deceus...

EPISTRE A REMY BELLEAU

Belleau, mon naturel, dès ma plus tendre enfance,
M'a fait admirateur des poëtes de France,
Et singulierement du merveilleux Ronsard,
Le prince, sans envie, et premier de son art.
Mais la grandeur de ceux de vostre docte ligue
M'a fait desestimer la temeraire brigue
De maints qui sans sçavoir, sans merite et sans heur,
Cuident, presumptueux, empoigner vostre honneur.
Car qui pense imiter la lyre incomparable,
Belleau, de mon Ronsard à Marsye est semblable,
Lequel fut dechiré par des jalouzes mains,
En despitant un dieu plus grand que les humains.
Toutesfois un fascheux m'ose à la Vendosmoise
Bien souvent égaler la lyre Quercinoise.
Celuy-là, mon Belleau, a pareil jugement
Qu'un Mide phrygien, qui prefera le chant
Du dieu cornemuseur aux gratieuses rimes
Du plus docte Apollon : il compare les cimes
Des cyprès orgueilleux aux foibles aubespins,
Et les bas groizeliers à la hauteur des pins...
Ronsard, à mon avis, a bien suyvi le train
Des meilleurs anciens et touché dans leur main.
Car, poëte parfait, aux hymnes il descœuvre [1]
Une encyclopédie, et en mainte sienne œuvre
Il fait nostre langage en un stile nouveau
Passer des anciens le langage plus [2] beau...

1. Découvre. V. Ronsard, p. 104. — 2. Comp. pour le superl.

CLAUDE PELLEJAY[1]

HYMNE DE CLÉMENCE AU ROI CHARLES IX

Si Jupiter daignoit ses foudres eslancer,
Si tost que des humains il se sent offenser,
Et qu'il voulust, cruel, tous les pescheurs occire,
Les forges de Vulcan ne sçauroient pas suffire
A luy faire des darts ; mais quand il a tonné
Et d'un effrayant bruit tout le monde estonné,
Il rasserène l'air, et benin se contente
Que, sans plus nous punir, sa main nous espouvante.
Parquoy si nous voyons ce grand dieu tout-puissant
Ne lascher à tous coups son foudre punissant,
Ains[2], au lieu de punir, estre doux et placable[3],
Combien est-il encor beaucoup plus équitable
Qu'un prince qui commande à l'exemple de Dieu,
Et qui tient après luy çà bas[4] le premier lieu,
Pardonne humainement à quiconque l'offense ;
Et domptant son courroux, et qu'en soy-mesme il pense
Quel estat de ce monde est le plus gracieux,
Quand l'air pur et serain nous laisse voir les cieux,
Ou quand les tourbillons, le tonnerre et les nues
Ravissent le beau jour et le ciel de nos vues ?
Certes, en temps de paix, le règne est tout ainsi,
Comme on voit le beau ciel en un temps esclaircy :
Et, quand l'air est troublé d'orage et de tonnerre,
Il represente aussi le discord et la guerre...

1. Poète poitevin ; fit imprimer à Paris, en 1571, un *Hymne de clémence*, adressé au roi Charles IX. — 2. Mais. — 3. Qui se laisse apaiser (L.). — 4. Ici-bas. V. Ronsard, p. 85.

CLAUDE TURRIN[1]

ÉLÉGIE A FRANÇOIS SAUVE

. . . . . .

Ce fut, hélas! le recueil[2] favorable
D'un grand seigneur, qui me fut dommageable;
Ce fut son œil et son bel entretien,
Qui me feit tout, et si[3] ne me feit rien.
Quand ce seigneur, m'accolant de sa dextre,
M'eust dit ainsi : « Je veux faire cognoistre,
Mon cher Turrin, que je prends en soucy
Vostre Phœbus et vos Muses aussi. »
Il ne l'eut dit, que j'empoigne l'ivoire,
En le lunant[4], je descoche sa gloire,
Plus vivement qu'on ne voit dedans l'air
Les traits æslez des Cyclopes voler.
Plus que devant, escarté du vulgaire,
Je fus dès lors vostre beau secretaire[5],
Sœur à Phœbus, et tousjours avec vous
Je suis depuis dans la bande des fous.
Comme vos prez et vos belles vallées
Sont en tout temps de perles émaillées,
Ainsi tousjours, d'un emblesme divers,
Vous émaillez le printemps de mes vers;
Ainsi tousjours dedans vostre verdure
Je destrempois le vif de ma peinture.
Il n'y avoit ny taillis reculé,
Ny lieu sacré qui me fust recelé;
Il n'y avoit antre, pré ny fontaine,
Ni val fleury, où le bal se demeine,

1. Né à Dijon. Ses *Œuvres poétiques* (élégies, sonnets, chansons et odes) furent publiées à Paris en 1572. — 2. Accueil (N.). — 3. Et pourtant*. — 4. En le consacrant à sa Lune, nom sous lequel il désigne celle qu'il aime. — 5. Confident. V. Ronsard, p. 370.

Faune, silvan, ni satyre cornu,
Ny dieu des bois qui me fust inconnu...
. . . . . .
Mais que me sert de discourir ailleurs,
Sans discourir sur mes propres malheurs?
Comme les flots et les flots s'entresuyvent,
Ainsi tousjours les malheurs me poursuyvent.
Sauve, j'ay veu et l'hyver et l'esté,
Ce beau croissan douze fois revouté,
Et toutesfois du despuis je n'eus onques
Ny un bon jour, ny bonne heure quelconques.
Voilà comment, pucelles, vous traitez
Ceux qui, béants près de vos sainctetez,
Suyvent en vain vos traces esgarées.
Voilà comment, pour vous voir adorées
De tant de fous, vous ne faictes sentir
Rien qu'un desdain et rien qu'un repentir...
Muses, tenez, tenez, ceste couronne,
Tenez, ce lut, Muses, je vous le donne :
Dès maintenant je vous quitte le jeu.
Adieu, Phœbus, adieu, Muses, adieu!
Gardez pour vous vostre bel héritage ;
Quant est de moy, je veux estre plus sage
Doresnavant que je n'ay pas esté.
Gardez pour vous, Muses, la pauvreté.
Je ne veux plus desormais qu'on me picque
De ces beaux noms, rêveur et fantastique :
J'aime trop mieux, d'une honneste sueur,
Gaigner ensemble et le bien et l'honneur.
Or, adieu donc, et si quelque estincelle
De vostre amour dans mon cœur se decèle,
Doresnavant je la veux employer
A celle fin, Muses, de foudroyer
Vostre Parnasse, et de perdre la source
Qui du cheval prend le nom et la course.
En ce pendant, afin de n'abuser
Ceux qui voudront leurs jeunes ans user
Auprès de vous, et qui dedans cette onde

Viendront chercher l'une et l'autre faconde,
Avec ces vers, dans l'escorce taillez,
J'appends icy mes vestements mouillez :
« Quiconque sois, qui t'efforces de boire
Dans ce ruisseau, je te pry de me croire,
Retourne-t'en, et prens autre chemin,
Si tu ne veux que le mesme venin
Qui me tourna le sens en frenaisie,
En un despit tourne ta fantaisie.
Icy Phœbus et ses sœurs ne sont plus;
Mais au plus creux de ces antres reclus,
Et dans ces bois icy font demeurance
La pauvreté, le malheur, l'espérance. »

ANNE D'URFÉ[1]

DIANE

Je chante dans ces vers le soleil de la France,
Et des sainctes vertus le plus rare miroir,
Un objet de desirs que l'on ne sçauroit voir
Sans germer en son cœur une extresme souffrance.
Je chante dans ces vers avec quelle puissance
Cest archerot volant captiva mon vouloir,
Comme je fus pressé d'un pregnant[2] desespoir,
Et comme je souffris le joug d'obéissance.
Je chante dans ces vers combien de passions
J'ay souffert en deux ans par ses perfections,
Que mes escrits rendront d'éternelle memoire.

1. Né en 1555, mort en 1621. Publia, dès 1573 (il avait à peine dix-huit ans), une suite de cent quarante sonnets. Ronsard daigna encourager un talent si précoce, qui malheureusement ne tint pas ses promesses. C'était le frère aîné du célèbre auteur de l'*Astrée*. — 2. Véhément (L.).

Et bien que les accents repoussez de ma voix
Ne puissent s'égaler à ceux du Vendosmois,
Si est-ce que[1] mes vers ne resteront sans gloire.

OLIMPE

Pasle et blanche est la mort, pasle et blanche est la belle
Qui tient de mille nœuds serve[2] ma liberté.
Comme tout meurt par mort, tout meurt par sa beauté;
Et, comme de la mort, chacun est frappé d'elle.
La mort est toujours froide, et cette Olimpe gelle
D'une chaste froideur au plus chaud de l'esté.
Elle est, comme la mort, pleine de cruauté,
Inexorable, sourde, inhumaine et rebelle.
On feint la mort sans yeux : ceste farouche icy
N'en a, ce croy-je, point pour voir notre soucy.
Et comme un gentil cœur incessamment aspire
D'une mort honorable esprouver cest effort :
D'une pareille ardeur un chacun la desire.
Mais qui ne chercheroit une si belle mort!

JACQUES DE BILLY[3]

L'AIGLE

IMITÉ DE GRÉGOIRE DE NAZIANZE

L'aigle estant incertain des petits qu'il eslève,
S'ils sont siens, que fait-il pour tel doute vuider?

1. Pourtant. — 2. Esclave. — 3. Abbé. Publia en 1573, puis en 1578, deux suites de *Sonnets spirituels*, pour la plupart imités des Pères de l'Église.

Où Phœbus ses rayons plus vifs il voit darder,
Les met, de tout soupçon afin qu'il se relève ;
Car s'il voit que leurs yeux le soleil point ne grève,
Pour siens il les advoue et les vient à garder.
Si leurs yeux trop foiblets ne l'osent regarder,
Comme faux et bastards de ses griffes les crève.
Ainsi cet aigle grand (car aux divins escrits
Souvent au lieu de Dieu l'aigle on voit estre pris)
Remarque les bastards et ceux dont il est père ;
Car si au ciel il voit nos yeux estre fichés
Il nous juge estre siens ; si en terre penchés,
Lors pour race il nous tient bastarde et adultère.

MILLES DE NORRY[1]

AU-DESSOUS DE SON PORTRAIT

A SES ENFANTS

Enfans, après avoir la marastre Nature
Coupé le fil des ans à mon cours limité,
Si par sort ou émus de bonne volonté,
Vous contemplez un jour ceste mienne figure :
Voyant la bouche close et des yeux l'ouverture,
Le front tout découvert, et le poil remonté,
Jugez et soustenez qu'en tout j'ai resisté
Au trop parler, peu voir, honte et fortune dure.
Que cela vous incite à parler sobrement.
Voyez beaucoup, le voir meurit le jugement ;
Souffrez plustost la mort qu'au front une infamie ;
Resistez à fortune, et qu'elle n'ait pouvoir
De vous faire passer rien outre le devoir :
Voilà le seul tombeau auquel je porte envie.

1. Chartrain, poète didactique. Publia l'*Univers* en 1583 ; ce sont en quelque sorte des Astronomiques.

ANTOINE DE COTEL[1]

LIBERA ME

Deslivre-moy, bon Dieu, de la mort eternelle,
Quand la terre et les cieux, devant ta majesté,
Fremissans, trembleront d'une frayeur mortelle,
Au jour que tu viendras avec un front sevère,
Plein pourtant de bonté, pour juger ce grand tout,
Et à rien par tes feux le consumer au bout,
Comme au commencement de rien tu le sceus faire.
Jour, hélas ! jour d'horreur et d'ire espouvantable,
De misères, d'ennuis et grincemens de dents,
De soupirs et sanglots ! jour grand entre les grands,
Plein de maint amer cry et larme pitoyable !
Las ! j'en tremble d'effroy, mon cœur en soy s'en presse,
S'esperdant, tout confus : et dès que seulement
Je pense, appréhendant ce dernier jugement
Et ce coup sans mercy, le poil d'horreur me dresse !
Les anges frémiront alors devant ta face,
Et les archanges saincts, craintifs, s'iront cachans.
Hé ! que deviendront donc les pervers, les méchans ?
Où pourront-ils, hélas ! malheureux, trouver place ?
Le plus homme de bien, encores à grand peine,
Quelque juste qu'il soit, se verra-t-il sauver ?
Où donc, chétif, où donc m'oseray-je trouver,
Qui de sales peschés sens mon ame si pleine ?
Quoy donc ? pauvret, hélas ! où sera mon refuge ?
Qu'est-ce que je diray ? qu'est-ce que je feray ?
Que pourray-je apporter de bon, quand je seray,
Injuste que je suis, devant si juste juge ?

1. Conseiller au parlement de Paris. Ses *Mignardises et gayes poésies*, imprimées à Paris en 1578, contiennent, outre ses poésies amoureuses, quelques imitations des auteurs anciens, entre autres de Théocrite et d'Ovide.

L'on ouyra des cieux ceste voix messagère :
« O vous, morts, qui gisez aux cercueils enterrez,
Debout, esveillez-vous, et, vivants, accourez,
Pour ouyr du Sauveur la sentence dernière. »
O bon père, qui as toute chose créée,
Dieu, qui m'as du limon de la terre formé,
Et, par le propre sang de ton fils bien aymé,
Miraculeusement mon ame racheptée :
Voire, qui du tombeau dois relever en vie,
Le jour du jugement, ce foible et pasle corps,
Bien qu'il soit tout en poudre, entre mille autres morts,
Entends à moy, chétif, qui humble te supplie,
Recoy mon oraison, et m'exauçant, de grace,
Las ! ordonne, clement, qu'entre les bienheureux,
Au giron d'Abraham, ton patriarche aux cieux,
En repos eternel, ma pauvre ame aye place.

LE NOYER

« Voyez ces tilz [1] de rang, à la ligne plantez,
Qui, pource qu'ils n'ont rien, sont mignards supportez ;
Et vous aurez pitié de ma chetive vie,
De voir en mille endroits mon escorce meurtrie,
Et de cent playes, las ! mes pauvres bras ouverts,
Sans charnure et sans peau, jusqu'à l'os descouverts !
Cela ne me vient pas de querelle ou par haine ;
L'espoir seul du butin est cause de ma peine :
Si les autres portoyent, et qu'ils eussent de quoy,
On les verroit se plaindre aussi bien comme moy. »
Ainsi qui a du bien est desjà trop coulpable,
Et celuy qui n'a rien, bien qu'il soit punissable,
Demeure, sans recherche, en crime et en seurté [2] :
Car personne ne veut rechercher pauvreté.
Ainsi le voyageur, qui a pleine bougette [3],

1. Tilleuls (L., étym. ; tillet, tilleu et til, dans N.). — 2. Sûreté. V. Baïf, p. 31. — 3. Petit sac de voyage (L. ; N.).

Craint tousjours qu'un voleur, pour luy oster, la guette :
Mais qui s'en va leger et d'argent et d'ennuy,
Sans doubter le brigand, chantera devant luy.

LE POÈTE ET LE FOU

Entre un poëte et un fou il y a peu à dire ;
Chacun d'eux est mocqué et se mocque de tout.
L'un est souvent despit, l'autre est prompt à courroux ;
Chacun d'eux dict et va où son plaisir le tire.
L'un porte un gay chapeau, l'autre des bonnets verds.
Chacun aime son chant. L'un jaloux de ses vers,
L'autre de sa marote on ne sçauroit desfaire.
Ils diffèrent pourtant d'un seul point en vivant :
Car l'on dit que fortune aide aux fous bien souvent,
Et qu'aux poëtes elle est toujours quasi contraire.

ÉPITAPHE

Le Roy, c'est un grand cas, veu ton ancien âge,
Ton sçavoir, ton moyen et que tu es mort vieux,
Que tu n'eus en ta vie un meuble precieux,
Ny certaine maison, n'un [1] poulce d'heritage :
Que l'un de tes prépoincts [2] trotta tousjours en gage,
Si jamais, comme on dit, tu t'en vis avoir deux ;
Et que tu as tousjours esté nécessiteux,
Chétif, sans feu, sans lieu, sans buron [3] ny mesnage.
La mort doncques, Le Roy, aux autres dommageable,
Te servant de repos, t'est d'autant profitable
Que tu ne seras plus souffreteux desormais ;
Que tu es affranchy de fortune muable,
Que tu n'as plus besoin de lict, buffet ne [4] table,
Et qu'elle t'a donné demeure pour jamais.

1. Ni un *. — 2. Pourpoints (L., étym. ; Roquef.). — 3. Maison (Roquef.). — 4. Ni.

PIERRE LE LOYER[1]

AUX DAMES

POUR UNE MORE

Qu'avez-vous maintenant, dames, à rire ainsi,
Contemplant mon corps noir et ma laide charnure?
Telle que me voyez, telle m'a fait[2] nature,
More de nation et de couleur aussi.
Mais, quoy! si j'ay mon corps d'un noir teinct obscurci,
Vos masques, vos tourets[3], d'une noire figure,
Vous rendent plus qu'à moy la face bien obscure,
Sans joues, sans menton, bouche, nez et sourci.
Partant descouvrez-vous, en montrant vostre face,
Plus blanche que la mienne et de meilleure grace;
Ou bien, dames, cessez d'aller tant mesprisant
Celle qui, ne cachant son naturel visage,
Dessus vos masques tient un pareil avantage,
Et ne va pas comme eux les hommes abusant.

LE VŒU DE LAÏS[4]

La fameuse Lays, de Corinthe la fleur,
Voyant les ans flétrir sa vermeille couleur,
Append, alme Venus, son miroir dans ton temple :
« Or', dit-elle en plorant, qu'en vieillesse je suis,
Il ne faut plus, miroir, qu'en toy je me contemple,
Car telle que j'estois, plus estre je ne puis. »

1. Poète angevin (1550-1634), conseiller au présidial d'Angers. Ses *Œuvres et mélanges poétiques* parurent à Paris en 1579. Une partie avait paru en 1576. — 2. Jusqu'au XVIe siècle, l'accord du participe passé était regardé comme facultatif. — 3. Petit masque, loup (L.; N.). — 4. Cf. le quatrain de J. de La Taille.

IMITÉ D'ARISTOTE

La moitié de sa vie on emploie en dormant,
Et, en cette moitié, le riche également
Et le pauvre ont leur sort ressemblant l'un à l'autre.
Partant, ô roi Attale, et toy, roi Lydien,
Le mendiant Irus, en grandeur et en bien,
La moitié de sa vie eut égale à la vostre.

FRAGMENT DE L'ART D'AIMER

L'OR

Certainement, en l'âge d'or nous sommes.
Par l'or, merveille ! Amour est surmonté;
L'or cause l'heur, le nom, l'autorité
Et la noblesse et les honneurs aux hommes.
L'or peut forcer tout un camp de gens d'armes,
L'or, plus puissant que les foudres d'en haut,
Les aspres lieux et les hauts monts assaut,
Rompt les rochers et la durté [1] des armes.
Assez Acrise avait gardé sa fille
Contre l'effort de mille et mille encor,
Si Jupiter ne l'eust prise par l'or,
Fait amoureux de sa grace gentille.
Vous, les mignons des filles de Parnasse,
Que donrez-vous [2], si n'avez aucun bien
Pour presenter que le luth Cynthien
Et un pauvre art, qui rien ne vous amasse?
Certes bien peu vos carmes on honore,
Bien peu vous sert d'avoir un dieu au cœur,

1. Dureté. Apocope, comme dans seurté pour sûreté. — 2. Que donnerez-vous *.

Qui vous eschauffe et vous mette en fureur,
Si vous n'avez de quoi donner encore.
Que vienne Homère, ayant pour sa conduite,
Tant qu'il voudra, les Muses et Phœbus,
S'il n'est garni de dons, c'est un abus,
Il est chassé, lui et toute sa suite.
Mais croyez-vous que vostre amie estime,
Au prix de l'or, vos carmes et vos chants?
Non, non : les dons sont bien plus alleschans
Que les beaux mots compris en vostre rime...

FLAMINIO DE BIRAGUE[1]

CHANSON

AUX AMOUREUX

Vous qui, repeu d'une poison amère,
Courez après le trompeur hameçon
D'une beauté, qui d'une aile legère
S'enfuit de vous, sans payer la rançon :
Prenez la fuite hors des feminins lieux,
A ce troupeau ne donnez foi aucune :
Trois choses sont inconstantes aux yeux,
Le vent, la femme et l'aveugle fortune.
En feminin la fortune est dépeinte,
Comme de vrai, femme dire on la doit,
Car sous le ciel duquel la terre est ceincte,
Rien plus leger que la femme on ne voit.
De sept péchés, que mortels on appelle,
Un seul ne tient le nom du masculin :
Heureux celui qui se sauve d'icelle,
Qui des venins est le maistre venin.

1. Poète peu connu. Ses *Premières œuvres poétiques*, dédiées au cardinal de Birague, son oncle, furent imprimées à Paris en 1581.

ESTIENNE TABOUROT[1]

VAUDEVILLE

Ores, j'ay choisi pour maistresse
Une belle demy déesse,
Petite nymphette des champs;
Je crois que c'est la plus gentille,
Gracieuse et honneste fille,
Que j'ay point veu depuis dix ans.
Heureuse donc soit la fortune
Qui m'a esté tant opportune,
De m'adresser en si beau lieu,
Heureuse la première place
Qui me fit voir sa bonne grace,
Et sa beauté digne d'un dieu!
J'ayme bien mieux aymer icelle
Que quelque brave[2] demoiselle,
Laquelle pourra, pour son mieux,
Choisir quelque autre plus habile;
De moy[3], je ne veux qu'une fille
Qui soit agréable à mes yeux.
J'ayme mieux la voir à la feste,
Quand elle porte sur sa teste
Voletant son beau couvre-chef,
Que de voir une autre coiffure,
Toute de soye et de dorure,
Mise dessus un autre chef.

1. Surnommé seigneur des Accords, né à Dijon en 1549, et mort en 1590. Poète ingénieux, malicieux parfois, mais d'un talent précieux plus que délicat. Ses *Bigarrures* parurent à Paris en 1572, les *Touches* en 1585. L'édition de 1614 les a réunies. Tabourot publia encore quelques autres ouvrages, entre autres une nouvelle édition du *Dictionnaire des rimes françaises* de Le Fèvre. — 2. Belle, mais fière. V. Malherbe, p. 33 et 121. — 3. Sous-entendu : Quant est...; c'est-à-dire : pour moi.

J'ayme mieux voir sa chevelure
Pleine du tout[1], sans crespelure,
Flottant en ondes librement,
Qu'une perruque saffranée,
D'un fil d'archal recordonnée,
Comme on fait curieusement.
J'ayme mieux voir sa collerette,
D'une toile rousse clairette,
Par laquelle on voit son tetin,
Et dans laquelle elle repousse
Une petite haleine douce,
Qui colore son teint divin;
Q'une gorgère godronnée
Avecque l'empois arrestée
Sur l'escarrure[2], d'un tel soing
Qui montre bien que la personne
Qui tel accoustrement se donne
Pour s'embellir en a besoing.
J'ayme mieux voir sa belle taille,
Sous sa biaude[3] qui luy baille
Cent fois mieux façonné son corps,
Qu'une robe si resserrée,
Qui, par sa contrainte forcée,
Fait jetter l'épaule dehors.
J'ayme mieux voir sa brune face,
Qui, se lavant, point ne s'efface,
Et va toujours demy riant,
Q'un peint visage de popine[4],
Qui, d'une dedaigneuse mine,
Ne rit jamais qu'en rechignant.
J'ayme mieux ouyr sa voix bonne
Qui naturellement entonne
Un vaul-de-ville gracieux,
Que ces passions langoureuses,

1. Entièrement *. — 2. Carrure. Sur la poitrine. — 3. Blaude, c'est-à-dire blouse (L.; Jaubert, Gl.; Favre, *Gl. de Poitou*). Biaude était l'expression usitée en Bourgogne (L., étym.). — 4. Poupée (Roquef.).

Aussi feintes comme menteuses,
Que l'on tire d'un gosier creux.
Aussi, toujours les belles filles
N'habitent pas dedans les villes,
La vertu ny l'honnesteté;
Sous un simple habit de village
L'on peut voir une fille sage
Qui n'a pas faute de beauté.

ESPITRE A MON VALET

Maumisert, je t'ay entendu
Pleurer la fortune; qu'as-tu
A te fascher de mon service?
Reçois-tu pas autant d'office,
De bienfaits et plaisir de moy,
Que j'en sçaurois tirer de toy?
Viens-çà : pendant que tu reposes,
Sans t'esmayer [1] d'aucunes choses,
Ronflant, libre toutes les nuits,
N'ai-je pas mille et mille ennuis?
Et ne faut-il pas que je pense
A nostre ordinaire despense,
Et comme il faut, le lendemain,
Travailler pour chasser la faim?
Vois-tu pas comme je courtise
Un asne masqué de feintise,
Pendant qu'à grand'peine en un mois
Tu me salueras une fois?
Puis tost après, chargé d'affaire,
Allant, selon mon ordinaire,
Ou à la ville ou au palais,
Je vais devant, tu viens après;

1. Être en émoy (L., étym.; N. : « Aucuns escrivent esmay, *inde* se esmayer, *id est* se esbahir » ; Bartsch, *Chrest.*, deux ex. du XIIe s.; Burg., II, p. 248).

Ainsi, sur l'élément liquide,
A ton tour tu me sers de guide :
Et lorsque je suis au barreau,
Tu vas jouer sur le carreau,
A la darde [1], mes esguillettes
Ou bien souvent tu cabarettes :
Et lorsque du travail je prens,
Tu passes sans soucy le temps.
Tu n'as pas peut-estre agréable
De me venir servir à table :
Mais quand tu as bien desjeuné,
Ne peux-tu attendre un disné?
Sans manger point tu ne demeures,
Comme je fais, jusqu'à dix heures.
Ainsi, me voyant un petit [2]
Manger, tu reprends appetit,
Et aiguises ta dent pour paistre
Ce qui reste devant ton maistre;
Ainsi, je t'oste le soupçon
Que la viande est sans poison;
Et afin qu'elle ne t'offense,
Moy-mesme j'en fais la créance.
Au reste, tout le long du jour,
Je travaille, sans nul sejour [3],
Et renfermé dans mon estude [4],
Avec grande sollicitude,
Mi-courbé sur mon estomac,
Je feuillette quelques gros sac;
Et toy, cependant, tu te ris,
Ou de quelques joyeux devis
Tu t'entretiens, ou bien tu chantes,
Oisif auprès de mes servantes.
Bref, tu ne prends aucun soucy
Du present, ni futur aussi,
Et tu n'as pas peur que la vigne

1. Jeu pour lequel on se sert de couteaux qu'on fiche en terre. — 2. Un peu. — 3. Sans loisir, sans relâche. V. Ronsard, p. 76. — 4. Cabinet *.

Reçoive quelque mal insigne,
Moins encor, que les autres fruits
Soient par un orage destruits;
Car tu n'en veux laisser de faire
Tes quatre repas d'ordinaire.
O heureux, trois et quatre fois,
Si ton bonheur tu cognoissois!
Car, pour vrai, tu nous verrois estre,
Moy, de nom, toy, par effet, maistre,
Et que je ne suis rien, sinon
Le depensier de la maison;
Et encore, au bout de l'année,
Ta fortune est si fortunée,
Que, me servant de peu ou rien,
Il faut, du plus clair de mon bien,
Te donner salaire et bon gage:
Es-tu pas plus heureux que sage?

SOFROI CALIGNON[1].

CONTRE LES DAMES

Les Charites d'Homère, en nommant Cytherée,
L'appellent seulement Cyprine la dorée,
Car dorés sont ses traits, et doré son flambeau,
Doré son Cupidon, et doré son bandeau,
Pour montrer que l'or seul peut en la fantaisie
De la femme engraver l'amoureuse furie,
Qui dit, pour s'excuser, que le père des dieux
Jadis en pluye d'or s'est rendu précieux,

1. Ou Sofrey, chancelier de Navarre, mort en 1606. N'a laissé qu'une satire conservée par Du Verdier dans sa *Bibliothèque*. On peut regretter qu'il n'ait pas produit davantage.

Que le prix d'un present, d'une offrande sacrée,
Plus que l'affection, aux celestes agrée,
Et que si l'or fléchit sa libre volonté,
Quelle approche en cela de la divinité.
Dans les champs amoureux où la vague féconde
Du Nil égyptien fait déborder son onde,
L'image de Memnon, ouvrage industrieux,
Ravit d'étonnement les plus ingenieux.
Cette idole est muette et de lourde matière;
Mais sitôt que Phœbus, retraçant sa carrière,
Monté sur l'horizon, la touche de ses raiz [1],
L'image dans le ciel fait pénétrer sa voix [2].
A cette idole-là j'accompare la femme.
Découvrez-luy cent fois le tourment de votre ame,
Versez dix mille pleurs, faites mille soupirs,
Accusez sa beauté, mère de vos désirs,
Priez, idolâtrez, elle sera muette,
Dédaigneuse et farouche à votre humble requeste.
Mais si quelque joyau, dépouille du Levant,
Quelque perle Erithrée, ou quelque diamant,
Brille devant les yeux de ces belles cruelles,
Vous les verrez brûler de vives étincelles,
Aux œuvres de Cypris facilement ployer,
Et faire en un besoin office de prier.
Les poëtes sacrés, dont la gloire éternelle
S'est frayé dans le ciel une sente nouvelle,
Dont l'esprit agité d'une divine ardeur
De ce sexe trompeur ont célébré l'honneur,
Divins, rares cerveaux, tresoriers de mémoire,
Qui abrègent leurs jours pour allonger leur gloire,
Qui, pour un peu d'honneur, leurs biens ont méprisés,
Ne se virent jamais d'Amour favorisés.
Témoin m'en soit celuy qui sacra [3] sur la rive
De son Loyre angevin la pâlissante Olive,
Et celuy qui si doux soupira ses ardeurs
Que la Sorgue naquit du cristal de ses pleurs.

1. Rayons. V. Ronsard, p. 8. — 2. Prononcez *oi* en *oè*. V. Ronsard, p. 60; Baïf, p. 380. — 3. Consacra. V. Ronsard, p. 129.

Temoin le Vendomois, et mille ames gentilles,
Qui, deployant les traicts de leurs plumes subtiles,
De ces vaines beautés ont paré leurs ecrits,
Et n'en ont à la fin remporté que mépris...

MARIE DE ROMIEU[1]

A LA ROSE

Je veux chanter icy la beauté de la rose,
Qui de toutes les fleurs la beauté tient enclose...
Au dedans d'un jardin s'il y a rien de beau
C'est la rose cueillie au temps du renouveau;
L'aube a les doigts rosins, de roses est la couche
De la belle Venus, et teincte en est sa bouche,
En Paphos sa maison est remplie tousjours
De la soeve[2] odeur des roses, fleur d'Amour.
La rose est l'ornement du chef des demoiselles,
La rose est le joyau des plus simples pucelles...
Quand le jour adviendra de mon dernier vouloir,
Je veux par testament expressement avoir
Mille rosiers, plantez près de ma sepulture,
Afin qu'à l'advenir, grands, soient ma couverture.
Puis l'on mettra ces vers engravez du pinceau
En grosses lettres d'or par dessus mon tombeau :
Celle qui gist icy sous ceste froide cendre
Toute sa vie aima la rose fresche et tendre :
Et l'aima tellement qu'après que le trespas
L'eut poussée à son gré aux ondes de la bas,
Voulut que son cercueil fut entouré de roses,
Comme ce qu'elle aimoit par dessus toutes choses.

1. Femme poète, née dans le Vivarais. A laissé un petit volume de vers intitulé : *Premières œuvres poétiques*, imprimé à Paris en 1581. — 2. Suave *.

GUY LE FEVRE DE LA BODERIE[1]

LES ROSES

A MADAME DES ROCHES DE POITIERS

Nous nous plaignons de toy, ô déesse Nature,
Que la grace et beauté de ces fleurs si peu dure;
Car à peine telz dons à nos yeux as monstrez
Que tu les fais dechoir de leurs tiges outrez.
Autant qu'est long un jour, autant est longue l'age
Des roses, qu'en un jour on voit sentir l'outrage
De la vieillesse prompte, et la rose riant
Qu'ores naistre vermeille avoit faict l'Orient,
Vesprine revenant la trouve à la vesprée
Jà vieille, et n'ayant plus sa perruque empourprée.
Mais il y a un bien, c'est que bien que tousjours
L'une après l'autre naissent[2] et meurent en brefs jours,
Toutefois succedans ainsi par entresuyte
Elles vont allongeant de leur age la fuyte.
Cueille la rose, ô vierge, en ton bel appareil
Quand nouvelle est sa fleur, nouveau son teint pareil,
Et te souvienne aussi que ta beauté vermeille
Et ton age qui fuit à la rose est pareille.

1. Savant orientaliste, poète à ses heures de loisir, né vers 1541, mort vers 1598. A laissé un volume de vers intitulé : *Divers mélanges poétiques*, imprimé à Paris en 1582. — 2. Syllabe féminine surabondante.

CRISTOFLE DE BEAUJEU[1]

Belle fille que je voy,
Donne-moy le bout du doy;
Baise-moy, douce fillette,
Pour l'amour de ma rosette.
Vrayment je te recongnoy
Pour estre fille discrette.
Ne viens-tu pas du jardin?
Dy-moy, ma belle Catin,
Ta rose est-elle fleurie?
Mon cœur, ma petite amie,
Ne sera-ce que demain
Qu'elle sera espanie[2]?
Ce beau soucy jaunissant
N'est-il pas jà florissant?
Et ta belle giroflée
N'est-elle pas boutonnée?
Et ton œillet rougissant
Montre-il sa fleur plissée?
Me veux-tu faire un chappeau[3]
De ta main? Je le veux beau,
Bigarré de cent fleurettes,
Grises, blanches, violettes :
En ce doux printemps nouveau,
Fais moi un lit de rosettes.
Ouy, me respondit Catin,
Je reviendray du matin
En faire un à la rosée.
Mon cœur, tu seras baisée
Plus de mille fois demain.
Puis là, j'ay Catin laissée.

1. Poète et militaire. A laissé un volume de vers intitulé : *Les Amours*, publié à Paris en 1589. — 2. Épanouie. V. Ronsard, p. 75. — 3. Couronne, guirlande *.

CLAUDE DE TRELLON[1]

SONNET

Mon cœur passe les monts et court dans l'Italie :
Ore il est dedans Rome, et contemple ravi
Ce sejour qui avoit à soy tout asservi,
Qui fut jadis du monde et la gloire et l'envie.
Ore il est à Venise, où l'on voit à l'envi
Mille chemins ouverts pour là meschante vie,
Où l'ame, aux voluptés salement asservie.
Voit, aussitôt qu'il veut, son désir assouvi.
Ore il est à Florence, et tout environné
De temples, de palais, à demy estonné,
D'une si belle ville admire la richesse.
Ore il est à Ferrare, à Padoue, à Milan :
Mais tout cela ne peut divertir la tristesse
Que je porte dans l'ame il y a plus d'un an.

MADEMOISELLE DE GOURNAY[2]

QUATRAIN

POUR UNE IMAGE DE LA PUCELLE D'ORLÉANS

Peux-tu bien accorder, vierge du ciel chérie,
La douceur de tes yeux et ce glaive irrité ?
— La douceur de mes yeux caresse ma patrie
Et ce glaive en fureur luy rend sa liberté.

1. Poète peu connu. Ses premières œuvres parurent en 1592. Une édition complète de ses œuvres fut donnée en 1597, avec ce titre : *Le Cavalier parfait.* — 2. Celle que Montaigne appelait sa fille adoptive, connue surtout par l'édition qu'elle donna des *Essais*, en 1595. Née en 1566, morte en 1645, elle appartient par sa naissance à l'époque de Malherbe, mais par son goût littéraire à l'école de Ronsard. C'est ce qui me permet de recueillir ici ce superbe quatrain, unique en son genre.

LA PUCE

DES GRANDS JOURS DE POITIERS

1582

AU LECTEUR

« ... *M'estant transporté en la ville de Poitiers, pour me trouver aux Grands Jours qui se devoient tenir sous la bannière de Monsieur le president de Harlay, je voulu visiter mes Dames des Roches, mère et fille, et après avoir longuement gouverné la fille, l'une des plus belles et sages de nostre France, j'aperceu une puce qui s'estoit parquée au beau milieu de son sein ; au moyen de quoy, par forme de rizée, je luy dy que vrayement j'estimois cette puce très-prudente et très-hardie, prudente d'avoir sceu, entre toutes les parties de son corps, choisir cette belle place pour se rafraichir ; mais très-hardie de s'estre mise en si beau jour, parce que, jalouz de son heur, peu s'en falloit que je ne meisse la main sur elle, en deliberation de luy faire un mauvais tour, et bien luy prenoit qu'elle estoit en lieu de franchise. Et estant ce propos rejetté d'une bouche à autre par une contention mignarde, finalement, ayant esté l'autheur de la noise, je luy dy que, puisque cette puce avoit receu tant d'heur de se repaistre de son sang, et d'estre reciproquement honorée de nos propos, elle meritoit encore d'estre enchassée dedans*

nos papiers et que très-volontiers je m'y emploierois, si cette dame vouloit de sa part faire le semblable. Chose qu'elle m'accorda liberalement... Quelques personnages de marque voulurent estre de la partie, et s'emploièrent sur le mesme subject à qui mieux mieux, les uns en latin, les autres en françois et quelques-uns en l'une et l'autre langue... »

E. Pasquier.

Petite puce fretillarde,
Qui d'une bouchette mignarde
Succotez le sang incarnat,
Qui colore un sein delicat,
Vous pourroit-on dire friande
Pour desirer telle viande [1] ?
Vrayment nenni, car ce n'est point
La friandise qui vous poingt :
Et si n'allez à l'adventure
Pour chercher vostre nourriture,
Mais pleine de discretion,
D'une plus sage affection,
Vous choisissez place honorable
Pour prendre un repas agréable.
Ce repas seulement est pris
Du sang, le siège des espris :
Car desirant estre subtile,
Vive, gaye, prompte et agile,
Vous prenez d'un seul aliment
Nourriture et enseignement.
On le voit par votre allegresse
Et vos petits tours de finesse,
Quand vous sautelez [2] en un sein
Fuyant la rigueur d'une main.

1. Au sens très général de chair. V. Ronsard, p. 98. — 2. Diminutif de sauter. V. Ronsard, p. 173.

Quelquefois vous faictes la morte,
Puis d'une ruse plus accorte
Vous fraudez le doigt poursuivant,
Qui pour vous ne prend que du vent.
O mon Dieu ! de quelle manière
Vous fuiez cette main meurtrière
Et vous cachez aux cheveux longs,
Comme Syringue entre les joncs.
Ah ! que je crains pour vous, mignonne,
Ceste main superbe et felonne !
Hé ! pourquoy ne veut-elle pas
Que vous preniez vostre repas ?
Vostre blessure n'est cruelle,
Vostre poincture n'est mortelle,
Car en blessant pour vous guerir,
Vous ne tuez pour vous nourrir...
Puce, si ma plume estoit digne [1],
Je descrirois vostre origine :
Et comment le plus grand des dieux,
Pour la terre quittant les cieux,
Vous fit naistre comme il me semble,
Orion et vous tout ensemble.
Mais il faudra que tel escrit
Vienne d'un plus gentil esprit...

CATHERINE DES ROCHES.

Puce, qui viens te percher
Dessus cette tendre chair
Au milieu des deux mamelles
De la plus belle des belles ;
Qui la picques, qui la poingts,
Qui la mors à tes bons poincts [2],
Qui t'enyvrant sous son voile
Du sang, ains [3] du nectar d'elle,

1. Se prononçait dine. V. Ronsard, p. 351. — 2. A ta fantaisie, à ton heure (L. : Point, 42o et 45o). — 3. Mais. Ici : que dis-je !

Chancelles et fais maint sault,
Du haut en bas, puis en haut :
Oh ! que je porte d'envie
A l'heur fatal de ta vie !
Ainsi que dedans le pré
D'un vert émail diapré,
On voit que la blonde avette [1]
Sur les belles fleurs volette,
Pillant la manne du ciel
Dont elle forme son miel :
Ainsi petite pucette,
Ainsi, puce pucelette,
Tu volettes à taton
Sur l'un et l'autre teton...
Je ne veux ni du Taureau,
Ni du Cyne blanc oiseau,
Ni d'Amphitrion la forme,
Ni qu'en pluie on me transforme :
Puisque Madame te paist [2]
Sans plus de ce qu'il te plaist,
Pleust or à Dieu que je pusse
Seulement devenir puce !
Tantost je prendrois mon vol
Tout au plus haut de son col,
Ou d'une douce rapine
Je succerois sa poitrine,
Ou lentement pas à pas
Je me glisserois plus bas
Et d'un muselin [3] folastre
Je serois puce idolatre,
Pinçottant je ne sçay quoy
Que j'ayme trop plus [4] que moy.
Mais, las ! malheureux poëte,
Qu'est-ce qu'en vain je souhaite ?

1. Abeille*. — 2. Te nourrit. — 3. Ou musequin (du Bellay, p. 288), diminutif de museau. — 4. Beaucoup plus. V. Ronsard, p. 91.

Cest eschange affiert[1] à ceux
Qui font leur sejour aux cieux.
Et partant, puce pucette,
Partant, puce pucelette,
Petite puce, je veux
Adresser vers toy mes vœux :
Quelque chose que je chante,
Mignonne, tu n'es méchante,
Et moins fascheuse, et je veux
Pourtant t'adresser mes vœux :
Si tu picques les plus belles,
Si tu as aussi des ailes,
Tout ainsi que Cupidon,
Je te requiers un seul don,
Pour ma pauvre ame altérée :
O puce, ô ma Cythérée :
C'est que Madame par toy
Se puisse esveiller pour moy,
Que pour moy elle s'esveille
Et ait la puce en l'oreille.

E. Pasquier.

Tu dis, Pasquier, qu'en consultant,
Sur la puce tu fais des vers,
Ne plains point le temps que tu pers,
Puis qu'en perdant tu gagnes tant.

Ach. du Harlay.

AMOUR PIQUÉ[2]

Amour, ce méchant petit dieu,
Un jour s'en vint auprès du lieu

1. Convient, appartient, d'afférir (L. : afférent; N.; Roquef.; Gachet, *Gl. roman*). — 2. Imité d'Anacréon.

Où les poitevines nymphettes,
Aux rives du Clain doux-coulant,
Chantoient de l'Amour nonchalant
Les presque inutiles sagettes [1].
Si tost que Cupidon entend
Des nymphes le plaintif accent,
Hà ! dict-il, voicy belle prise :
Ainsi d'un amoureux desir
La bergère de trop dormir
Son amy reprend et mesprise.
Alors l'oiseau Cytherien,
Oubliant son vol ancien,
Se vint parquer au milieu d'elles :
C'est icy, dict-il, où il faut
Esprouver si le cœur me faut [2]
Et l'effet à mes estincelles.
Les nymphes l'ayant aperceu,
Comme un enfançon l'ont receu,
Egaré de sa triste mère :
Ne cognoissant pas qu'il estoit,
Chacune à tour le baisottoit
D'une faveur non coutumière.
Amour s'apprivoise, et soudain
Il cache en sa petite main
Une flamme vive et segrette [3],
Il se mire au sein le plus beau
Et range son petit flambeau,
En vain, sur le sein de Rochette.
De fortune, entre le destour
De son teton franc de l'amour,
Une puce faisoit son giste,
Qui pour son hostesse vanger
Piqua le bras porte-danger,
Y traçant sa marque petite.
Soudain Amour, remply de dueil,
La plaie au bras, la larme à l'oeil,

1. Flèches *. — 2. Me manque *. — 3. Prononciation du XVIe siècle *.

S'envolle au sejour de sa mère,
Disant : un petit chose[1] noir
M'a piqué, vous y pouvez voir
La flamme et la place meurtrière.
C'est, dict-il, c'est un serpenteau,
Qui va sautelant sur la peau ;
Puce est nommé par les pucelles.
Las ! je n'eusse jamais pensé,
D'un si petit estre offensé,
Si près de mes flammes mortelles.
Lors Venus, souriant : voy-tu,
Voy-tu, dit-elle, sa vertu
A la tienne du tout[2] semblable ?
Sinon que petit, aux grands dieux
Et aux humains dardant tes feux,
Tu fais une plaie incurable.

CLAUDE BINET.

J'ay cent fois contemplé les beaux yeux amoureux
De celle qu'on jugeoit en France la plus belle ;
J'ay veu les bors pourprez de sa lèvre jumelle,
Qui eut de son baiser mesme tenté les dieux.
J'ay veu mille beautez dont l'appas doucereux
Eut peu ensorceler l'ame la plus rebelle :
Mais jamais je n'en vy qui fut égale à celle
Qui rend de ses vertus Poictiers si orgueilleux.
J'ay ouy les propos d'une dame sçavante,
J'ay gousté les accors d'une voix qui enchante :
Mais jamais je n'ouy rien qui peust approcher
Des discours excellens et de la voix mignarde
De des Roches qui peut transformer en rocher
Celuy-là qui l'escoute ou bien qui la regarde.

ODET DE TURNÈBE.

1. Il emploie chose au masculin (Jaubert, Gl.). — 2. Entièrement.

LA MAIN DE PASQUIER[1]

1583

Le peintre qui dans son tableau
Cacha mes doigts sous le rideau,
Traçant seulement mon visage,
Bien qu'il ait apresté à maints
Subject de parler de mes mains,
Ne fit onc un si bel ouvrage.
Il ne m'a pas ainsi retrait[2],
Pour ne pouvoir par ce pourtrait
Figurer une main trop rare
(Comme aucuns ont voulu toucher),
Moins encor voulut-il cacher
La pudeur d'une main avare...
Mais bien d'un brave jugement
Ce peintre voila sagement
Mes mains flouettes[3] et non dignes,
Ne les voulant representer,
Afin de ne les confronter
Encontre tant de mains divines.
Ou bien peut-estre le hazard
Mille fois plus sage que l'art
Le réduisit en ceste faute,
Pour sur le tableau de vos vers

1. La première pièce, qui est de Pasquier, explique parfaitement la circonstance qui a donné lieu à ce tournoi poétique. — 2. Retiré (mes mains). E. Pasquier emploie ici un terme de jurisprudence. — 3. Fluettes (L.).

Faire courir par l'univers
Quelque pourtraiture plus haute.
C'est pourquoy tant de bons espris
Ainsi comme en un jeu de pris,
Poinçonnez [1] d'une sainte flamme,
Voulurent par leurs beaux desseins
Donner à mon pourtrait des mains,
Ainçois [2] à mon pourtrait une ame...
Ainsi d'un ravissant discours
Voulant honorer nos Grands Jours
(De Troye la saincte séance),
Avez pris d'une forte main
Par un non usité chemin
De ma foible main la défence.
Vous tous par un louable jeu,
Vous tous par un louable voeu,
Attachez à ma main des esles,
Pour luy faire prendre son vol
De l'un jusques à l'autre pol [3],
Ainsi qu'à vos mains immortelles...
De Phébus genereux guerriers,
Vous ceignez vos fronts de lauriers,
Terrassans sous vos pieds le vice,
Monstrant que le brave advocat
Ne fait point de l'argent estat,
Ains d'une plus noble avarice.
Que de soy-mesme guerdonneur [4]
Il fait estat de son honneur,
Qu'à ce but rien ne le convie
Sinon l'amour qu'il a de soy;
Et non ceste fantasque loy
Que l'on appeloit la Cincie [5].
Peintre, ainsi comme tu me peints,
L'advocat doibt estre sans mains,

1. Piqués, comme espoinçonnés '. — 2. Mais plutôt. V. Ronsard, p. 152. — 3. Pôle (N. ne donne que pol). — 4. Subst., qui récompense. V. Baïf, p. 24. Cf. Guerdon. — 5. Loi romaine qui défendait aux avocats de recevoir aucune rémunération.

Non pas pour du tout rien ne prendre,
Ainçois par honnestes moiens
En bien defendant ses cliens
De la pauvreté se deffendre.

E. PASQUIER.

De qui est ce tableau, de qui est ce visage,
De qui est ce sourcil bravement eslevé,
De qui est ce beau front où l'on voit engravé
Le semblant plus qu'humain d'un très-noble courage ?
Vrayment, voilà Pasquier, oui, voilà son image,
Je recognois ce front et ce docte œil cavé ;
Voilà tout son maintien si proprement gravé
Qu'on pense que c'est luy, voyant ce bel ouvrage.
Mais il n'a point de mains : quoy ? sont-elles cachées ?
Non, elles n'y sont pas, elles sont empeschées
A conduire un troupeau de mille beaux esprits,
Qui d'une saincte ardeur nouvellement espris
Tirent vers Helicon, pour aller à la suite
Des neuf Sœurs de Phœbus sous sa seure conduite.

GILLES DURANT.

Cygne gentil des volages amours,
Lorsque plus gay de ta gorge divine
Tu nous chantas la puce poitevine,
Pour mieux t'ouyr le Clain retint son cours.
Cygne sans tache, honneur de nos Grands Jours,
Sacré buveur de l'onde chevaline,
Ore la Seine à entendre s'encline
De ta candeur les plus graves discours.
Le Clain mignard, la Seine trionfante,
Portent ta voix gratieuse et sçavante,
Et t'ombrageants de mirte et de laurier,

Icy Phœbus, là Venus te renomme,
Mais par accord l'un et l'autre te nomme
Docte, gentil et doux-grave Pasquier.

JACQUES DE PINCÉ.

Quiconque te peignit sans mains en ce tableau
Ne fit pas sans raison l'ouvrage ainsi nouveau :
Il voulut enseigner que le sens plus terrestre
Est celuy que tu fais moins en acte paraistre,
Employant ta belle ame et tes plus nobles sens
A mille beaux concepts, l'humain discours passans.
Aussi comme Timante autresfois n'eut puissance
De peindre la douleur et triste contenance
Du roy de qui la fille aux vents on immola :
Pource d'un voile noir la face luy voila.
Ainsi ne se pouvant avec deux mains pourtraire
Combien d'excellents vers tes mains ont voulu faire,
Combien de beaux escrits à qui cent autres mains
N'eussent jamais fourny, telles qu'ont les humains,
Le peintre à ceste fin te les oste en peinture,
Afin que mille mains de sçavante escriture
Meissent toutes les mains à ce divin pourtrait,
Si bien que jusqu'au ciel en volera le trait...

AMADIS JAMYN.

Le peintre a bien préveu faisant ta pourtraiture
Que pour bien de tes mains exprimer la figure
Il fallait un pinceau plus mignard que le sien.
Pourtant il a choisy du tout n'en faire rien,
Et cacher de tout point derrière la courtine
Le pourtrait trop hardy de ceste main divine.
Aussi presumptueux en vain eut-il tenté
De nous representer une divinité.

Autant en fit jadis le bon peintre Timante,
Qui ne pouvant atteindre à la douleur poignante
Du père desolé, par un foible pinceau,
Fut contraint de voiler sa face d'un rideau :
Et ne le peignant point se monstra plus habile
Que s'il eut entrepris œuvre si difficile.
Il ne faut, mon Pasquier, d'autre raison chercher,
Le peintre a mille fois mieux fait de les cacher,
Que de monstrer à l'œil en si haute entreprise
De sa presomption l'indiscrette bestise.
C'estoit trop entrepris si comme ouvrage humain
Il eust voulu pourtraire en un tableau ta main,
Ta main dont les escrits honorent nostre France,
Ta main qui des Français a banni l'ignorance,
Ta main qui a pourtrait à la postérité
Une peinture au vif de son antiquité...

GILLES DURANT.

Cette immortelle main qui bastit l'univers,
Se cachant à nos yeux, en ses œuvres se monstre :
Ta main qui ne se voit d'une mesme rencontre
Se fait plus dignement apparoir [1] en tes vers.

MONSEIGNEUR LE GRAND PRIEUR, 1585.

Il ne faut qu'avecq' le visage
L'on tire tes mains au pinceau :
Tu les monstres dans ton ouvrage
Et les caches dans le tableau.

MALHERBE, 1585.

1. Ancienne forme de apparaître.

LE TOMBEAU DE RONSARD

1585

ÉCLOGUE

. . . . . .

PHILIN

Tous nos bois sont remplis de dueil et de tristesse ;
Il ne faut point chercher dessous leur cime espesse
Couverture à nos maux : Perrot en est sorty !
Le beau chef des forests depuis s'est amorty...

CLAUDIN

Je chomeray tousjours de Perrot la naissance.
L'honneur françois nasquit et meurt en mesme jour :
Possible que Cypris, jalouse de la France,
L'a ravi dans sa conque éprise de s'amour [1] !

THOINET

Le thym n'est pas plus doux aux mouches de Sicile,
Plus doux n'est point au bruit des ruches s'endormir,
Que doux estoit ton chant, qui encore distile
Dans mes sens estonnez un mielleux souvenir !

1. Sa amour, son amour [4].

PHILIN

Plustost seront les daims sans crainte en un gagnage,
Les chesnes sans racine et les lyons sans cœur,
Que ton nom sans honneur, honneur qui d'âge en âge
Te rend et sur l'envie et sur le temps vainqueur !...

THOINET

Nymphes, qui habitez le long de ces prairies,
Chantez vostre Perrot qui tant vous a chanté ;
Sans luy vous n'auriez point les robes si fleuries :
Immortel est celuy que Perrot a vanté !

PHILIN

Tous vos lauriers sont morts, ô Nymphes bocagères !
Avec vostre Perrot ; mais si, du clair ruisseau
De vos yeux, arrousez ses os et cendres chères,
Les lauriers renaistront du creux de son tombeau !...

CLAUDE BINET.

ÉLÉGIE

A DESPORTES

Nature est aux humains sur tous autres cruelle ;
On ne voit animaux
En la terre et au ciel, ny en l'onde infidèle,
Qui souffrent tant de maux.
Le rayon eternel de l'essence divine,
Qu'en naissant nous avons,
De mille passions nos tristes jours espine
Tandis que nous vivons.
Et non pas seulement vivans il nous torture,
Mais nous blesse au trespas ;

Car pour prevoir la mort, elle nous est plus dure
Qu'elle ne seroit pas.
Si tost que nostre esprit dans le cerveau raisonne,
Nous l'allons redoutant,
Et sans ceste frayeur que la raison nous donne
On ne la craindroit tant.
Nous craignons de mourir, de perdre la lumière
Du soleil radieux,
Nous craignons de passer, sur les ais d'une bière,
Le fleuve Stygieux.
Nous craignons de laisser nos maisons delectables,
Nos biens et nos honneurs,
Ces belles dignitez qui nous font, venerables,
Remarquer des seigneurs.
Le peuple des forests, de l'air et des rivières,
Qui ne voyent si loin,
Tombent journellement aux mortelles pantières[1]
Sans se gesner de soin;
Leur vie est plus heureuse et moins sujette aux peines
Et encombres divers,
Que nous souffrons, chetifs, en nos asmes humaines
De desastres couverts.
Ores[2] nous poind l'amour, tyran de la jeunesse,
Ores l'avare faim
De l'or injurieux, qui fait que chacun laisse
La vertu pour le gain.
Cestuy-ci[3] se tourmente après les grandeurs vaines,
Enflé d'ambition;
De cestuy-là l'envie empoisonne les veines,
Cruelle passion.
La haine, le courroux, le despit, la tristesse,
L'outrageuse rancœur
Et la tendre pitié du foible qu'on oppresse,
Nous bourrellent le cœur.
Et voilà nostre vie, ô miserables hommes!
Nous semblons estre nez

1. Filet (L.; Roquef.). — 2. Tantôt... tantôt *. — 3. Celui-ci. V. Ronsard, p. 125; Baïf, p. 44.

Pour estre, cependant qu'en ce monde nous sommes,
Tousjours infortunez.
Et encore, où le ciel en une belle vie
Quelques vertus enclost,
La chagrineuse mort, qui les hommes envie,
Nous la pille aussi tost.
Ainsi le verd esmail d'une riante prée[1]
Est soudain effacé;
Ainsi l'aimable teint d'une rose pourprée
Est aussi tost passé.
Mais, las! ô doux printemps, vostre verdeur[2] fanie[3]
Retourne au mesme point,
Mais quand nostre jeunesse une fois est finie
Elle ne revient point.
La vieillesse nous prend, maladive et fascheuse,
Hostesse de la mort,
Qui pleins de mal nous pousse en une tombe creuse
D'où jamais on ne sort.
Des-Portes, que la Muse honore et favorise
Entre tous ceux qui ont
Suivi le sainct Phœbus, et sa science apprise
Dessur le double mont,
Vous voyez ce Ronsard, merveille de nostre âge,
L'honneur de l'univers,
Paistre de sa chair morte, inévitable outrage,
Une source de vers.
De rien nostre Apollon, ny les Muses pucelles
Ne luy ont profité;
Bien qu'ils eussent pour luy les deux croppes[4] jumelles
Du Parnasse quitté,
Et qu'il les eust conduits aux accords de sa lyre
Dans ce François séjour,
Pour chanter de nos roys, et leurs victoires dire,
Ou sonner de l'amour.
C'est grand cas que ce dieu, qui dès enfance l'aime,

1. Forme féminine du mot pré. V. Ronsard, p. 15. — 2. Verdure. V. Baïf, p. 1. — 3. Fanée. V. Ronsard, p. 82. — 4. Croupes. V. Ronsard, p. 118.

Affranchit du trespas
Ses divines chansons, et que le chantre mesme
N'en affranchisse pas.
Vous en serez ainsi; car bien que vostre gloire,
Espandue en tous lieux,
Ne descende estoufée en une tombe noire
Comme un peuple ocieux,
Si verrez-vous le fleuve où tout le monde arrive
Et pay'rez le denier
Que prend pour nous passer jusques à l'autre rive
L'avare nautonier.
Que ne ressemblons-nous aux vagueuses rivières
Qui ne changent de cours?
Ou au branle éternel des ondes marinières
Qui reflottent tousjours?
Hé! n'est-ce pas pitié que ces roches pointues
Qui semblent despiter,
De vents, de flots, d'orage et de foudres battues,
L'ire de Jupiter,
Vivent incessamment, incessamment demeurent
Dans leurs membres pierreux,
Et que des hommes tels que ce grand Ronsard meurent
Par un sort rigoureux?
Qui pourra désormais d'une haleine assez forte
Entonner comme il faut
La gloire de mon roy, puis que la Muse est morte
Qui le chantoit si haut?
Qui dira ses combats, ses batailles sanglantes,
Quand jeune, duc d'Anjou,
De sa main foudroya les troupes protestantes
Aux plaines de Poictou?
Des-Portes, qui sera-ce une fois [1]? Vostre Muse,
Digne d'estre en son lieu,
Fuyant l'honneur prophane aujourd'hy ne s'amuse
Qu'aux louanges de Dieu!
Ne permette Clion, et Phœbus ne permette,

1. Décidément (L., 4°).

Que Ronsard abatu
Par l'ennuyeuse mort, ne se treuve poëte
Qui chante sa vertu !
Adieu, mon cher Ronsard, l'abeille en vostre tombe
Face[1] toujours son miel ;
Que le baume Arabic à tout jamais y tombe,
Et la manne du ciel !
Le laurier y verdisse avecques le lierre,
Et le myrte amoureux ;
Riche en mille boutons, de toutes parts l'enserre
Le rosier odoreux ;
Le thym, le basilic, la franche marguerite,
Et nostre lys françois,
Et ceste rouge fleur, où la plainte est escrite
Du mal-content Gregeois.
Les nymphes de Gâtine, et les naiades sainctes,
Qui habitent le Loir,
Le venant arroser de larmettes épreintes[2],
Ne cessent de douloir[3].
Las ! Clothon a tranché le fil de vostre vie
D'une piteuse[4] main,
La voyant de vieillesse et de gouttes suivie,
Torturage inhumain ;
Voyant la pauvre France, en son corps outragée
Par le sanglant effort
De ses enfans, qui l'ont tant de fois ravagée,
Souspirer à la mort !
Les meurtres inhumains se font entre les frères,
Spectacle plein d'horreur !
Et desjà les enfants courent contre leurs pères
D'une aveugle fureur ;
Le cœur des citoyens se remplit de furies ;
Les paisans[5] escartez
Meurent contre une haye ; on ne voit que tûries
Par les champs desertez !

1. Fasse. V. Ronsard, p. 153. — 2. Exprimées (L., ex. d'Amyot). — 3. La forme neutre pour la forme réfléchie. — 4. Compatissante. V. du Bellay, p. 83. — 5. A deux syllabes. V. Baïf, p. 10.

Et puis allez chanter l'honneur de nostre France
En siecles si maudits,
Attendez-vous qu'aucun vos labeurs récompense
Comme on faisoit jadis !
La triste pauvreté nos chansons accompaigne ;
La Muse, les yeux bas,
Se retire de nous, voyant que l'on desdaigne
Ses antiques esbas.
Vous estes donc heureux, et vostre mort heureuse,
O cygne des François !
Ne lamentez que nous, dont la vie ennuyeuse
Meurt le jour mille fois.
Vous errez maintenant aux campagnes d'Élyse,
A l'ombre des vergers,
Où chargent[1] en tous temps, asseurez de la bise,
Les jaunes orengers ;
Où les prez sont tousjours tapissez de verdure,
Les vignes de raisins,
Et les petits oiseaux, gazouillans au murmure
Des ruisseaux crystalins.
En grand-foule accourus autour de vous se pressent
Les héros anciens,
Qui boivent le nectar, d'ambrosie se paissent,
Aux bords Elysiens :
Sur tous le grand Eumolpe, et le divin Orphée,
Et Line, et Amphion,
Et Musée, et celuy dont la plume eschaufée
Mit en cendres Ilion,
Le louangeur thébain, le chantre de Mantoue,
Le lyrique latin,
Et avecques Séneque, honneur grand de Cordoue,
L'amoureux Florentin !
Tous vont battant des mains, sautelant de liesse,
S'entre-disans entre eux :
« Voylà celuy qui domte et l'Itale et la Grèce,
En poëmes nombreux ! »

1. La forme neutre pour la forme réfléchie.

L'un vous donne sa lyre, et l'autre sa trompette ;
L'autre vous veut donner
Son myrte, son lierre, ou son laurier prophète,
Pour vous en couronner.
Ainsi vivez heureuse, ame toute divine,
Tandis que le destin
Nous réserve aux malheurs de la France, voisine
De sa dernière fin !

ROBERT GARNIER.

Cy gist le grand Ronsard ! Et avec luy aussi
Les Graces, les neuf Sœurs, Phœbus gisent ici.

ESTIENNE PASQUIER.

ÉLÉGIE

. . . . . .

O l'eternel honneur de la France et des Muses,
Qui premier, débrouillant les semences confuses
De nostre poésie, en ordre les rangeas,
Et leur chaos antique en ornement changeas ;
Qui luy donnas des fleurs, donnas de la lumière,
Reformas la laideur de sa forme première,
De sa diversité tiras de doux accords,
Et d'une ame divine avivas tout son corps ;
Bel esprit qui n'eus onc ny n'auras en ce monde
Au mestier d'Apollon d'esprit qui te seconde,
Et de qui justement nous pouvons prononcer,
Sans que les plus sçavants s'en puissent offencer,
Qu'au jour où ton trespas frauda nostre esperance,
A ce jour là mourut la mort de l'ignorance.
Pure et saincte clarté des esprits les plus purs,
Espoir des temps passés, desespoir des futurs !

Si quelque sentiment reste encore à ta cendre,
Tant qu'à travers le marbre elle nous puisse entendre,
Entens, grand Apollon du Parnasse françois,
Ces vers qu'en ton honneur je chante à haute voix,
Et ne t'offense point si je romps d'aventure
Le repos que tu prens dessous la sepulture,
Maintenant que je viens pour te dire en ce lieu
Et le dernier bon-jour et le dernier adieu ;
Ains [1] prens en gré mon zèle, et recoy favorable
De ces tristes presents l'offerte [2] pitoyable,
De ces tristes presents, qui sont comme les fruicts
Que ta vive semence en mon ame a produits ;
Car jour et nuit te lire, enchanté de ta grace,
Non comme l'Ascréan dormir dessus Parnasse,
M'a fait estre poëte, au moins si m'imposer
Un nom si glorieux ce n'est point trop oser !
Je n'avay pas seize ans quand la première flame
Dont ta muse m'éprit s'alluma dans mon ame,
Et fit que ma jeunesse entrant en son printemps
Tint desjà de l'hyver, ne prenant passe-temps
Qu'à lire tes escrits, et jugeant profanée
L'heure qu'à ce plaisir je n'avois point donnée ;
Car tu fus lors un feu, de ma crainte vainqueur,
Qui m'esclaira l'esprit et m'eschaufa le cœur ;
Quand d'un conseil amy m'enseignant quelle voye
Va droit sur Helicon, et quelle s'en desvoye,
Tu me dis que Clion m'apperceut d'un bon œil
Lors que mon premier jour salua le soleil ;
Qu'il me falloit oser ; que pour longuement vivre
Il falloit longuement mourir dessus le livre,
Et que j'aurois du nom si, sans estre estonné,
Je l'allois poursuivant d'un labeur obstiné.
Vueillent les cieux amis, ô l'honneur de cet âge,
Rendre l'évenement conforme à ton presage,
Et ne permettent point que j'aye obtins [3] en vain
L'heur d'avoir veu ta face et touché dans ta main.

1. Mais. — 2. Offrande (N.). — 3. Obtenu. La forme tins au participe passé de tenir est rare (Burguy, I, p. 403).

Cependant prens en gré, si rien [1] de nous t'agrée,
Ces pleurs qu'au lieu de fleurs et qu'au lieu d'eau sacrée,
Avec toute la France, atteints d'un juste dueil,
Nous versons sur ta tombe et de l'ame et de l'oeil ;
Pleurs que ton cher Binet en souspirant amasse,
Puis, les meslant aux siens, en de l'or les enchasse,
Et dolent les consacre à l'immortalité,
Pour servir de tesmoins de nostre pieté,
Et pour faire paroistre à ceux du dernier âge
Que nous avons au moins cogneu nostre dommage,
Et que nous l'avons plaint autant que nous pouvions,
Ne pouvant pas le plaindre autant que nous devions.

BERTAUD.

SUR L'ÉPITAPHE DE RONSARD

Le cygne Vendomois dressant au ciel son aile
Voulut en six beaux vers son obsèque chanter [2],
Afin qu'autre que luy ne se puisse vanter
D'avoir part au renom de sa Muse immortelle.
Ainsi voulut Ajax de sa main se ferir,
Estant digne tout seul de si haute entreprise ;
Mais par sa main Ajax vivant s'est fait mourir,
Et par ses vers Ronsard mourant s'immortalise.

ROBERT ESTIENNE.

Esprits qui d'Apollon allez suivant la trace,
Sainctement travaillés d'un vertueux soucy,
Oubliez desormais le chemin de Parnasse :
Les Muses n'y sont plus, elles dorment icy.

GILLES DURANT.

1. Quelque chose. — 2. V. Ronsard, p. 384.

LA SATIRE MÉNIPPÉE[1]

1594

LA JOURNÉE DE SENLIS[2]

A chacun nature donne
Des pieds pour le secourir :
Les pieds sauvent la personne ;
Il n'est que de bien courir.
Ce vaillant prince d'Aumale[3],
Pour avoir fort bien couru,
Quoyqu'il ait perdu sa male,
N'a pas la mort encouru.
Ceux qui estoyent à sa suitte
Ne s'y endormirent point,
Sauvans par heureuse fuitte
Le moule de leur pourpoinct.
Quand ouverte est la barrière,
De peur de blasme encourir,
Ne demeurez point derrière :
Il n'est que de bien courir.
Courir vaut un diadesme,
Les coureurs sont gens de bien.
Tremont et Balagny[4] mesme

1. Voyez dans l'édition donnée par M. Charles Labitte, en 1869, un discours préliminaire sur les auteurs de la *Satire Ménippée*. — 2. Cette pièce est de Passerat. — 3. Claude de Lorraine, duc d'Aumale, après avoir perdu la bataille de Senlis, en mai 1589, se sauva à Saint-Denis. — 4. Noms de ligueurs qui prirent la fuite.

Et Congy le sçavent bien.
  Bien courir n'est pas un vice :
On court pour gagner le prix;
C'est un honneste exercice :
Bon coureur n'est jamais pris.
  Qui bien court est homme habile,
Et a Dieu pour son confort;
Mais Chamois et Menneville
Ne coururent assez fort [1].
  Souvent celuy qui demeure
Est cause de son meschef :
Celuy qui fuit de bonne heure
Peut combattre derechef.
  Il vaut mieux des pieds combattre,
En fendant l'air et le vent,
Que se faire occire ou battre,
Pour n'avoir pris le devant.
  Qui a de l'honneur envie
Ne doit pourtant en mourir :
Où il y va de la vie
Il n'est que de bien courir.

Le roi François ne faillit point [2]
Quand il predit que ceux de Guyse
Mettroyent ses enfants en pourpoint
Et tous ses subjects en chemise.

LES POLITIQUES [3]

Pour cognoistre les politiques,
Adhérents, fauteurs d'hérétiques,
Tant soyent-ils cachez et couverts,

1. Furent tués tous deux à Senlis. — 2. Quatrain attribué à Passerat. — 3. Attribué à Passerat.

Il ne faut que lire ces vers.
Qui se plaint du temps et des hommes
En ce siècle d'or où nous sommes;
Qui ne veut donner tout son bien
A ceste cause il ne vaut rien.
Qui tard l'Union a jurée,
Qui a pris sa robe fourrée
Au lieu de prendre son harnois;
Qui ne dit point le Béarnois,
Ains [1] dit le roy, et qui le loue;
Qui a faict aux Seize la moue,
Les pensant hors de tout crédit;
Qui en murmure ou en mesdit,
Qui aux Quarante a faict la figue,
Qui n'a point la barbe à la Ligue;
Qui a veu lettres de delà;
Ne vous fiez en tout cela.
Qui ne va point chez les princesses;
Qui à Pasques n'oyt que deux messes,
Qui n'a des chapelets au col [2],
Mérite y avoir un licol.
Qui se fasche quand on l'appelle
A la porte, à la sentinelle [3],
A la tranchée et au rampart,
Il n'est point de la bonne part.
Qui faict mention de concorde,
Il sent le fagot ou la corde;
Qui confit en devotions
Court à toutes processions,
Prières et pelerinages,
S'il entremesle en ses suffrages
Un *Da pacem* [4], en souspirant,
C'est pour le moins un adherant;
Combien [5] qu'il fasse bonne mine
Gardez qu'il ne vous enfarine.

1. Mais. — 2. Allusion à la confrérie du chapelet. — 3. En sentinelle (L.). — 4. Il était défendu, sous peine de mort, de parler de paix. — 5. Bien que *.

Qui n'ayme point ouyr prescher
Commelet, Lincestre et Boucher [1] ;
Et qui volontiers ne salue
Louchard, La Morlière et La Rue [2] ;
C'est un maheutre [3] et un frélu [4],
Pire qu'un turc ou mammelu [5].
Qui n'honore la seigneurie
De Baston, Machault, Acharie [6],
Qui a dict en quelque endroit
Que jamais boiteux n'iroit droict [7] ;
Qui demande par la fenestre
A ses voisins que ce peut estre
Aux alarmes, et toque-saints [8] ;
Qui n'eust point peur à la Toussaints [9] ;
Qui la bonne feste nommée
Des Barricades n'a chomée ;
Qui ne parle reveremment
Du cousteau de frère Clément ;
Qui, lorsque Bichon ou Nivelle
Ont imprimé quelque nouvelle,
En doute et s'enquiert de l'autheur,
Je gage que c'est un fauteur.
D'autres encores on remarque
A une plus certaine marque :
Sainct-Cosme, Olivier et Bussy [10],
Empoignez-moi ces gallants-cy :
Ils en sont ; et pourquoy ? et pource
Qu'ils ont de l'argent en leur bourse.

1. Prédicateurs de la Ligue. — 2. Trois ligueurs. — 3. Nom que les ligueurs donnaient aux protestants (L.). — 4. Vaurien (Roquef. ; Jaubert, Gl. ; Lacombe). — 5. Mameluk (L., rem.). — 6. Noms de ligueurs. — 7. Allusion à deux ligueurs boiteux et bien connus alors. — 8. Tocsins (L., hist.). — 9. Jour de la prise des faubourgs par Henri IV. — 10. Ligueurs.

DE MONTFAUCON ET DES SEIZE

A chascun le sien, c'est justice :
A Paris, seize quarteniers :
A Montfaucon seize piliers,
C'est à chascun son benefice.

DES FEUX DE SAINCT-PIERRE[1]

1592

Le feu de Sainct-Jean me plaist bien,
On chante autour et on y danse ;
De Sainct-Pierre je n'en dis rien :
Mais ses feux bruslent nostre France.

SUR LES DOUBLES CROIX[2]

Mais, dites-moy, que signifie
Que les ligueurs ont double croix?
C'est qu'en la Ligue on crucifie
Jésus-Christ encore une fois.

DE DEUX CHEVAUX TUEZ

EN ALLANT VOIR LE DUC DE PARME

Cocher, quand tes chevaux moururent,
Parce que trop fort ils coururent,
Tu devois en tel accident
Mettre au coche le président[3] :
Car, à ce qu'on dict, aux requestes
Luy seul vaut bien deux grosses bestes.

1. A l'anniversaire de l'assassinat de Henri III. — 2. Les croix de Lorraine. — 3. Le président des requêtes, Hennequin d'Assy, qui alla rendre visite au duc de Parme en septembre 1590.

SUR LE CHEVALIER D'AUMALE [1]

TUÉ PRÈS LE LOGIS DE L'ESPÉE-ROYALE

Comme jadis on vit, quand le gregeois orage
Sur les mers de Neptune eut sa foudre eclatté,
Tresbucher Polyxène, et d'Achille irrité
La tombe ensanglanter sur le troyen rivage;
Comme Jules César d'ambitieux courage,
Qui l'Estat renversa de la grande cité,
Ennemy de Pompée et de la liberté,
Cheut percé de cent coups aux pieds de son image;
Ainsy à Sainct-Denys l'ennemi de ses roys,
Auprès de leurs tombeaux a rendu les abois :
Victime trop tardive à leur cendre immolée.
Croyons plus que jamais, croyons qu'il est un Dieu,
Voyants de ce rebelle et la peine et le lieu,
Mesme qu'il est tombé soubs la royale espée.

SUR LA MORT DU CHEVALIER D'AUMALE [2]

Il est un Dieu punisseur des rebelles,
Vengeur des roys, qui leurs justes querelles
Prend en sa main, et les va soustenant :
Tel ne l'a cru, qui le croit maintenant.
Ce chevalier, que naguère on vit estre
Tant ennemy de l'Estat de son maistre,
Si fier, si rogue, et si audacieux,
Qui de son chef pensoit toucher aux cieux,
Est tresbuché d'une griefve ruyne,

1. Le frère du duc d'Aumale. Il fut tué à la bataille de Saint-Denis. Cette pièce est attribuée à Passerat, comme la plupart des précédentes. — 2. Attribué à Passerat.

Où l'a poussé la vengeance divine.
A Sainct-Denys il est mort estendu,
Tombé aux lacs par luy mesme tendu :
De son orgueil s'est faicte la vengeance
Près des tombeaux de ces vieux roys de France,
De qui les os reposants en ce lieu
Semblent benir la justice de Dieu,
Qui a voulu pour la foy violée
Cette victime estre aux roys immolée,
Et que le corps fust mangé des souris :
Tant mignardé des dames de Paris,
Auparavant qu'en juste sepulture
On eust porté son orde pourriture
Pour faire entendre aux plus grands des Unis
Qu'ainsi faisants, ainsi seront punis.

A MONSIEUR DE MAYENNE

Les Destins vous avoyent promis
L'honneur d'un riche diadesme,
Mais vous faictes mentir Themis
Pour vous fier trop à vous-mesme.
Les oracles ont double sens,
Chascun ne les peut pas comprendre :
Et pourquoy à vos partisans
Ne les avez-vous faict entendre ?
Vous pensiez tout seul estre fin
Et tout seul faire vos affaires,
Mais je trouve que vos confrères
Ont mieux entendu le Destin.
Bien que vous ayez le chef gros
Et plein de beaucoup de caboche,
Vous n'avez sceu prendre à propos
Un heur qui vous estoit si proche.
C'estoit du règne Memphien

Que parloit la saincte prophete,
Sachant combien l'Egyptien
Feroit cas de si grosse beste :
  Et non du royaume gaulois
Que vous pensez tenir en bride :
Mais il ne reçoit pour ses roys
Que ceux de la race d'Alcide.
  Monsieur, changez vos vains projets,
Vous n'aurez point de droict en France.
Nous voudriez-vous rendre subjects
Contre la fatale ordonnance ?
  Courez où le sort vous conduit.
Le peuple du Nil vous souhaite :
Mais, helas ! qu'il sera séduit,
S'il juge le bœuf par la teste !

AU ROY[1]

Prince victorieux, le meilleur des humains,
Dieu de sa main a mis deux sceptres en tes mains,
Et t'a au throsne assis de très longue durée,
Maugré tous les efforts d'Espagne conjurée.
Les vœux des bons François à la fin sont ouys :
Tu regneras en paix, race de sainct Louys.
Nul ne te peut oster ce que le ciel te donne.
Quand tu commanderois sans sceptre et sans couronne,
Pour cela toutesfois moins roy tu ne serois :
C'est la vertu qui sacre et couronne les roys.

1. Cette pièce est de Passerat.

A MADEMOISELLE MA COMMÈRE

SUR LE TRESPAS DE SON ASNE [1]

Depuis que la guerre enragée
Tient nostre muraille assiégée
Par le dehors, et qu'au dedans
On nous fait allonger les dents
Par la faim qui sera suivie
D'une autre fin de nostre vie,
Je jure que je n'ay point eu
Douleur qui m'ait tant abbatu,
Et qui m'ait semblé plus amère,
Que pour votre asne, ma commère,
Vostre asne, hélas ! ô quel ennuy !
Je meurs quand je repense à luy,
Vostre asne, qui par advanture,
Fut un chef-d'œuvre de nature,
Plus que l'asne Apuleyen :
Mais quoy ? la mort n'espargne rien,
Il n'y a chose si parfaicte
Qui ne soit par elle deffaicte :
Aussy son destin n'estoit pas
Qu'il deust vivre exempt du trespas :
Il est mort, et la Parque noire
A l'eau du Styx l'a mené boire,
Styx, des morts l'eternel sejour,
Qui n'est plus passable au retour.
Je perds le sens et le courage
Quand je repense à ce dommage,
Et tousjours depuis en secret
Mon cœur en gémit de regret.
Tousjours en quelque part que j'aille,
En l'esprit me revient la taille,

1. Cette pièce, qui ne figure pas dans la première édition, est de Gilles Durant.

Le maintien et le poil poly
De cet animal tant joly ;
J'ay tousjours en la souvenance
Sa façon et sa contenance :
Car il sembloit, le regardant,
Un vray mulet de president,
Lorsque d'une gravité douce,
Couvert de sa petite housse,
Qui jusqu'au bas luy devalloit [1],
A Poulangis il s'en alloit,
Parmy les sablons et les fanges,
Portant sa maistresse à vendanges,
Sans jamais broncher d'un seul pas,
Car Martin souffert ne l'eust pas,
Martin qui tousjours par derrière
Avoit la main sur sa croupière.
Au surplus un asne bien faict,
Bien membru, bien gras, bien refaict,
Un asne doux et débonnaire
Qui n'avoit rien de l'ordinaire,
Mais qui sentoit avec raison
Son asne de bonne maison :
Un asne sans tache et sans vice,
Né pour faire aux dames service,
Et non point pour estre sommier,
Comme ces porteurs de fumier,
Ces pauvres baudets de village,
Lourdauts, sans cœur et sans courage,
Qui jamais ne prennent leur ton
Qu'à la mesure d'un baston.
Vostre asne fût d'autre nature,
Et couroit plus belle advanture,
Car, à ce que j'en ay appris,
Il estoit bourgeois de Paris :
Et de faict par un long usage
Il retenoit du badaudage,

1. Descendait *.

Et faisoit un peu le mutin
Quand on le sangloit trop matin.
Toutesfois je n'ay cognoissance
S'il y avoit eu sa naissance.
Quoy qu'il en soit, certainement
Il y demeura longuement,
Et soustint la guerre civile
Pendant les sieges de la ville,
Sans jamais en estre sorty,
Car il estoit du bon party :
Dà, et si le fit bien paroistre,
Quand le pauvret aima mieux estre
Pour l'Union en pièces mis,
Que vif se rendre aux ennemis.
Tel Seize qui de foy se vante,
Ne voudroit ainsy mettre en vente
Son corps par pièces estallé,
Et veut qu'on l'estime zelé.
  Or bien, il est mort sans envie,
La Ligue luy cousta la vie :
Pour le moins eut-il ce bonheur,
Que de mourir au lict d'honneur,
Et de verser son sang à terre
Parmy les efforts de la guerre,
Non point de vieillesse accablé,
Rogneux, galeux, au coin d'un blé,
Plus belle fin luy estoit due :
Sa mort fut assez cher vendue,
Car au boucher qui l'acheta
Trente escuz d'or sol il cousta :
Sa chair par membres despecée
Tout soudain en fut dispersée
Au légat, et le vendit on
Pour veau peut estre, ou pour mouton.
  De cette façon magnifique,
En la nécessité publique,
O rigueur estrange du sort !
Vostre asne, ma commère, est mort :

Vostre asne, qui par advanture
Fut un chef-d'œuvre de nature.
  Depuis ce malheur advenu
Martin malade est devenu,
Tant il portoit une amour forte
A ceste pauvre beste morte!
Hélas! qui peut voir sans pitié
Un si grand effet d'amitié?
De moi [1], je le dy sans reproche,
Quoy que je ne fusse si proche
Du deffunct comme estoit Martin,
J'ay tel ennuy de son destin,
Que depuis quatre nuicts entières
Je n'ay sceu clorre les paupières :
Car lors que je cuide [2] dormir,
Je me sens forcé de gémir,
De souspirer, et de me plaindre :
Mille regrets viennent attaindre
Sans cesse mon cœur, et l'esmoy
Ne déloge point de chez moi :
Depuis cette cruelle perte
Mon âme aux douleurs est ouverte,
Si que [3], pour n'avoir plus d'ennuy,
Il faut que je meure après luy.

1. Quant à moi *. — 2. Je pense. — 3. Tellement que *.

INDEX

DES MOTS EXPLIQUÉS DANS LES NOTES

NOTA. — L'astérisque indique qu'un mot se trouve dans les index qui terminent les éditions de Ronsard, de Baïf ou de du Bellay.

A

Aage *, 30.
Abayer *, 185.
Abrever, 265.
Abysme *, 161.
Accointer (L'), 44.
Accorder, 171.
Adextre *, 122.
Adject. pour adv., 44.
Adonc *, 27.
Adoulourer (S'), 68.
Affaire *, 289.
Affiert, 351.
Aguigner *, 77.
Aguille, 39.
Ainçois *, 98, 355.
Ains *, 10, 349 et *passim*.
Ains que *, 92.
Aisseuls, 291.
Amoindrir, 237.
Amonnester, 22.
Amoureau, 196.
Apparoir, 358.
Apprint, 191.
Arboriser, 235.
Ardre *, 26.
Arroy *, 43.
Asconcé, 315.
Asséant (S'), 78.
Avette *, 110.

B

Bagner, 240.
Barquerolle, 191.
Basme *, 16.
Bechée *, 102.
Bening *, 241.
Bergerot, 278.
Bers *, 271.
Biaude, 338.
Bienheurer *, 80.
Bienveigner, 88.
Blandices *, 136.
Blasonner *, 255.
Bleu *, 185.
Boucaige, 88.
Bougette, 332.
Bourgeois, 279.
Brave, 337.
Braveté, 50.
Brosser * 272.
Brouillas, 307.
Bucheter, 55.
Buron, 333.

C

Çà bas *, 325.
Caimander, 276.
Carme, 51.
Carnevaux, 323.
Caroler *, 67.
Caterre, 105, 312.
Caut *, 63.
Cautelle *, 185.
Celestes * 143.
Celle *, 6, 41.
Celsitude, 216.
Cercher *, 194.
Cestuy-ci *, 361.

Change, 163.
Chapeau *, 88.
Charger, 365.
Chet, 257.
Chevances *, 41.
Chevestre, 114.
Chose, 353.
Cil *, 285 et *passim*.
Cimetère *, 189.
Clairté *, 136.
Cliner, 22.
Coffin *, 117.
Coiement, 59.
Combien que *, 322.
Comme, 31.
Compain *, 154.
Comparatif pour le superlatif, 97, 150, 273 et *passim*.
Compasser *, 23.
Confort, 68.
Conquerre, 83.
Consommer *, 130.
Contre-bas *, 115.
Cornichons, 117.
Coulpe, 84.
Coup (A), 15.
Couple, 286.
Couplet, 236.
Cousteau *, 95.
Coyssinet, 94.
Crollant, 117.
Croppe *, 362.
Croupi, 110.
Croupissant, 117.
Cuider, 11.

D

Darde (La), 340.
Dea *, 31.
Declos *, 53.
Deduire (Se), 3.
Defaillir, 92.
Delivre *, 21.
Deliz, 17.
Descœuvre *, 324.
Despendre *, 34.
Despérer *, 80.
Desserrer *, 109, 132.
Destourbier, 276.
Deteur, 158.
Devaller, 188.
Digne *, 349.
Dodiner, 117.
Donrai (Je) *, 87.
Dont *, 22, 311.
Dou, 210.
Dueils (Je me) *, 193.
Duisant *, 151.
Duit, 296.
Durté *, 139.

E

E muet surabondant *, 251.
Echarper, 53.
Efficace, 11.
Eil (Rimes en), *, 179.
Ejuné, 230.
Elourdir, 170.
Embler, 58, 268.
Emboucher, 53.
Emmanteler *, 75.
Emmi, 81.
Empennaché * 275,
Empistolé *, 291.
Emprise *, 274.
Encercelé, 36.
En après, 58.
Encliner (S') *, 208.
Encortiner *, 52, 120.
Ensuyvre *, 257.
Entrecassé *, 275,
Epigramme, 151.
Epreint, 364.
Erre (Grande), 46.
Escarrure, 338.
Esmayer (S'), 339.
Espani *, 345.
Espoinçonné *, 169.
Espreuve, 14.
Estonner, 27.
Estrange *, 96, 105.
Estranger, 244.
Estranger (S') *, 130.
Estriver, 193, 200.
Estude *, 323.
Et si *, 111.
Eu (Rimes en) *, 110, 153.
Eur (Rimes en) *, 133,
Exercite *, 45.

F

Face *, 364.
Facond, 123.
Faillir, 156.
Fani *, 362.
Fanir *, 147.
Feintise *, 54, 246.
Ferrière, 54.
Fier *, 125, 235.
Finer *, 31.
Flageol *, 225.
Flairer *, 280.
Fleau *, 270.
Flestrir, 296.
Flouet, 354.
Fois (Une), 363.
Forçaire *, 168.
Formage *, 112.
Fourvoyer, 167.
Franchise *, 142.
Frelu, 372.

G

Gemelé, 16.
Gobeau, 274.
Gourmander, 119.
Gouverner, 234.
Grand *, 162.
Grediller, 295.
Gresve *, 58,
Guarir *, 183.
Guerdon *, 157
Guerdonneur *, 353.
Guiterre *, 67.

H

Ha (Il) *, 6, 19, 32, 136.
Heure (A l') *, 57, 121.
Heuré *, 199.
Humeur *, 203.
Hurter *, 41.

I

I (Syncope de l'), 169.
Ierre *, 225.
Imperière, 273.
Impourveu (L') *, 309.
Indeleble, 39.
Infait, 65.
Infin. pour subj., 118.
Iteré, 37.

J

Jà *, 56 et *passim*.
Jaçoit, 321.

L

Lairrois (Je) *, 10.
Loge *, 275.
Lon *, 171.
Loyer *, 175.
Luc *, 63, 67.
Luner, 326.

M

Maheutre, 372.
Maignie, 10.
Maiz, 272.
Malheuré *, 244.
Mammelu, 372.
M'amour *, 216.
Manche, 275.
Mauvaistié *, 246.
Mercier, 23.
Message, 58.
Mignotter *, 104.
Mirer, 57.
Miroer *, 152.
Moi (De), 337, 379.
Moiteux, 185.
Mugueter, 14.
Muselin, 350.
Musements, 157.
Musser, 110.

N

Nais, 97.
Naistre (Se), 175.
Navire * 77, 131.
Navrer * 103.
Ne, *passim*.
N'encore *, 74.
N'icy *, 155.
Nonchaloir (A), 44.

O

Oblivieux *, 161.
Obtins, 367.
Ocieux *, 88.
Offerte, 367.
Oi *, 83, 342.
Onquemais, 47.
Orée, 162.
Orée, 271.
Orendroit, 54.
Ores, 85 et *passim*.
Oresnavant, 200.
Ormoye, 310.
Outrecuydé, 74.
Ouvrier *, 164, 268.
Ouvroir, 132.

P

Parangonner *, 19.
Pair, 287.
Paisan *, 206, 364.
Pantière, 361.
Part. passé, 8, 55, 334.
Part. pour l'infin., 256.
Perruque *, 122, 161.
Pers *, 108.
Petit (Un) *, 15.
Pigné *, 272.
Piolé *, 277.
Piteux *, 364.
Placable, 325.
Plain *, 43.
Plaintifs, 140.
Planté *, 242.
Player, 270.
Poinconné, 355.
Poindre (Se), 4.
Points (A tes bons), 349.
Pointure *, 146.
Poise *, 292.
Poison *, 107.
Poisseux *, 131.
Pol, 355.
Popine, 338.
Populace, 150.
Possible, 207.
Pour, 250.
Pour autant *, 84.
Pourchasser, 5, 32.
Poureux, 226.
Pourmener *, 10.
Pourmenoy, 170.
Pourpenser *, 277.
Pourpris *, 102.
Pourtaux, 318.
Prée *, 362.
Pregnant, 328.
Preignent, 308.
Premier que *, 220.
Prepoinct, 333.
Presse, 279.
Print *, 191.
Proesse, 152.

Q

Qu'à pour qui à, 169.
Quant et quand, 10.

R

Raiz *, 342.
Ramentevoir *, 46, 169.
Recercher, 269.
Recreu *, 269.
Recueil, 23, 326.
Relais (A), 45.
Remparé, 145.
Rengreger, 85.
Renouveler, 216.
Requoi (A) *, 260, 321.
Retraire *, 68, 167,
Retrait, 354.
Revolté, 199.
Rien, 25, 368.
Rire, 50.
Rouiller, 118.
Rouseau *, 123.
Rousée *, 227.
Rousoyant *, 104.
Rythme *, 198.

S

S suppr. à la 2e pers. *, 124.
S suppr. à l'imp. *, 151.
Sacrer *, 24, 342.
Sagette *, 144.
Sanglier *, 291.
Sauteler *, 348.
Se, 234.
Seconder, 287.
Secoux, 273.
Secretaire *, 326.
Segret *, 140, 352.
Seillon, 271.
Sejour (Sans) *, 340.
S'elle *, 76.
Semblance, 260.
Sembler *, 174.
Semonce, 223.
Sentinelle, 371.
Serée, 209.
Serein, 298.
Sereine, 298.
Seürté *, 332.
Si *, 33.
Siller *, 295.
Si que *, 74, 161, 215.
Soigner (Se), 273.
S'on *, 51.
Souef *, 36.
Soulas *, 17.
Soulasser, 53.
Sourcilleux, 224.
Surpente, 118.
Surprins, 214.
Sutil, 35.

T

T'amie *, 33.
Tandis *, 220.
Tant que, 287.
Tapir, 67.
Tavelé, 117.
Tect *, 114.
Tige *, 106.
Tilz, 332.
Tins, 69.
Tisonné, 118.
Tollir, 301.
Toque-saints, 372.
Touret, 334.
Tourtre *, 201.
Tout (Du) *, 44, et *passim*.
Trac *, 55.
Tramis, 51.
Traquetant, 53.
Trayson, 114.
Trepillant *, 69.
Treuve, 176.
Trie, 282.
Trines, 53.
Trop mieux *, 81.
Trop plus *, 350.

V

Ver, 4.
Verdeur *, 362.
Vesqui (Je) *, 34.
Viande *, 348.
Viole, 281.
Vire, 222.
Voires, 215.
Vois (Je) *, 25, 36.
Voudrions, 214.
Voyager *, 92.
Vueil *, 156.

Y

Yerre *, 92.

TABLE

Pages.

AVERTISSEMENT V

MAURICE SCÈVE 1
PERNETTE DU GUILLET. 7
JACQUES PELLETIER. 12
PONTHUS DE THYARD 18
LOUISE LABÉ. 28
GUILLAUME DES AUTELS. 38
LOUIS DES MASURES. 42
CLAUDE DE BUTTET 49
JACQUES TAHUREAU 61
OLIVIER DE MAGNY. 73
REMY BELLEAU. 99
AMADIS JAMYN. 127
BASTIER DE LA PÉRUSE 148
ESTIENNE JODELLE. 159
ROBERT GARNIER 177
CLAUDE DE PONTOUX. 190
JACQUES GRÉVIN. 195
ESTIENNE DE LA BOÉTIE. 205
ANNE DE MARQUETS 213
VAUQUELIN DE LA FRESNAYE 218

Nicolas Ellain 232
Scévole de Sainte-Marthe. 239
Jean de La Taille. 248
Pierre de Brach 259
Guillaume du Bartas. 267
Jean Passerat. 284
Gilles Durant 293
Les dames des Roches 299
Estienne Pasquier. 303
Poètes divers. 313
Charles Fontaine 313
Jacques Gohorry 314
Guillaume de La Tayssonnière 315
Roland Betholaud. 316
Guillaume Aubert. 317
Antoine de La Roche-Chandieu 319
Jacques Béreau. 320
Nicolas Filleul 321
André de Rivaudeau 323
Claude Pellejay. 325
Claude Turrin 326
Anne d'Urfé 328
Jacques de Billy 329
Milles de Norry. 330
Antoine de Cotel 331
Pierre Le Loyer. 334
Flaminio de Birague 336
Estienne Tabourot 337
Sofroi Calignon. 341
Marie de Romieu. 343
Guy Le Fèvre de La Boderie. 344
Cristofle de Beaujeu. 345
Claude de Trellon. 346
Mlle de Gournay. 346

La Puce des Grands jours de Poitiers. . . . 347
Catherine des Roches 348
Estienne Pasquier. 349
Achille du Harlay. 351
Claude Binet. 351
Odet de Turnèbe 353
La Main de Pasquier. 354
Estienne Pasquier. 354
Gilles Durant. 356
Jacques de Pincé 356
Amadis Jamyn 357
Gilles Durant. 357
Le Grand prieur 358
Malherbe. 358
Le Tombeau de Ronsard. 359
Claude Binet. 359
Robert Garnier. 360
Estienne Pasquier. 366
Bertaud 366
Robert Estienne. 368
Gilles Durant. 368
La Satire Ménippée 369
Passerat. . . . . 369 à 376
Gilles Durant. 377

Index des mots expliqués dans les notes. . 381

CORRECTIONS

Page 2, à la notice sur Maurice Scève, ajouter :

Délie a été réimprimée à Lyon en 1862.

Dans les *Poésies choisies de P. de Ronsard :*

Page 180, vers 9, au lieu de :

Fit par trois fois sonner à main senestre,

il faut lire :

Fit par trois fois tonner à main senestre.

Dans les *Poésies choisies de J.-A. de Baïf :*

Pages 83 et 204, effacer la note 4, qui est complètement erronée, et la remplacer par celle-ci :

Lasse moy! signifie : malheureuse que je suis! Tournure grecque fréquente chez les tragiques, mais surtout expression française remarquable. *Lasse* n'est autre chose que l'interjection *las*, employée au féminin (L., hist. et étym.).

Paris. — Imp. Vve P. Larousse et Cie, rue Montparnasse, 19.

Fn21

This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine of five cents a day is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.

JAN 31 '64 H

DUE JAN 6 1970

DUE JAN 21 1935

DUE APR 1 1932

DUE MAR 30 1938

DUE APR - 1 1938

JAN 22 '54 H

FEB 15 '54 H

JUN 17 '68 H

20

JAN 73 H

38

2/18/92 6

UNIVERSITY OF ILLINOIS LIBRARY